THE LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA LOS ANGELES

THE LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA LOS ANGELES

JEAN MÉLIA

La Ville Blanche

Alger
et son département

CINQUIÈME ÉDITION

PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6e

Tous droits réservés

JEAN MÉLIA

LA VILLE BLANCHE

ALGER ET SON DÉPARTEMENT

PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6e

Tous droits réservés

Copyright 1921 by Plon-Nourrit et Cie.

Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays.

STACK
ANNEX
DT
209
A5 M4
1921

A

PAULETTE MÉLIA

Nos yeux se sont ouverts sur le plus divin des paysages : celui d'Alger s'épanouissant dans la splendeur lumineuse de ses blanches maisons qui, du haut des vertes collines, semblent descendre en flots pressés dans l'azur de la mer. C'est ainsi que dans l'inaltérable et cher éblouissement dont nos prunelles furent inondées dès le premier instant, nous aurons jusqu'à l'heure suprême, au plus haut point, le culte de la beauté donnant naissance à tous les rayonnements de l'âme et à tous les transports de l'esprit.

Un immense bonheur est donc en nous d'être nés dans la ville où la clarté du jour parsème une poussière d'or et où les nuits ont la transparence d'une insaisissable et mystérieuse étoffe tissée par les étoiles.

Ce bonheur-là ne peut disparaître parce que, pétri dans l'harmonie de la nature, il se rajeunit sans cesse avec l'aube qui monte dans le ciel souriant, avec les fleurs qui s'ouvrent dans toutes les saisons, avec l'air si embaumé qu'on dirait que partout traînent des jonchées de jasmins et de roses, et si doux et si pur que, pour emprunter un mot à Gustave Flaubert, il empêche même de mourir.

C'est notre privilège d'avoir senti nos âmes s'embellir de toute la contemplation d'un horizon de lumière, de la moire

méditerranéenne flamboyant de pourpre ou d'argent à toute heure du jour, des jardins scintillant de toutes les couleurs, des campagnes surchargées de toutes les fleurs des arbres fruitiers et tout embaumées du parfum des orangers.

Ni la plage sonore de la mer de Sorrente, ni les ensorcelants rivages de la Grèce, ni les odorants ombrages de Chio ne valent les bords limpides et chantants de notre Nord africain, ni leurs voisinages semés de bouquets de pins et couverts de joyeux et merveilleux buissons.

Quel cri heureux avait Eugène Fromentin lorsqu'il constatait qu'il avait les montagnes à sa fenêtre et les aloès à sa porte : « J'ai toute l'Afrique autour de ma maison ! » Toute cette Afrique est également autour de nous, c'est la terre féconde et riche qui étonne par le déploiement de sa prodigieuse activité et par les incessants miracles de son abondance, car rien n'égale l'endurance ni l'acharné labeur de tous ses habitants.

Cette Afrique du Nord qui fut jadis l'aride nourricière des lions, leonum arida nutrix, *charme aujourd'hui par l'opulence de ses produits, par le commerce de ses villes, par le bonheur prospère de ses villages. C'est l'œuvre de nos colons, — aidés de nos indigènes, — agriculteurs accourus des belles provinces françaises et de tout le bassin méditerranéen, soldats de la pioche, héros de la charrue, en guerre, tout d'abord, contre la cruauté malsaine de la nature et la pestilence du sol.*

Ainsi par l'incomparable exemple de nos aînés, par l'effort incessant des générations présentes, nous avons conscience d'être les continuateurs des anciens maîtres du monde. Rome porta, dans les cités maritimes de ce Nord africain, l'essor de son trafic, et, sur les terres, sa science agricole. Dans la suite, les ports furent dévastés, les champs anéantis, mais les ports et les champs ressuscitent aujourd'hui, le pré-

sent se noue au passé, les ruines de pierre ne sont pas déparées par le voisinage des pierres qui édifient.

A la beauté des choses mortes s'allie dans un décor unique la beauté des choses modernes, si bien qu'on ne pourrait, par exemple, détruire ce qui reste des aqueducs romains de l'Oued Bellah et de Bled-Bacora, près de Cherchell, sans nuire au spectacle harmonieux de ces monts qui font l'orgueil du paysage, de ces vignes qui font la richesse de ce pays. Les Romains furent de grands constructeurs; ne le sommes-nous pas également, là même où ils ont laissé de si puissants vestiges?

Heureux ceux qui sont nés et ceux qui vivent sur nos bords africains, car nous vivons tous les temps : il semble, en effet, que, dans le passé glorieux que nous ressuscitons sans cesse, nous foulions la pourpre même des épiques Césars. Nos cœurs s'exaltent, nos esprits se rappellent, nous sommes les contemporains de Marius et de Juba, dans tous les lieux où s'étale un grandiose amoncellement de colonnades et d'arcs de triomphe, où les souvenirs fleurissent parmi les ruines jusqu'en l'épanouissement des roses grimpantes.

Tout le génie latin revit maintenant sur ces rives sous la protection française, c'est maintenant la France qui modèle ce pays à son image et qui y crée une tradition. Tous ceux qui y habitent, quelles que soient leur race et leur religion, sont ses enfants; il n'est plus en ce Nord africain qu'une patrie possible : la France. Nous en avons l'orgueil, nous en avons l'amour. Parce que nous vivons sur une terre jeune et vivace, de grands devoirs nous incombent et nous les acceptons avec joie, de même que nos pères ont accepté, pour la création des fermes et des villages, pour le développement de la culture et du commerce, pour le plus éclatant triomphe de la France colonisatrice, toutes les misères et toutes les luttes.

Nous sommes la plus grande France, c'est donc à nous aussi de veiller au sort le meilleur et sans cesse plus affermi de la mère patrie et nous devons, aux bienfaits dont elle nous a comblés, toujours répondre par un redoublement d'efforts et par une plus ardente volonté d'être sans cesse à côté d'elle dans l'accomplissement de son destin.

Toute notre Afrique est aussi la France une et indivisible, et, sans cette dernière, nous ne concevons pas pour nous d'avenir possible : elle est trop admirable, elle est trop noble, elle qui, durant cinq ans, a autant combattu pour la défense de son territoire que pour la liberté du monde entier. De la gigantesque bataille elle est sortie victorieuse mais meurtrie. Laissons avec une filiale fierté sur son front radieux toutes les palmes de la victoire, mais, nous aussi, Français d'outre-mer, travaillons, puissamment et sans relâche, à guérir toutes ses blessures, afin qu'elle apparaisse encore aux yeux de l'univers telle que l'avait entrevue Michelet, belle, harmonieuse, avec sa robe aussi blanche, avec son âme aussi vaillante.

Si donc, dans notre foi patriotique, nous n'avons besoin d'aucun réconfort ni d'aucune promesse de récompense, car nous nous donnons tout entiers, sans arrière-pensée, tout au moins désirons-nous trouver en des regards amis et des visages aimés la joie sincère qui devra naître du devoir accompli et la claire espérance que nos efforts ne seront pas vains.

Oh! ces regards amis et ces visages aimés, halte heureuse dans l'intensité appliquée de nos actions!

Sois cette halte, enfant, qui, demain, sera jeune fille, c'est-à-dire l'avenir s'épanouissant dans sa chère innocence, doux yeux qui n'ont pas connu le mal et s'ouvrant, après tous les désastres dont la France a subi la formidable horreur, sur la sainteté de la patrie renaissant de ses cendres, plus splendide qu'elle ne fut jamais.

Tu vivras dans un monde meilleur; notre vieil univers a besoin d'un pur rajeunissement, que ton virginal et frais sourire soit la rédemption de tout le passé dont nous avons souffert et la clarté céleste qui précède sur la route!

Il est bon que ce soit ton sourire, celui de la jeune Algérienne à toutes ses sœurs de France, car ta terre natale est appelée, par une organisation féconde et par les vertus de toutes ses races, à être plus que jamais la fille aînée de la patrie, la secondant, se fondant en elle pour toutes les épreuves et pour tous les labeurs.

Voilà pourquoi ce livre t'est dédié : il est l'exaltation de cette antique mer intérieure qui forme le trait d'azur nous reliant à la patrie, la commémoration attendrie de la conquête de 1830, ce grand acte à la foi inspirée et qui assure à la France une autre éternité, la somme de toutes nos pensées, de toutes nos impressions, de tous nos rêves, de tous nos désirs d'une Algérie plus magnifique encore.

Notre âme s'est répandue à travers toutes les pages de ce livre afin que notre terre natale soit comprise par tous dans l'évocation de ses beaux paysages, de ses vieux souvenirs comme dans l'espérance de ce qu'elle est en droit d'attendre du plus propice et merveilleux destin, afin qu'elle soit aimée pour son soleil et ses étoiles, ses fleurs et ses montagnes, — tous les trésors de la nature, — et aussi pour son activité, pour son travail, pour sa prospérité, — tous les trésors de l'homme, — afin que celui qui l'a connue un jour ne puisse plus se séparer d'elle sans s'attendrir à jamais dans ce sublime et poignant sanglot d'Isabelle Eberhardt : « Tristesse profonde, déchirement de quitter la sainte terre d'Afrique! »

Tous les autres continents ont, en effet, révolu bien des cycles; l'Afrique seule porte dans son sein un avenir éblouissant déjà par toutes les promesses qu'elle a tenues, elle s'éveillera à sa propre lumière plus incandescente encore que tous

les autres soleils, elle appelle à l'action toutes ses races, elle veut avoir sa part d'existence en ce monde, elle peut être, à son tour et dans les temps futurs, par son âme neuve, par sa force et son originalité, le plus vigoureux et superbe continent.

La France, par son génie et son amour, l'aura poussée dans cet éclat de richesse, de bonheur et de gloire. Quelle fierté en ressentira à jamais notre terre natale, car c'est en notre Algérie que tout d'abord s'est miré le visage adoré de la France!

Suprême joie invincible espérance, triomphante promesse de l'avenir, tout vibre, tout s'exalte en ces pages. Prends donc ce livre, enfant, ma chère filleule, dans tes mains de tendresse; élève-le de ton geste que rendent encore plus souriant et pur ta grâce et ta jeunesse, élève-le dans l'azur comme une offrande de reconnaissance à la France et d'amour à l'Algérie, comme la plus délicieuse et charmante invitation à visiter notre terre natale.

Et qui donc pourrait se refuser à ton appel, jeune Algérienne éprise de ton sol et dont toute la sincérité proclame qu'ailleurs il ne peut exister un ciel plus lumineux, des fleurs plus parfumées, de plus divins paysages, de plus généreux efforts et de plus noble action, car l'Algérie est la terre d'inspiration pour les esprits rêveurs et pour les âmes fortes?

Pays à nul autre semblable, avait aussi soupiré Isabelle Eberhardt.

LA VILLE BLANCHE

I

VERS LA VILLE BLANCHE

LA LEÇON DE LA PRESQU'ILE DE SIDI-FERRUCH

Nous sommes à Sidi-Ferruch. C'est ici qu'il y a quatre-vingt-dix ans, sous le commandement du général comte de Bourmont, débarqua l'armée française. La mer est calme, la plage silencieuse et la baie, à l'abri, semble dormir depuis toujours.

On peut aller loin, à des centaines de mètres dans la mer, sur le sable très fin. La plage s'étend, en effet, avec une paresse à laquelle le silence et le désert des terres qui l'environnent ajoutent on ne sait quel étrange mystère.

Celui-ci n'est, certes, pas fait de la moindre terreur. Il flotte, partout, une clarté très blanche, parfois aveuglante qui dessine implacablement le contour de toutes les choses. Il règne, en ces lieux, une tranquillité telle que l'âme y rêve d'un repos infini. Pourtant le mystère existe. C'est qu'il y a partout, dans l'air immobile, ce silence qui fait, comme dit Charles Baudelaire, qu'on voudrait se sauver. Il semble aussi que

les collines, qui se dessinent au loin, sont recueillies dans une grave attitude et écoutent « ce mystère divin que l'homme n'entend pas ».

A peine, sur la plage, y a-t-il un vieux pêcheur italien qui vérifie ses longs filets. Il ne chante pas; on dirait que la gravité des choses d'alentour pèse sur sa pensée et tient ses lèvres closes.

Le fort, qui domine la mer, demeure, lui aussi, énigmatique. Des écriteaux nous préviennent qu'il est, sous peine d'amende, interdit de pénétrer sur les terrains militaires où il ne pousse d'ailleurs que des herbes sauvages, quelques marguerites des champs jaunes et blanches et dont la désolation muette augmente plus encore le calme environnant.

Bientôt, quand les chaleurs de l'été rendront insupportable le séjour de la ville proche, bien des familles d'Alger viendront goûter la fraîcheur de ces lieux. Les ébats des nageurs, les cris des enfants, les chansons des femmes peupleront tous ces endroits de la gaîté saine des peuples nouveaux.

Sidi-Ferruch va devenir petite ville balnéaire, il va, durant quelques semaines, perdre sa face légendaire, mais pendant qu'il en est temps encore, goûtons de tout notre cœur et son silence et son mystère.

Au surplus, que de souvenirs prennent ici, imprescriptiblement, leur vol! Notre âme ne peut s'empêcher d'une profonde émotion au rappel de l'immortelle épopée que fut la conquête de l'Algérie.

Nous nous rappelons pieusement. Voici les bricks, *le Dragon* et *l'Alerte,* qui marchent en tête de ligne de la flotte française; ils s'avancent pour signaler les sondes. *La Provence, le Breslau, la Surveillante, l'Iphigénie, la Didon, la Pallas, la Guerrière, l'Hermine, la*

Syrène viennent ensuite. Tous ces navires ont fait un branle-bas général et sont prêts au combat.

Mais, comme à l'heure présente, la solitude et le silence règnent sur les bords africains. Le mystère environnant qui empoigne notre âme, déjà, en 1830, l'armée française le ressentit. Celle-ci n'aperçoit que les murs nouvellement blanchis des dépendances qui entourent le tombeau du marabout Sidi-Ferruch.

Sur le promontoire, aux rochers déchirés, s'élève bien une tour, celle de *Chica,* qui, peut-être, va ouvrir le feu contre la flotte qui vient de France. Seulement, la tour, elle aussi, s'enferme dans ce silence, angoissant, à la fin.

Les vigies, du haut des mâts, scrutent le rivage. Une tente d'Arabes se dresse derrière un ravin; l'amiral Duperré, qui commande la flotte, ordonne au vaisseau *le Nageur* d'approcher plus avant et de tirer quelques coups de canon. Deux batteries turques lancent des bombes; deux hommes du *Breslau* sont blessés et tout retombe dans le silence. C'est le soir du 13 juin.

La nature est indifférente à tous ces hommes de la flotte française et du pays africain, qui, bientôt, vont s'entre-tuer. Déjà, elle étend sur eux tous la douceur de sa nuit. Rien ne trouble l'espace et, comme aujourd'hui, la mer est calme, les rochers et la plage dorment leur sommeil habituel. Le rivage demeure impassible devant les canons des navires français, tournés contre lui. Le mystère subsiste.

Le ciel, seul, semble se complaire dans cette vaste solitude. Rien ne va déchirer le mutisme nocturne et, pourtant, c'est le débarquement de la flotte française. Les soldats s'entassent sur les chalands et les chaloupes, les officiers recommandent le silence à chacun

et les rames même des marins s'assourdissent dans l'eau. La plage, déjà, s'emplit de conquérants. Malgré tout, la terre africaine conserve cet aspect mystérieux que nos yeux étonnés lui découvrent encore après plus de quatre-vingt-dix ans.

Mais l'heure, sur ces lieux, à présent, imposante par un souvenir impérissable, est, alors, solennelle et décisive. C'est qu'en abordant sur la plage énigmatique, officiers, marins et soldats ont l'esprit empli des mémoires des siècles passés et des noms les plus fameux : Scipion, saint Louis, Charles-Quint.

Ils savent que la mère patrie attend d'eux des gloires nouvelles. Ils se rappellent que, quatre semaines auparavant, lorsqu'ils quittèrent Toulon, tous ceux qui avaient assisté à leur départ s'exclamèrent en cris d'adieu : « Alger! Alger! » Ils ont la sublime conscience qu'ils vont donner à la France un pays plus grand et ouvrir, au monde entier, les portes qui mènent jusqu'au cœur du continent noir.

Leur mission est la plus belle qui soit; ils ont la certitude qu'ils la réaliseront par leur mort même et ils ont déjà fait le noble abandon de leur vie. La nuit claire ne tardera pas à laisser place à l'aurore; déjà, avant que le soleil se lève, officiers, marins et soldats ont conquis tout ce Nord africain dans leurs cœurs.

Le jour va paraître. Après le sable de la plage et les rochers désolés de la côte, les prochains conquérants voient une végétation primitive et charmante. Autour du marabout de Sidi-Ferruch, il y a des carrés de terre défrichés, quelques jardins, çà et là, des arbousiers, des myrtes sauvages, de grands lauriers-roses; un palmier s'élève, il tend ses branches comme un espoir. Le soleil darde maintenant ses premiers rayons.

Le capitaine Romphleur plante le drapeau de la France au sommet de la Torre-Chica. Le drapeau claque au vent, joyeusement; trente mille soldats sont là qui l'acclament sur la plage : jamais matin ne fut plus glorieux.

La Torre-Chica n'existe plus aujourd'hui, car sur le promontoire qui forme la presqu'île de Sidi-Ferruch, au-dessus de laquelle elle se dressait, a été construit, dès 1847, le fort qui domine encore à présent. Nos yeux se portent sur son emplacement : le drapeau de la France claque au vent, joyeusement, comme au premier matin et rappelle les premiers souvenirs de la conquête.

A l'entrée du fort est apposée une plaque de marbre qui porte ces mots : « Ici, le 14 juin 1830, par ordre du roi Charles X, sous le commandement du général de Bourmont, l'armée française vint arborer ses drapeaux, rendre la liberté aux mers, donner l'Algérie à la France. »

On ne peut se défendre d'un patriotique attendrissement; sur cette plage de Sidi-Ferruch, il n'y a rien que le sable et le silence, mais il n'est pas de pèlerinage plus émouvant pour celui qui aime la terre africaine.

Sidi-Ferruch! Ce nom doit être à jamais populaire; il nous a ouvert la porte de ce pays où se sont exaltés, épanouis, fortifiés, tant d'initiatives, d'énergies et de courages, il nous a donné une plus grande patrie.

Mais quel est ce nom que jamais notre cœur ne pourra oublier? C'est celui d'un saint mahométan, d'origine andalouse, né en Espagne, dont le savoir était considérable et qui avait été par trois fois à la Mecque.

Sans doute, Sidi-Ferruch aurait toujours vécu dans son pays si la catholicité ibérique n'avait pas dressé contre lui et les siens des décrets d'expulsion. Alors il voulut que son zèle et ses pieuses connaissances fussent profitables à des frères moins instruits. Il s'en vint donc dans l'Afrique du Nord, choisit pour lieu d'habitation, — parce qu'elle était pauvre et nue dans sa beauté si sablonneuse, — cette presqu'île qui porte son nom; il pourrait ainsi vivre souvent loin des hommes, n'ayant que la mer pour spectacle, que le silence pour méditation et que Dieu pour pensée.

Mais une légende s'établit presque aussitôt, tant il est vrai que l'imagination des hommes a besoin de choses surnaturelles. On crut rapidement que c'était au retour d'un pèlerinage à la Mecque, que la tempête, après avoir fait faire naufrage à tous ses compagnons, avait rejeté, seul, Ferruch, sur les rochers. C'était à Dieu que ce dernier devait son salut miraculeux, il devenait, du coup, celui que le Prophète protégeait et son prestige, ainsi, devait s'accroître sur tous les cœurs.

Comme aujourd'hui, la presqu'île n'avait pour habitants que de simples pêcheurs. Sidi-Ferruch ne leur demanda ni maison ni nourriture; il logea, en effet, dans une crique, et, pour tous aliments, les dunes lui fournirent leurs plantes, la mer, ses coquillages; mais, de ces pêcheurs, il sollicita l'attention et l'âme.

Il y avait aussi des bergers qui venaient conduire leurs troupeaux aux abords de la plage, là où la terre permettait la croissance des herbes, et Sidi-Ferruch s'adressa également à eux.

C'était un auditoire primitif que ces bergers et ces pêcheurs. Ceux-ci crurent en leur marabout si riche

de savoir, qui daignait pieusement partager toutes leurs misères, et ils s'en allèrent porter partout sa renommée, si bien que la presqu'île devint désormais un lieu de pèlerinage. Le dey lui-même désira connaître ce saint dont s'éprenaient tous ses sujets; il l'appela dans son palais, mais Ferruch refusa ce grand honneur. Le dey alla donc le voir dans sa retraite et cette démarche augmenta plus encore la réputation du saint.

Un événement survint qui établit définitivement le pouvoir surnaturel de Sidi-Ferruch. Un bateau espagnol s'était approché de la côte et un marin, du nom de Rouko, était descendu à terre. Il vit Ferruch endormi sur la plage; et, sans même chercher à savoir qui il était, il le fit captif et l'emmena dans son bateau. C'était à la tombée de la nuit. Les marins espagnols mirent le cap sur Carthagène; mais ils virent, au lever du soleil, qu'ils n'avaient pas changé de place. Ils s'étonnèrent : Ferruch leur fit tout simplement savoir qu'ils ne pourraient pas naviguer tant qu'ils ne l'auraient pas rendu à terre. Rouko débarqua donc Ferruch sur la presqu'île.

Une deuxième nuit se passa, mais le voilier demeurait immobile. Rouko alla trouver Ferruch et récrimina amèrement; le saint se contenta de répliquer que l'on avait gardé ses sandales et que ce n'était qu'après qu'on les lui aurait rendues que le bateau pourrait reprendre sa route. Rouko vérifia le fait : les sandales de Ferruch étaient à bord et il alla les lui rendre.

Déjà le vent commençait à souffler et le voilier se balançait; alors les yeux de Rouko se dessillèrent, son esprit s'illumina. C'était certainement à un miracle qu'il assistait; la grâce du prophète pénétra dans son

âme. Rouko refusa de suivre ses compagnons et il implora Ferruch pour qu'il l'acceptât près de lui, comme serviteur. Il abjura son ancienne religion, et devint, à son tour, un saint mahométan. On l'appela Sidi-Rouko.

Sidi-Rouko fut le compagnon fidèle et dévoué de Sidi-Ferruch et la mort même ne les sépara pas. L'ancien marin espagnol expira à la même heure que son maître en Mahomet et on les ensevelit l'un à côté de l'autre. « N'étaient-ils pas, proclamèrent les bergers et les pêcheurs, comme les dents du même peigne? »

Plus rien, aujourd'hui, ne demeure de ce qui fut leur tombe. Sur l'emplacement de cette dernière s'élève le fort, mais le paysage dans lequel vécut Sidi-Ferruch est encore le même : la nudité de la terre se recouvre, comme en son temps, lorsque passe le vent, d'une couche de sable, les vagues de la mer mordent l'âpreté des rocs, de pauvres pêcheurs font sécher leurs filets au soleil et des bergers mènent leurs chèvres brouter l'herbe qui croît dans les dunes.

Nous pouvons rêver aux lieux mêmes où Sidi-Ferruch attarda ses pieuses méditations et contempler l'immensité qu'il se plaisait à considérer comme l'œuvre la plus parfaite de Dieu. C'est sur tel rocher qu'il s'assit aux heures du soir, pour prolonger sa contemplation; l'infini revêtait toutes les couleurs et s'embrasait de mille feux, de partout à la fois, avant que la nuit dispensât la mélancolie de ses longs voiles.

L'extase était au cœur de Sidi-Ferruch. Nous n'avons pas la même croyance que lui, car les motifs nous font défaut pour pénétrer, jusqu'au fond, la pure sublimité qui exaltait et lui rendait plus chères ses méditations, là, sur ces rochers où nous nous

asseyons aussi, sous ce même ciel qui nous couvre, devant cette mer qui expire à nos pieds avec le même murmure que lorsqu'elle mourait aux siens, mais nous pouvons avoir les mêmes regards, la même âme que lui pour ce qui concerne la beauté de ces lieux.

Il y a là une harmonie que magnifie une parfaite simplicité. Ces rochers, si bas, sont bien faits pour la mer étale, et il est propice que la stérilité environnante éloigne le commerce bruyant des hommes. Ce sable si fin a certainement des affinités avec le silence même, ce silence qui surprit les soldats français en 1830, et qui règne encore à présent, comme à l'époque de Ferruch. Toute cette baie, toute cette presqu'île inculte sont bien faites pour y vivre une vie d'anachorète. Ferruch pouvait, à toute heure, y converser avec son Dieu.

Dans cette immobilité qui fait de ces lieux comme un désert du monde, il semble que la prière soit plus fervente et s'élève plus sereinement. Ces rivages ont ainsi la majesté des choses solennelles, le cadre y convie, le décor exalte; la fleur mystique, qui demeure indéracinablement au fond de toutes les âmes, peut trouver là le bain divin dans lequel elle s'épanouira et embaumera plus que jamais.

Et voici que, par un rappel logique des mémoires évanouies, nous revivons le premier dimanche que l'armée française passa sur ces bords africains. C'était le 20 juin 1830. La veille, nos soldats avaient vaincu sur la plaine toute proche de Staouéli. Sur le promontoire de Sidi-Ferruch, non loin de l'endroit où le saint mahométan reposait dans la paix sublime de son Dieu, près du marabout aux murs nouvellement blanchis et qui brillaient comme d'invincibles espoirs aux cœurs

des adeptes du Coran, pour la première fois, fut proclamée la grandeur de l'Évangile.

Un autel fut improvisé ; il se composait de quelques planches sur deux tonneaux, mais il avait pour voûte le ciel même et pour espace toute la promesse d'un continent nouveau. Quelle émotion dut ressentir l'aumônier qui officia durant cette première messe !

Tous ceux qui inclinaient leurs fronts, au geste auguste de ses mains, savaient que la conquête allait être pénible. Ils savaient aussi que les populations qu'il leur faudrait combattre étaient guerrières et sans pitié, que celui qui deviendrait leur prisonnier subirait mille tourments avant sa mort. Ils n'ignoraient pas, non plus, qu'ils auraient à vaincre la nature même et que celle-ci allait soulever contre eux les pestilences de ses marais, les fièvres de ses cours d'eau à demi desséchés et tous ses brûlants soleils et toutes ses nuits humides.

Mais ils entendaient encore vibrer à leurs oreilles le cri qui avait retenti à l'instant de leur départ de Toulon : « Alger ! Alger ! » Ils se répétaient ce cri-là dans leur cœur avec la même violente émotion que les marins de Christophe Colomb clamaient le mot de « Terre ! Terre ! » lorsqu'ils virent enfin à leurs yeux s'éveiller les rivages du monde promis.

Toute la France voulait la conquête de l'Algérie, il ne fallait pas que ce désir se changeât en amère désillusion : les soldats se juraient de le réaliser. C'étaient leurs suprêmes instants qu'ils commençaient déjà ; leurs âmes s'ouvraient ainsi davantage aux prières de l'aumônier.

L'autel avait beau être primitif et humble, sa simplicité se magnifiait d'une grandeur incomparable, les

murmures de la prière avaient pour accompagnement divin la chantante harmonie des vagues qui mouraient sur la plage. Le prêtre eut un geste ample; sa bénédiction s'étendit sur l'armée à genoux, sur la mer au bout de laquelle la patrie haletait dans l'impatience de la nouvelle de la victoire, sur la terre que le silence enveloppait et qui semblait prolonger par delà les montagnes le mystère de la presqu'île.

Mais nos âmes citadines sont impuissantes à supporter plus longtemps l'éclat de la mer et le silence de la presqu'île. Il monte, de tout ce repos des éléments, un étrange accablement. On a cette surprenante sensation des solitudes illimitées dont parlait Guy de Maupassant, lorsqu'ennuyé par la tour Eiffel, il quittait Paris et même la France, et attendait, hors du port de Cannes qu'un léger souffle du large poussât son yacht, couvert de toile, vers la côte italienne.

Cet accablement, cette sensation deviennent d'un poids trop lourd pour nos âmes des villes. Adieu, Sidi-Ferruch, rocs dénudés qu'ont étreints les serres des aigles de la victoire, sable fin sur lequel le baiser allongé de la mer effacera jusqu'à la trace de nos pieds de passants afin de te garder ta beauté immuable, coin de terre stérile qui, pourtant, sus frémir au débarquement de milliers de soldats, au point de féconder à jamais la plus glorieuse épopée dont puisse s'enorgueillir la mémoire française. Si nous te quittons d'un pas léger, si nous te sourions en nous retournant, pour te regarder une dernière fois, presqu'île qui t'avances si fermement dans la mer, comme pour aller au-devant de l'histoire, c'est que nous sommes certains que nos cœurs ne t'oublieront jamais.

Nous gravissons les pentes de la plage; le sable se

mêle encore à la poussière et la blancheur fait de la route un long ruban immaculé. Sur un tertre carré où croissent, à tout hasard, des herbes, des fleurs des champs, se dresse une humble colonne qui porte ces seuls mots : « Camp français, 1830, limite est. »

Nous aimons l'éloquence de cette brièveté. Au surplus, il est beau que cette colonne soit si simple; il suffit qu'elle s'impose par la grandeur de tout ce qu'elle évoque en nos esprits. Ces champs ont vu se dresser sur eux les tentes de nos soldats, ils ont entendu le bruit de leurs armes et les refrains joyeux de leurs chansons : c'est ici que reposa l'armée française qui devait donner à la France un monde nouveau.

Cette colonne revêt maintenant à nos yeux une noblesse tragique. Tout autour d'elle, çà et là, il pousse des coquelicots qui semblent des taches de sang et ce sont vraiment des taches de sang, car c'est ici que moururent nos premiers soldats; leur mort a fécondé la terre.

Plus loin, une même colonne, seulement un peu plus haute, enseigne : « Route de Sidi-Ferruch ouverte par l'armée française, 1830. » Derrière elle, se trouve la gare et, comme nous lisons l'inscription, un chant vient jusqu'à nous, c'est celui de quelques travailleurs de la voie ferrée.

Ceux-ci sont de solides gaillards, aux cheveux noirs, au teint bruni par le soleil. Ils ont quitté leurs paletots pour avoir les mouvements plus libres; le col de leur chemise est entr'ouvert et les manches sont retroussées jusqu'après les coudes. Leur peau se découvre tiède et saine; leurs cœurs sont sans soucis. Ces travailleurs chantent joyeusement; ils ne sont pas,

comme nous, obsédés par les souvenirs d'autrefois dont, pourtant, ces lieux sont tout remplis, ils sont sans regards sur le passé. C'est que, dans leur labeur même, est en germe tout l'avenir.

Il est utile que ces travailleurs ne songent qu'à ce qui sera demain; l'activité féconde, elle aussi, doit s'élancer, par delà tous les souvenirs. D'ailleurs, ils ne sont pas ingrats envers ceux qui, avant eux, passèrent aux mêmes endroits, car ils ont beau être insouciants et chanter, ils continuent, sous une autre forme, l'œuvre des soldats conquérants; c'est la plus magnifique manière d'honorer ces derniers.

Ils posent des rails ; ils ouvrent ce pays à des prospérités nouvelles; leurs instruments épais résonnent dans l'air. Le choc est sourd, les travailleurs rivent les longues barres : ce sont comme des veines qu'ils font courir sur la surface du sol. Un sang nouveau va courir, grâce à eux, et, ce sang, ce sont tous les produits, toutes les richesses de la terre. Qui dira la poésie féconde des travailleurs des voies ferrées?

Les soldats de 1830 se reconnaîtraient en eux. Ils avaient vaincu par le fer; par le fer, aussi, triomphent ces travailleurs. La lutte n'est plus pareille, elle ne s'adresse heureusement plus à des semblables, mais à la nature même : ainsi, la force et le génie de l'homme agrandissent son domaine et maintenant, c'est pacifiquement que l'œuvre de la France se poursuit sur la terre africaine.

Toute la plaine de Staouëli s'étend à nos regards. Elle est verdoyante par tous les pampres de ses vignes, elle est blonde par toutes les nappes que forment ses champs de céréales, elle est bigarrée et charmante par tous ses tapis de culture; le cœur s'y sent à l'aise :

c'est, en vérité, le prolongement de la mère patrie.

Notre contemplation embrasse toute cette étendue jusqu'à la hauteur de Dély-Ibrahim. Les souvenirs renaissent; pourquoi les chasserions-nous? Notre amour pour l'Algérie nous a conduits ici, à un cher pèlerinage; nous sommes les cœurs épris de tout ce qui est à présent, mais aussi de tout ce qui fut autrefois.

Ce qui fut, en ces lieux, au matin du 24 juin 1830, ce fut un combat sanglant. Trente mille musulmans luttèrent avec courage; ils furent culbutés par les divisions des généraux Berthezène et Loverdo. Mais, à ce nouveau succès de nos soldats, il fallait la victime la plus expiatoire : le jeune lieutenant de grenadiers au 49e de ligne, Amédée de Bourmont, fils du général en chef, s'élançait vers l'ennemi à la tête de sa section, trois balles l'avaient déjà touché, une quatrième l'atteignit à la poitrine. Des grenadiers le portèrent sur un sac à distribution, au camp de Staouëli, dans la tente du général Loverdo.

Amédée de Bourmont sentait qu'il allait mourir, mais il avait une grande fierté : comme les héros antiques, il était frappé par devant. Il tendait les bras à un ami accouru à l'annonce de la tragique nouvelle et lui disait, en souriant : « Embrasse-moi, c'est le plus beau jour de ma vie. » Il lui faisait toucher du doigt l'endroit sanglant par où disparaissait toute sa jeunesse en fleur et il lui disait encore : « Elle est bien placée, elle est près du cœur, cette blessure reçue pour la France et pour le roi. »

La douleur étreignait les assistants; seul, l'agonisant ne pleurait pas : il savait que sa mort n'était pas inutile. Son père fut prévenu. Lorsque les soucis de la

guerre lui en laissèrent l'instant si attendu, il courut vers son fils, il s'attrista, mais l'agonisant lui rappela qu'il était le chef et qu'un chef ne devait jamais s'attarder à pleurer; seulement, il le pria : « Écrivez à ma mère, consolez mes sœurs. »

La bataille nécessitait le commandant de toutes les troupes; le comte de Bourmont embrassa son fils et se rendit où l'appelait son devoir de soldat, il ne devait plus revoir son enfant. Celui-ci fut transporté au camp de Sidi-Ferruch et ne tarda pas à expirer près de ses amis, mais loin des siens.

Meurs donc, jeune officier! Tu n'as pas vécu des années infécondes, tu as succombé dans ton enthousiasme et ta fraîche illusion. Toi aussi, tu avais quitté la France dans toute l'ardeur de donner à ton pays une nouvelle gloire, tu avais accepté le salut de ceux qui t'avaient crié en te quittant : « Alger, Alger! » Cette ville-là, il ne t'était pas réservé de la prendre, tu expirais avant l'heure, au seuil du grand rêve de la victoire.

Ton jeune sang coula, sans plus tarder, comme si ta patrie avait hâte d'en arroser le vieux sol africain pour marquer le grand serment que jamais elle n'abandonnerait ces champs où tu mourais. C'est ton printemps qui fut offert en holocauste à la conquête. Elle est venue, toute la gloire que ton ardeur voulait donner à ton pays! Ta fin est émouvante, mais tu n'as pas voulu qu'on la déplore.

Sois fier dans la mémoire qui te survit : ta mort est une de celles qui font ta patrie immortelle! Cette fierté-là, nous la ressentons encore aujourd'hui pour toi, pur héros, dont nous ne savons que le nom, qu'aucune image ne rappelle à nos yeux. Ton père aussi la res-

sentit dès le premier instant de ta disparition et elle lui donna, plus encore, la volonté de vaincre. Il s'emparait d'Alger quelques jours après ta mort.

Elle est tienne ainsi, cette ville que tu avais tant souhaité de voir. Tu peux l'aimer dans l'infini où tu es maintenant. Sais-tu qu'un poète a écrit d'elle, que ses jours sont de soleil et ses nuits de diamant? Apprends qu'elle est, de nos jours, l'une des plus belles et des plus prospères de ta patrie, que tout le territoire dont elle dépend est, comme on l'a dit, le plus riche joyau de notre empire colonial. Pour tout cela, tu devais succomber; non, ta mort n'a rien de triste!

Le cœur d'Amédée de Bourmont fut embaumé dans un coffret. La révolution de Juillet était survenue, le général en chef résignait son commandement d'Afrique, il prenait, comme son roi, le chemin de l'exil. Il s'embarqua sur le brick de commerce autrichien l'*Amatissimo,* emportant avec lui le coffret et aussi le cercueil de son fils.

Le général de Bourmont fut déposé à Gibraltar. Le cercueil du jeune héros fut transporté en France, mais la calomnie, aussi, avait fait une route pareille. On racontait que le général en chef avait pillé à son profit le trésor de la Casbah d'Alger. A Marseille, les agents de la douane ouvrirent le cercueil que le capitaine Gagrizza, de l'*Amatissimo,* venait de leur confier. Ils voulaient y découvrir l'or arabe qu'y avait caché, disait-on, le comte de Bourmont.

C'était la plus horrible profanation; seuls, protestèrent des étrangers, les marins du brick autrichien. Amédée de Bourmont était encore tourmenté par delà sa mort.

De tout cela, il ne reste qu'un tragique souvenir; la

postérité a effacé la calomnie et ne se souvient qu'avec reconnaissance du général en chef, qu'avec tendresse du jeune héros, Amédée de Bourmont.

Où donc ce dernier est-il enterré? Notre piété l'ignore et n'en est pas curieuse; il peut dormir quelque part sous la terre de France pour laquelle il avait combattu, mais nous savons, nous, que sa vraie tombe est dans le cœur de tous ceux qui aiment cette Algérie si prospère aujourd'hui et dont la prospérité exigea le sacrifice de tant de jeunes et vaillantes existences.

Notre pèlerinage à Sidi-Ferruch n'aurait-il que le mérite de l'évocation de tous ces souvenirs, cette évocation est la plus réconfortante. Elle suscite le rappel de tous les courages contre des adversaires à la noblesse virile desquels il est honorable, pour les vainqueurs, de rendre hommage; de toutes les volontés qui se sont attaquées à des ennemis plus dangereux encore, comme les maladies et comme les fièvres; de toutes les énergies qui se sont ruées au défrichement du sol et qui ont fait de ce Nord africain un grenier de la France, un jardin du monde. Ils sont venus, là, soldats et pionniers. Jamais ils n'ont désespéré de la rude œuvre à accomplir, ils ont connu toutes les misères du jour présent, toutes les anxiétés des lendemains, ils ont persévéré dans leur devoir.

La guerre de 1914-1918 a créé un trouble profond dont la trace se fera longtemps sentir : il s'agit de la France à faire renaître de ses blessures et à maintenir sans cesse au premier rang des nations. Eh bien! que tous ceux dont l'âme, pour la résurrection de la patrie, a besoin de réconfort, aillent comme nous, en pèlerinage, à la presqu'île de Sidi-Ferruch! Le silence même les inspirera. N'est-ce donc rien que ces souvenirs de

courage et de patiente ténacité? Ils constituent le plus sublime enseignement. Ces âmes que la vieille Europe oppresse dans ses lourds trépignements retrouveront ici la jeunesse promise à leur éternité; elles redeviendront plus fortes à l'évocation de tous ceux dont la vie ne fut pas inutile.

Elles sentiront, en elles, se développer le désir de l'action et la vie va les reprendre dans son cours bienfaisant en leur montrant ce que l'homme a déjà fait, tout ce qui est encore à faire pour le bien d'ici-bas. Ces âmes reprendront goût à l'existence et ainsi, avec une nouvelle vaillance et un viril enthousiasme, elles se mettront à l'unisson pour participer à l'effort commun, à la glorieuse tâche de replacer la France dans sa plus lumineuse et belle prospérité. Après avoir, pour sa défense, donné à la métropole ses enfants et son sang, l'Algérie lui donnera encore une des preuves, — si française d'ailleurs, — du travail acharné et de l'indomptable espérance. Dans l'acquittement de notre reconnaissance à la mère patrie et pour l'éternel témoignage de l'amour que nous lui vouons, après le lot d'action sanglante et meurtrière, il y a, en effet, la part morale non moins sincère, non moins féconde. Ainsi nous aurons donné à la France le meilleur de nous tous et nous le lui donnerons encore plus que jamais, car la vie algérienne recèle plus de trésors que l'imagination populaire en concevait, en 1830, enfermés dans la Casbah d'Alger.

Ces trésors s'étalent partout ici; ils s'épanouissent dans l'harmonie qui se fait de plus en plus, si magnifique et si touchante, parmi toutes nos races, ils fleurissent dans la charmante impétuosité de toutes nos jeunes générations, ils éclatent dans l'âme algérienne

qui n'est qu'une face, parmi les plus ardentes, de l'âme française, et ils ondulent aussi avec la grâce des blés, ils coulent avec le sang des vignes, ils se dressent avec l'opulence des minerais. Tout cela, sous un ciel bleu qui permet l'essor à tous les rêves, dans une intensité dont le charme est fait de tout l'éclat de l'Orient. Il n'y a pas d'âmes anémiées dans notre splendide et vivante Algérie; toutes s'exaltent et vibrent à la plénitude de l'existence, la terre est belle, il est bon, il est sain, il est utile de vivre!

Voilà ce que célèbre la presqu'île de Sidi-Ferruch.

OU L'EMPEREUR CHARLES-QUINT FUT BATTU

Nous allons vers l'endroit où celui qui disait que jamais le soleil ne se couchait sur ses États vit l'éclipse de sa puissance. Nous sommes maintenant à Ben-Aknoun, devant les arbres qui entourent le Petit Lycée. Devant nous, des habitations prospères. Aux alentours, la terre étale sa richesse comme une reine orgueilleuse : ne nous en étonnons pas, un marabout la protège depuis des temps déjà anciens.

Qui dira pourquoi les lèvres des hommes ont déformé le nom de Ben-Sardoun en celui de Ben-Aknoun? Mais ne nous préoccupons pas aujourd'hui des altérations de la parole, ne pensons qu'à la joliesse de la légende. Or, celle-ci proclame que Ben-Sardoun était un saint auprès duquel, de très loin, on accourait.

Il implorait Mahomet dans toutes ses prières, sa vie était la plus pieuse et constante supplication; il avait ainsi conquis tout l'amour de son Dieu, tant et tant

qu'il fut l'intermédiaire choisi pour marquer aux humains le pouvoir du Très-Haut. Ben-Sardoun accomplissait une seule sorte de miracle, mais ce miracle était le plus bienfaisant de tous, il portait en lui tous les germes de la terre féconde.

Ben-Sardoun pouvait, en effet, faire jaillir l'eau des rochers. Aussi la vénération publique lui avait-elle, en reconnaissance, décerné le surnom de « l'homme de l'eau ». Par lui, ces terres cultivées, dont le soleil brûlait les mottes, étaient sans cesse rafraîchies, le sol pouvait tressaillir, au retour des saisons attendues, de fécondités nouvelles, les moissons s'épanouissaient pour le bonheur commun.

Ben-Sardoun mourut, mais son souvenir fleurit à jamais dans l'âme musulmane. On enterra le marabout aux lieux où il s'agenouillait pour la prière. C'est, aujourd'hui, à l'entrée même du domaine du Petit Lycée.

Rien ne rappelle à nos yeux la tombe vénérée; il n'y a là aucune pierre sépulcrale, mais il suffit que sache le cœur des musulmans. L'endroit fut longtemps sacré à la foi de Mahomet. Un frêne étendait ses puissantes ramures et protégeait ainsi le coin de terre sous lequel reposait Ben-Sardoun, le visage tourné du côté de la Mecque. C'était un frêne auguste, il prolongeait aussi ses racines dans l'âme des croyants. Les Arabes allaient dévotement à lui car il était l'arbre voué auquel ils suspendaient, comme ex-voto, d'humbles morceaux d'étoffe. C'était une bigarrure pieuse qui courait le long des branches, à portée de la main. De petits lampions étaient aussi accrochés : on les allumait, leurs flammes étaient tremblotantes, mais elles résistaient au vent qui passait, et c'était un touchant symbole.

Les flammes disaient qu'elles brûlaient pareillement dans le cœur de chaque musulman et qu'elles ne s'éteignaient qu'avec la vie.

Et maintenant, nous voici sur les coteaux du riant El-Biar. Aux portes des restaurants, les voitures s'arrêtent; on a fui le négoce obsédant et tumultueux de la ville voisine. Alger s'isole tout en bas, avec ses quais regorgeant de marchandises et son port qui, par tant de vaisseaux étrangers, semble être le carrefour du monde entier.

On vient se retremper ici des soucis de la veille. Il flotte un air de fête. D'une tonnelle peuplée montent de gais refrains, les voix ont la sonorité qui fait que leur écho se prolonge mélodieusement, elles ont la force de toutes les races neuves, la fraîcheur que suscitait à la terre africaine le miracle de Ben-Sardoun.

Voici la place d'El-Biar et, tout à côté, l'église. Jadis la place était pauvre, on la désertait pour les vastes champs d'alentour. Elle a suivi la prospérité même du village. Tout autour d'elle s'élèvent maintenant de coquettes maisons. Nous reconnaissons l'église; nous l'avions depuis longtemps aperçue; elle est, en effet, tout au bout de l'avenue, dans un cadre propice, à un carrefour heureux. Elle tient au village par sa proximité de la place publique et sa grande route bordée d'arbres, et aussi à l'aristocratique chemin qui mène à la Colonne-Voirol, là où sont les plus riches villas des environs d'Alger.

C'est un endroit de rêve que cet espace compris entre El-Biar et la Colonne-Voirol. Il y a là une tranquillité souriante, une harmonie qui s'étend des blanches maisons mauresques au feuillage toujours balancé des arbres verts. L'air est empli de senteurs, ce

ne sont, en effet, que parcs et que jardins. Toutes les fleurs s'éclosent sous le ciel favorable; nos yeux s'emplissent de toutes les couleurs.

Ici, c'est le paradis du monde. Les jasmins palpitent comme des étoiles d'argent; eux aussi abandonnent leurs ivresses pénétrantes aux baisers de la brise. Faut-il citer les bougainvilliers, les orangers, les mimosas? Toutes les senteurs de l'univers se fondent en une senteur magique.

Il y aurait une douceur infinie à suivre cette route qui conduit à la Colonne-Voirol, mais notre itinéraire est déjà fixé. Nous voulons aller visiter la Casbah.

Le chemin qui y mène semble descendre dans la mer. On villégiature sur ces coteaux; ce ne sont, partout, que des villas. Celles-ci se pressent trop les unes sur les autres, si bien que ce ne sont plus que des carrés de jardins enclos entre des petites murailles blanches. Ces habitations si rapprochées rappellent celles des banlieues parisiennes, mais ici, il y a l'air qui court dans les vallons, il y a le spectacle toujours changeant qu'offre la Méditerranée.

La route surplombe des profondeurs, la déclivité du terrain se noie, tout là-bas, dans la mer; ces lieux, à cause de la proximité de la ville, durent toujours être habités. C'est de là que les naturels du pays virent défiler, en 1830, la flotte française. Celle-ci venait de la Pointe-Pescade et se dirigeait vers le môle d'Alger; elle canonnait, en passant, tous les forts de la côte; ce n'était que pour opérer une diversion, tandis que les troupes du général de Bourmont s'apprêtaient à s'emparer du fort de l'Empereur.

Ce fort s'élève à notre droite. Sa masse sombre se perd derrière les touffes d'arbres, elle date du seizième

siècle et son emplacement est celui-là même sur lequel Charles-Quint établit sa tente. C'est un lieu d'héroïsme : ses défenseurs le prouvèrent avec un stupéfiant courage.

Les batteries françaises lançaient sur la citadelle des grêles de boulets. C'était à travers le brouillard matinal. « On ne distinguait, écrivait un officier quelques heures plus tard, que les jets de feu dont les éclairs, sans cesse répétés, indiquaient les points d'où partaient la mort et la destruction. » Quand le soleil parut, il ne put dissiper l'épaisse fumée des canonnades. Mais les défenseurs de la sombre bâtisse avaient conscience de la mission qui incombait à leurs suprêmes résistances, ils savaient que leur fort était le seul ouvrage qui protégeât Alger et que, lui détruit, c'en serait fait de l'indépendance mahométane.

Ils répondaient, sans merci, à coups d'obus; ils tombaient, et c'était sans regret, dans la certitude que d'autres, aussitôt, allaient les remplacer. Puis, le fort sauta : les Français n'occupèrent que des ruines fumantes. Il est de notre devoir de rendre hommage à ceux qui surent mourir jusqu'au dernier; en les honorant, nous nous grandissons nous-mêmes.

Une colonne se dresse à côté du fort de l'Empereur, elle est érigée à la mémoire des morts de l'Afrique. Elle nous émeut. Elle est haute de tous les holocaustes indispensables aux dures entreprises; elle est la somme de toutes les douleurs, de tous les deuils, de toutes les larmes qui furent, au cœur des vieux pères, des mères, des sœurs, des fiancées, la tragique et inconsolable rançon de la victoire; elle s'élance comme la rivale des cimes environnantes. Des plaines même de la mer, on l'aperçoit si élevée qu'on dirait qu'elle aussi, comme

les monts de l'Atlas, a l'orgueil de soutenir le ciel; elle est un pur symbole : celui de l'héroïsme.

Or, Sidi-Mustapha, secrétaire du dey d'Alger, s'était présenté au général comte de Bourmont en qualité de parlementaire. Le chef français fit savoir à l'envoyé mahométan : « Dites au dey que, maître du fort de l'Empereur et de toutes les positions dominantes, je tiens en main le sort de la ville et de la Casbah. » Le dey demanda les clauses de la reddition. C'est ici, à gauche du fort de l'Empereur, à l'ombre des mêmes arbres qui nous couvrent, que le général comte de Bourmont les dicta au général Desprez.

Jamais instant ne fut plus solennel. Une ère nouvelle allait sonner, le monde entier tressaillit à son annonce : la France devenait maîtresse de l'antique pays des Hespérides. Quelle dut être alors l'émotion du général en chef! Toute l'histoire épique et légendaire éclatait à ses yeux dans une apothéose de soleil et de victoire!

Cette ville d'Alger qui avait été l'effroi du monde chrétien et que les Arabes comparaient, à cause de sa forme triangulaire, « à un burnous blanc étalé sur la verdure », dont les franges trempaient dans la mer, dont la pointe était la citadelle de la Casbah, elle était là, sous sa domination! D'autres chefs, les plus grands rois, les plus grands amiraux, avaient brisé tous leurs efforts : Alger paraissait invincible.

C'était, en 1531, l'amiral espagnol André Doria, qui, voulant venger la perte du *Peñon* et cherchant un point de débarquement sur la capitale nord-africaine, échouait à Cherchell. C'était, le 20 octobre 1541, l'empereur Charles-Quint arrivant devant Alger avec six cents voiles portant treize mille marins et vingt-quatre

mille soldats. Jamais armée n'avait paru plus formidable. L'empereur était habitué à vaincre; pour l'emporter sur lui, les ouragans de la montagne et les tempêtes des flots se mirent du côté des Algériens; le puissant empereur connut l'amertume de la défaite. L'instant d'après, le croissant de l'Islam reparaissait plus orgueilleux dans le ciel redevenu serein.

C'était, en 1617, l'amiral de Beaulieu qui recevait l'ordre d'aller bloquer Alger, et que l'état de la mer obligeait à rentrer à Toulon. C'était, en 1620, l'amiral anglais Mansel recevant de son roi, Jacques Ier, l'ordre d'aller incendier la ville imprenable et échouant à son tour. C'était, en 1639, l'amiral vénitien Capello détruisant la flotte barbaresque, — mais celle-ci, deux ans après, reparaissait, sur sa mer accoutumée, forte de soixante-cinq vaisseaux, sans compter les galères.

C'était, en 1663, puis l'année suivante, à l'instigation du roi Louis XIV, les tentatives de l'amiral duc de Beaufort. C'était, en 1665, le triomphe de ce dernier : la flotte algérienne était anéantie et la France dictait ses conditions.

Mais l'Islam ressuscitait plus aguerri encore par la défaite. C'était donc encore, le 29 juillet 1682, l'arrivée devant Alger du grand Duquesne, avec onze vaisseaux de ligne, quinze galères, cinq galiotes à bombes, deux brûlots et plusieurs tartanes. Alger va succomber. Le Divan s'épouvante et veut demander la paix, mais les Algériens s'indignent de cette faiblesse; la lutte recommence. Il semble que les dieux qui président aux destins de la Méditerranée aient fait un pacte avec celui qui protège la cité barbaresque : les flots se soulèvent et Duquesne est obligé de retourner en France.

Mais il ne renonce pas au suprême combat. Voici qu'il reparaît devant la ville dont il a juré la destruction. C'est en 1683. Alger s'abîme dans les flammes; seulement, ses habitants sont indomptables, ils luttent; ils savent qu'ils ont pour eux les éléments mêmes. La mer est, une fois de plus, inhospitalière aux vaisseaux de France. Duquesne laisse Tourville devant Alger. C'est en 1684. Tourville est devenu victorieux en bloquant le port, on signe la paix.

Mais Alger redevient la frayeur du monde chrétien. Devant elle se présente, à la tête de trente et un vaisseaux et de dix galiotes à bombes, le maréchal d'Estrées. C'est le 26 juin 1688. Le maréchal d'Estrées se montre impitoyable, il lance dix mille bombes en seize jours; les Algériens ne se soumettent pas. Puis la paix est encore établie, et Alger continue à braver le monde entier.

Tous les peuples se dressent pour l'abattre; même les plus lointains descendent du Nord. C'est en juillet 1770; le contre-amiral danois de Kaas bombarde durant cinq jours la cité invincible. C'est, en 1775, la vaine expédition de l'armée espagnole commandée par le général O' Reilly. C'est, en 1783 et 1784, les attaques, sans effet, de l'amiral espagnol don Antonio Barcelo. C'est, en août 1817, les efforts combinés de l'amiral anglais lord Exmouth et du vice-amiral hollandais Van der Capellen. Encore une fois la paix est conclue.

Et c'est 1830... Toute l'histoire est debout. Les amiraux et les rois, dont le souvenir est là, sont tous pris à témoin : la France a définitivement raison de la ville, jusqu'alors indomptée.

Le général de Bourmont descendit la route que nous parcourons en cet instant. Tous les souvenirs

marchent avec nous. Ombres des soldats morts, notre âme vous aperçoit à travers la clarté triomphante du soleil!

Comme au matin du 5 juillet 1830, il est 9 heures. Le vent brûle nos visages comme il a brûlé les vôtres. La poussière brouille parfois les yeux, mais vous allez toujours, en vos pas cadencés : le plus glorieux événement, pour la plus grande France, s'accomplit à jamais avec vous.

Vous franchissez la Porte-Neuve, mais cette porte, hélas! est expiatoire, elle est surmontée de cadavres, atrocement mutilés, qui sont ceux de vos frères d'armes. Cependant rien ne doit arrêter votre marche héroïque. Le salut que vous adressez à vos frères tués, c'est le salut des combattants aux combattants — et vous passez. Vous aussi, vous savez que vous pouvez mourir de votre victoire même, car ce sol vous oppose également des ennemis comme la fièvre et la dysenterie.

Mais qu'importe, en cet incomparable instant où votre drapeau va flotter sur la Casbah! Vous aviez conscience de la grandeur de votre tâche. Il semble à nos souvenirs que nous pénétrons avec vous dans l'ancien palais du dey Hussein.

II

LA CASBAH FASCINATRICE

L'AIRE D'UN VAUTOUR

Juchée sur sa hauteur d'où elle commande Alger, la Casbah est l'Acropole africaine. On peut dire d'elle ce que lord Byron pensait de la demeure du pacha de Janina : c'est un palais, au dedans ; au dehors, une citadelle.

Un palais avec ses salles aux revêtements de faïence peinte et dorée, ses plafonds sculptés, ses arcades, ses cintres et ses rosaces d'une harmonie fine et d'un goût précieux, ses tentures et ses tapis aux vives couleurs, ses coussins, ses divans, ses glaces de Venise, et aussi ses porcelaines, ses coffrets, ses pendules, ses lits à colonnes. Tout le luxe de l'Orient s'étalait, fastueux, ouvragé, éclatant, n'ayant dans sa magie imposante, pour contraste, que la grâce des fontaines de marbre dont l'eau chantait dans les cours intérieures.

Un palais qui, pour l'amour, se muait en cloître, avec son harem, son jardin comme enterré entre de hautes murailles blanches dans lequel on ne parvenait qu'après avoir traversé une sorte de chemin contourné en labyrinthe. C'est que les femmes du dey venaient se reposer en cet endroit où croissaient des platanes, que parfumaient des citronniers et des jas-

mins, qu'ornait un kiosque revêtu de faïence jaune et noire.

Une citadelle qui, dans l'esprit des vainqueurs de 1830, éveilla « l'idée de l'aire d'un vautour », avec ses salles d'armes, son magasin à poudre, son parc à boulets, ses créneaux, ses meurtrières, sa plate-forme à embrasures sur laquelle étaient placés des canons peints en vert et en rouge à leur embouchure, vingt du côté de la campagne pour défendre la ville contre les agresseurs, vingt-sept du côté de la ville elle-même pour la détruire en cas d'insurrection. Ainsi s'expliquaient l'origine et l'importance de la Casbah.

Commencée en 1516, achevée en 1590, le dey Ali-Khodja s'y installa en 1817. Il s'y sentait plus en sûreté qu'à la Djenina. Celle-ci était trop au centre de la ville. Ainsi, Ali-Khodja dominait sa capitale; il en était séparé par de hautes murailles, il pouvait la dompter, jour et nuit, par la menace de ses canons toujours braqués sur elle.

Au demeurant, Ali-Khodja faisait bien de se réfugier dans cette aire. Ses sujets ne le surnommaient-ils pas le Fou, à cause de l'excessive cruauté de tous ses actes? Ali-Khodja n'était pas sûr de ses sujets. Mais lorsqu'il se fut enfermé dans la Casbah, il se sentit pleinement rassuré; il s'écria avec une joie sauvage : « Maintenant seulement, je suis le maître! » Hussein-Pacha à son tour s'y mura. N'en sortit-il pas, en effet, qu'une seule fois, durant les treize années de son règne?

Lui aussi se sentait, là, inexpugnable. Mais, lorsque du haut d'une de ses terrasses, il vit la débandade de ses soldats et entendit les cris de sa populace que la prise du fort de l'Empereur par les Français remplis-

sait d'angoisses et de terreurs, Hussein ne put maîtriser ni son désappointement ni sa colère.

Dans ce même palais où nous sommes, éclata une grande querelle entre son gendre Sidi-Brahim et lui :

— « Salut, invincible agha, salut, vainqueur des infidèles ! s'écria Hussein, d'une voix où l'irritation le disputait à l'ironie. Ils sont tous probablement jetés à la mer, comme tu nous l'avais promis ? »

Sidi-Brahim confessa :

— « Je me suis précipité trois fois, avec rage, contre ces maudits infidèles : trois fois j'ai été repoussé, les murs de la Casbah sont moins inébranlables qu'eux. Il faut, par Mahomet, qu'on les ait ferrés les uns aux autres ! »

Hussein répondit fièrement à ceux de ses sujets qui demandaient qu'on entrât en négociations avec les Français :

— « Aussi longtemps que mon palais sera debout, je ne traiterai point; j'aime mieux faire sauter la Casbah et toute la ville que de me soumettre. »

On raconte qu'il s'élança lui-même, pistolet au poing, vers sa poudrière, mais on réussit à le détourner de son dessein. Il est heureux que la Casbah ait été ainsi préservée. Mais Hussein ne voulut pas y demeurer plus longtemps. Il descendit précipitamment les rues qui menaient au bas de la ville, il se réfugia dans une habitation qu'il avait fait construire, Dar-el-Hamra, — la maison rouge, — occupée actuellement par le colonel directeur du génie, rue Ali-el-Hamra sous les Turcs, aujourd'hui rue Philippe.

Le général comte de Bourmont ne rentra que dans un palais désert. Il parcourut les mêmes couloirs, les mêmes cours, les mêmes salles que nous parcourons.

Voici la grande porte à double battant, « la porte à la chaîne », l'entrée même de la citadelle, avec ses inscriptions arabes, avec son belvédère agrémenté de faïences, à la fenêtre grillagée d'où Hussein vit, en 1830, évoluer les escadres que commandait l'amiral Duperré, le porche assez obscur, la ruelle qui conduisait, d'un côté, au magasin à poudre et, de l'autre, à la cour intérieure, carrée, dallée de marbre, où se tenait souvent le dey.

Sur trois côtés de cette cour, des colonnes torses soutiennent des galeries. Sous l'une d'elles, une espèce de retraite, autrefois indiquée par une longue banquette recouverte d'un drap écarlate. C'était là où le dey rendait la justice et prélevait, sur la cargaison des navires, la part qui lui convenait.

Sous cette galerie, les sept salles renfermant le trésor, — ce même trésor qui valut tant d'injustes soupçons au général de Bourmont.

Au-dessus, il est d'autres galeries. Voici la plus fameuse, avec ses rampes de bois ouvragé que retiennent de hautes colonnes et qui conduit à cette sorte de pavillon supendu sur la cour, tout en bois, lui aussi, et qui menace ruine à chaque instant. Ce pavillon est humble, abandonné au fond de sa galerie; le temps a rongé ses couleurs. Pourquoi subsiste-t-il encore, si étrangement supporté par des poutres s'avançant bien loin de lui, sans motif, dans le vide? Il dépare l'harmonie des lignes droites de la cour et des galeries.

Mais le souvenir qui s'y attache revêt ce pavillon de toute la splendeur de la plus tragique histoire. C'était le 30 avril 1827. Le dey Hussein recevait dans ce pavillon le consul de France, M. Duval, et le frappait au visage avec le chasse-mouches formé de plumes de

paon qu'il avait à la main, selon l'usage du pays. Avec ce geste, tombait toute la puissance turque, c'en était fait du dey Hussein. C'est pourquoi l'on ne peut considérer ce pavillon, dit « du coup d'éventail », sans la plus vive émotion.

Voici une autre galerie : elle conduit aux quatre longues chambres dont se composait l'appartement du dey et, par une porte basse, aux six petites pièces où était le harem. D'autres bâtiments peuplent encore la Casbah : c'est celui où descendaient les beys d'Orân et de Constantine lorsqu'ils venaient rendre compte de leur administration; c'est aussi la mosquée du dey, aux colonnes de marbre soutenant une coupole, aux revêtements de céramique et cette autre, plus ancienne, à l'usage de la garnison turque avant 1817 et dont le minaret est décoré de damiers blancs et noirs; c'est encore, non loin, une fontaine de carrare.

Aujourd'hui la Casbah sert de caserne. Là où fut le harem sont des dortoirs de soldats; la mosquée du dey a été transformée en magasin d'habillement, où étaient logés les beys habitent des officiers.

Dans le bâtiment qui est de l'autre côté du pavillon « du coup d'éventail » est une immense cour. Les soldats français y ont remplacé les janissaires turcs. Les murs blancs l'encadrent de neige et elle a, pour plafond, le ciel toujours bleu.

Cette cour est propice à tous les exercices, le soleil attiédit la fraîcheur de la brise, tout est calme, tout est joyeux. Dans cette caserne, improvisée en ce décor arabe, on croit vivre bien loin de la ville qui, pourtant, palpite au pied même de la vieille forteresse, les cœurs se rapprochent, l'amitié se fait plus grande, plus sincère, dans la fraternité des armes.

Le drapeau flotte, il a les mêmes claquements triomphants que celui qui fut hissé, au matin du 5 juillet 1830 par les soldats du général de Bourmont. Alors, dans l'émotion qui saisissait leurs âmes, dans cette joie dont l'élan se répercutait en France au point que le roi Charles X disait, oublieux de tout protocole, au baron d'Haussez, ministre de la marine, qui lui annonçait la prise d'Alger : « Aujourd'hui, on s'embrasse! » dans les larmes de bonheur qui brillaient à leurs paupières, ces soldats firent le serment que le drapeau claquerait au vent, toujours avec la même fierté, et que, sur son immortelle étoffe, s'inscriraient sans cesse les noms de nouvelles victoires.

Le serment a été tenu. Dans la vaste cour de cette Casbah où l'on fait l'exercice, sur le mur qui est à gauche en entrant, un soldat a dessiné un grand drapeau tricolore. C'est celui du 1er régiment de zouaves. Sur la partie blanche, on lit les noms qui suivent : « Constantine, Sébastopol, Melegnano, Puebla, Extrême-Orient. » Ce dessin est simple, il est naïf. Le soleil et la pluie ont écaillé le plâtre et terni son éclat, mais ainsi, il est plus cher à tous les cœurs, il est touchant et beau parce qu'il fut conçu avec amour, il est l'image de ce drapeau qui monta à l'assaut de l'antique Cirta, qui parcourut les mers, aborda aux pays extrêmes et qui, lorsqu'en 1914-1918 il fallut défendre le sol même de la patrie, participa aux plus meurtrières offensives et força la victoire à se ranger sous ses plis triomphants; il est le symbole de l'espoir invincible et de tout l'héroïsme du 1er régiment de zouaves. Comment les jeunes recrues pourraient-elles faiblir? Dès le premier jour, elles ont conscience de la mission qui leur incombe.

Cette Casbah, qui fut jadis une aire de vautour, n'abrite plus que la force au service du droit. Elle est la caserne heureuse et belle, l'Acropole digne à jamais des divinités qui président au courage et qui, éprises de civilisation, protègent tous les progrès humains. Les régiments y ont, maintenant, le plus large accès, soit qu'ils montent de la ville par les pittoresques tournants Rovigo et ce boulevard de la Victoire si curieux par l'intérêt de sa vie indigène, soit qu'ils descendent des Tagarins par la porte du Sahel et la route d'El-Biar qu'embaument les plantations d'eucalyptus.

Tout est devenu spacieux. Les bataillons se meuvent à l'aise. Qui donc pourrait croire qu'en 1830, il fallut surmonter, en même temps que le danger du combat, la difficulté du chemin? Il y avait des ravins, tout était encombré d'aloès; jamais roues de voitures n'avaient foulé ces lieux, il fallut que les sapeurs du génie frayassent la voie aux autres corps de l'armée conquérante. Celle-ci n'avançait qu'avec peine, mais enfin, ils parvenaient à la Casbah, ils dominaient la ville.

LE QUARTIER DE LA DÉBAUCHE ET DE LA SAINTETÉ

Pour descendre dans la ville, les chemins étaient moins durs, mais, jamais soldats n'avaient vu ruelles plus étroites, tourmentées et tortueuses. C'était comme des couloirs où trois hommes ne pouvaient marcher de front. Il suffisait de lever la tête pour s'apercevoir que les maisons, débordant dès le premier étage, étaient à

ce point rapprochées qu'elles laissaient à peine s'infiltrer la lumière du jour.

C'était d'une architecture insoupçonnée, curieuse avec les rondelles de thuya soutenant les saillies des maisons, des pavillons, des belvédères ou des auvents. Il y avait là des jeux de clarté inattendus, des rayons de soleil formant sur les pavés comme des tapis d'argent, un resplendissement soudain qui aveuglait. C'était, entre les intervalles des constructions, une échappée sur le ciel dont le bleu contrastait avec la blancheur des murs; puis, c'était une ombre imprecise, qui s'accentuait parfois, des clairs-obscurs qui auraient plongé dans le ravissement l'âme émerveillée de Rembrandt.

Enfin, il arrivait que les maisons se rejoignaient, se soudaient les unes aux autres. Les ruelles se transformaient en voûtes. On allait dans la nuit, les mains tâtant les murs et les portes, pour être plus rassuré dans sa marche. Tout au bout, on voyait une clarté comme une tache d'azur. Le jour égayait de son éclatante pureté, on se hâtait vers lui, on s'étonnait d'avoir pu vivre quelques instants sans lui, on n'aimait que lui. L'ombre des voûtes, c'était le mystère même du pays inconnu, l'énigme dont l'étrangeté dépassait tout ce que l'imagination avait pu concevoir.

Si l'on ne pouvait se défendre d'une émotion à la vue de toutes ces choses qui semblaient transporter en des continents lointains, — et, en vérité, ne l'était-on pas? — on éprouvait, plus encore, le charme que font naître les aspects nouveaux. Plus on allait par les ruelles, plus l'émotion et le charme se précisaient. Ces ruelles étroites étaient tortueuses; elles formaient, dans

leur multiplicité, le plus bizarre emmêlement; c'était un labyrinthe, riant par la poussière d'or qui tombait du soleil, et, sous les voûtes, effrayant comme les détours sans fin d'une nécropole.

On marchait, on se retrouvait au même point; on allait, on revenait sur ses pas, on était le prisonnier de ces ruelles étroites et tortueuses; on se lassait; ces ruelles, vraiment, étaient les plus tourmentées qui fussent. On se soumettait, enfin, à leur irrégularité; on avançait, on était arrêté par des murs et, si le chemin était voûté, si l'on se heurtait à une porte, on avait, dans l'obscurité, la sensation de toucher à l'entrée d'un tombeau.

On était pris dans une impasse, il fallait s'en retourner. On en avait assez de ces ruelles étroites, tortueuses et tourmentées. On prenait la voie la plus facile, on descendait les pentes rapides des marches espacées, aux pierres mal jointes, on se retrouvait enfin dans la rue Bab-el-Oued. L'étonnement demeurait d'avoir parcouru le plus bizarre des quartiers.

Le capitaine Pélissier, qui participa à la conquête, raconte que, lorsque les Français y pénétrèrent, Alger — c'est-à-dire surtout ce quartier indigène — « était loin de présenter l'aspect désolé d'une ville où la victoire vient d'introduire l'ennemi ». On avait, alors, fermé les magasins, mais la présence des marchands, assis tranquillement devant leurs portes, indiquait qu'on n'attendait que le moment de rouvrir les boutiques.

« On rencontrait çà et là quelques groupes de Turcs et de Maures, dont les regards distraits annonçaient plus d'indifférence que de crainte. Quelques musulmanes voilées se laissaient entrevoir à travers les

étroites lucarnes de leurs habitations. Les juives, plus hardies, garnissaient les terrasses de leurs demeures, sans paraître surprises du spectacle nouveau qui s'offrait à leurs yeux. Nos soldats, moins impassibles, jetaient partout des regards avides et curieux et tout faisait naître leur étonnement dans une ville où leur présence semblait n'étonner personne. »

A travers les années, le quartier arabe a conservé la même physionomie. Il n'est pas de désolation possible en ces ruelles fantasques où le jour et la nuit se heurtent à chaque instant, car ici, la lune brille comme un soleil, tous les astres disputent le plus d'espace à l'ombre. Les boutiques se sont rouvertes et, aux heures où l'accalmie se fait dans leur commerce, les marchands demeurent, comme autrefois, assis tranquillement devant leurs portes.

Les magasins regorgent de marchandises; l'ordre y règne impeccablement. Les fruits ont la même fraîcheur que la brise qui circule, le soir, dans les ruelles, et les légumes, la même propreté que la blancheur des murs. Les étalages embaument; les citrons, les mandarines et les oranges font, comme des encens, monter leurs parfums pénétrants au visage des clients ou des passants. La poésie que font naître tous les jeux de lumière, le caractère pittoresque de ce coin d'Alger du dey Hussein, animent le goût des marchands indigènes.

Sur de larges feuilles de plantes sont dressées des montagnes de fruits. Mais il faut que l'œil de l'acheteur soit égayé. Des banderoles multicolores de papier ornent les devantures; des colliers de jasmin s'enguirlandent autour des marchandises; une gerbe de roses, d'œillets ou de lilas, trône au milieu de l'étalage, tandis

que, non loin, est suspendu un globe de verre où nagent des poissons rouges aux écailles d'or. Il n'est pas jusqu'aux bouchers arabes ou mozabites qui n'aient le même souci d'ornementation. Les étaux de viandes sont décorés de fleurs; sur des quartiers de bœuf ou de mouton pendent des grappes de jasmins ou bien sont piquées des roses.

Tous ces marchands ont des âmes d'artistes. Ils voisinent avec des brodeurs d'or et des sculpteurs sur bois. Ceux-là sont de vrais artisans. Alger a toujours tissé l'or et la soie. Voici des brodeurs, garnissant d'ornements des selles de velours, des cartouchières, des porte-monnaie de cuir. D'autres enrichissent d'un dessin gracieux des vestes courtes ou des caftans; leur sens décoratif est poussé à l'extrême, ainsi que leur habileté.

Ils sont assis par terre, les jambes croisées. L'attention qu'ils portent à leur travail est toujours soutenue. A peine daignent-ils lever le front pour considérer l'étranger qui s'attarde devant eux. Alors, on découvre, dans leurs yeux intelligents et leurs visages sérieux, toute la finesse de la race musulmane. Les jeunes se courbent avec entrain sur leur besogne, ils ont toute la vivacité qui convient à leur âge. Les autres, avec leur barbe blanche et leurs lunettes, ont de graves attitudes. Jamais port ne fut plus noble que celui de ces vieux artisans; toute la beauté de leurs dessins d'or a affiné leurs esprits et leurs âmes.

Il en est de même de ces sculpteurs sur bois dont, souvent, le simple instrument est un canif. Ils combinent des rosaces, des étoiles ou des losanges entremêlés destinés à des coffres ou à des cadres. Certains indigènes imaginent d'admirables bas-reliefs se ratta-

chant à la tradition musulmane, ou bien s'inspirent d'un art européen qui serait adapté au goût de l'Orient; leurs panneaux sont des chefs-d'œuvre d'un style recherché et d'une harmonie qui tient de la science.

Il y a, dans toutes les échoppes de la Casbah, la preuve d'une broderie et d'une menuiserie d'art, derniers restes de la civilisation arabe, souvenirs où peut germer, d'où peut s'épanouir, allié à l'idéal latin, un style approprié à cet antique Nord africain, rajeuni par l'impulsion française.

Tous ces marchands de fruits ou de légumes, ces brodeurs ou ces sculpteurs, ont besoin de clarté; ils occupent le rez-de-chaussée sur les plus larges ruelles. Les boutiques que remplit l'ombre à cause des saillies des maisons, voire celles qui sont sous les voûtes, ne sont pas, pour cela, délaissées.

Ici, c'est un marchand de charbon. A peine distingue-t-on sa balance aux plateaux primitifs que suspend au plafond une tige de fer. Il n'a juste besoin de lumière, sur le seuil de son domaine, que pour trier ses fumerons; ses yeux se sont habitués à la demi-obscurité. A certaines heures, son magasin ne forme plus qu'un vaste trou noir. Lui-même semble revêtir un aspect plus fantasque. Il est le seul à ne pas s'en apercevoir, tant son habitude de vivre ainsi lui paraît naturelle.

Il attend patiemment la clientèle. Sur une natte, en face de son charbon entassé dans un coin, il s'allonge paresseusement. Pense-t-il ou dort-il? C'est une étrange force que celle de sa passivité; il semble qu'elle fasse partie intégrante de son commerce. Il ne pense pas, il ne dort pas, il attend la pauvre Mauresque qui viendra lui acheter quelques sous de charbon. Lorsqu'il

fermera sa boutique, la nuit se sera faite tout à fait dans sa ruelle. Plus loin, il fera encore quelque peu jour, il s'en contentera fort aisément. Sa vie humble ne l'a-t-elle pas, depuis longtemps, accoutumé à se satisfaire de minimes choses?

Parfois, ce marchand a pour voisin un écrivain public. Ce dernier — un taleb — n'a besoin que d'une petite boutique. La plupart du temps, il ne peut que s'y mouvoir tout seul; le client qui lui fait ses confidences demeure simplement debout sur le seuil de la porte, ou bien, si le récit comporte quelque importance, il trouve à peine la place où il pourra s'asseoir à terre. Le client et l'écrivain ont les fronts rapprochés. Il n'y a, pour toute clarté, que celle d'une bougie qui fume. C'est assez pour écouter et pour écrire.

L'écrivain public n'a donc pas besoin d'une échoppe bien en vue. Il laisse ce souci à son ami le cafetier.

Celui-ci, plus que le marchand de fruits ou le brodeur, a besoin d'espace ou de clarté. Dans ces voies où ne peuvent passer que les piétons, toute la chaussée appartient, en quelque sorte, au café maure. Des bancs sont contre les murs. Les clients sont accroupis, nonchalants, dans la seule et grande préoccupation de savourer doucement leur tasse de café ou leur thé parfumé, extatiques dans le plaisir qu'ils prennent à fumer leur narguilhé, immobiles, silencieux, car le repos qu'ils goûtent est l'ennemi de toutes paroles vaines et de tout mouvement inutile.

Ou bien ils sont assis sur des nattes. Ils forment un cercle. Ils jouent aux cartes, aux dominos ou aux échecs. Les passants les laissent indifférents; ils sont attentifs et courbés sur leurs jeux. La plupart sont, d'ordinaire, des travailleurs manuels. Maintenant, ils

mettent tout l'éveil de leur esprit à vaincre leurs partenaires. L'effort de leur réflexion exige de longs instants, mais tous sont patients aux combinaisons de l'adversaire, ils attendent gravement. La lenteur et le caractère sérieux qu'ils mettent à leurs jeux donnent à chaque partie un aspect solennel.

On accepte la défaite comme une chose fatale, on s'incline devant le vainqueur : il était écrit que son habileté, si savamment méditée, devait trouver sa récompense. Chacun recommence avec la volonté de l'emporter à son tour, chacun espère à nouveau. Le cercle se resserre comme si les partenaires avaient instinctivement besoin de se sentir davantage les uns les autres.

Mais, parfois, les joueurs se redressent violemment, comme mus soudainement par un ressort. C'est qu'ils s'aperçoivent que l'un d'entre eux a triché. Alors, il n'est aucun respect pour le fraudeur, on s'injurie, toute la ruelle s'anime d'un brouhaha tragique. Un rassemblement se forme, on se bouscule, les couteaux brillent. Que de parties de cartes, commencées si paisiblement dans ce quartier de la Casbah, se terminent en meurtres!

Les habitués du café maure ne s'épouvantent pas pour si peu; nul n'ignore que le jeu comporte des trahisons et de sanglants dangers. Mais les cartes sont de nouveau si tentantes, il est si doux de boire son café à petites gorgées ou de déguster le thé dont la douceur charme la gorge, dont le parfum réjouit les narines, que l'endroit reprend son aspect coutumier de joie silencieuse et de grave tranquillité.

Les consommateurs qui conversent entre eux ne le font-ils pas à mi-voix? Il semble qu'une convention,

préétablie par l'usage et le temps, ne tolère que des entretiens à peine murmurés.

Au surplus, il serait contradictoire de hausser le ton. La clarté éblouissante du ciel, se glissant entre les maisons, inondant les ruelles et se heurtant à la blancheur lumineuse, elle aussi, des murs, ne convie-t-elle pas à l'assoupissement de la pensée? La tiédeur du soleil, ou bien, le soir, la fraîcheur du vent parcourant le dédale des rues de la Casbah ne convient-elles pas à l'assoupissement du corps?

Parfois, l'éclat du jour est atténué par l'ombre que projette une vigne vierge serpentant la ruelle ou le carrefour, d'un bout à l'autre, sur des ficelles. L'effet est inattendu et toujours délicieux, il semble que cette tonnelle en plein air soit la propriété de tous, même du passant, car nul ne s'aviserait d'y porter atteinte. Ne décore-t-elle pas la ruelle ou le carrefour? Ainsi, paraît encore chez l'Arabe le goût de l'ornementation.

A l'abri de la vigne vierge, une cage est suspendue; l'oiseau est un ami, il a droit de cité dans le café maure, il en interrompt le silence qui plane par sa chanson ou par son sifflement.

C'est un privilège que, seul, il partage avec le joueur de flûte ou de guitare. L'âme arabe est propice aux lentes mélopées. La monotonie de ces dernières n'est qu'apparente; ces mélopées sont riches en divers modes. Les Arabes ne s'y trompent pas; pour pénétrer tous les secrets de leur musique, leur âme est suspendue aux lèvres du joueur de flûte ou aux doigts du guitariste. Comment n'aimeraient-ils pas la musique, celle-ci étant le seul art qui survive encore à tous les arts que leur civilisation fit jadis progresser jusqu'au raffinement?

Par là, le présent se rattache au passé, la tradition subsiste à travers les siècles, la musique arabe, figée dans son premier essor, résiste à toutes les évolutions modernes et à toutes les influences. Cette mélodie que nous entendons au coin d'une ruelle de la Casbah, c'est sans doute celle qu'Aben-Hamet, le dernier des Abencérages, jouait aux pieds de Dona Blanca. Tout l'Orient musulman est dans cette mélodie plaintive et traînante à la fois; cet exotisme étonne, attire, intéresse les oreilles profanes.

Comprenons-nous tout le sens de ce rythme à peine modulé et parfois indécis, de cette harmonie imitative de la joie et de la tristesse, de l'amour, de la volupté, de tous les sentiments auxquels le fatalisme mêle la langueur du spleen, l'angoisse du néant?

Nous sommes trop habitués à la science musicale moderne, à la complexité savante des orchestres. Cette guitare à deux cordes et cette flûte, presque toujours de simple fer ou de roseau, nous semblent des instruments primitifs, mais elles suffisent à ceux qui en jouent, plus par vocation que par étude, à ceux qui écoutent, l'âme extatique. Si le monde oriental se plaît aux longues rêveries silencieuses, c'est que celles-ci sont sans cesse suscitées, toujours soutenues par les vagues modulations de ces complaintes.

Le café maure est l'endroit prédestiné. Ce n'est pas dans la chambre où il habite avec plusieurs de ses compagnons de peine que le flûtiste ou le guitariste, musicien amateur, pourra donner libre cours aux désirs de son âme inspirée. Le café est le rendez-vous de ses amis. Il y jouera pour l'agrément de ces derniers, pour la satisfaction des autres clients, des passants qui s'arrêtent, tous ces inconnus qui sont aussi des

amis puisqu'ils s'émeuvent à ce que soupire son instrument.

C'est ainsi que tous les cafés de la Casbah ont leurs musiciens bénévoles, qu'à tous les carrefours, dans toutes les ruelles, on entend de la musique. Cela est d'une telle nécessité que certains cafetiers, pour ne jamais manquer de mélodies, offrent de nos jours à leurs clients le régal des phonographes.

Ceux-ci redisent infatigablement tous les airs arabes. A ces consommateurs que l'ignorance rend étrangers à tous progrès, il semble prodigieux qu'un pareil instrument puisse suppléer aux efforts des musiciens. Ils voudraient saisir le mystère du phonographe, ils se rapprochent de l'étrange boîte et du bizarre cornet, ils le regardent fixement de tous leurs yeux, ils sont surpris, conquis, charmés.

Ainsi le progrès s'impose à ces esprits incultes; ils écoutent, ils rêvent, ils sont heureux. Chaque café maure a son phonographe, c'est le seul objet considéré; mais nous, nous nous plaisons à contempler le fourneau qu'égayent des faïences bleues et blanches, où la braise rougeoie comme dans une chapelle.

Les petites cafetières en fer-blanc et munies d'un très long manche sont posées sur le fourneau ou sur la cendre chaude, puis servies à chaque client. Le cafetier aux coudes nus, au tablier bleu, est debout, silencieux, attentif à sa besogne, poussant gravement de ses pincettes les braises qui tombent. L'Arabe qui sert est non moins digne : il va, il vient, sans bruit, n'ayant d'yeux que pour ses tasses dorées.

Nous nous plaisons aussi à regarder le café lui-même. Des banderoles de papier sillonnent le plafond; aux murs sont suspendues des lithographies

encadrées et représentant la Mecque ou des sultans, des versets du Coran, des escadres, des étendards, des animaux fantastiques au corps et aux pattes de cheval, au visage humain, à la queue de paon, et pouvant, au besoin, s'envoler, car ils ont des ailes puissantes aux plumes multicolores.

Jamais Gustave Moreau, dans son génie, ne conçut pire fantasmagorie que n'imaginent les naïfs auteurs de ces dessins : c'est Mahomet qui les inspire. Ce cheval ailé, c'est celui qui transporta le saint prophète au paradis.

Mais voici que, dans cet enchevêtrement de ruelles, tout à coup, l'aspect change. Ce ne sont plus des marchands mozabites ou des cafés maures dont les étalages ou les clients débordent sereinement sur la chaussée.

Toutes les vierges folles du monde se sont donné rendez-vous en ce lieu. Ce sont des prostituées de toutes les races. Ce sont des Mauresques vêtues d'une chemise et d'un vaste pantalon bouffant jusqu'aux genoux. La poitrine et les bras, les jambes et les pieds laissent voir leur brune nudité. Sur les mains, sur le front, parfois presque sur tout le corps, elles ont des tatouages : des arabesques, des noms, des signes obscènes. Ce sont des Françaises drapées dans un peignoir ou vêtues, en rose, comme des petites filles, des Espagnoles avec leurs corsages serrés à la taille et leurs jupons très courts; des Maltaises et des négresses; tous les pays ont déversé leur Gomorrhe et leur Sodome. Ce sont des prostituées de toutes les religions, mais ici, il n'est plus qu'une religion, celle de l'amour, l'amour vénal et bas.

Elles n'ont plus un instant pour penser ou s'émouvoir puisqu'elles vivent dans un vertige qui commence

le jour et ne fait que s'embraser avec la nuit. A la lueur des becs de gaz et à mesure que le soir tombe, toutes les lascivités se déversent jusque dans les ruelles. Une haleine chaude, où se mêlent des odeurs de chair et de parfums violents, frappe tous les visages.

C'est ici la grande fraternité des hommes, accourus des pays les plus divers, la réconciliation, dans la luxure, des peuples ennemis. Des matelots hurlent dans leur langue natale des refrains orduriers, s'enivrent aux mêmes tables, s'arrachent les prostituées, les étreignent, les embrassent aux mêmes places, dans l'orgiaque oubli qu'ils s'entre-tueront peut-être demain.

Cette nuit est réservée aux pires débauches; les lupanars ont des aspects hallucinants. Il flotte, dans les cours de ces maisons mauresques, de sombres clartés d'enfer. Les quinquets ont des lueurs qui font songer à ces louches cabarets où les passants sont égorgés. L'air est empuanti d'alcool et de musc. Les yeux se brouillent dans cette lumière que ternit plus encore la fumée du tabac. L'esprit s'égare dans cette atmosphère de luxure et d'enlisement. On est, comme les prostituées, le prisonnier des passions délirantes dont l'énervement pousse à la querelle, au besoin même de tuer son semblable.

Cette Casbah mystérieuse et nocturne est le repaire de tous les déchaînements de l'humanité en rut. Elle est le paradis artificiel le plus affolant, tel que n'en put jamais rêver même un Charles Baudelaire. Qui l'a visitée a vécu le plus fantastique conte des *Mille et une Nuits*. Félicien Rops, dont la pointe burina si impitoyablement les fantômes des plus cruelles obsessions, aurait trouvé dans ces nuits-là la plus abondante source de visions sataniques.

Dans ces bouges où afflue le déchaînement des passions de toutes les races, la danse s'exaspère aux désirs de l'amour, en même temps qu'elle sert à le jeter hors de sa naissante ivresse. C'est la perversité des yeux et de l'esprit qui s'enflamme au spectacle du balancement des danseuses nues. Ces bras, ces faces et ces corps qui, au rythme énervé d'une étrange musique, se tendent, s'offrent, se retirent pour s'offrir ensuite en des promesses de pâmoisons, rendent les assistants frissonnants, éperdus avant l'amour lui-même.

Chacun est le possédé du dieu voluptueux de la danse. Ces têtes qui se renversent laissant ces gorges et ces seins tendus à la merci de toutes les morsures; ces hanches, ces ventres et ces croupes qui se modulent à la musicale fantaisie des plaisirs convoités, ce sexe qui s'étale, bondit, se contracte et défaille dans le cynisme de sa brûlante nudité, toutes ces danseuses dont la vision est rendue démoniaque par la fumeuse clarté des lampes à pétrole, hallucinent, révoltent le cœur par leur orgiaque délire, pour mieux le dompter et le rendre plus éperdument apte à la folie même de la passion. La danse est indispensable, comme l'alcool; elle invite aux dérèglements d'amour.

Toutes les danses érotiques qu'inventèrent tous les pays du monde triomphent en cette Casbah dans leur outrancière crudité, comme si les habitués de ces maisons de prostitution étaient encore ces bandits de la mer, toujours ivres de pillage, de viols et de sang. C'est la débauche dans tous ses exotismes. Un râle immense épuise la Casbah entière.

Alors, celle-ci semble lasse des violents plaisirs, chaque nuit renouvelés, avec ces nomades venus de tous les Saharas, ces marins accourus de tous les

océans. Elle meurt de sa fièvre et le silence se fait peu à peu sur ses crispations exténuées. Il n'est pire folie qui n'ait sa fin.

Le jour succède doucement à la nuit. Ah! cette obscurité blanche dont parle Pierre Loti! Le matin a la pâleur sereine que la lune avait tout à l'heure. La vieille Casbah dort encore, comme drapée dans son sommeil. Sur les maisons impudiques, retentissantes, il y a quelques heures, du bruit des castagnettes, des verres entre-choqués et des baisers, l'aurore parsème sa clarté virginale. Elle est ignorante des orgies de la nuit. Elle apporte une vie nouvelle, de la jeunesse et de l'espoir. Les Arabes, qui dormaient sur les terrasses, s'éveillent dans cette piété du matin, lèvent les bras et se prosternent du côté de l'Orient, à la voix des muezzins.

Faut-il nous étonner de découvrir, à côté de cette Casbah hystérique et infernale, une Casbah sainte, avec ses mosquées, ses zaouïas et ses tombeaux de marabouts?

Les mêmes phénomènes que produisent le soleil et les murs des maisons : des taches de neige argentée près d'épais tapis d'ombre ont aussi lieu dans l'ordre moral; la prière voisine avec les chants d'amour, la vie idéale des âmes pieuses avec l'existence de ceux qui ne veulent que la satisfaction des sens.

Le temple, non loin du lupanar! Dieu, non loin des Messalines en peignoir de France, en caraco d'Espagne, en pantalon bouffant d'Arabie! Cette Casbah qui, la nuit, aime la brutalité des étreintes, aime aussi la brutalité des contrastes.

Cependant, on dirait que les mosquées s'effarouchent de se voir dans ce quartier bizarre, elles ont l'air de se

cacher entre les maisons et de dissimuler aux passants leurs minarets, grâce à l'étroitesse des rues. Elles sont humbles et primitives, mais, elles aussi, ont le charme des choses séculaires.

Elle est touchante, cette mosquée Safir, avec sa coupole octogonale et sa cour qu'un noyer ombrage. Un esclave chrétien, devenu musulman, las de s'entendre appeler fils de mécréant ou fils de chien, la fit élever en 1534, après avoir pris le nom de Caïd Safar ben Abd-Allah, Caïd Safar, fils de l'adorateur de Dieu, et Baba-Hassen la fit reconstruire en 1791.

Cette autre mosquée du nom de Sidi-Mohammed-Ech-Chérif, qui est enterré là depuis 1541, a des vertus particulières, ainsi que sa fontaine. Celle-ci a été restaurée par le comité du Vieil-Alger. Elle a un auvent sculpté à tuiles vertes, un panneau de mosaïque et de faïence aux vives couleurs. Les femmes musulmanes désireuses de devenir mères viennent implorer Sidi-Mohammed-Ech-Chérif et boire les eaux de sa riante fontaine.

Cette dernière est sur le carrefour même formé par les rues Kléber, d'Amfreville et du Palmier. Tout près est un café maure d'une polychromie qui s'harmonise avec celle de la fontaine. Le carrefour est très fréquenté, d'autant plus bruyant que l'on entend les élèves de la zaouïa, attenant à la mosquée, chanter, en un chœur cacophonique et nasillard, les versets du Coran. Toute l'Afrique du Nord est là, avec ses Mauresques aux voiles blancs et ses Arabes drapés dans leurs burnous, avec ses échappées de ciel bleu et les lignes heurtées de ses maisons.

Eugène Fromentin, qui, lorsqu'il était en Algérie, rêvait d'avoir quarante bras pour pouvoir prendre

davantage de croquis et de notes, des journées sans nuit afin de pouvoir travailler plus longtemps et un cerveau à l'épreuve de toute fatigue, venait souvent en ce carrefour. Il s'asseyait au café maure. Il a dit lui-même qu'il a visité notre colonie, comme on examine une proie, avidement. Il a augmenté le nombre de ses « dessins de voyage » — et tous, porteurs d'eau simples et naïfs, portefaix qui se reposaient en buvant, près de lui, leur tasse de café, boutiquiers voisins, cordonniers ou tourneurs sur corne, tous ces fils d'Orient, chérissaient la compagnie de cet Occidental inspiré, qui popularisait en France et de par le monde, grâce à la magie de sa palette et de son style, les attitudes de leur race et le pittoresque de leur pays.

Eugène Fromentin a-t-il connu ce cimetière qui se trouve non loin de la mosquée de Sidi-Abd-Allah? Le doute est permis, car il est impossible de s'imaginer que ce cimetière n'eût pas tenté le pinceau du grand peintre. Jamais enclos de mort ne fut plus caché, plus gracieux, plus poétique. Son entrée est celle, basse et tourmentée, aux marches usées, d'une vieille maison mauresque, sise 44 rue N'Fissa.

On croit pénétrer dans un petit jardin que rendent encore plus minuscule les murs des habitations qui l'enserrent, un jardin mélancolique et touchant parce qu'abandonné, avec quelques fleurs, filles du hasard, et ses figuiers centenaires, à ce point décharnés et maigres qu'ils s'inclinent vers la terre où les morts reposent, comme si, eux aussi, rêvaient de descendre dans le néant.

Il y a une intime désolation dans ce cimetière. D'où vient donc le charme qui s'en émane? Est-ce parce qu'il est inattendu en cette Casbah où la vie déborde aux

sons des guitares et des flûtes? Est-ce parce que le silence y est si complet qu'il contraste avec les agitations des ruelles voisines? C'est peut-être parce qu'il y flotte un demi-jour tutélaire, une fraîcheur, une tranquillité qui fait que l'on se sent plus indulgent, l'esprit enclin à toutes les méditations.

La mort s'est emparée d'un carré de terre en ce quartier où les maisons s'entassent si nombreuses qu'elles se rejoignent par-dessus les ruelles; on dirait qu'elle veut être présente au milieu de la vie même, comme si elle avait peur d'être oubliée. Mais, avec ses stèles de marbre ciselé, ses marabouts et sa koubba qui, dans la pénombre, ont une blancheur si lumineuse, elle apparaît souriante et clémente, endormant dans son bercement infini toutes les pensées, toutes les larmes, toutes les douleurs, si auguste, que ce petit cimetière revêt la majesté des choses sacrées.

C'est, sous la koubba, Sidi-Ben-Ali-ben-Mohammed qui fut, de son vivant, homme pieux entre tous, saint entre les saints et dont la mémoire est, pour l'éternité objet de vénération. C'est, sous le marabout, Sidi-Brahim-ben-Mouça dont le nom est conservé parce qu'il est sans tache et que celui qui le porta fut aimé du Prophète, à cause de sa croyance.

Ce sont, sous ces stèles de marbre, les filles d'Hussein-Pacha, les princesses N'Fissa et Fatmah. Elles étaient jeunes et belles. La mort aimante et protectrice ne voulut pas que la vieillesse flétrît la splendeur de leurs traits; elle les endormit pour jamais dans leur jeunesse et leur beauté.

Elles n'ont rien connu des misères de l'âge. Quelle offrande est plus belle que la fleur à peine éclose sur sa tige? Les êtres qui meurent jeunes sont aimés des

dieux, — et c'est vers ceux-ci que les stèles de marbre tendent leurs inscriptions, comme l'imploration de toute la terre en deuil : « Voici le tombeau de celle qui est en possession de Dieu : N'Fissa, fille de feu Hussein-Pacha. Que Dieu lui soit miséricordieux ainsi qu'à tous les musulmans. Amen! Amen! » et aussi : « Voici le tombeau de Fatmah-ben-Hussein-Bey. Que Dieu lui pardonne ainsi qu'à tous les musulmans. Amen! Amen! »

On appelle cet enclos le cimetière de Sidi-ben-Ali, d'autres le nomment le cimetière des Princesses. Ainsi, ce petit champ, où depuis longtemps on n'enterre plus personne, évoque tour à tour la sainteté et la beauté. La mort a fait la sainteté belle par son pur et très haut caractère, la mort a fait la beauté sainte par le plus touchant des souvenirs. Voilà pourquoi ce minuscule cimetière a un charme éternel. La grâce fleurit sur ses tombes, la poésie s'étend sur lui.

Ce cimetière, dans cette Casbah, est un éden propice à tous les rêves. De ces jeunes et belles princesses, N'Fissa et Fatmah, il ne reste plus que les noms harmonieux; de ces saints personnages, Sidi-ben-Ali-ben-Mohammed et Sidi-Brahim-ben-Mouça, que les noms vénérés. Un nom, quelques lettres pour l'emporter sur l'oubli des temps! Il y a donc quelque chose d'éternel dans la fragilité même des êtres humains!

Et voici qu'en sortant de ce cimetière, qui, derrière nous, semble s'encastrer dans les murs qui l'environnent comme un bijou dans son écrin, nous demeurons longtemps encore, attendris. C'est le soir. Le soir aussi est propice à tous les rêves. Ainsi, nous avons vécu des heures sans pareilles dans cette Casbah que, jadis, peuplèrent les corsaires aux mains alourdies par les rapines, les janissaires qui se livraient aux

mêmes exubérances d'amour, que, de nos jours, les marins et les soldats.

Une dernière fois, nous remontons le labyrinthe de ses ruelles. Çà et là, des échappées inattendues, qui deviennent de plus en plus spacieuses et qui couvrent tout l'infini. La Méditerranée s'aperçoit dans tous les chatoiements de son tapis frissonnant de mille couleurs à la tombée de la clarté, car la Casbah domine orgueilleusement toutes les vagues qui s'allongent et qui se couchent aux pieds de la ville blanche. Elle se dresse comme une sentinelle qui fouille l'horizon d'un regard passionné et c'est ce qui rend Alger imprenable du côté de la mer. Toutes les fenêtres de la Casbah sont, en effet, comme de vigilantes vigies inlassablement prêtes à découvrir tous les navires qui passent au loin.

Mais la conquête de l'Algérie est à jamais assurée, les vigies n'ont plus leur raison d'être et maintenant les fenêtres de la Casbah sont les plus propices rebords sur lesquels on s'appuie pour contempler toute l'immensité.

Ce soir, avec ces tons de rose dans le ciel bleu, est un enchantement. Des senteurs montent, comme un encens, vers l'azur qui se voile. La brise traîne avec elle des rythmes de guitare et des refrains. L'enchantement du soir se double d'une fête de parfums, de chansons, de musique.

En quel lieu de la terre est-on, par ces rues si étroites qu'on gravit comme si l'on voulait, à cette heure, grimper vers la mort du soleil? C'est un endroit unique que ce quartier aux habitations sans fenêtres et si blanches encore, parmi l'ombre naissante, qu'on dirait des sépulcres. Est-ce que la mort, qui atteint le

soleil, s'étend aussi sur ces maisons? Mais le soleil, demain, reparaîtra plus triomphant; ces maisons, ce soir même, s'animent d'une vie sereine et délicieuse. C'est de leurs terrasses que s'émanent les senteurs et les musiques que nous goûtons.

Déjà, nous ne pouvons plus lire sur les plaques émaillées les noms des rues. Un regret perce en nos cœurs, mais nous nous rappellerons toujours. Ces noms-là sont pittoresques, ils sont pieux : rue Sidi-Ramdan, Abdallah, Ben-Ali; ils sont énigmatiques : rue du Sphinx; évoquent l'histoire du passé : rue de la Mer Rouge, et l'histoire victorieuse d'autrefois : rue Annibal, et, plus récente : rue Desaix; celle des pirates et des audacieux : rues Kataroudjil et Barberousse; ils sont charmants : rues Bleue, du Regard, du Palmier, du Chat, de la Girafe; ils sont inattendus dans le quartier qui n'a subi aucune transformation : rue du Quatre-Septembre.

Ces noms-là, pêle-mêle, s'accrochent sur les murs. Leur diversité est un symbole, elle résume tout ce que nous avons vu : l'entassement des races, le réceptacle de tous les négoces, de tous les recueillements, de tous les plaisirs, la trace des siècles passés et le grouillement de la vie contemporaine, la bizarrerie d'hier et l'étrangeté d'aujourd'hui; un monde à part, dans le monde où nous vivons, la Casbah tranquille et dangereuse, ouverte et repliée, confiante et mystérieuse, la Casbah bénie ou maudite, mais toujours fascinatrice!

III

LA VILLE BLANCHE

LE TRIOMPHE D'ALGER

La région dans laquelle la ville blanche se trouve, — tout ce Nord africain, dont elle est devenue la capitale, — est la terre même de la légende.

C'est le pays du géant Atlas qui portait le ciel sur ses épaules. Ce géant était si grand que sa tête bravait toutes les intempéries, heurtait du front les nuages et que ses membres s'étendaient en chaîne de montagnes. Et quelle barbe avait Atlas! D'elle seule s'écoulaient des torrents dont le mugissement remplissait l'univers d'émoi. Quels étaient ses flancs! C'était là l'énigme dont jamais la pauvre humanité ne devait pouvoir percer le secret. Aux flancs d'Atlas, le monde s'arrêtait en effet. Aujourd'hui, nous sourions à ces fabuleux récits. Tout, pourtant, n'est pas mensonge en eux. La chaîne de l'Atlas, vue de profil, ressemble à une immense colonne dont le faîte, a-t-on fait remarquer, soutient en vérité le ciel.

C'est aussi le pays des Hespérides, le jardin miraculeux aux pommes d'or. Ce jardin était gardé par un dragon horrible, à cent têtes, et poussant, à la fois, cent sortes de sifflement. Le ravissement des fruits

précieux semblait donc impossible, mais Héraclès survint qui tua le dragon.

« La conquête des pommes d'or des Hespérides, a écrit M. de la Ville de Mirmont, c'est l'image des jours lumineux qui sont enfermés pendant l'hiver aux confins occidentaux de la terre habitable, d'où le soleil les ramène au printemps. »

Alger n'est pas moins légendaire que sa région. Las de suivre leur héros et leur dieu, vingt compagnons d'Héraclès s'arrêtèrent en un lieu qui, par ses collines enchanteresses, sa mer amoureuse et son air caressant, était si divin qu'ils décidèrent de s'y établir, d'y fonder une ville. Ils appelèrent cette dernière Icosium, du nom dérivé d'Eikosi, — vingt, — pour faire souvenir à jamais du nombre de ses chers fondateurs. On a contesté cette origine, mais qu'importe que la vérité n'applique pas ici un sévère contrôle! Toujours une fabuleuse allégation est en harmonie avec le coin de terre qui lui donna naissance.

Or, les villes, comme les hommes, ont leur heure suprême. Icosium disparut. Son emplacement était occupé par une tribu berbère, quand Bologguine, fils de Ziri, gouverneur du pays, reprenant l'idée des compagnons d'Héraclès, ressuscita la cité morte à laquelle, à cause des îles qui l'entouraient, il donna le nom d'El-Djézair, d'où celui d'Alger.

Dès son premier instant, la cité nouvelle eut le plus doux aspect. Ses maisons et ses terrasses, se détachant sur le bleu de la mer, éblouissaient par leur éclat immaculé comme si, par sa pureté, elle devait garder encore son renom de légende.

Elle l'a conservé pour sa gloire et sa beauté. Alger est à jamais la ville blanche. De la terrasse dentelée

de la vieille Casbah, nous l'avons constaté. Une joie demeure inépuisablement en nous. Nous avons, en effet, à ce point admiré et compris la somptuosité de ces lieux que notre âme en gardera le sourire éternel, qu'elle demeurera enivrée de sa magique ivresse.

Quand nous voudrons évoquer la magnificence et l'activité d'une ville à la fois très ancienne et moderne, quand nos rêves nostalgiques auront besoin d'immensité pure, de lumière et de nature en fête, nous reverrons, dans nos vifs souvenirs, Alger et la cascade de ses maisons, et la grâce virginale de ses mosquées, et la souveraineté de son boulevard, et son port, et toute l'harmonie de sa baie enchanteresse.

Nous savons que la pensée que nous conservons d'Alger est pareille en l'esprit de tous ceux dont les yeux se sont une fois fixés sur cette même splendeur. Cette communauté nous ravit. Heureuse la ville blanche qui n'a que d'unanimes admirations! D'autres que nous viendront sur la terrasse de la Casbah. Voyez de tous vos yeux! Aimez de tous vos cœurs! Cet éclat immaculé, cette vie active, ce bonheur de l'action, et ce bleu du ciel et cet azur poudroyé de tout l'or du soleil, c'est notre incommensurable et légitime orgueil, le triomphe de nos pères, l'avenir de la France, le resplendissement même de la patrie!

C'est pour vous que nous allons évoquer la beauté de la ville blanche, de ses rues et de ses minarets, de ses maisons, de ses jardins et de sa mer, que nous allons assembler, comme des gerbes, les fleurs des plus chers souvenirs, — c'est pour vous tous, afin que vous, qui la connaissez, reveniez parmi nous, afin que vous, qui ne l'avez pas encore visitée, ayez le désir de la voir.

Nous en sommes, en effet, les fils à jamais épris. De

quels mots attendris pourrons-nous saluer son inoubliable aspect?

Voici qu'en hommage nous nous rappelons ce que disait de la capitale africaine Abou-Mohammed-el-Abdery, Maure de Valence, savant voyageur : « C'est une ville qu'on ne peut se lasser d'admirer et dont l'aspect enchante l'imagination. Assise au bord de la mer sur le penchant d'une montagne, elle jouit de tous les avantages qui résultent de cette position exceptionnelle : elle a, pour elle, les ressources du golfe et de la plaine. Rien n'approche de l'agrément de sa perspective. »

Abou-Mohammed-el-Abdery prononçait ces paroles au treizième siècle. Elles demeurent vraies à travers le temps. Nous les répétons avec amour.

Salut, Alger, terre natale! Abou-Mohammed-el-Abdery avait raison de proclamer déjà, il y a des siècles, que tu es une merveille qu'on ne peut se lasser d'admirer et dont l'aspect enchante l'imagination!

Jason et ses fiers Argonautes n'auraient pas eu besoin d'aller en Colchide conquérir la fameuse toison d'or. Car elle est toujours descendue, cette toison, de toutes les hauteurs du ciel, sur ta baie et sur ton port, sur tes maisons et sur tes rues, resplendissante de toutes les pourpres ensoleillées, de tout l'argent lunaire.

Elle est tissée de tous ces rayons de lumière. Il ne s'agit plus de la dépouille d'un bélier merveilleux, il s'agit de la plus pure transparence de la nature privilégiée.

Salut, Alger dont chaque matin est une heureuse promesse! Boileau écrivait au président de Lamoignon que, dans son petit village, le soleil en naissant regar-

dait d'abord la maison du seigneur. Ici, le soleil, à son lever, regarde toutes les maisons, il entre par toutes les fenêtres avec de la santé et de la joie : le réveil y est un bonheur, la vie y est un bienfait.

Les rayons du soleil changent avec le cours des heures. Mais qu'ils soient roses, dorés ou incandescents, ils sont toujours étincelants. Ici, plus que partout ailleurs, le soleil est un Sagittaire, aux flèches multicolores. Il meurt dans un regret et ce regret éclate dans un déchirement de l'ombre environnante, dans un incendie qui provoque l'extase du cœur et la stupéfaction des yeux. Cette mort de la lumière est, divinement, comme un feu d'artifice.

Et puis, c'est la solennité d'un très court crépuscule, c'est la nuit lente et douce. Oh! cette tombée du jour, l'heure entre toutes préférée! Qui ne l'a vue à Alger ne peut s'imaginer combien elle est mélancolique et tendre. Peu à peu le ciel s'estompe de grisailles dans un silence plein de mystère; c'est à cet instant sans reflet que toutes choses se dessinent le mieux.

Le triomphe d'Alger, c'est la nuance toujours changeante de la clarté ou des ombres dans la course des heures. Toute la nature semble immuable. Mais ce n'est qu'une apparence. Sous cette immobilité qui n'est qu'un voile immense, la vie palpite intensément. Il suffit de regarder pour voir sourdre toutes les couleurs, toutes les gammes du feu, tous les étincellements des diadèmes.

L'impassibilité du ciel, des montagnes, de la mer, n'est donc qu'un apprêt voulu de grandeur plus hiératique que toutes les autres, comme le jeu d'un féerique et céleste instrument, pour mieux détailler toutes les diaprures, comme un sublime artifice pour la fête

des yeux contemplateurs. Voilà pourquoi le spectacle vu de la terrasse de la Casbah est unique au monde, pourquoi sera toujours incomplète la maîtrise de l'artiste qui n'a pas vécu dans ce décor incomparable, pourquoi la nostalgie sera sans cesse au cœur de tous ceux qui auront, une fois, subi l'enchantement de tous ces lieux !

Il ne faut pas penser, il faut laisser s'entasser en nos prunelles tous les trésors de beauté qui s'offrent devant nous. C'est la moisson de tous les monuments et de tous les paysages.

DU CROISSANT A LA CROIX

La même délicieuse exaltation palpite en nous au sortir de la Casbah. Cette mosquée centenaire qui s'élève à notre droite avec son minaret octogonal que restaura Hussein-Pacha, et qui semble humble, comme écrasée par le voisinage de la formidable citadelle, c'est, depuis 1839, l'église Sainte-Croix, la plus ancienne d'Alger. Dans son minaret, le son des cloches remplace la voix du muezzin, ce sont d'autres fidèles appelés à d'autres prières.

Nous passons ensuite devant « la porte à la chaîne » et devant le petit édifice à colonnes torses qui était, avant 1830, le tribunal de l'agha.

Voici maintenant ce qui reste d'un ancien rempart turc avec deux mosquées naïvement dessinées sur la pierre comme des signes célestes pour protéger la ville qu'abritait le vieux mur, voici les écoles de tapis indigènes, la gendarmerie qui se dresse haute et massive

comme un symbole de puissance efficace, la prison civile, la pépinière du génie militaire.

Nous allons vers notre gauche. Un pont en bois quelque peu délabré, mais que soutiennent des barres de fer. On sent qu'il fut jeté là de façon à pouvoir être rapidement enlevé; il sert, en effet, à franchir le fossé des fortifications.

L'endroit est pittoresque. De l'autre côté du pont, la colline descend vers la mer. Entre les eucalyptus au feuillage si vert, on aperçoit le bleu de la Méditerranée. Sur ce terrain en pente, près de ces fortifications que domine la Casbah, en face de ce paysage au pied duquel s'étendent les maisons neuves du faubourg Bab-el-Oued, au haut duquel Notre-Dame d'Afrique dresse sa silhouette nimbée d'azur, voici le lieu funèbre, le plus inattendu, le plus poétique, tout empli de grâce et de fraîcheur, le cimetière arabe d'El-Kettar.

Aucune enceinte ne le protège pour le moment. Afin que cet endroit soit respecté, il lui suffit d'avoir le caractère sacré de la mort. Rien donc ne le sépare de la route. Il faut passer tout le long de ses tombes pour descendre le chemin qui conduit au faubourg Bab-el-Oued. C'est que les morts aiment le passage des vivants et que, pour ceux-ci, les défunts ne sont que des absents. Une complainte musulmane, très ancienne, que le taleb chante à mi-voix autour des koubbas, avertit le passant :

O toi qui es devant ma tombe,
Ne t'étonne pas de mon sort;
Il fut un temps où j'étais comme toi,
Viendra le temps où tu seras comme moi.

C'est également le *Hodie mihi, cras tibi* de l'Église catholique. Le taleb récite aussi les versets du Coran : « En quelque lieu que vous soyez, la mort vous atteindra; elle vous atteindrait dans les tours élevées. » C'est la même pensée que Malherbe adresse à son ami Dupérier :

> Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
> N'en défend pas les rois.

Que vienne donc la mort! Ici, elle ne cause aucune terreur. L'agonisant murmure : « Il n'y a de Dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète. » Les vivants répètent par quatre fois les mêmes paroles et c'est là toute la prière des morts.

La terre s'entr'ouvre à peine. Les morts sont couchés sur le flanc droit, la face tournée du côté de la Mecque; ils n'ont pas de cercueil, ils retournent à la terre d'où ils vinrent un jour, la terre maternelle. Les morts n'ont donc besoin que d'un linceul pour recouvrir leur corps et de quelques pierres frustes, sur champ, autour de leurs tertres, seulement pour marquer la place qu'ils occupent.

On ne les écrase pas sous le poids des marbres lourds, des mausolées ou des colonnes; ils sont à peine sous terre, il semble que les vivants puissent ainsi mieux les savoir auprès d'eux, pour les prendre à témoin de leur pieux souvenir. Les orgueilleux tombeaux inspirent seuls la tristesse des cimetières, et aussi les cyprès, les sapins, les saules pleureurs.

Ici, il n'est point de ces arbres funèbres. Il en est d'autres, ce sont ceux qui poussent sur les collines, joyeusement, librement, sous le soleil. La nature domine sans apprêts; l'endroit est si fraternel que les

nomades ou les voyageurs éloignés des tribus préfèrent la compagnie des morts au désert des campagnes.

Il est maint de ces nomades ou de ces voyageurs qui racontent avoir alors entendu de mystérieux dialogues. Des voix s'exhalant de la terre répondaient à une voix qui descendait du ciel. On entendait dans l'air un palpitement d'ailes. Toute la nuit était auguste. La lune, les étoiles brillaient en cette heure solennelle. On ne distinguait aucune ombre et pourtant les voix continuaient à répondre à la voix.

Le dogme islamique explique ce mystère sacré. C'est l'ange Gabriel qui vient demander aux morts le bilan de leur vie, l'ange devient le juge et les morts se justifient. La clémence divine s'étend sur les trépassés balbutiants. L'âme du trépassé encore enfermée dans son enveloppe charnelle est enfin délivrée; le corps, né de la poussière, redeviendra poussière. L'âme, épanouie, s'élève dans le ciel. Le Coran ne dit-il pas : « La jouissance de la vie d'ici-bas est peu de chose; la vie future est le vrai bien pour ceux qui craignent Dieu »?

Sans doute, toutes les religions proclament la même suprême espérance; mais ici, dans ce cimetière d'El-Kettar, où les oiseaux chantent, qu'embaument la senteur saine des grands eucalyptus voisins et les purs aromates de la Méditerranée dont on entend la voix paresseuse, devant les blanches maisons neuves du faubourg Bab-el-Oued et les rousses montagnes de la Bouzaréa, dans ce paysage de fraîcheur éternelle, il semble que les promesses coraniques soient plus adéquates au désir de se survivre par delà la fin terrestre. La poésie qui s'émane de ce lieu fait aimer la poésie

d'une vie future, l'immatérialité de l'air fait comprendre l'immatérialité de l'âme.

Tout ce paysage est religieux; ne nous étonnons donc pas de voir, en face de ce cimetière arabe d'El-Kettar, là-bas, sur une autre colline, se dresser la silhouette d'une église catholique, Notre-Dame d'Afrique.

Pour nous y diriger, il faut passer par le faubourg Bab-el-Oued.

Naguère ce dernier était célèbre par ses carrières de pierre et sa population cosmopolite. Tout le long de sa principale artère, l'avenue de la Bouzaréa, — aujourd'hui rue de Verdun, — on entendait le lourd roulement des chariots, les jurons des charretiers, le vif claquement des fouets.

Les maisons étaient basses; un petit jardin, parfois, y attenait. Certaines avaient un large balcon de bois qu'encadraient des plantes grimpantes. Presque toutes avaient une vaste cour intérieure qui semblait être, aux soirs d'été, comme la place publique des locataires. On s'asseyait devant les portes des maisons; les trottoirs étaient peuplés de vieillards et d'enfants. Les jeunes, par bandes, en se donnant le bras, se promenaient au milieu de la rue et chantaient de gais refrains.

Toutes les races de la vieille Europe s'étaient donné rendez-vous dans ce faubourg; c'était le carrefour du monde entier, on y parlait toutes les langues.

Le faubourg Bab-el-Oued était, à cette époque, hors de la ville. Les fortifications, une immense esplanade aux terrains vagues, aux tas de décombres, à l'extrémité de laquelle l'armée avait installé ses poudrières, le séparaient d'Alger.

Mais, à présent, une active prospérité a transformé en quelques années tout ce faubourg. Les fortifications

ont été détruites; les poudrières, qui les précédaient sur une très vaste place, ont été transportées du côté de Mustapha. Un square rappelle seulement le souvenir de l'Esplanade. Un kursaal est édifié non loin.

Bab-el-Oued fait partie de la ville. Les carrières de pierre ont fait place aux maisons à cinq étages. Un tramway électrique le relie à l'autre extrémité de la ville. La population est dense, on y rencontre de plus en plus des fonctionnaires et des employés aisés. Des usines modernes ajoutent à la prospérité de l'endroit.

Mais tout cosmopolitisme intense n'a encore heureusement pas disparu. Le faubourg Bab-el-Oued est toujours, pour la population espagnole qui y domine, « la Cantéra ».

Le dimanche, comme jadis, dans l'avenue de la Bouzaréa, ce ne sont que ribambelles de jeunes filles, nu-tête et revêtues de leurs plus beaux atours. Toute la semaine, elles travaillent; en ce jour de repos, la rue est la promenade où l'on se retrouve avec bonheur; comme autrefois, on chante de gais refrains. Ce coin de cet Alger qui devient de plus en plus une ville de France a une physionomie qui n'appartient qu'à lui.

On y voit aussi des soldats. L'hôpital militaire est, en effet, au bout de ce faubourg. C'était là que les deys d'Alger avaient leurs jardins. Ceux-là étaient si vastes, si calmes et si beaux qu'en 1832, le duc de Rovigo, avant d'en faire le séjour des soldats malades, eut, un moment, l'idée d'en faire sa résidence d'été.

Et c'est l'ascension de la colline sainte.

Cette colline, sur laquelle est bâtie Notre-Dame d'Afrique, s'élève dans la légèreté d'une brume qui, bientôt, disparaît devant le regard scrutateur. On dirait qu'elle est enveloppée d'une fluidité à la fois bleue et

rose. Le silence dans lequel elle se complaît ajoute à son aspect de grâce un aspect d'évangélique mystère.

Par delà la Méditerranée, Notre-Dame d'Afrique fait pendant à Notre-Dame de la Garde, qui est à Marseille. Ainsi, d'une rive à l'autre, l'Église continue ses pèlerinages, elle érige au sommet des monts, afin que ne l'ignore au loin aucun navire qui passe et que se souviennent et se recueillent marins et voyageurs, la statue de la Vierge Marie.

Dans la basilique algérienne, celle-ci est une Vierge noire : n'est-elle pas, en effet, la patronne de l'Afrique?

L'église est due à l'initiative de Mgr Pavy; elle est de style byzantin. Les coupoles resplendissent; à certaines heures, leur blancheur majestueuse semble renvoyer au soleil toute sa clarté. Elle se détache à merveille de la verdure environnante, elle n'a pas la lourdeur du Sacré-Cœur de Paris, elle est le poème en pierre de la foi souriante. Toute prière y est une espérance, aussi les murs intérieurs sont-ils couverts de nombreux ex-voto.

Notre-Dame d'Afrique n'a pourtant pas de légende miraculeuse; son origine est simple, mais elle est la plus touchante. Agarite Berger et Anna Cinquin étaient deux pauvres filles mystiques qui vivaient à Lyon. Elles fréquentaient la paroisse de Saint-Bonaventure, dont le vicaire était le futur évêque Pavy. Elles avaient fait de ce dernier leur père spirituel; lorsqu'elles apprirent qu'il était nommé à Alger, elles n'hésitèrent pas à l'accompagner. Il y avait de l'apostolat dans leur exil de la ville natale.

Agarite Berger, sous une apparence maladive, avait une âme ardente; Anna Cinquin était, comme on le proclamait autour d'elle, une fleur de modestie. Le seul

regret qu'elles emportaient de Lyon était qu'elles n'iraient plus en pèlerinage à Notre-Dame de Fourvières. A Alger, Mgr Pavy les installa au petit séminaire qui s'élevait tout près de l'emplacement sur lequel devait se dresser Notre-Dame d'Afrique.

Elles s'occupaient, l'une, de l'infirmerie, l'autre, de la lingerie; leur vie se passait entre le travail et la prière. Mais leur regret persistait, il leur manquait Notre-Dame de Fourvières. Or, sur le versant ouest de la colline, la pente abrupte s'enfonce dans un ravin profond; un sentier y conduisait à travers les broussailles et les ronces. L'endroit était dangereux à cause des bêtes qui y vivaient, mais le fond du ravin qu'arrosait un ruisseau limpide était divin. Il y avait des églantiers courbés en berceaux, les lianes et les clématites formaient des voûtes.

C'est là qu'Agarite Berger et Anna Cinquin installèrent le but de leur pèlerinage. Une statuette de plâtre représentant la Vierge fut placée entre les branches d'un ormeau, une touffe de lierre formait un dôme. Notre-Dame du Ravin avait la pauvreté de Jésus dans son étable; mais, comme cette dernière, elle était grande et riche de toutes les promesses des lendemains.

Le culte que deux humbles servantes vouaient à Notre-Dame du Ravin devint célèbre; Mgr Pavy, les enfants du petit séminaire y allèrent prier. La statuette de plâtre fut remplacée par une belle madone. Une grotte lui servit de chapelle. Aux fêtes de Noël, après minuit, on y allait, à la clarté des torches, en pèlerinage; on chantait de pieux cantiques dans le silence et la nuit du vallon. La grotte existe encore : les fiancés vont y prononcer leurs éternels serments d'amour.

Et voici que la plus touchante ambition naquit au cœur d'Agarite Berger et d'Anna Cinquin; elles rêvèrent pour le culte de la Vierge Marie, sur la terre africaine, d'un pèlerinage aussi beau que celui de Notre-Dame de Fourvières dont elles avaient l'âme toujours emplie, elles gagnèrent à leur cause l'archevêque d'Alger. Mais, pour la construction de la basilique de Notre-Dame d'Afrique, il fallait beaucoup d'argent; Mgr Pavy, alors, alla quêter dans toutes les églises de France. Commencée le 2 février 1858, la basilique fut achevée cinq ans après. Agarite Berger et Anna Cinquin y sont ensevelies.

Leur vœu s'est exaucé : l'Afrique a sa Notre-Dame de Fourvières. C'est désormais le pèlerinage sous le ciel le plus propice; des confréries y viennent à chaque fête de l'Église.

A quelques mètres et juste en face de la porte principale de la basilique, s'élève un tombeau en pierre grise. Il est triste et nu. Mais il se dresse au bord de la colline. Il domine toute la Méditerranée et cela donne à sa tristesse ainsi qu'à sa nudité l'imposant aspect des choses solennelles. Ce tombeau est voué à la mémoire de tous ceux qui périrent en mer.

Ainsi, ces flots que nous voyons s'étendre au loin si tranquilles et si bleus gardent leur mystère. Pourquoi convient-ils aux courses lointaines, à la pêche abondante, si, tout à coup, ils doivent se dresser mugissants et s'entr'ouvrir pour le naufrage? Mais ceux qui viennent, au bord de cette colline, prier devant le mausolée, ont des âmes très simples. Ils n'approfondissent aucun mystère, ils l'acceptent parce qu'il est le secret de leur Dieu tout-puissant.

Ce sont des pèlerins qui, pieds nus, gravissent le

chemin de la colline. Ils suivent les lourdes bannières sur lesquelles sont brodées, en fils d'or et de soie, les images de la Vierge, du Christ et des archanges. Ils chantent, malgré que le sol blesse parfois leurs pieds. La montée rend plus pénible leur respiration, mais, quand même, leurs chants continuent. C'est, au rythme des cantiques, l'ascension de la colline sacrée. Il leur semble que, lorsqu'ils auront atteint le sommet du mont, ils seront plus près de Dieu. Ils le sont, à la fin, certainement, par l'exaltation de leur foi et le ravissement de leurs esprits.

Un grand autel aux lourdes tentures de velours rouge sombre, frangé d'or, est édifié au dehors de la basilique, sur le côté, afin qu'il puisse mieux s'offrir aux regards de tout Alger. La procession a lieu. Nous avons vu l'une d'elles, nous étions tout enfant; son souvenir demeure encore tout palpitant.

C'est qu'il y avait là le cardinal Lavigerie. Toute l'Église nord-africaine était accourue à l'appel de son prince. Les grandes villes avaient envoyé leurs évêques et leurs vicaires; les pères blancs étaient là, ainsi que les pionniers du Sahara, ces missionnaires presque soldats, que le cardinal Lavigerie n'avait pas craint d'armer. C'était dans l'air le claquement des bannières et des oriflammes. Avec la voix cristalline des religieuses et des enfants de chœur, alterna, puis, se mêla, celle plus forte à la fois et plus sourde des prêtres, des pêcheurs et des fidèles.

La cérémonie se déroulait tout autour de la basilique, elle avait le ciel pour plafond, elle avait pour témoins tous les navires qui passaient au loin, toutes les blanches maisons de la ville.

Tout à coup, un silence se fit, les milliers de têtes

se tournèrent du côté de l'autel, le cardinal Lavigerie allait parler. Il était debout sur le parvis de l'autel. Sa robe de pourpre resplendissait plus encore, ayant pour fond les rideaux de velours sombre; sa haute stature semblait plus gigantesque. Sa main gauche s'appuyait sur sa crosse d'or et sa droite avait un geste solennel. Sa barbe blanche, seule, indiquait son grand âge.

Mais encore, il avait toute l'énergie par laquelle se distinguèrent jadis tous les Pères de l'Église. De ceux-ci, il semblait avoir, à travers les siècles, hérité l'incessante combattivité pour la cause hors de laquelle il n'était pas de salut. Le temps n'avait plus de distance, le cardinal Lavigerie rejoignait saint Augustin. La grande voix de l'un emplissait, maintenant, tous les abords de la colline de Notre-Dame d'Afrique, comme celle de l'autre, autrefois, la cathédrale d'Hippone.

Mais saint Augustin n'avait pour arme que l'éloquence. Or, la vie du cardinal Lavigerie fut toute d'action militante; ce conquérant de la foi était en outre un bâtisseur de villes. Il conçut, lui aussi, mais avant l'heure, que le drapeau de son pays flotterait non seulement sur l'Algérie et la Tunisie, mais encore sur le Maroc. Par là, il fut un grand Français.

Nous sommes revenus sur la colline sacrée, mais, cette fois, c'est pour suivre le chemin qui est derrière la basilique, celui de la vallée des Consuls. Cette vallée a encore conservé son charme primitif. Le silence y règne toujours, il semble que ce soit une vallée de recueillement; tout y convie au calme et à la méditation. Qui veut connaître la plus grande paix doit errer dans ce chemin tout bordé d'oliviers.

La brise murmure ses éternelles confidences à travers les feuilles des arbres, l'ombre est propice; on dirait que ces lieux sont déserts.

Il nous souvient de l'habitation rustique devant laquelle nous passâmes. Un grand battant était ouvert de la porte qui donnait sur la route. On entendait le bruit que faisait un cheval en tournant autour d'une vieille noria. Tout autour de celle-ci, sur de hauts piquets de bois, grimpaient des fleurs. C'était un plafond de feuilles vertes et de roses claires qui s'étendait sur l'antique puits. L'éclat du jour semblait s'adoucir dans une indéfinissable tendresse.

Toute droite sur la margelle et appuyée à l'un des hauts piquets, nous vîmes une jeune Mauresque à la tunique rouge. C'étaient de pauvres voiles qui la couvraient à peine, seulement resserrés à la taille. Ils laissaient à découvert la nudité de sa gorge et de ses bras. Ses mains se rejoignaient derrière sa tête en une pose qui semblait familière. Ses jambes et ses pieds, également nus, se croisaient gracieusement. On sentait que ce jeune corps, qui se dressait dans la souplesse et la gracilité de la quinzième année, s'épanouissait comme une fleur sous la tiède lumière du jour.

Le soleil avait bruni toute sa chair de tons légèrement dorés. Les lèvres rouges éclataient comme le sang d'une grenade entr'ouverte; les yeux, qui s'allongeaient, en mourant, au coin des tempes, avaient le même miroitement limpide que l'eau fraîche du puits.

Le spectacle inattendu de cette jeunesse, au bord d'une noria, parmi les fleurs, se détachant sur le bleu du ciel, ravit nos yeux. A quoi songeait cette fillette dont les seins menus et déjà dressés, ainsi que des

offrandes, faisaient pressentir la femme? Elle était silencieuse comme la nature qui l'entourait et immobile comme les rayons du soleil énamouré qui baisaient ses pieds. Elle avait pour nous toute l'énigme des races qui nous sont étrangères; elle en avait aussi la beauté captivante.

Malgré son air impassible, nous devinâmes bien que sa jeunesse saine percevait l'hommage de notre extase. A peine tourna-t-elle les yeux de notre côté. Nous vîmes que ses regards avaient pour nous autant de dédain que de grâce, tout un mélange de nuances où se disputaient l'indifférence du cœur et l'instinctive joie secrète de se sentir à ce point contemplée.

Nous avons passé sans échanger une parole avec elle, nous emportions dans l'âme le souvenir du plus charmant spectacle. Cela avait été comme un coin de paradis à l'entrée interdite. Nous éprouvâmes comme une indicible et très fine mélancolie, quelque chose comme un regret qui n'ose s'avouer. C'est que, déjà, la jeune et si belle inconnue, dont nous sentions pourtant toute la vie fraîche palpiter, quelques pas derrière nous, était à jamais morte pour nos regards surpris.

Il y avait, après tout, quelque chose de poignant à nous dire que nous ne la reverrions plus avec la même joie inattendue, parce que si nous passions de nouveau devant sa porte, nous le ferions avec un esprit prévenu; nos yeux ne s'étonneraient plus. Nous pourrions nous éprendre encore de sa gracilité dorée par le soleil, mais ce serait avec un cœur qui s'attend à battre de nouveau. Nous avons alors compris la divine tristesse d'Alfred de Vigny, se séparant d'Éva, compagne délicate, et persuadant à ses yeux qui lui

trouvaient encore des charmes de porter ailleurs tous leurs regards.

Le poète attendri nous conseille :

Aimez ce que jamais on ne verra deux fois.

Nous te chérissons, ô toi, jeune fille d'une autre race, ô toi qui, appuyée au pilier de bois fleuri, debout sur la margelle du puits, nous parus si énigmatique, alors que, tout simplement, peut-être, comme la Diane évoquée par le poète au bord de ses fontaines, tu songeais à quelque amour taciturne et déjà menacé!

Nous ne te verrons pas une deuxième fois, nous te disons adieu. Quand nous repasserons devant ta porte, en respirant des parfums dans la brise, nous saurons que c'est ton gracieux souvenir qui palpite toujours en cet endroit; nous aurons la félicité de la chère image qui se rappelle au cœur. Quelle joie souriante, alors, nous te devrons! Ta beauté est impérissable, tu l'as reçue des femmes de ta race, tu la transmettras, à ton tour, à d'autres êtres radieux comme toi.

C'est qu'en ton pays tout vibre et chante.

Tout vibre et chante aussi dans ce cimetière qui est au pied de la colline sacrée. Ainsi la mort souriante va du Croissant à la Croix, du cimetière musulman d'El-Kettar au cimetière chrétien qui est près de Saint-Eugène. Ce cimetière est un jardin, les gouttes de rosée frissonnent sur les pétales des fleurs, toute la nature s'éveille aux accents victorieux des coqs que l'écho, fidèlement, apporte jusqu'en ces lieux.

Parfois, sur le marbre des tombes, des vases sont sans fleurs, l'eau qu'ils contiennent encore est fraîche de toute l'haleine de la nuit. Les oiseaux se posent sur le bord de ces vases, ils boivent à lentes gorgées, ils

s'envolent en piaillant. Tous les arbres du cimetière leur sont hospitaliers, les oiseaux proclament que la compagnie des tombes n'a rien de triste.

Partout étincelle la blancheur des sépulcres de marbre. Le soleil qui tombe tout droit ne permet aucune ombre pleureuse au moindre saule, les cyprès se dressent dans leur dru feuillage d'un vert sombre. C'est la fête des couleurs avec le violet des bougainvilles, la pourpre des roses, le rouge des géraniums, le rose des hortensias, la blancheur des jasmins. Tous les parfums, y compris celui de la grande mer voisine, s'unissent, comme pour persuader aux vivants qui viennent dans ce cimetière que l'éternel sommeil n'est que le plus infini des bercements.

Souvent, nous avons été dans ce cimetière où les morts sont heureux; il est nôtre par tous les parents, tous les amis qui y sont enterrés. Nous connaissons toutes ses allées; nous avons lu toutes ses inscriptions, depuis celles qui s'érigent à l'entrée, en plaques de marbre, pour rappeler aux hommes que, quels que soient leur fortune ou leur rang, ils sont égaux devant la mort, que celle-ci frappe d'une main indifférente : *hodie mihi, cras tibi,* aujourd'hui moi, demain toi, jusqu'à celles en plaques émaillées, suspendues à des montants de bois, qui portent cette pensée de Théodore Jouffroy : « C'est faire trop d'honneur à la vie que de craindre la mort. » Cette autre d'Alexandre Dumas : « Le culte des morts est le dernier dont on ose railler les superstitions. » Celle d'Ernest Renan : « La vraie existence est celle qui se continue pour nous dans la pensée de ceux que nous aimons. »

Des citations de l'Évangile alternent avec des citations de l'auteur de la *Vie de Jésus.* C'est ici la réconci-

liation de l'Église et de l'impie qui s'évada du séminaire; c'est ici, aussi, qu'Ernest Renan semble dépouiller son scepticisme. Comment pourrait-il conserver son élégante insouciance d'esprit au son de la cloche d'entrée qui annonce qu'un cercueil va descendre dans la terre?

Tant d'êtres ne sont plus qui pourraient vivre encore! Il y a les êtres chers, les frères d'élection. Nous n'oublierons jamais qu'au temps de notre jeunesse, nous avions un de ceux-là, moins âgé que nous, un enfant presque. Il s'appelait Charles Crispo, il était vif et gai, il portait en lui toute la charmante impétuosité de la race algérienne; il allait au lycée, un jour il n'y retourna plus, il était à peine dans sa quatorzième année.

Ah! comme, alors, nous avons compris Emmanuel déclarant à Sara, ainsi que le rapporte le poète, que la mort de l'innocence est pour l'homme un mystère!

Ami, pourquoi es-tu parti si jeune? Mais, du moins, tu n'as pas éprouvé les tourments de la vie, tu nous as quittés avec les illusions qui gonflaient ton cœur, dans la radieuse persuasion que tout ici-bas est beau, est noble, est généreux. Tu n'as connu de l'humaine existence que le sourire attendri de ta mère, que la tendresse de tes sœurs, tu n'as pas besoin de pitié, puisqu'on t'a couché dans ton bonheur d'enfant.

Mais il n'est pas vrai que tu aies disparu tout entier, nous en prenons à témoin l'humble plaque émaillée qui s'érige sur un montant de bois à l'entrée de ce cimetière de Saint-Eugène où tu reposes et qui clame devant les infinis du ciel et de la mer : « Les morts sont vivants dans les cœurs de tous ceux qui les aiment. »

Ici, rien n'est permis aux méditations sans réponse. La mort n'apparaît que comme le complément naturel de la vie. A quoi bon nous acharner à résoudre l'énigme de cette dernière? Nous ne saurons jamais rien, sinon que nous serons poussière; le mystère de la mort ne trouble pas en ces lieux enchantés. Nous passons où d'autres que nous ont passé, où d'autres encore passeront.

Notre mémoire se perdra dans l'infini; il est bon, il est juste qu'il en soit ainsi; les jours qui se sont écoulés ne doivent pas enchaîner l'avenir. Une pensée lointaine et fugitive suffira pour nous consoler de notre isolement quand nous aurons à jamais disparu. Nous voulons, pour les générations futures, la liberté de l'esprit et les pieds sans entraves. Qu'elles aillent vers leurs destinées, plus magnifiques encore que toutes les nôtres, qu'elles y aillent, selon la parole de Gœthe, par delà les tombeaux!

DE LA MOSQUÉE GRACIEUSE AU LYCÉE GLORIEUX

Jamais dans un lieu plus poétique un temple ne fut plus délicieux. La mosquée de Sidi-Abd-er-Rhaman est, par son architecture, un chef-d'œuvre de grâce, et, par son minaret à étages de colonnettes, un chef-d'œuvre d'élégance. Elle suit l'inclinaison de la colline sur laquelle elle est construite, elle a des terrasses superposées et plantées d'arbres et de fleurs, elle est enclose de murs d'une blancheur aussi éclatante que les voiles des Mauresques qui les longent le vendredi.

Cette verdure, cette chaux immaculée, tout est encore

rendu plus éblouissant par le ciel d'un bleu toujours intense. L'ardeur du soleil répand son assoupissement sur toute la mosquée, les oliviers, les caroubiers et les figuiers étendent leurs branches aux feuilles impassibles. Ceux qui viennent prier là, silencieux dès le premier pas, tout à leurs saintes oraisons, passent le long des murs comme de blancs fantômes. Leurs attitudes, déjà recueillies, ont le même recueillement qui enveloppe toute la mosquée, si bien que tout s'harmonise d'un semblable enchantement, et le temple et les fidèles et les arbres sacrés et le minaret s'effilant dans l'azur. Voilà le secret du charme qui se dégage de cette mosquée.

Son éclat est si frais qu'il semble que l'édifice ait été bâti d'hier : il date de 1696. Comment ne resterait-il pas toujours jeune, puisque celui dont il porte le nom vit autant dans le cœur des musulmans que lorsqu'il étonnait tout le Nord africain par la sainteté de son existence et l'étendue de son savoir? Sidi-Abd-er-Rhaman fut marabout sans tache et parfait théologien; il habita rue de Chartres où le Comité du Vieil-Alger a eu soin de faire graver sur le marbre : « En ce lieu s'élevait la maison de l'Algérien Sidi-Abd-er-Rhaman, docteur de l'Islam, mort en cette ville en 1471. »

Il repose dans la mosquée qui porte son nom. Au-dessus de la porte d'entrée de cette dernière est inscrit le mot « Bitchoukin », c'est-à-dire « Amour ». Ce mot est un rappel éternel de toutes les qualités du célèbre marabout.

Sidi-Abd-er-Rhaman aima le juste, le vrai, le beau, le bien, et aussi tous ses semblables. Il est donc naturel que les musulmans d'Alger le considèrent comme leur patron, que sa mémoire soit chérie partout où le

croissant resplendit et que le sanctuaire où il repose soit un but de pèlerinage.

Nul fils de Mahomet n'oserait être parjure lorsqu'il a invoqué le nom du saint. Celui-ci domine éternellement tous les actes de ses fidèles. Est-on en désaccord ou a-t-on un grand serment à formuler? On se rend au tombeau de Sidi-Abd-er-Rhaman, toute parole prononcée, alors, devient sacrée. Aussi la koubba de Sidi-Abd-er-Rhaman est-elle l'objet d'un culte incessant.

Une châsse de bois sculptée, rehaussée d'enluminures et qu'ornent des étendards de soie multicolores, surmonte le tombeau du marabout. Des lustres sont suspendus à la coupole; aux murs, des bannières aux vives couleurs et des ex-voto. Il est, dans cette mosquée, un drapeau tricolore; des noms de victoires y sont inscrits, ce sont celles que les donateurs — des tirailleurs algériens — remportèrent au Tonkin en 1883.

Il sied heureusement qu'un pareil trophée soit en cette mosquée, car il semble que ce soit la consécration de notre pensée que la France est vraiment une nation islamique. Nul ne peut s'empêcher d'être ému quand l'oukil le déploie sous les yeux du visiteur. Jamais glorieuse et chère étoffe ne fut moins attendue; elle est là, cependant, dépliée avec sa frange d'or. Des hommes d'une autre race et d'une autre religion que nous prient donc, combattent, bravent la mort pour que la France l'emporte, — et s'en viennent ensuite, d'au delà les océans, où leurs frères moururent pour la même cause, remercier pieusement leur marabout de ce que la France a triomphé!

Alors, nous nous prenons à chérir cette mosquée Sidi-Abd-er-Rhaman comme si elle était vraiment nôtre.

Il y a un instant, nous l'aimions seulement parce qu'elle est blanche, gracieuse et poétique, nous l'aimons à présent parce que de pauvres et simples tirailleurs algériens ont fait don de ce drapeau qui lie leur âme à jamais à la nôtre. Sidi-Abd-er-Rhaman, lorsqu'il vivait au temps turc, se doutait-il qu'un jour il accomplirait ce miracle?

Mais n'a-t-il pas tous les pouvoirs? Contre son tombeau est allongée une femme. Elle est malheureuse, elle grelotte, la fièvre brûlant son corps; elle pâtit horriblement depuis des jours, déjà longs, mais elle est là, tout près du saint, et c'est lui seul qu'elle invoque pour mettre un terme à ses souffrances. Ne lui dites pas que les soins d'un médecin seraient plus efficaces, elle ne croit qu'en son cher marabout, il est impossible que le saint l'abandonne.

L'exaltation de cette croyance nous attendrit. Si le célèbre docteur de l'Islam n'était pas plus fort que tous les maux, s'il n'était pas l'élu préféré de Mahomet, est-ce que les vivants viendraient de toute l'Afrique septentrionale prier dans sa koubba, y chercher l'espérance et le gage certain d'un proche bonheur?

Est-ce que les morts eux-mêmes chériraient son voisinage? Car la mosquée de Sidi-Abd-er-Rhaman est peuplée d'autres tombes : celle de Sidi-Ouali-Dadda qui, d'après la légende, vint d'Orient à Alger, par mer, sur une natte, et qui, avec son compagnon Sidi-Bekta, souleva les flots en les battant de verges pour engloutir la flotte de Charles-Quint; celles de Sidi-Mansour, de Sidi-Abd-Allah, du muphti hanéfi Boukandoura, de l'iman Ben-Zakour, du savant Boudjema qui fut le professeur de Sidi-Abd-er-Rhaman même. D'autres stèles de marbre sur lesquelles sont ciselées des fleurs et des

épigraphes rappellent que dorment là leur sommeil sans fin Hassen-Pacha et sa fille, la princesse Rosa, Youcef-Pacha, Mustapha-Pacha, l'oukil Sidi-Ouada, dernier architecte de cette mosquée.

Là encore, une tombe; elle est recouverte de glaïeuls gigantesques, c'est celle d'Ahmed, le dernier bey de Constantine. Ahmed-bey fut, dit-on, comme un tigre altéré de sang. On rapporte qu'il faisait dévorer ses ennemis par des chiens et hachait, vivantes, ses femmes à coups de sabre. Mais sa fin fut expiatoire : il vit sa ville prise qu'il croyait imprenable, il connut l'exil des orgueilleux rois vaincus, il fut interné à Alger, rue Scipion, dans la maison où est aujourd'hui le commissariat central.

Sidi-Abd-er-Rhaman pouvait avoir pitié de lui, ce n'était plus un bey barbare, mais un malheureux qui venait lui demander, pour ses restes, une éternelle protection, et, pour sa mémoire, l'oubli de sa grandeur passée et de ses crimes. Ce bey, qui eut « une existence accidentée de monstre », repose dans un asile de poésie et de fraîcheur; jamais contraste ne fut plus émouvant.

Sidi-Abd-er-Rhaman pouvait le recueillir. Est-ce que sa mosquée n'accordait pas l'immunité aux coupables qui s'y précipitaient comme en un asile suprême, inviolable? Déjà, quelques années auparavant, Hadj-el-Saadi, ancien mezouar, ne s'y était-il pas réfugié? N'avait-il pas, en remerciement au marabout, affranchi ses esclaves nègres?

Et voici qu'au milieu de ces tombes se dresse un caroubier. Sa beauté charme moins que le palmier centenaire qui l'avoisine, mais quel pouvoir magique ont toutes ses feuilles! Elles guérissent des fièvres, son

écorce est sacrée, les disciples de Mahomet la baisent en passant auprès d'elle. On dit aussi que les feuilles de cet arbre éveillent ou ressuscitent l'amour au cœur des hommes. Sidi-Abd-er-Rhaman, indulgent et doux, veut ce miracle. Les femmes musulmanes vénèrent ce caroubier si fertile en prodiges — et c'est charmant que la vie et la mort se mêlent si harmonieusement, que cette mosquée amie permette tous les recueillements, toutes les prières, tous les espoirs, toutes les tendresses, et que, si gracieuse, elle soit comme un blanc bijou serti dans la verdure.

Sidi-Abd-er-Rhaman, avons-nous dit, fut célèbre par son savoir. Il est donc naturel que la médersa construite en 1904, tout auprès de la mosquée, soit mise sous son illustre patronage. Cette médersa, à la grande coupole centrale et aux quatre petits dômes, rappelle, par l'inscription qui est sous son vestibule, que chez chaque peuple existe une élite; qu'après les Grecs, ce sont les Arabes qui ont manifesté leur génie et que, de leur civilisation, il reste « des vestiges aussi éclatants que la flamme projetée par un feu, allumé d'un mont ». Pourquoi ces vestiges ne ressusciteraient-ils pas au point que leurs faisceaux redeviendraient toute la civilisation arabe elle-même?

Si cela ne devait pas être, à quoi serviraient ces établissements d'enseignement supérieur musulman, les médersas que la France construit et subventionne? Le prophète Mahomet a dit : « Rechercher l'instruction, cultiver l'étude est une action méritoire aux yeux de Dieu; répandre la science est une prière; la rechercher est une lutte sainte; l'aimer est une adoration; la communiquer aux autres est une charité; la dispenser à ceux qui en sont dignes est une bonne œuvre. »

Comme la mosquée dont il est le voisin, le jardin Marengo offre à la rêverie l'asile le plus sûr : ce jardin est désert, la mode n'est pas à sa fréquentation; pourtant, il est digne d'un meilleur sort. C'est un endroit de verdure et de fraîcheur, il est à l'abri de tous les bruits, ses arbres protègent le passant solitaire de leur ombre. On monte ses rampes ou bien ses escaliers, car le jardin est construit sur une colline, et ce sont, à chaque instant, des aspects toujours nouveaux, avec un charme égal.

Là, près de la sortie qui mène à la Rampe-Vallée, est un plateau ensoleillé au centre duquel est un bassin à l'eau dormante; ici, c'est le bosquet de la reine avec son grand carré de terre nue qui ressemble à une cour entourée de murs d'arbres.

Ces derniers sont nombreux, ils s'érigent en bosquet et abritent un kiosque carré à double arcade sur chaque côté et surmonté d'une coupole. Ce kiosque est tout faïencé, il est la copie d'un tombeau musulman qui s'élevait non loin de là et sous lequel reposait le médecin d'un dey. Sous la coupole devait figurer le buste de la reine Amélie, mais la révolution survint. Seul, en souvenir, le bosquet porte une appellation royale. Le kiosque s'ennuie; il a dans sa solitude, avec son entourage de fer, toute la tristesse d'une vraie tombe, il a l'abandon d'un monument sans destination.

Il semble que son abandon aggrave la mélancolie de ce jardin peu fréquenté. Mais heureusement, sur le carré de terre nue, très souvent, le dimanche, les sociétés locales donnent leurs fêtes et leurs bals. Le bosquet de la reine s'anime d'un juvénile éveil qui se prolonge dans la soirée, comme si le jardin était jaloux de conserver longtemps la gaîté des orchestres, les

lumières tremblotantes des ballons accrochés à toutes les branches, la joie des danseurs, l'émotion des couples amoureux s'égarant sous ses allées complices.

C'est d'une pareille et continuelle animation que le colonel Marengo rêvait lorsqu'il fit construire en 1847, par les condamnés militaires, sur des pentes abruptes, hérissées d'aloès et de cactus, ce jardin auquel il donna son surnom ; car le colonel, d'origine italienne, engagé, presque enfant, dans l'armée du général Bonaparte, s'appelait Capone. Il venait de se distinguer en qualité de tambour à Marengo. « Quand on a le courage que tu viens de montrer, on ne doit pas porter ton nom, » lui dit le futur empereur. Et le général Bonaparte donna à son petit tambour le nom même de la bataille qui l'avait vu si héroïque.

Séparé du jardin Marengo par un haut escalier de pierre, s'étend au pied de la mosquée de Sidi-Abd-er-Rhaman un très vaste édifice : c'est le lycée d'Alger. Des corps de bâtiments rectangulaires et recouverts de tuiles rouges forment un ensemble imposant dont la lourdeur est heureusement égayée par trois cours fort spacieuses.

L'architecture est banale, elle ne dit rien au cœur du voyageur. Il semble que cet établissement ait été bâti pour les seuls besoins de sa destination, sans souci d'apparat. Le côté utilitaire domine uniquement, formant, avec tout ce qui l'entoure, un contraste dont l'inharmonie est corrigée par la masse verte des arbres du jardin Marengo, la gracieuse blancheur de la mosquée Sidi-Abd-er-Rhaman, les coupoles, seins de neige, de la médersa pensive.

Mais les classes remplissent joyeusement leur but. L'air qui vient de la montagne et de la mer les assainit ;

les plafonds sont élevés, la clarté les inonde. En ces salles d'études, on travaille dans la gaîté de la lumière. Le soleil demeure encore ici le maître, comme il l'est dans toute la région; cela charme, on ne se sent pas emprisonné.

Toute notre jeunesse a vécu dans ce lycée. Voici le portique avec ses hautes colonnes; aux minutes qui précèdent l'heure de la rentrée des classes, il est peuplé d'élèves. C'est une charmante et saine exubérance. Il y a là des enfants de toutes les races et de toutes les religions, leur jeunesse les met heureusement à l'abri de tout ce qui peut séparer. C'est le privilège de leur âge que de pouvoir fraterniser dans un noble souci des mêmes études, c'est aussi un symbole : dans ce lycée se prépare la grande amitié française.

Les portes s'ouvrent : tous ces enfants, dont les ascendants vinrent de la métropole, des tribus indigènes ou des pays les plus lointains, pénètrent à flots pressés, se mettent sur deux rangs, gravissent le grand escalier de pierre solennel et qui mène à la cour principale; ils se répandent dans les diverses classes.

Leurs pères, ceux qui naquirent en des villes étrangères, furent pauvres en leur temps. Ils ne reçurent qu'une instruction rudimentaire. Dans les âpres soucis des luttes quotidiennes, ils ont oublié l'histoire des pays desquels ils s'exilèrent. Ils sont trop pris par la prospérité de leur nouvelle vie sur la terre française pour avoir les loisirs de raconter à leurs enfants les souvenirs légués par leurs ancêtres. Ainsi, ils n'ont pas imprimé aux cerveaux de leurs fils les idées particulières aux peuples dont ils furent.

Ces jeunes lycéens ont donc des esprits neufs et tout ce qui fait l'originalité de leur race et la force de

leur sang; ayant des tempéraments multiples et portant souvent en eux le croisement de maintes hérédités, ils forment le plus disparate assemblage. Mais ils boivent aux mêmes sources de l'esprit français, ils communient dans le même enseignement, ils hésitent aux mêmes devoirs, ils se développent aux mêmes leçons, ils se rapprochent, ils se sentent de la même famille nouvelle, parce qu'ils apprennent la même langue.

Il est vrai, il y a, en ce pays, une âme algérienne. Elle est particulière à ces lieux ensoleillés, à ce commerce actif qui enfièvre dans les villes, à ce labeur brûlant de la campagne. Chaque ciel abrite son âme, c'est une loi de la nature; ainsi se distinguent principalement les hommes entre eux. Mais il n'y a, en ce pays, qu'un cœur et qu'un esprit français, parce qu'ils se sont ouverts à la même culture, qu'ils ont lu dans les mêmes livres, vibré aux récits de la même histoire, aux pages de la même littérature et qu'ils s'appliquent à la même vie sociale par les mêmes habitudes de leur sol algérien.

Le génie de la France s'épanouit dans la métropole, il triomphe au delà de la Méditerranée; il y est apporté, propagé par tous les maîtres dont nous-mêmes avons reçu les claires et fécondes leçons. C'est en ce lycée d'Alger que l'on sent surtout qu'il n'y a pas de plus noble et de plus beau sacerdoce que celui du maître qui enseigne.

Ce maître a toute la responsabilité de la grandeur future de sa patrie. Celle-ci sera, selon ce que seront tous ses enfants. L'âme de ces derniers appartient peut-être plus encore aux maîtres qu'aux parents. A ceux-ci nous devons tout l'amour, mais quelle recon-

naissance ne devons-nous pas à ceux qui façonnèrent notre intelligence et agrandirent notre esprit! Nous sommes aussi leurs fils, puisque leur pensée est devenue la nôtre!

Ici, au lycée d'Alger, ils nous ont fait aimer le nom de la France, ils nous ont parlé d'elle. Nous ne la connaissions pas; beaucoup d'entre nous, qui ne la connaissent pas encore, ne la connaîtront jamais, parce que leur vie ne leur permet aucun déplacement, mais, tous, nous l'aimons parce qu'elle est la plus familière et chère appellation, parce qu'enfants, nous n'avons entendu parler que d'elle et qu'avec l'âge, nous avons compris pourquoi nos maîtres avaient raison, en l'évoquant, de mettre tant de souci et tant d'amour.

Que tout ce Nord africain prospère, il est riche par tous ses vignobles et par ses mines, par ses ports et son commerce, c'est le légitime aboutissement d'un rude effort. Mais s'il est français, au point que ces fils d'étrangers ne se sentent même pas le besoin de connaître le pays qui fut celui de leurs ancêtres, c'est là l'œuvre patiente, délicate et sûre, de tous ces membres de l'enseignement, instituteurs dans les villages perdus, professeurs dans les villes, tous ces maîtres méritoires qui sont des soldats d'un nouveau genre, ceux des lettres et des sciences, venant pour le rappel commun des jeunes esprits, après que d'autres soldats ont passé pour la conquête du sol.

Toute la grandeur de l'Algérie est en germe dans ce lycée. C'est entre ces murs rectangulaires que s'élabore tout l'avenir. L'Université doit avoir, ici, la grande et noble popularité des choses les plus belles et les plus patriotiques. Par elle, la richesse naturelle de ce pays va s'augmenter de tous les trésors de l'esprit, et de ces

trésors, il en est, ici, à profusion, par la beauté des paysages, par les ruines des anciennes civilisations, par les arts indigènes, par les champs nouveaux ouverts à la science, par les dialectes encore inconnus, par tout ce qui fut, par tout ce qui sera.

Cette sublime ascension s'effectue déjà. Nous avons, en notre colonie nord-africaine, nos poètes, nos artistes et nos savants. Tous ceux-là enrichiront de plus en plus le patrimoine national par toutes les magnificences de l'azur, par l'élargissement de l'horizon jusqu'à des confins très éloignés, par la résurrection des villes mortes, immuables gardiennes de toutes les beautés antiques, par les découvertes qui rapporteront plus de force et de santé à toute la race humaine. Nous avons, en Algérie, nos musées d'art antique, notre villa Médicis, notre Institut Pasteur.

De toutes ces choses, le lycée semble l'aïeul. Il est glorieux aujourd'hui, il prospère au point d'être un des plus importants de France, il a besoin d'annexes comme celles de Mustapha et de Ben-Aknoun, mais il a eu les débuts les plus modestes et son histoire se fond avec celle de la conquête de l'Algérie.

Ce n'était d'abord qu'une école tout à fait primitive, plus humble que celle des plus pauvres villages. Elle s'ouvrit au lendemain de la conquête, elle était située rue Socgémah. Pourquoi étalons-nous orgueilleusement, mais seulement, les noms de ceux qui vainquirent par le fer et par le feu et sommes-nous moins curieux d'apprendre comment s'appelèrent ceux qui l'emportèrent par leur patience éducative et leur esprit? Ceux-là aussi sont des héros. M. Galtier, qui dirigea le premier établissement scolaire en Algérie, le fut surtout; le succès couronna son entreprise.

La salle de la rue Socgémah ne suffit plus; M. Galtier alla s'établir alors rue du Sagittaire. C'était une petite maison mauresque que peuplait une vingtaine d'élèves. L'école devenait un véritable collège; celui-ci fut transféré, le 25 avril 1835, à l'angle des rues Jénina et des Trois-Couleurs, dans une maison mauresque plus grande. Toutes ces rues existent encore, mais les anciennes habitations ont disparu. Disparue, de même, la caserne des janissaires où, le 21 septembre 1848, le collège fut érigé en lycée. Cette caserne, dont la fondation remontait à Abou-Mohammed-Hassan, qui défendit Alger contre Charles-Quint, était située rue Bab-Azoun, en face le square de la place Bresson.

C'est au mois d'octobre 1868 que s'ouvrirent les portes du lycée actuel. Jadis, sur son emplacement, se continuait la partie nord du jardin Marengo et se dressait une fonderie de canons turcs, un abreuvoir et d'humbles habitations arabes. La construction du lycée transforma tout ce coin de la ville; il en est encore, pour ainsi dire, l'édifice central, toute une population y vit heureuse dans la paix de l'étude.

Les heures difficiles du début sont oubliées. Il convient donc de rappeler que, par ordonnances royales des 16 avril et 18 mai 1839, les premières concernant les membres de l'enseignement en Algérie, « les fonctionnaires de l'instruction publique étaient attachés au département de la guerre ». Ce n'est que le 30 mai 1848 que l'enseignement en Algérie fut placé sous la direction du ministère de l'instruction publique.

Quand, le 6 octobre de la même année, le collège fut érigé en lycée, il fut arrêté qu'« un traitement unique serait alloué aux fonctionnaires et aux professeurs dudit établissement ». Ce traitement annuel était de

6 000 francs pour le proviseur, de 4 500 pour le censeur, de 4 000 pour l'économe et les professeurs de « premier ordre ». Les professeurs de second ordre recevaient 3 500 francs, ceux de troisième ordre 3 000 francs. Les maîtres élémentaires et les maîtres d'études touchaient 1 000 francs et les maîtres de langues vivantes 2 000. Depuis, toutes les situations ont été améliorées, mais il faut rendre hommage à ceux qui, autrefois, dans un pays dont la conquête commençait à peine, ont su se contenter d'un aussi humble salaire pour ne considérer que la beauté et les bienfaits de leur apostolat.

Aujourd'hui, les distributions de prix ont lieu avec solennité. Jadis, les soucis des batailles enlevaient jusqu'à l'idée des fêtes scolaires. C'est le 31 juillet 1836 qu'eut lieu au collège d'Alger la première distribution de prix. On était en pleine lutte contre Abd-el-Kader ; la distribution des prix fut de la plus touchante simplicité. Nous en trouvons le compte rendu dans le procès-verbal suivant : « Le 31 juillet 1836, les professeurs du collège se sont assemblés sous la présidence de M. Barthélémy, principal, en l'absence de l'Inspecteur de l'Instruction publique, pour procéder au classement des copies, des devoirs donnés en composition générale et pour faire le relevé des places obtenues par chaque élève dans les compositions de l'année, toutes les facultés réunies. Par suite de ce travail, les nominations ont été arrêtées et les prix décernés dans l'ordre suivant... »

Deux ans après, le 7 août 1838, la distribution des prix eut lieu, pour la première fois, de façon solennelle. Elle fut présidée par M. Lepescheux, inspecteur d'académie. Il faut songer que l'Algérie était encore à

feu et à sang, que Constantine venait à peine d'être prise et qu'un an après, en décembre 1839, un officier écrivait encore à ses parents : « J'apprends à l'instant que l'on se bat de toutes parts dans la plaine de la Mitidja. La terreur est grande dans Alger, parmi les Européens. »

Ces mots-là ne peuvent plus nous émouvoir que par leur ancien souvenir. Il n'est plus de terreur dans Alger! Aux abords du lycée, à l'heure de la sortie des classes, on n'entend que les ébats joyeux des jeunes élèves.

DANS L'ASPECT DU PREMIER ALGER

Le capitaine Barchou de Penhoën, qui faisait partie de l'armée d'occupation, se plaisait à parcourir la rue Bab-el-Oued. Il raconte que lorsque ses soldats en prirent possession, ils furent curieusement entourés par une foule de Maures et de Koulouglis. Ceux-ci « admirèrent, d'abord, bruyamment nos armes, nos vêtements, nos manœuvres, puis s'émerveillèrent encore bien davantage de notre manière d'être. »

La population était diverse. De son cosmopolitisme même naquit cet étrange parler où les mots de France, d'Arabie, d'Italie, d'Espagne, de tous les peuples, s'amalgamaient expressivement aussitôt, au besoin de toutes les causes. Ah! le charme brutal, le heurt des prononciations, la déformation des mots, leur sens tour à tour amplifié ou meurtri, tout le pittoresque imprévu de ce jargon, rapide comme les balles des fusils, impatient et vif comme l'ardeur de la conquête elle-même!

Les races s'entre-choquaient, on était dans la bataille, il fallait se hâter, l'esprit inventif réussissait à s'exprimer, à se faire comprendre. Ce charabia, que la nécessité forgeait, « dès le premier jour, nos soldats le jargonnaient intrépidement, raconte le capitaine Barchou de Penhoën, pendant qu'assis sur les devantures des boutiques de barbiers, ils fumaient dans des pipes à longs tuyaux et prenaient le café à la turque, comme s'ils n'avaient fait que cela toute leur vie. »

La rue était étroite, elle était encombrée; c'était, nous dit le capitaine Barchou de Penhoën, une foule sans cesse renouvelée de Juifs, de Maures, de Turcs, de Bédouins, de Koulouglis, de cavaliers, de fantassins, d'artilleurs, d'officiers et de soldats. « C'étaient des cris, des jurements, des imprécations en dix langues diverses. C'était la confusion de Babel. »

Encore aujourd'hui, la rue Bab-el-Oued n'a rien perdu de son commerce entremêlé, de sa circulation et de sa vie intense, surtout de son grouillement de toutes les races. Il y a là des Indigènes descendus de la Casbah, des Italiens et des Maltais dont les habitations sont proches dans les rues adjacentes, des Espagnols, tous les gens « si divers de traits, de couleurs et d'expression » et qui avaient fait l'étonnement du capitaine de Penhoën.

Ce barbier maure et ce « moutchou », installés au rez-de-chaussée de l'église de Notre-Dame-des-Victoires, ont existé de tous temps. La ville a pu se transformer, ils sont restés les mêmes, — et les clients du barbier demeurent de longues heures dans leur pose immobile sans que leur visage s'amuse ou s'émeuve au passage des tramways électriques ou des automobiles, pas plus que leurs ancêtres ne se départirent de leur

impassibilité au passage des soldats conquérants.

Ce marchand de beignets arabes n'est que le successeur d'autres marchands qui, comme lui, au seuil de la même boutique, ont pétri la pâte blanche et l'ont étendue, en minces fragments arrondis, dans l'huile qui bout sur le même fourneau. Ces cabarets, où l'on entend tous les patois d'Espagne, sont demeurés pareils au premier jour de leur installation.

Mais, quelle tristesse de se dire que l'on a jeté bas la voûte qui s'ouvrait sur la rue Philippe et presque toute la Jénina, ces bâtiments qu'occupaient les deys d'Alger avant leur séjour à la Casbah! Suprême témoin des jours passés, il reste la mosquée que l'Italien Piccinini, renégat et corsaire enrichi sous le nom d'Ali-Bitchnin, fit édifier en 1622. Jadis, un des côtés de cette mosquée donnait sur un jardin qu'égayait un jet d'eau. Cette mosquée, après avoir été pharmacie centrale de l'armée, devint, en 1840, l'église Notre-Dame-des-Victoires.

Sur l'emplacement du jardin, l'autel fut installé, la croix se dressa près du minaret. C'était contradictoire. La croix fut renversée par la foudre en 1851; elle s'érigea, de nouveau plus forte, tandis que le minaret s'attristait de l'absence du muezzin et ne servait plus à l'appel de la prière. Il sembla, à la fin, que le ciel eût pitié de lui; le vieux minaret menaça de ruine, on l'abattit en 1860.

La rue Bab-el-Oued conservera-t-elle longtemps encore son curieux aspect? Elle est devenue trop étroite, on réclame son élargissement, elle suit le sort des survivances qui ne correspondent plus aux nécessités présentes, on l'élargira donc et les habitants s'en réjouiront en disant d'elle ce que La Bolle disait en

1833 : « L'élargissement de la rue de la Marine et l'ouverture de la place du Gouvernement donnent une impression d'espace. »

Cette transformation, le quartier de l'ancienne préfecture va la subir aussi. Quelle étroitesse ont, en effet, ses ruelles et ses impasses, le soleil lui-même ne peut y pénétrer! C'est l'endroit le plus ancien de la conquête. Nul ne le fréquente hormis ses habitants. Jadis, toute la vie de la ville se concentrait là; aujourd'hui ceux qui y résident, pour la plupart, sont des matelots, des pêcheurs, des marchands de poissons, presque tous d'origine italienne ou maltaise.

Il semble que notre âme soit neuve. Ah! les souvenirs du passé dans un quartier qui va mourir! Nous sommes angoissés, nous ne reconnaissons aucun visage. Des femmes, assises sur le seuil de leur porte, des enfants qui jouent et s'écartent devant nous, nous regardent passer d'un œil indifférent; nous nous sentons étrangers à ce que nous fûmes autrefois, à ces rues, à ces maisons.

Et ces rues nous paraissent encore plus obscures, ces maisons pèsent sur nous, nous étouffons, nos poumons ont besoin d'air, nos yeux de soleil et d'espace; nos cœurs ont besoin d'espérance. Si la vie doit être ainsi engluée dans le passé, c'est déjà comme un pressentiment de l'inévitable mort; la vie présente, pour marcher sans cesse vers son épanouissement complet, doit toujours être la promesse même de l'avenir. Il nous faut des chemins larges, des rues égayées de lumière, des maisons neuves et blanches, avec leurs belles façades, leurs fenêtres s'ouvrant sur la Méditerranée ou sur toute l'animation de la ville prospère;

notre adieu au vieux quartier est un appel à plus de soleil et de lumière.

Nous recommençons enfin à retrouver de plus en plus, comme par degrés, la clarté désirée en entrant dans la rue de la Marine. Cette rue a sa glorieuse histoire : elle est la première que les Français construisirent dès le lendemain de la prise d'Alger. Auparavant, les maisons formaient des voûtes sur les rues, ou bien avaient leurs murs qui, au premier étage, avançaient en surplomb. « Les rues les plus spacieuses, notait Louis de Baudicour, n'avaient guère que deux mètres de large, la plupart n'avaient qu'un mètre et quelques-unes étaient encore plus étroites... Ce système de construction, parfaitement approprié au climat africain comme aux mœurs musulmanes, n'était pas en accord avec les habitudes françaises. »

L'armée avait, pour son charroi, besoin d'une voie assez large, la rue de la Marine fut ouverte par les soins du Génie. Avec ses rues à arcades, comme celles de la rue de Rivoli à Paris, avec le long portique de la Grande Mosquée, au milieu duquel se dresse encore la fontaine qui y fut installée, la rue de la Marine avait un air nouveau, elle était la plus fréquentée par les officiers, les fonctionnaires, les négociants et par toutes les dames de la ville.

Aujourd'hui, elle a perdu tout son premier éclat, ses arcades couvrent une population moins raffinée, le commerce s'est porté bien ailleurs, et maintenant, sous le portique aux belles colonnes de marbre blanc, ne passent plus que des musulmans allant à la Grande Mosquée. La rue de la Marine n'est plus la voie principale; elle serait morte si, par endroits, elle ne conser-

vait un aspect original avec ses grands restaurants arabes.

Et puis, en 1870, on l'a privée de la porte qui donnait sur le port. Cette porte, les Turcs l'avaient appelée la porte de l'île. Sur son fronton était un écusson où, sous une couronne surmontée d'un croissant, étaient figurés des drapeaux, des lions, des canons et des navires. Cette porte, les vainqueurs de 1830 la dénommèrent la porte de France. Sous elle ont défilé, après avoir débarqué à la darse, tous les régiments qui ont fait la conquête de l'Algérie.

Que de soldats ont dû penser ce que Stendhal, à propos d'une porte du même nom à Grenoble, écrivait à sa sœur, le 26 mars 1808 : « Comme je sentais ce nom *Porte de France!* Comme j'aimais ce mot *France* pour lui-même! » Cette porte fut une porte de gloire, plus splendide encore qu'un bel arc de triomphe. Mais elle a disparu, comme la Jénina, comme bien des belles mosquées! « Le seul souvenir en est encore plus fort que tous les bonheurs présents que je puis me procurer, disait encore à sa sœur le futur écrivain de *la Chartreuse de Parme.* » Ici, en ce coin d'Alger, cette phrase est la plus vraie.

Mais, par bonheur, il nous reste encore deux mosquées, la Djama-Kebira ou Grande Mosquée qui longe la rue de la Marine, dont le minaret fut construit, en 1323, par Abou-Tachfine, dey de Tlemcen, et la Djama-el-Djedid ou Mosquée Neuve, plus connue sous le nom de Mosquée de la Pêcherie.

Cette dernière est en forme de croix latine, elle est l'œuvre, allègue-t-on, d'un esclave chrétien : le culte de Mahomet allait être ainsi célébré dans une église, sur cette terre même où le Christ était si pourchassé.

L'esclave chrétien avait payé de sa vie son audace d'architecte et de croyant. Sans doute, ce récit tient de la légende; la Mosquée Neuve fut érigée en 1660 d'après le modèle des églises byzantines de Constantinople, — mais quel charme pieux, quelle grave poésie a la légende de cet esclave chrétien dont la foi anime le génie et qui sait qu'il va mourir de la beauté même de son œuvre!

Nous aimons cette légende, elle semble faire à nos yeux la mosquée plus admirable encore, plus touchante, et nous tenons à cette dernière parce que, du ciel bleu, ses dômes immaculés font partie intime; ils se sont éternellement liés à la splendeur du décor. Cette mosquée est la vivante et superbe attestation des siècles passés; sans son minaret, Alger ne serait plus Alger.

Mais pourquoi a-t-on commis ce crime atroce de la masquer sur tout le côté qui la découvrait si magnifiquement aux navires qui venaient du lointain? On a édifié, en effet, à côté d'elle, un carré de maçonnerie, lourd, sans grâce, sans style, qu'une fatuité d'hommes sans goût a, du premier jour, décoré du nom de Palais consulaire.

La merveilleuse mosquée subira-t-elle donc sans cesse tous les déboires? N'eut-on pas, il y a quelques années, l'impudence de parler de la détruire pour le percement d'une voie? Sa destruction d'ailleurs n'avait-elle pas déjà été décidée en 1831, pour l'établissement de la place du Gouvernement? Mais alors, par bonheur, le colonel Lemercier s'interposa; c'est à ses démarches que nous devons la conservation de la mosquée El-Djedid; le noble soldat avait une âme de poète ouverte à la beauté de l'antique cité barbaresque; elle est sienne, cette mosquée, puisque son amour des admi-

rables choses sut la défendre de la pioche des vandales.

A la mosquée de la Pêcherie, le tribunal où le cadi rend la justice donne sur la place Mahon; c'est une simple pièce carrée. A l'un des murs, une fenêtre grillée : c'est derrière elle, pareille à un confessionnal, que les femmes musulmanes communiquent avec leur juge. Ainsi, la justice de l'homme se rend à l'endroit sacré où l'on vient implorer la justice de Dieu, le cadi revêt le même caractère auguste que l'iman, Mahomet étend son règne sur les intérêts matériels et moraux de ses fidèles.

La place Mahon est encombrée, son animation est vive; c'est ici que se réunissent un grand nombre de diligences desservant les grands centres des environs d'Alger. Les cochers s'interpellent, les portefaix hissent les marchandises sur les voitures, les voyageurs s'entassent sur les lourds véhicules. Un spectacle nouveau s'ajoute maintenant, il porte avec lui les bienfaits du progrès, c'est celui des autobus. Ceci tuera cela : les autobus entraînent la disparition des diligences. Ici, nul ne le regrette, les distances sont abrégées, le nombre des voyageurs augmente, la place Mahon gagne ainsi en plus grand mouvement.

De tous temps, elle fut d'ailleurs vouée à la plus extraordinaire agitation. Quand la cité barbaresque exerçait la terreur sur le monde chrétien, elle se dénommait la place du Badistan; c'était un bazar grouillant de foule, au commerce particulier : celui de la vente des esclaves. Tous les aventuriers, tous les forbans étaient réunis là; les captifs étaient vendus aux enchères, les hommes, d'après leur force, les femmes, d'après leur âge, leur beauté, leur embonpoint. On se partageait le prix du butin, on était en fête, tandis que

les Pères de l'Ordre de la Merci tentaient si apostoliquement leur œuvre de rachat.

C'est ici que fut vendu Michel Cervantès. Celui-ci, soldat atteint, après la bataille de Lépante, d'une blessure qui lui faisait perdre l'usage de la main gauche, retournait en Espagne, lorsque, le 26 septembre 1575, le navire à bord duquel il se trouvait fut pris par les corsaires.

Michel Cervantès fut alors débarqué à Alger et acheté par un renégat grec, Dali Mami, surnommé le Boiteux. La captivité de celui qui devait s'immortaliser en écrivant *Don Quichotte* a ému tous les cœurs. Michel Cervantès tenta de s'évader; il fut repris, il fut plus malheureux encore, — mais c'est non loin de là, dans le jardin de Bab-Azoun, qu'il rencontra Zoraïde.

« Je ne l'avais jamais vue et mon cœur la reconnut, raconte-t-il dans la première partie de *Don Quichotte*. Le transport qu'elle me causa venait bien moins de son éblouissante beauté que du sentiment de respect, d'amour, de reconnaissance que m'inspirait cet ange sauveur. Mes yeux admiraient ses traits; mais elle eût été moins belle que je l'aurais, de même, adorée. Je dissimulais de mon mieux ma vive et tendre émotion. Zoraïde avançait lentement... Je contemplais en silence cette charmante Zoraïde dont les oreilles et le cou étaient couverts de diamants; des bracelets d'or, incrustés de pierres précieuses, brillaient à ses bras, à ses jambes nues, suivant l'usage de son pays; et sa robe était brodée des plus grosses perles de l'Orient. »

Ainsi, Michel Cervantès a pu contempler la plus belle des filles; il en fit sa bien-aimée. Alors sa misère d'esclave dut s'enorgueillir de toutes les joies du paradis, l'amour entretenait le feu de son âme si vive.

C'est ici que fut aussi vendu le poète Regnard. Regnard, qui appartenait à une famille fort aisée, avait vingt-deux ans et voyageait en Italie, en compagnie d'un ami, M. de Fercourt. Comme ils étaient à Bologne, ils firent la connaissance de M. et Mme de Prade. Mme de Prade était une jeune Arlésienne d'une très grande beauté et Regnard en tomba amoureux. Tout lui aurait volontiers souri, si le mari n'avait pas été excessivement jaloux. Or, il l'était à ce point qu'avec sa femme, il se sépara des deux Français rencontrés à Bologne.

Il est dit que ce sera en vain, car les quatre compagnons de voyage se retrouvent à bord du même bateau anglais qui doit les ramener en France. Mais, il arrive que ce bateau, non loin de Nice, est attaqué par deux navires corsaires. Il y a combat; la partie est impossible, les quatre passagers français sont capturés. C'est en octobre 1678. Regnard et ses infortunés compagnons arrivent à Alger, un soir, « dans le temps qu'on allumait sur les mosquées les lampes qui brûlent pendant toutes les nuits du rhamadan ».

Regnard, Fercourt et Prade sont conduits à la place du Badistan. Le premier est acheté par Achmet Talem pour la somme de quinze cents francs, tandis que Mme de Prade est réclamée par Baba-Hassan, gendre du dey.

Le futur auteur du *Légataire universel* qui fut, toute son existence, excellent vivant et « cynique mitigé », s'arrange pour obtenir les bonnes grâces de son maître en mettant au service de ce dernier tous ses talents culinaires; Regnard confectionne à l'intention d'Achmet Talem d'appétissants ragoûts et Achmet est conquis par son esclave.

Mais celui-ci n'est pas heureux; il songe à Mme de Prade, dont le mari qui a suivi son maître dans l'intérieur de l'Algérie est mort, à ce qu'on assure. Or, encore une fois, le hasard qui agit dans la vie comme dans les romans, — et la vie de Regnard et de la belle Arlésienne n'est-elle pas alors un vrai roman? — fait admirablement les choses. A ses talents culinaires, l'esclave d'Achmet Talem joint celui de peintre. Comme Baba-Hassan veut faire faire sur de précieux tissus certains dessins que Mme de Prade reprendra à l'aiguille, Regnard est convoqué chez le gendre du dey. Là, il lui est donné de se retrouver avec sa bien-aimée, et il n'aurait pas vingt ans, s'il ne complotait pas immédiatement une évasion.

Les deux amants s'échappent sur un bateau qui doit les conduire aux îles Baléares. Tout allait trop bien; voici, en effet, qu'à peine évadés du port d'Alger, ils sont rejoints par un brigantin turc qui les ramène à une plus sévère captivité.

Heureusement, la rançon nécessaire à la mise en liberté de Regnard — douze mille livres — parvient quelque temps après au consul de France à Alger, M. Denis Dussault, qui s'entremet si bien qu'outre l'esclave d'Achmet Talem, et pour la même somme qu'il a reçue, il peut, en même temps, faire libérer Mme de Prade et M. de Fercourt.

Regnard et sa maîtresse quittent la cité barbaresque le 16 avril 1681; ils vont à Arles où Mme de Prade retrouve sa famille. Les deux amants goûtent une si grande félicité qu'ils veulent la transformer en un vrai bonheur conjugal, lorsque M. de Prade, qui n'est pas mort du tout, reparaît inopinément. C'est le pire des désastres. M. de Prade, qui n'a pas plus perdu la

jalousie que la vie, reprend férocement son bien, et Regnard n'a désormais rien de mieux à faire que de se remettre à voyager.

Il s'exile donc et, comme il est sincère, il emporte son amour dans son cœur, criant à tous les échos le nom de l'adorée absente. Regnard déplore maintenant sa captivité. Ah! lorsqu'il portait le bonnet rouge d'esclave et qu'il rencontrait Mme de Prade se rendant au hammam en compagnie des autres femmes du harem de Baba-Hassan, il souffrait bien moins, — mais il n'est pire douleur qui ne s'atténue avec le temps dans l'âme d'un épicurien.

L'aventure que Regnard a vécue, le récit qu'il s'en fait lui-même quand il y songe et toutes ses paroles de désespoir quand il évoque la douce et gracieuse image de Mme de Prade, — car le poète a grandi en lui, — tout cela est, après tout, de la littérature, et l'amant désolé, se désolant de moins en moins, ne veut pas perdre le bénéfice de tout ce qui lui est arrivé. Ah! c'est vraiment de la littérature, Regnard en écrit un roman, *la Provençale!*

Ainsi, comme tous ses chefs-d'œuvre, l'existence de l'auteur du *Joueur* tient du vaudeville; et sans doute fallait-il qu'il en fût ainsi pour que son théâtre eût la vivacité dans l'action, pour que le rire fusât dans toutes ses phrases, pour que sa gloire enfin ne pâlit pas auprès de celle de son illustre devancier Molière.

Une plaque de marbre a été apposée sur la façade du théâtre municipal d'Alger pour rappeler qu'en cette ville Regnard fut captif des pirates maures, et le souvenir de l'ancien esclave maure revit encore dans le triomphe, dans la gloire et dans les applaudissements, en la vieille cité barbaresque, quand on y

représente ses pièces. Regnard, du haut de sa demeure éternelle, ne doit pas s'en étonner, en se disant qu'il est bien juste qu'on représente ses *Folies amoureuses* là même où il en vécut tant, l'anneau de fer aux pieds, mais avec toute la jeunesse et toute l'espérance au cœur.

Ce cocher qui grimpe si agilement sur sa diligence, ce chauffeur qui met en mouvement le moteur de son lourd autobus ne se préoccupent certes pas des aventures de Cervantès et de Regnard ni du caractère historique de la place du Badistan, ils sont impatients d'atteindre les longues routes qui leur sont familières; déjà, ils sont ivres d'espace, ils s'en vont. La place Mahon retrouverait un peu de calme, n'était l'animation qui règne dans les cafés des alentours.

La place du Gouvernement, qui l'avoisine, n'a pour elle aucun rappel d'histoire. Son charme provient seulement de sa grande ouverture sur la mer, décor incomparable ayant, pour fond, de verts coteaux. Cette place fut établie, ainsi que l'écrit le colonel Lemercier, en 1831, « pour les réunions des troupes et pour l'agrément des habitants ». On était encore en pleine bataille, on s'installait où l'on pouvait; l'endroit était le cœur même de la ville nouvellement conquise, la place correspondait à des besoins urgents : alors on détruisit sans pitié le plus beau quartier.

Il y avait là une mosquée, gracieuse comme son nom, la mosquée Es-Sida, la mosquée de la dame; le vendredi, les deys y venaient prier. Elle avait de hautes et belles colonnes de marbre; ces dernières se voient encore, ce sont celles, rue de la Marine, qui forment le portique, ajouté en 1837 à la Grande Mosquée. Il y avait aussi des forts, des palais de deys, cette même

Jénina qui se prolongeait dans la rue Bab-el-Oued, et les principaux magasins des bijoutiers, des teinturiers et des armuriers. Il paraissait à tous que l'édification d'une ville nouvelle sur l'emplacement même des vieux quartiers conquis marquait comme l'attestation de la force et de l'activité des conquérants.

Le terrain était défectueux et dévalait vers la mer, on construisit des piliers et des arceaux; c'est une place suspendue que cette place sur laquelle se dresse, depuis 1845, la statue équestre du duc d'Orléans, prince royal, vainqueur au passage du col de la Mouzaïa. Si l'armée française pouvait se réunir là, la population civile y trouvait son forum.

La place du Gouvernement n'a rien perdu de son premier aspect. Le cœur de la ville s'est, depuis, bien déplacé, mais, comme autrefois, la place du Gouvernement demeure le carrefour où se coudoient tous les types du bassin méditerranéen, où se distingue le cosmopolitisme le plus intense, où se rencontrent des paresseux et des chômeurs, des gitanos et des Arabes, des rentiers et des chefs indigènes.

Les trois côtés de la place, bordés de maisons à arcades où se tiennent principalement des cafés et des bazars, regorgent d'une foule complexe et bruyante, cohue aux diverses expressions de regards et de gestes, décelant les caractéristiques des diverses races qui peuplent l'Algérie.

Avons-nous, pour notre part, bien fait les distinctions qui règnent entre tous ces habitants? C'est qu'enfant, nos yeux se sont ouverts sur ce spectacle; sans cesse il nous a semblé naturel. Nous ne pouvons désassocier de cette place les êtres cosmopolites qui s'y pressent. Nous passions auprès d'eux dans nos jeux;

en courant nous les bousculions. A cette foule bigarrée et curieuse, nous nous mêlions trop pour en être étonné et nous l'aimions parce qu'elle se complaisait dans notre ville pour toute la liberté de la vie, large d'espace et d'espérance, parce qu'elle était vive dans l'éclat de sa voix, exubérante dans tous ses gestes, railleuse, amusée, heureuse, épanouie sous la tiédeur d'un soleil tombant d'un ciel sans tache.

De la place du Gouvernement, en passant par la vieille rue du Divan, nous allions à la place Malakoff. Devant nous, bâtie sur l'ancien emplacement de la mosquée Ketchaoua, la Cathédrale, en forme de long vaisseau, au portique orné de deux tours, aux arcades intérieures enrichies d'arabesques rappelant la mosquée, tandis que son chœur et ses chapelles proclament qu'elle est église catholique. Sa chaire en marbre n'est autre que celle de la mosquée dont elle a pris la place.

A côté, le Palais d'hiver du gouverneur général de l'Algérie, palais dénommé avant 1830 Dar-Hassan-Pacha et dont la façade fut construite en 1839 par le génie militaire; la rue du Soudan, étroite et pittoresque avec ses auvents de bois. Un peu plus loin, dans l'antique et montante rue de l'État-Major, la Bibliothèque nationale où demeurait, à la fin du dix-huitième siècle, ce Mustapha-Pacha qui, avant de devenir dey d'Alger, avait été charbonnier, puis balayeur, palais aux colonnes et aux encadrements de marbre et dont une inscription, placée sur une porte, proclame qu'il est « l'asile de la félicité, de la gloire, de la puissance, de l'intelligence, de la splendeur réunies au calme et à la placidité ».

En face de la Cathédrale, l'ancien palais de l'Archevêché, jadis Dar-bent-es-Sultan, la maison de la fille

du sultan. C'est, avec l'hôtel du secrétaire général du gouvernement général de l'Algérie, situé non loin de là, rue Bruce, le dernier souvenir de ce qui fut la Jénina au temps des Turcs.

Commençant à la place Malakoff, la rue de la Lyre, exotique et curieuse, où domine l'élément israélite, avec ses bazars orientaux, ses magasins d'étoffes indigènes et ses grands cafés maures; mais nous redescendons la vieille rue du Divan pour gagner la rue Bab-Azoun.

Celle-ci, avant la conquête, coupait, avec la rue Bab-el-Oued, la ville basse dans toute sa longueur et elle était très fréquentée. Elle l'était encore il y a quelques années, on s'y promenait vers le soir pour se reposer des travaux de la journée, le dimanche matin, à la sortie de la messe, en costumes à la dernière mode, car nulle ville plus qu'Alger ne s'inspire plus rapidement des nouveautés que crée Paris. Des groupes se formaient, on flânait, on s'arrêtait, on entrait dans les pâtisseries.

La rue Bab-Azoun avait détrôné de son prestige la rue Bab-el-Oued, comme celle-ci avait fait de la rue de la Marine. Elle subit un sort pareil, on la délaisse pour la rue d'Isly, devenue aujourd'hui, avec la rue Michelet qui la prolonge jusqu'à Mustapha-Supérieur, la plus importante artère aux maisons élevées, aux magasins étincelants et aux trottoirs trop étroits pour toute la population qui s'attarde devant les vitrines achalandées ou qui flâne sans souci de l'heure.

Mais, malgré leur prospérité croissante, la rue d'Isly, — au milieu de laquelle se dresse la statue du maréchal Bugeaud, — et la rue Michelet, — qui commence avec la haute masse des Facultés, — n'ont aucune

caractéristique, elles ont la banalité des principales voies des grandes villes modernes, elles sont exposées à toutes les intempéries comme à tous les soleils d'été. Sur ce point, elles n'ont pas réussi à triompher de la rue Bab-Azoun qui, avec ses vieilles arcades, conserve un charme particulier.

La rue Bab-Azoun avait, au temps turc, une porte du même nom. Deux plaques de marbre posées par les soins du Comité du Vieil-Alger rappellent le souvenir mémorable de ce qui s'y rattache.

L'une porte ces mots : « A quelques pas d'ici, le 25 octobre 1541, le Français Pons de Balaguer, dit Savignac, porte-étendard des chevaliers de Malte qui firent partie de l'expédition dirigée par Charles-Quint contre Alger, vint, sous une grêle de traits, planter sa dague dans la porte d'Azoun en disant : « Nous reviendrons! » Prophétie qui se réalisa le 5 juillet 1830 avec l'armée du général de Bourmont. »

La seconde fait connaître : « En ce lieu dénommé, après l'attaque de Charles-Quint contre Alger, tombeau des chevaliers, s'illustrèrent, avec dé nouveaux compagnons d'armes, le 25 octobre 1541, les chevaliers français de l'Ordre de Malte, Savignac, mort en héros, et Durand de Villegaignon. »

La porte Bab-Azoun eut, sans cesse, la plus tragique histoire. Ses murs étaient hérissés de crochets de fer, instruments de supplice.

Rocqueville, qui visita Alger en 1675, écrivit : « Les bourreaux attachent un homme pieds et mains ensemble et le laissent tomber sur ces crochets, de sept ou huit pieds de haut, et, s'il s'accroche par le pied, le bras ou le côté, il demeure en cet état jusqu'à ce qu'il soit mort. »

Bolle, de son côté, relate : « La porte Bab-Azoun est ouverte dans une longue muraille qui s'étend de chaque côté et dans laquelle sont percés, en guise de fenêtres, un grand nombre de trous grillés. A l'heure dite, on fait sortir de ses ouvertures une corde arrêtée par un bâton en travers. Les patients étaient conduits sur la terrasse supérieure. On leur passait la corde au cou, ils étaient aussitôt précipités et pendaient le long de la muraille où leurs cadavres demeuraient jusqu'à ce qu'ils se détachassent d'eux-mêmes. »

Les koubbas de Sidi-Bekta et de Sidi-Mansour, la place Massinissa si encombrée de chevaux, de mulets et d'ânes et où se tenaient des vendeurs de savons et de chaussures, la porte d'Azoun, la caserne des Janissaires qui lui était contiguë, le fossé qui marquait la limite de la ville, tout cela a disparu pour laisser place à un quartier moderne, européen, avec une place autour de laquelle sont de hautes maisons et des cafés animés, le théâtre municipal à la façade Renaissance, le Cercle militaire avec ses verts jardins étagés, ses portiques mauresques, sa fontaine de marbre couronnée d'une coupole et provenant du palais de la Casbah, et enfin avec le square de la République.

En ce square, les feuilles des bambous ont un frémissement léger au souffle de la brise, elles ont un bruissement si doux qu'il fait songer à des soupirs mourants de harpes invisibles ; les feuilles des palmiers ont des balancements qui font leur ombre fine, mouvante sur le sol ensoleillé. Les ficus épais abritent tous les moineaux de la ville et ce sont des piaillements, comme mille chœurs confus et stridents, auxquels se mêlent les cris des enfants qui s'amusent. Du côté du boulevard de la République, c'est le spectacle de toute

la baie, de la féerie des couleurs du jour se jouant sur la mer, sur les montagnes et le cap Matifou.

Une vie continue anime ce square; les sociétés locales y donnent des kermesses, il y a concert, les soirs d'été. On danse, on flâne, on goûte uniquement le charme de l'heure présente; c'est l'oubli tout entier du passé.

Pourtant que de souvenirs sont enterrés là! Alger, au temps des Turcs, finissait en ce lieu, un fossé était creusé qui séparait la cité barbaresque de la campagne. L'endroit, sur lequel s'élève aujourd'hui le kiosque de musique, était hors de la ville; sur son emplacement se trouvait la koubba de Sidi-Bekta. Il est désolant qu'on ait détruit cette dernière : le saint, dont elle abritait la dépouille auguste et vénérée, est, en effet, l'un des plus célèbres de l'Islam.

Sidi-Bekta vivait en ce lieu même d'une vie ascétique, quand Charles-Quint parut avec sa flotte, à quelques kilomètres de là, et il avait pour ami deux autres saints, Sidi-Ouali-Dadda et Sidi-Bou-Guedour. Les trois élus de Mahomet décidèrent la défaite de l'empereur chrétien. Un pouvoir miraculeux animait leur croyance; ils se rendirent sur la plage d'où ils pouvaient voir, avec haine, les navires chrétiens et appelèrent à leur aide toute la fureur des mers.

Sidi-Bekta et Sidi-Ouali-Dadda étaient armés de bâtons et en frappèrent les flots; ceux-ci se cabrèrent et une tempête surgit. Tandis que ses deux compagnons flagellaient ainsi les vagues écumantes, Sidi-Bou-Guedour brisait des pots débarqués sur le rivage et destinés à un marchand mzabite de la rue Bab-Azoun. A chaque coup de bâton, les flots se soulevaient davantage; à chaque pot cassé, s'engloutissait un navire espagnol.

Sidi-Bou-Guedour, c'est-à-dire Monseigneur aux pots, est une appellation glorieuse donnée par reconnaissance au saint dont le vrai nom est oublié. Quant à Sidi-Bekta, alors très âgé, les émotions suscitées par l'expédition de Charles-Quint hâtèrent sa fin; il fut solennellement enterré là où il avait vécu et, pour abriter ses restes vénérés, on construisit la somptueuse koubba qui a fait place au kiosque de musique.

LE BALCON DE LA MÉDITERRANÉE

Toute cette étendue, qui va du boulevard Amiral-Pierre au boulevard Carnot, c'est le balcon de la Méditerranée. Tout d'abord, la pleine mer au charme de laquelle nul ne peut résister et que surplombe le boulevard Amiral-Pierre. Cette Méditerranée a mille vies diverses, toujours on l'aperçoit sous des aspects si nouveaux que, plus on la contemple, moins il semble qu'on la connaisse. Mais ces aspects n'appartiennent qu'à elle, capricieux avec leurs flots murmurants ou grondants et les vents aux baisers très doux ou aux effrayants déchirements. Cette mer berce comme le plus délicieux des rêves ou bien fait contre les rochers du môle cingler sa colère éphémère en vagues blanches d'écume.

Ici, nous la voyons dans la multiplicité de sa tendresse ou de son impatience, de son calme si plat ou de ses bouillonnements, nous la voyons aussi loin que la voûte des cieux, se confondant avec les cieux eux-mêmes, comme si son caprice, encore, se plaisait à tracer une limite à nos yeux avides d'espace sans bornes et toujours désireux d'infini.

Un navire paraît-il? « Le vaisseau, seul, est un spectacle, » a dit Chateaubriand. Les mâts élégants, les cordages légers, les cheminées crachant leurs épaisses fumées, la carène sombre, la proue audacieuse et cette longue blessure que font, à la mer, les hélices impitoyables, tout a une majesté et une beauté sublimes. L'homme a vaincu les distances; le monde, magnifiquement, devient petit pour lui.

Là-bas, derrière ce rideau que tend méchamment l'horizon pour borner nos regards, c'est la France. Nous sommes ici aux portes mêmes de la patrie, notre terre nord-africaine est ainsi le prolongement radieux de la plus radieuse métropole.

Puis, voici le boulevard de la République et le boulevard Carnot. Déjà, enfants, la splendeur du paysage pénétrait dans nos yeux, nos cœurs étaient charmés. Nous nous arrêtions, nous regardions dévotement la mer. Cette Méditerranée est la mer classique par excellence; elle porte, immortellement, sur ses flots, toute la tradition antique.

A la regarder, comme nous comprenions les rhapsodies d'Homère et les chants de Virgile! La mer clémente embellissait de son azur les leçons de nos maîtres. Quand Ménélas, pressé de continuer sa route, reprenait son chemin sur la mer sombre, Zeus, à la grande voix, s'opposant à sa marche, répandait l'impétuosité des vents sonores qui soulevaient les grands flots, pareils à des montagnes... Cette mer sombre, ces grands flots, nous les voyions, là, sous nos yeux, de ce balcon.

Mais cette Méditerranée, agitée à la voix du dieu des dieux, c'était aussi la mer poissonneuse, la mer divine, c'était vers elle que, joyeusement, Ulysse et ses com-

pagnons traînaient leurs nefs creuses et noires. Ils dressaient le mât avec les voiles blanches, un vent propice soufflait derrière les nefs à la proue bleue, et ce vent, bon compagnon, gonflait les voiles. Nous nous rappelions ainsi les vers mêmes du vieux poète grec.

Les leçons de nos maîtres se réveillaient, se précisaient en nous, notre mémoire projetait, devant nous, sur la mer, les belles images. C'était Anchise couronnant de fleurs un large cratère, le remplissant d'un vin pur, et, debout sur la poupe, invoquant les dieux : « Dieux souverains de la terre, de la mer et des tempêtes, accordez-nous une traversée facile et des vents favorables ! » Car, là, Virgile nous devenait tendrement familier. Énée, Didon, comme nous sentions vos espoirs et vos larmes !

Il faut vivre sur les bords méditerranéens pour goûter le charme des poètes latins et grecs, pour comprendre l'influence de cette mer sur les destinées du monde entier.

Du haut de ces boulevards, nous admirions les voiles blanches des barques revenant de la pêche, — les mêmes voiles blanches des nefs d'Ulysse ou bien d'Énée, mais nous admirions aussi les escadres, les grands bateaux amarrés dans le port; d'un seul regard nous vivions tous les temps.

De l'heure durant laquelle, sur des bords africains voisins, l'air retentit des lamentations de Didon, tandis que les Troyens s'empressaient de retirer les vaisseaux du rivage et que les carènes glissaient sur les flots, nous passions à la minute contemporaine durant laquelle la sirène d'un navire déchirait l'espace de son cri strident, alors que les marins se hâtaient de lever l'ancre et que les cheminées fumaient.

Nous ne voyions certainement pas le navire prendre la haute mer avec la même désolation qu'avait la reine carthaginoise regardant s'en aller le vaisseau qui portait son cher Énée, mais, à travers les siècles, c'était du même azur, du même infini, de cette mer même qu'il s'agissait; le passé, le présent s'entremêlaient divinement.

Nos yeux, épris des réalités vivantes, abandonnaient les souvenirs anciens et s'en tenaient jalousement au spectacle des quais regorgeant de marchandises, des pontons ou des chalands sur lesquels triomphait l'activité des travailleurs, des navires occupant tous les bassins du port, des môles brisant l'élan des vagues, des maisons si blanches dans la verdure sur les coteaux de Mustapha, de toute la baie enfin, si pure, si splendide, si captivante, qui prenait notre âme tout entière comme pour la pétrir de sa beauté même.

Toujours, nous revenons nous promener sur ces boulevards, avec les mêmes yeux étonnés qu'autrefois; c'est que nous découvrons, sans cesse, en ce panorama, des magnificences nouvelles. Pourtant, nous nous imaginions le connaître tout entier, mais il y a une telle harmonieuse diversité de lumière que ce cap Matifou qui rampe lentement vers la mer et semble s'y enfoncer avec paresse, que ce rivage d'azur qui s'incendie ou qui s'estompe dans un poudroiement de crépuscule ou de ténèbres, que ces montagnes qui ondulent et s'élèvent juste assez pour tendre le rideau de leurs masses, ne sont jamais pareils à eux-mêmes et ont mille étincellements, mille jeunesses dans l'éveil du matin, comme mille morts dans l'agonie du soir.

Toujours notre cœur s'attendrit à ce spectacle aimé.

A combien de rêveries ne nous laissons-nous pas aller! Celles-là sont si douces qu'elles vont jusqu'à des tendresses impalpables comme l'air qui baigne nos tempes et qu'elles se fondent en une indéfinissable mélancolie. En cette dernière, il n'est pas heureusement de tristesse; elle recèle quelque chose de grave et de serein, qui fait que, l'instant d'émotion passé, peu à peu on se reprend à tous les fous espoirs.

Nulle part, plus que sur ce balcon qui domine la mer immense, on ne sent la divine douceur de la confiance en soi-même et en tout ce qui vous entoure, c'est-à-dire en la vie entière, une confiance qui se glisse, qui monte, qui grandit, qui rend la pensée légère et claire, apte à toutes les initiatives, qui fait le cœur joyeux, apte à toutes les entreprises.

C'est sans doute parce qu'en face du plus sublime panorama proclamant l'éternelle beauté de la nature, au pied de ces boulevards, il y a aussi les docks, les quais, tous les bateaux, c'est-à-dire le commerce des hommes, leur courage, leur ardeur au travail, leur persévérance et leurs audaces qui font courtes les plus lointaines distances et le vaste univers, si petit, qu'il est là, autour de nous, avec tous ses produits, avec les équipages de toutes les races.

Ce navire géant s'en va vers le canal de Suez, plus loin encore, en Extrême-Orient; cet autre vers le détroit de Gibraltar, plus loin encore, en Amérique. Tous les navires s'en vont à la conquête de toutes les terres, et ce spectacle charme, réconforte, exalte; on est heureux de vivre, on veut participer soi-même à la force du monde.

Il n'est ici aucune place pour les lâches, puisque tout se meut, tout vibre sous le soleil et que l'inten-

sité heureuse de la vie suscite de généreux efforts au cœur même des plus faibles. Chaque fois que notre âme s'amollira nous reviendrons sur ces boulevards.

Et voici le port et là-bas, à notre gauche, la jetée Kheir-ed-Din, tout le long de laquelle se résume, en quelque sorte, l'histoire de la cité barbaresque et de ceux qui, au plus grand effroi du monde chrétien, furent si longtemps les maîtres absolus de la Méditerranée.

Voici la forteresse aux canons toujours tournés du côté de la ville, le Peñon que Pedro de Navarre édifia en 1510. Durant trente années, les Espagnols tinrent ainsi en échec la plus redoutable piraterie. Cette forteresse chrétienne, c'était, comme il était dit alors, « l'épine enfoncée au cœur des musulmans ». Mais le Turc Kheir-ed-Din résolut de l'arracher, il cribla le Peñon de projectiles. Le chef de la citadelle, Martin de Vargaz, supplia son empereur, — Charles-Quint, — d'intervenir afin « de conserver ce talon sur le cou de l'Islam », mais ce fut en vain. Le Peñon succomba et Martin de Vargaz, que le bâton suppliciait, expira dans la Jénina, sous les yeux impassibles du Turc victorieux.

Kheir-ed-Din relia à la terre la forteresse espagnole par la jetée qui porte son nom. Ainsi, la cité barbaresque, qui n'avait pour lieu de débarquement que la plage de Bab-el-Oued, allait avoir son port. Un des successeurs de Kheir-ed-Din fit construire sur le Peñon une tour octogonale qui portait à son faîte un fanal pour éclairer le nouveau port. C'est sur cette tour que le phare actuel fut allumé pour la première fois, par les soins de la marine française, le 18 novembre 1834.

Voici la porte des lions qui appartenait à l'un des huit bordjs qui défendaient le port et qui est un des

chefs-d'œuvre de l'art musulman avec ses colonnes de marbre ornementées d'élégants reliefs. Au-dessus de son entrée, une large bande de marbre où l'on voit le sceau de Salomon surmonté d'une couronne, c'est-à-dire les anciennes armes d'Alger, que des lions soutiennent des deux côtés; au-dessus de cette bande, une plaque épigraphique.

Voici le marabout Sidi-Brahim-el-Raberini, la voûte où le père Levacher, attaché à la bouche d'un canon, périt, victime de la foi en sa patrie et en son Dieu; voici des fontaines de marbre et de faïence, le palais de l'amirauté qui n'est autre que l'ancienne résidence de l'Oukil-el-Hardj ou ministre de la marine turque. Les îlots ont été comblés, la jetée s'est prolongée en môle; tout cela constitua le plus dur des labeurs, œuvre des esclaves chrétiens dont quatre mille moururent à la peine.

C'est ici le premier élément du port actuel d'Alger, la Darse des Turcs. Nul endroit n'est plus pittoresque et délicieux. La darse reflète sur sa surface miroitante les innombrables jeux de la lumière.

Cette darse aujourd'hui si calme, si sereine, et qui, à cause de son peu de profondeur, ne sert qu'au sport nautique et qu'à abriter les torpilleurs, fut le repaire de tous les aventuriers, le rendez-vous cosmopolite des hommes de proie. Ceux-là s'en allaient sur la mer, à la chasse des autres hommes, ils étaient les pourvoyeurs de chrétiens pour les bagnes, de chrétiennes pour les harems.

Leurs navires victorieux arboraient orgueilleusement le pavillon vert, semé d'étoiles, ils entraient dans la darse. Toute la ville se ruait à cet endroit. Les cris de joie des habitants, nombreux et tumultueux, l'empor-

taient sur les cris sanglotants des nouveaux esclaves. C'était, pour toute la ville, la fête de la capture. On se précipitait au Badistan; on vendait, on achetait, la marchandise étant de l'humanité même.

Les échos de cette fête barbare terrorisaient les nations civilisées; les corsaires méditerranéens n'en avaient cure et il leur apparaissait, dans la certitude que leur ville était inexpugnable, que leurs rapines dureraient à jamais. Mais la France vint sur ces bords accomplir sa mission rédemptrice, les aventuriers de la mer furent dispersés, la darse allait avoir un destin plus tranquille, elle devenait hospitalière à tous les vaisseaux du monde.

Cela ne fut pas sans tristesse pour le cœur de certains. Le poète Si-Abd-el-Kader, qui vivait dans une zaouïa d'Alger et qui rejoignit Mazouna, son pays, après que le dey Hussein se fut rendu au comte général de Bourmont, gémit :

O regrets! comme il était ce port
De redoutes, de vaisseaux embelli!
O regrets! Où sont ces capitaines,
Ces drapeaux de soie qui flottaient
Et ces corsaires ne rentrant dans la rade
Qu'avec des prises d'esclaves et de café, [des femmes.
Ces corsaires devant qui les chrétiens n'étaient plus que
Alger était une tenaille pour arracher les dents,
Les plus courageux en avaient peur!

Ce port, qui recélait toute la piraterie du monde, expia sa hideuse renommée. M. Duval-Dailly, dans son rapport sur la marine, à la commission d'Alger, écrivait au lendemain de la conquête : « La rade d'Alger, bien certainement, est la plus mauvaise de toutes celles que possède la Régence : elle est ouverte

aux vents d'est, de nord-est et de nord. Ce sont ceux qui règnent pendant six mois de l'année. Le port aurait peine, aujourd'hui, à recevoir une frégate. »

Quelques années plus tard, un député de la Seine-Inférieure, M. A. Desjobert, qui longtemps se donna pour sinistre mission de détourner la France de son œuvre africaine, affirmait en 1837 : « Si un commerce étendu avec Alger est une chimère, il en sera de même de la navigation qui se base sur l'importance du commerce. »

Ah! la misère des affirmations humaines! L'Algérie a trop souffert des faux prophètes, mais ces derniers ont compté sans le génie de leur propre patrie. Cette rade, qui était la plus mauvaise de toutes celles du littoral algérien, est devenue la plus belle et la plus hospitalière de l'univers; ce port, qui ne pouvait recevoir une frégate, peut abriter toutes les escadres. Il s'agrandit chaque jour; ses jetées se prolongent; à ses bassins s'ajoutent d'autres bassins et pour étendre ses quais et ses terre-pleins, on relie des îles à la terre, on refoule la mer.

Toutes les espérances lui sont permises. N'a-t-il pas pour son complet développement toute une baie merveilleuse en forme de croissant, dont les pointes sont placées à l'est et à l'ouest, dont la concavité regarde le nord? Il a cette fortune d'être « placé en un point central sur la grande route méditerranéenne, à égale distance du nord de l'Europe et du canal de Suez ». C'est le port souhaité de ravitaillement et de relâche; c'est aussi celui des transactions dont l'importance croît de jour en jour.

S'il est encore un Desjobert pour pouvoir imaginer que le commerce avec Alger est une chimère, qu'il

vienne sur les quais de ce port! Il verra le plus grandiose exemple de l'activité humaine, le travail opiniâtre et fécond de toutes les races de la terre, ordonné, discipliné, rendu chaque heure plus prospère par l'esprit clairvoyant de la France.

Nulle part, plus qu'ici, le bel entrain aux plus dures besognes n'égale l'intensité d'un trafic incessant. On s'efforce en chantant et en riant. Les quais sont encombrés, les lourds attelages ont peine à se frayer quelque chemin, les docks regorgent de marchandises.

C'est, durant des semaines, le plus impressionnant spectacle que l'embarquement des vins, que ces milliers de tonneaux couvrant tous les terre-pleins, que ces chalands pressant tous les navires. C'est une cohue; on halette; c'est une fournaise; on vit à pleins poumons, à pleins biceps, à pleins jarrets. En ces lieux, on découvre sans cesse, à l'effort humain, plus de volonté, de courage et de splendeur.

Par le va-et-vient de tous ces amoncellements de charbon, de bois, de minerais, des produits les plus divers, on admire l'harmonie et le bienfait des relations de peuple à peuple, on comprend la beauté du travail et pourquoi l'industrie et le commerce sont aussi des arts, non moins nobles, non moins grandioses que tous les autres arts.

La vue du port d'Alger est le plus magnifique tableau de prospérité, la plus saine leçon d'énergie et de travail, le plus formidable exemple de réconfort. Qui donc avait dit que la rade d'Alger était mauvaise, que le commerce avec Alger était une chimère? Mais il faut sourire des faux prophètes quand on a pour soi tout l'avenir! Devant l'incomparable spectacle qui s'étend

devant nous, l'âme réconfortée devient tout à fait indulgente.

Nous n'avons, en effet, pas assez d'yeux pour pouvoir tout admirer, nous sommes avides d'encore plus de beauté, notre esprit s'exalte. Qui veut vibrer à la fois de toutes les émotions que la splendeur suscite doit venir en ces lieux.

Et le cap Matifou, qui est en face du port, s'allonge, bleuâtre, dans la mer bleue, tandis que ses maisons ont des blancheurs de lis sous le ciel resplendissant. Cette blancheur, c'est aussi l'éclat immaculé de toutes les maisons qui sont au bord du rivage, comme celles de Fort-de-l'Eau, de Maison-Carrée, d'Hussein-Dey, ou qui grimpent sur les hauteurs de Kouba et sur les coteaux de Mustapha, parmi les arbres verts.

Cette baie est certainement la plus belle du monde, elle est d'argent, de nacre et d'azur, tour à tour. Le soleil est sans cesse en fête dans ce décor magique qui a, pour tapis, cette mer transparente, qu'on croirait paresseusement endormie, n'était la moire de ses frissons, et qui a, pour étages, des chaînes de collines, à jamais verdoyantes, avec, plus encore au fond, le Djurjura neigeux, comme s'il voulait prouver que tout, en ce pays, est pur, est grand, est magnifique en même temps.

Sur cette neige, sur cette verdure qui couronne toute la baie, le soleil parsème sa poussière d'or; tous les villages, toute la ville rayonnent de lumière, c'est la féerie de la clarté.

Comme l'on comprend que l'arrivée à Alger, par mer, soit la plus ensorcelante révélation de la nature!

On a bien dans l'esprit le souvenir des pays que l'on vient de quitter et qui, dans la nostalgique mélancolie

qui suit l'éloignement, se fait plus précieux et plus beau. Mais la Méditerranée, de son bercement sans fin, calme le cœur, tous les regrets s'estompent peu à peu. Dans le délicieux abandon qui semble monter des profondeurs si claires des eaux chantantes et s'éparpiller en baisers parfumés dans la brise marine, l'âme est en attente, elle est impatiente de la minute qui va s'écouler en lui portant une émotion nouvelle, les yeux plongent dans l'infini.

Rien que la mer et, là-bas, la ligne de l'horizon : tout est si immuable que l'éternité s'est faite assurément en ces lieux. Et pourtant l'âme s'inquiète dans une indéfinissable tendresse, elle espère sans savoir quel sera l'objet de son espoir; les yeux se fixent davantage sur l'immensité, ils veulent voir, car maintenant le pressentiment se fait de plus en plus précis que l'on va connaître ce que rien au monde n'égale en magnificence, tout le proclame, jusqu'au silence qui précède toute chose encore incertaine, jusqu'au murmure plus pressé que font entendre les vagues en se heurtant contre le navire, jusqu'aux mouettes qui tournent autour des mâts.

On dirait à présent que des voiles se lèvent successivement, la terre algérienne apparaît tout d'abord vaporeuse, comme si, jalouse de son enchantement, elle ne voulait pas se découvrir tout entière du premier coup, mais elle s'offre dans une tendresse de plus en plus captivante au navire qui va vers elle, la côte se précise tour à tour brune et verdoyante, comme piquée de mille points immaculés et formés par les maisons qui s'élèvent sur le bord de la mer, — et c'est Alger, bloc de marbre, s'incrustant tel une énorme perle dans la montagne qui semble elle-même une gigan-

tesque émeraude surgissant tout à coup de ce vaste saphir qu'est la Méditerranée.

La nature se pare ici des sortilèges de tous les attraits, le rêve d'un continent splendide se réalise devant les regards surpris, le sol d'Afrique devient la seule inspiration possible pour l'âme transportée. C'est la parole d'Eugène Fromentin, allant en Algérie, sublime pèlerin de l'art et de la poésie, qui est alors la vérité incontestée : « Je puis montrer au monde étonné ce que c'est qu'un beau pays, » — pays qui fait du voyageur l'idéal prisonnier éternellement épris du lieu de sa captivité.

Esclave volontaire, il garde à jamais la plus chère nostalgie de la ville blanche, et il va de nouveau vers elle dans ce sentiment de joie qui voudrait être exubérant, qui se fait très doux parce qu'il est attendri et charmé comme au premier instant où Alger apparut dans tout l'éclat de son indestructible jeunesse, et qui est ce divin « étonnement du retour » dont parle Stendhal.

DU JARDIN AUX COTEAUX

Cet étonnement, nous l'éprouvons aussi chaque fois que nous retournons au Jardin d'Essai. C'est ici que, le 23 octobre 1541, débarqua Charles-Quint, c'est ici que le formidable empereur vit porter à sa puissance la plus meurtrière atteinte. Il voulut marcher à la conquête de la cité barbaresque, campa sur les hauteurs avoisinantes, mais, de ce faîte de gloire naissante, il tomba, sans sursaut possible. Alger parut au monde entier la ville inexpugnable, tandis que les soldats de

Charles-Quint, sous les rafales du vent, la tempête et la pluie, s'enfuyaient à la débandade vers le cap Matifou.

Tout devait concourir au désastre irréparable. Charles-Quint n'avait-il pas débarqué à l'endroit le plus marécageux? Le Jardin d'Essai occupe, en effet, l'emplacement où, jadis, se trouvait le marais du Hamma. Comment cet endroit pestilentiel est-il devenu la splendide création florale qui rivalise avec celles de Java et de Ceylan? C'est l'effort obstiné de pionniers qui ont nom lieutenant de marine Barnier, A. Hardy, commandant Bérard, Charles Rivière. Ceux-là ont fait de cet endroit où régnait la fièvre, le coin le plus cher aux artistes, le merveilleux domaine dont la disparition serait la plus vive blessure à la beauté d'Alger.

Le sol fut à ce point assaini qu'on a fait de ce jardin l'univers de toutes les flores. C'est ici qu'il faut admirer la plus luxuriante verdure, tous les jeux du soleil à travers les branches des arbres, toutes les plus délicates nuances de l'ombre que font les voûtes des branches, que font les feuilles tremblotantes. Il y a des allées, des plates-bandes, comme des forêts, toute la diversité de la nature.

Les platanes s'érigent droits vers le ciel et leurs troncs énormes s'enracinent solidement dans la terre, comme pour mieux permettre à leurs tiges de monter plus haut encore. Les palmiers se dressent, hiératiques, minces, et tendent vers la clarté leur bouquet de branches vertes. C'est la glorieuse offrande de la terre amoureuse à ce soleil d'Afrique, toujours si prodigue de sa chaleur dorée.

Plus effilés encore sont les bambous dont les feuilles sont si légères qu'elles palpitent au moindre vent et

dont le continuel bruissement est comme un refrain très tendre, plaintif à peine. Il est des ficus géants, mais comme leurs troncs massifs s'élèvent peu au-dessus du sol, comme, déjà, leurs branches énormes s'échevellent à tout hasard et s'entremêlent gigantesquement!

Les platanes, les palmiers, les bambous et les ficus forment autant d'allées incomparables. De l'une à l'autre, on se croit, dans un enchantement qui tient de la magie, transporté en mille coins du terrestre univers. C'est l'Europe, avec les platanes; c'est l'Afrique occidentale ou c'est Java, avec les palmiers; Saint-Maurice ou le Japon, avec les bambous; et, avec le ficus, c'est l'Amérique.

Tous les autres arbres du monde sont là. Celui-ci, qui, tout au haut de son tronc, ouvre comme un éventail ses feuilles aux pointes dorées, c'est le palmier à chanvre de la Chine. Celui-là, c'est le figuier des Banians; il vient de l'Inde, on l'a arraché d'une pagode de Bénarès qu'il ombrageait pour le planter en cet endroit. Cet autre, c'est le cocos du Mexique; il se dresse, harmonieux et svelte, au milieu d'un bassin. Cet autre encore, c'est le jubea immense, il vient des Cordillères du Chili.

Sur un grand nombre de ces arbres grimpent des lierres ou des rosiers, car il semble qu'en ces lieux enchantés, les arbres veuillent tout décorer de leurs feuilles vertes, et les fleurs tout embaumer de leurs parfums multiples.

Du cœur de l'aloès monte une grande tige sur laquelle la plante étage ses fleurs. Rien n'est moins attendu, plus original et plus harmonieux, comme si la flore algérienne voulait montrer ainsi toutes ses

richesses, jusqu'à la plus étrange et la plus fantaisiste.

Du côté de la route qui mène au Ruisseau, près de l'Institut Pasteur, — car l'Algérie offre un champ d'études aux plus patientes recherches des grands savants et, par les découvertes qu'elle permet, donne une gloire plus triomphante encore à la science, — au pied d'un coteau boisé, se trouve la légendaire fontaine du Hamma.

Celle-ci est une des plus connues de l'Algérie. Elle date de 1579 et porte cette inscription : « O Dieu, il n'est donc aucune limite à la perfection de ta puissance, puisque, à force de creuser la terre, les sources apparurent, à la place de l'eau trouble, coulant, grâce à ta magnanimité, comme une onde sainte pour le peuple de la Foi. Abreuve de l'eau du Kaouter (Fleuve du Paradis) le zélé serviteur de ta bonté! »

Alger, pour son Jardin d'Essai, a de vastes ambitions; la source antique doit donc servir aux plus belles fêtes des ondes courantes et claires, des bassins au miroir desquels se confient tous les secrets du ciel, des jets aux élans exaspérés de ne pouvoir atteindre les hauteurs entrevues et s'écroulant dans les sanglots de perles innombrables, des cascades aux fuites désordonnées comme si leurs orgueilleuses chutes étaient impatientes de braver les abîmes.

Voici donc, — avec la terrasse appuyée à la colline, dont la pente s'allonge paresseusement vers la mer et dont les perspectives s'étendent infiniment comme des espérances blanches et roses, là-bas, jusqu'aux extrémités visibles de la Méditerranée, — le château d'eau, c'est-à-dire, en ce pays où la sécheresse exerce parfois ses méfaits, le défi au soleil, comme si toutes les ri-

vières de l'Afrique devaient se réunir là pour la continuelle extase des clairs murmures, pour l'harmonieuse chanson d'une onde impérissable, pour la poétique attestation que, malgré tous les baisers de feu, il est, en Algérie, des coins souriants de fraîcheur.

Et c'est si vrai que cette partie du jardin se transforme, comme par enchantement, à la française, dans la classique ordonnance où la sagesse des fleurs et des allées se plie à toutes les exigences des patients Le Nôtre débarqués en ces lieux après leur exil de Versailles.

Ainsi, la France reparaît ici dans toute sa grâce; la nature s'allie à l'art. Dans ce jardin, en face de la mer, sur la route qui mène à Constantine, comme les peintres ont raison d'élire domicile! Nul endroit n'est plus propice à leurs méditations. Où donc pourraient-ils trouver la beauté inspiratrice si ce n'est devant cette Méditerranée ignorante des méchantes tempêtes de l'Océan, devant cette mer changeante seulement par les reflets, auxquels Homère découvrait des tons violets pareils à ceux du vin, si ce n'est près de cette lumineuse végétation du plus beau des jardins, parmi cette féerie d'arbres et de fleurs où la nature triomphe dans la plus poétique sérénité?

Déjà l'on décore l'emplacement occupé par les ateliers au style mauresque du nom de Cité des arts. Outre ses écrivains, il faut à l'Algérie ses peintres et ses sculpteurs, il faut qu'elle soit la patrie d'élection de tous ceux que hante si noblement la gloire de Fromentin, de Guillaumet, de Dinet, car ils sont infinis, tous ses spectacles, toutes ses sources d'inspiration.

Le gouverneur général Jonnart comprit que, dans ce merveilleux pays où, selon l'expression d'un poète, les jours sont de soleil et les nuits de diamant, il fal-

lait donner la plus remarquable impulsion à toutes les choses artistiques qui caractérisent l'Afrique du Nord. Il créa donc à la villa Abd-el-Tif, en quelque sorte, une « villa Médicis ».Celle-ci s'élève justement de l'autre côté du Jardin d'Essai, sur les hauteurs d'un coteau, tout auprès de la fontaine du Hamma.

C'est la reposante retraite nécessaire à tout recueillement de la pensée, où le silence domine et où les parfums semblent éclater de partout à la fois. La vue est sans pareille, les blanches maisons de la ville voisine, de cette Alger si magnifiquement étincelante, renvoient au soleil ses multiples rayons d'or. Toute la baie méditerranéenne s'étale comme un tapis d'azur, les collines verdoyantes et, derrière celles-ci, les monts neigeux, se dressent comme pour mettre enfin une barrière à tant de beauté étourdissante.

La villa elle-même abonde en souvenirs, c'est un témoin de l'histoire africaine. Un acte de 1715 la mentionne déjà; on l'a restaurée, les terrasses ont été refaites, les auvents réparés. Des tuiles vertes égaient d'espérance la blancheur des façades, les vieilles faïences ont été soigneusement remises aux places primitives; et, sentimental respect, hommage à l'ancienneté des choses, on n'a pas touché aux pieds de vigne centenaire qui grimpent le long des colonnades intérieures.

C'est tout près d'ici que Cervantès et treize de ses compagnons, en février 1577, se réfugièrent dans une grotte, en attendant qu'une frégate vînt favoriser leur fuite. Ils vécurent sept mois dans leur retraite, se cachant le jour, « se procurant à grand'peine des provisions, mais soutenus par l'espérance », comme narre Haëdo. Cette espérance fut vaine; Cervantès et

ses compagnons, dénoncés par celui-là même qui leur portait des vivres, retombèrent dans une captivité plus lourde.

L'ancien soldat de la bataille de Lépante essaya de nouveau, en 1579, de s'évader, mais, trahi par un moine, il fut enfermé, durant cinq mois, dans un cachot noir. L'année suivante, les Pères de l'Ordre de la Merci réussirent, moyennant le versement de cinq cents écus d'or, à lui faire rendre la liberté. De retour dans son pays, Cervantès décida de s'adonner aux lettres et il composa *la Vie d'Alger,* puis *Don Quichotte.*

Il nous suffit de savoir qu'il a, en ce lieu, vécu des heures d'espérance pour que notre souvenir rayonne de joie. Nous revoyons, par la pensée, Cervantès audacieux, valeureux, forgeant mille projets de liberté, soutenu par son idéal, exhortant ses amis, devenant leur âme même, — son âme en qui, déjà, naissait celle de son cher Don Quichotte.

Pour narrer de façon sublime toutes les aventures de ce dernier, il fallait que le futur génial écrivain, lui aussi, vécût sa périlleuse et plus grande aventure. Créateur de héros, il fallait que lui-même le fût d'abord et il le fut, soldat glorieux, prisonnier des Infidèles, le corps chargé de fers, mais l'esprit indompté, vivant des mois entiers en la cité barbaresque, dans un cachot noir, mais ayant, en ces lieux de mystère, de souffrance et d'esclavage, pour splendide soutien, l'épanouissement de son ardente imagination éclairant toute chose de la plus pure et vive lumière.

S'il n'avait pas subi cinq années de captivité sur cette terre algérienne, qui sait si Cervantès aurait écrit son immortel roman? Ainsi, cette terre algérienne se réhabilite miraculeusement de tout ce qu'elle a fait

endurer au plus grand écrivain de l'Espagne; elle est pour quelque chose dans le génie qui enfanta *Don Quichotte*; si bien que la mémoire de Cervantès nous appartient aussi.

Au pied de la retraite où Cervantès et ses compagnons se réfugièrent est le cimetière arabe du Hamma. Il n'est aucun aspect affligeant dans ce lieu où les morts reposent sans cercueil, le visage tourné du côté de la Mecque. L'olivier séculaire étend son ombre sacrée sur les blanches koubbas. Toutes ces nécropoles ont des portiques émaillés. Il y a là des tombes à tonnelles et des stèles élégantes; les tonnelles sont enguirlandées de plantes grimpantes et sur les stèles de marbre sont ciselés des inscriptions et des symboles.

Jadis, ce cimetière était loin de la ville, maintenant il y est compris entre de hautes maisons. Les tramways électriques s'arrêtent devant sa porte, la vie palpite autour de lui, comme si, dans son flot impétueux, elle venait braver la mort.

Le cimetière s'anime du bruit que font tous les vivants, mais il sait qu'étant le suprême asile, il finit par l'emporter; alors il laisse ses sentiers libres à tous les pas. Chaque semaine, le vendredi, les Mauresques y viennent. Sans doute, la prière est leur premier objet, le culte des morts doit dominer dans tous les cœurs; mais c'est en outre ici l'endroit où les visiteuses se rencontrent, se saluent et conversent à loisir.

Elles n'ont pas, les autres jours, la liberté des autres femmes; elles sont, dans leurs maisons, les recluses qui se résignent, mais, en ces lieux, le vendredi, le cimetière leur appartient. Elles sont chez elles, elles sont entre elles, libres sous la protection des morts; les tombes familières sont les amies indulgentes de leur

gaîté. Et c'est un spectacle étrange que ces femmes, drapées dans leur blanc linceul, venant chez les morts, sans doute, pour les pleurer, mais aussi pour le plaisir de se voir et de converser toutes ensemble.

Les tombes sont les amies. N'assistent-elles pas, deux fois par an, à de grandes fêtes pieuses? De tous les coins de l'Algérie, et aussi du Maroc, des musulmans, précédés d'étendards éclatants que surmonte le croissant d'or, viennent en pèlerinage. C'est qu'ici la principale koubba renferme la châsse de Sidi-Mohammed-ben-Abd-er-Rhaman.

Sidi-Mohammed-ben-Abd-er-Rhaman est un saint de l'Islam qui mourut en 1792. En même temps que marabout, il était savant très illustre; il fonda une zaouïa dans sa tribu natale d'Aït-Smaïl, en Kabylie, et vint habiter Alger durant les dernières années de sa vie. Comme il sentait sa fin proche, il retourna dans sa tribu; les hommes de cette dernière lui firent de solennelles funérailles et sa tombe devint l'endroit sacré de la plus fidèle vénération.

Mais les musulmans d'Alger voulaient aussi avoir la garde des précieux restes du saint qui les avait instruits. Ils enlevèrent donc nuitamment son corps de la sépulture d'Aït-Smaïl et l'enterrèrent en grande pompe en ce même Hamma, où, de son vivant, le savant marabout avait pratiqué ses leçons et prêché sa doctrine. Les Kabyles d'Aït-Smaïl se désespéraient du rapt de leurs coreligionnaires d'Alger, quand, se rendant au sépulcre qu'ils croyaient vide et profané, ils y trouvèrent intact le cadavre de leur saint.

C'était le miracle d'amour le plus tendre qui se fût jamais accompli sur la terre. Sidi-Mohammed-ben-Abd-er-Rhaman, durant toute sa vie, avait été la bonté même;

mort, il voulait demeurer indulgent, et, pour n'attrister ni ses fidèles d'Alger, ni ses frères de sa tribu natale, il s'était dédoublé. Il le pouvait bien, lui, l'élu de Dieu, et c'est pourquoi ce prodige fut pieusement accepté par tous. Sidi-Mohammed-ben-Abd-er-Rhaman fut surnommé Bou-Kobreïx, c'est-à-dire l'homme aux deux tombeaux.

Il semble que, par delà la terre qui le recouvre, la bonté du savant s'étende sur ce cimetière calme et souriant comme la grâce des coupoles qui surmontent les blanches koubbas. Cette certitude exalte nos cœurs, tout nous paraît plus beau.

Cette exaltation croît en nous dirigeant vers les coteaux de Mustapha ou, tout à côté, vers le boulevard Bru qui domine toute la mer et toute la ville. L'air se fait le complice de notre extase, il a sans cesse toutes les senteurs de la brise marine, tous les parfums des jardins, tous les aromes des arbres.

L'espace a une ivresse qui pénètre et qui trouble; c'est le charme de cette riante nature qui s'étend sur les coteaux de Mustapha et qui l'a éprouvé en garde une éternelle nostalgie. Partout des villas, toutes enfouies dans des parcs et des jardins, et dont les fenêtres s'ouvrent sur la mer, nulle ville plus qu'Alger n'a d'aussi délicieux environs. C'est la victoire de toutes les couleurs parfumées, des roses, des œillets, des jasmins, des violettes, de tous les arbustes, de toutes les lianes, de toutes les ceintures de fleurs enserrant des bassins d'où les jets d'eau s'élancent pour retomber en cadences de cristal.

Toutes ces richesses éclatent à profusion au jardin du Musée des Antiquités, — où sont des mosaïques, des poteries et des faïences, des statues et des colonnes,

tous les souvenirs des époques romaines et chrétiennes, et aussi des broderies et des étoffes, des tapis et des coffres, des bijoux et des armes, tous les trésors de l'art musulman, — au chemin du Télemly si propice aux rêveuses et lentes promenades, au Palais d'été du Gouverneur général, ancienne demeure du ministre des haras du dey, Mustapha-Khodja-el-Kheil, aujourd'hui transformée plus somptueusement que jamais, avec son entrée en demi-cercle que garnissent des bustes d'anciens gouverneurs, ses salles de réception, sa cour de marbre, ses allées d'arbres et ses bosquets de fleurs, où les fêtes, dans le ruissellement des lumières et le ravissement de la musique, ont le charme inoubliable des splendeurs de l'Orient et la féerique beauté des *Mille et une Nuits*.

De tous ces étincelants jardins, de toute cette masse d'émeraude que forme la verdure des arbres, de toute cette nature de jeunesse et de lumière, il naît un bonheur indéfinissable où il y a de la langueur à la fois et de l'enthousiasme, l'immense besoin de silence pour laisser l'âme dans le vertige de son rêve ensorcelant et l'indicible désir de crier de toute sa voix pour clamer jusqu'au ciel toute la joie que l'on éprouve de toute la grâce exquise des coteaux de Mustapha.

A LA GLOIRE D'ALGER

Maintenant, toute la ville s'est étendue du côté de Mustapha, elle a déchiré le burnous triangulaire qu'elle formait du temps des Turcs, elle grimpe sur les hau-

teurs des verts coteaux, elle s'allonge sur tout le littoral, rejoignant déjà Hussein-Dey qu'elle englobera, comme elle a englobé l'Agha et Mustapha-Inférieur, pour atteindre un jour prochain Maison-Carrée.

Les hautes maisons, les immenses bâtisses croissent avec une hâte fébrile, entraînant toute l'ancienne cité barbaresque dans un luxe et un confort qui fait d'Alger avec ses façades somptueuses, ses riches magasins, ses rues aux tramways électriques et aux multiples automobiles, la sœur des belles villes métropolitaines, la grande ville française par excellence, dont la prospérité quotidienne étonne, étourdit comme un vertige, captive par son labeur le plus actif, exalte par son débordant entrain, fait aimer la vie dans tout ce qu'elle a de plus fécond, l'avenir dans tout ce qu'il a d'espoirs et de richesses.

Toute cette ville neuve, avec ses rues d'Isly et Michelet, ses boulevards, ses nouvelles voies qui s'ouvrent sur ce qu'hier encore était pépinières, promenades ombragées, campagnes d'agrément qui, non contentes de sillonner le littoral, grimpent et envahissent jusqu'à ce qui fut les plus jolis coteaux boisés, renouvelle, d'année en année, tout l'aspect de la ville.

Aux mêmes endroits qui furent les témoins du désastre de Charles-Quint, des tentatives d'évasion de Cervantès, où il y avait des marais, il y a des quartiers resplendissants et sains. Où était la ferme de l'Agha, avec ses oliviers centenaires qui, parfois, servaient de gibets, ses écuries aux cent quatre arcades de trois mètres chacune, avec ses champs de légumes, ses mille moutons et ses quatorze autruches, ce ne sont, à présent, que de belles demeures à la fran-

çaise, qu'enclosent les rues Sadi-Carnot, de la Liberté, Michelet et le boulevard Victor-Hugo.

En face du monument si somptueux et si ouvragé qu'est la nouvelle poste, il y avait un oued qu'enjambaient les arceaux d'un aqueduc. Non loin, dominant la mer, s'élevait le fort Bab-Azoun, et, sur son esplanade, où était un marché pittoresque, il y a, aujourd'hui, un square; les choses ont aussi leur destinée. Faut-il le regretter? Mais non, elles ont subi le développement indispensable à leur nouvel état, un épanouissement qu'elles n'avaient jamais connu auparavant.

En ces endroits, tout pouvait se transformer sans regret du passé, les vieilles pierres ne contenaient aucune âme, nul monument ne se dressait, témoin de siècles d'art, de science ou de gloire. Toutes ces terres ont été assainies, la ville grandissante a fait leur prospérité. Toute cette beauté, entassée et moderne, c'est l'œuvre des architectes, des ouvriers, des artisans; en chantant, ils ont édifié des étages et sculpté des façades.

D'aucuns objecteront sans doute que les maisons ne sont pas d'accord avec la nature algérienne, mais elles le sont avec les mœurs et les habitudes de plus en plus françaises de tous les citadins. Elles correspondent au milieu européen, implanté, vivant de sa vie naturelle sur ces bords africains. Cette transformation d'Alger a sa grandeur, mais l'oubli d'autrefois n'est pas indispensable.

Le savant arabe Elqazwini se plaît à narrer qu'au cours de ses voyages, il rencontra une ville très grande et dont aucun de ses habitants ne put rien lui raconter de sa fondation. Il ajoute que, cinq cents ans après, passant par les mêmes lieux, il ne vit plus qu'une immense

campagne. Comme il demandait des nouvelles de la ville défunte, un paysan s'étonna et répondit : « Jamais nous ne l'avons vue et jamais nos pères ne nous en ont parlé. »

Cinq cents ans après, il y avait la mer à la place de la campagne et comme Elqazwini interrogeait un pêcheur, celui-ci témoigna de sa profonde ignorance. Cinq cents ans encore après, la mer avait disparu. Sur la terre ferme était bâtie une ville florissante. Le savant arabe voulut s'enquérir de son origine. Il lui fut répondu : « Elle se perd dans l'antiquité; nous ignorons depuis quand elle existe et nos pères étaient, à cet égard, dans la même ignorance que nous. »

Il ne faut pas que nous montrions, en cette Alger devenue si splendide, la même méconnaissance du passé que ce citadin, ce paysan ou ce pêcheur. Nous aimons Alger dans ses temps disparus, nous attendons tout, pour elle, de l'avenir.

Alger devient la ville mondiale du bassin méditerranéen. Tous ceux qui l'ont aimée ne se sont pas trompés, ils ont rêvé pour elle les plus radieuses promesses. Déjà, Malherbe entrevoyait pour la France un destin providentiel, lorsqu'il prophétisait dans son ode à Henri IV :

Tantôt, nos navires braves
De la dépouille d'Alger
Viendront les Maures esclaves
A Marseille décharger.
Tantôt, riches de la perte
De Tunis et de Bizerte,
Sur nos bords étaleront
Le coton pris en leurs rives
Que leurs pucelles captives
En nos maisons fileront.

Malherbe pensait selon son temps. Mais le génie généreux de la France a encore dépassé l'idéal du poète, il n'est pas de Maures esclaves ni de pucelles captives. Chacun vit, ici, librement, sous la beauté qui tombe de l'azur ou qui monte de la terre même avec les fleurs. Cette beauté-là, tous les écrivains, tous les artistes l'ont ressentie; tous ont déclaré que l'on pouvait voir, en Orient, beaucoup de villes construites dans le genre d'Alger, — maisons carrées, façades blanchies à la chaux, galeries à terrasses, — mais qu'ils n'en connaissaient pas une qui présentât, comme celle-ci, une masse si imposante de constructions, si serrée et si compacte qu'on la dirait taillée d'un seul bloc, dans une carrière de marbre.

Tous, déjà conquis, même par cette brume de la Méditerranée, qui les caressait, affirmaient-ils, comme un bonheur, ont ressenti une joie indicible aux premières approches de la terre africaine. Tout l'élan de leurs cœurs les porta vers Alger; ils admirèrent le boulevard de la République qu'ils qualifièrent d'immense terrasse longeant le port, soutenue par des arcades élégantes. Tout les ravit; les grands hôtels européens, le quartier français, la ville arabe avec ses petites maisons blanches amoncelées, enchevêtrées les unes dans les autres, séparées par des rues qui ressemblent à des souterrains clairs. Ils s'attendaient à la beauté de l'ancienne cité barbaresque, leur âme était prédisposée à en recevoir l'enchantement d'azur, d'albâtre et d'or, mais tout ce qu'ils voyaient était encore plus splendide que ce qu'ils avaient rêvé : « Féerie inespérée et qui ravit l'esprit, s'écrie Guy de Maupassant, Alger a passé mes attentes! Qu'elle est jolie, la ville de neige, sous l'éblouissante lumière! »

Tous eurent approuvé ces vers où un poète compare Alger à un

> Cygne, auprès de l'Atlas arrêté,
> Qui secoue au soleil son plumage argenté.

Et ces autres, non moins harmonieux et vrais :

> La blanche Alger dormait comme un grand encensoir
> D'argent, qui fume encor après le saint office.

Heureuse, la ville qui trouve, pour la célébrer, des artistes et des poètes! Ceux-là offrent les témoignages de leurs cœurs si sincères, de leur esprit si grand!

Le souvenir du passé a des vibrations qui sont comme un appel à tous les temps, car Alger a eu tous les destins; ceux-ci, comme son soleil, ont été éclatants. Toutes les races l'ont inondée de leur flot victorieux, mais son air est à ce point le sien, sa prospérité est telle, que c'est elle qui a fini par captiver tous ses vainqueurs. Alors, ce sont des peuples neufs qui ont surgi de son sol même, avec l'orgueil de leur naissance, avec toute la force des âmes ardentes et primitives; tous ont eu leur histoire héroïque. Il fallait à la France cette grande gloire qui s'appelle la prise d'Alger.

Maintenant que la brise si pure qui souffle sur cette rive africaine a dilué la fumée des combats, le spectacle est plus pur. Nous pouvons, d'un cœur entier, nous livrer à la contemplation de la chère cité si merveilleuse, nous pouvons laisser nos yeux, tout notre esprit, s'enivrer à l'aspect lumineux d'Alger, la Ville Blanche, nous pouvons nous y plaire : n'est-elle pas tournée vers l'Orient, c'est-à-dire vers le soleil et vers la joie?

Toutes les beautés sont dans sa beauté, — et comme nous comprenons que la légende veuille que les compagnons d'Hercule, las d'avoir rempli le monde du bruit de leurs exploits, après avoir parcouru toutes les terres et connu tous les pays qu'aimaient pourtant leur héros et leurs dieux, aient décidé de limiter leur course dans cet Icosium qui devait devenir Alger, de borner leur horizon à ce ciel, à cette baie, à ces montagnes!

Ils étaient certains qu'il n'y avait au monde, eux qui avaient visité le monde, aucun endroit comparable à cet endroit. Leur opinion est souveraine pour toute éternité : il suffit de regarder pour en être inébranlablement persuadé. La Ville Blanche le sait assez : elle s'offre à tous les yeux comme une reine assise au bord de l'eau et les yeux enchantés la contemplent sans jamais se lasser.

IV

LA RÉSURRECTION DE L'ANTIQUITÉ

UN SECRET DE LA MORT

Nous allons gravir la côte qui mène au tombeau de la Chrétienne. La route est rocailleuse et souvent crevassée, la terre sèche se soulève en poussière et les sinuosités découvrent sans cesse des hauteurs à franchir. Le chemin ne conduit qu'au point culminant de la colline; il est délaissé comme le tombeau et l'on croirait, par un sentier ravagé, monter vers plus de ruines et plus de désolation, si les terres, admirablement cultivées et prospères des alentours, ne formaient le contraste le plus étrange avec cette aridité.

C'est le lieu de la mort et de l'éternel silence, cependant qu'autour de nous la vie superbe se dore avec les blés et que les laboureurs font retentir les airs de leurs chansons si gaies. Ceux-là sont accoutumés au spectacle de l'énorme tombeau, l'habitude enlève toute mélancolie. Pourquoi s'attristeraient-ils devant le funèbre monument, alors que leur patient effort fait de ces terrains abrupts des champs de céréales, de vigne, d'arbres fruitiers?

Des flancs de la colline, il semble qu'il passe dans les tiges, les branches et les bourgeons, l'ardente sève qui fera les blés plus mûrs, les raisins plus gonflés et

les figues plus belles. Toute la terre est dans une divine gestation. Les vignes grimpent jusqu'au plateau où la Chrétienne fut jadis ensevelie. La vie s'arrête, par respect, au seuil de ce plateau qu'elle abandonne aux ronces, aux herbes sauvages, car, seules, les épines et les plantes mauvaises conviennent à ce tombeau qui gît comme une masse effritée; c'est le triste entourage qui garde les souvenirs ensevelis.

Mais ici, encore, malgré tout, la vie triomphe de la mort. Les oiseaux chantent sur les colonnes brisées et des chèvres broutent les herbes qui poussent entre les pierres. Le soleil darde ses rayons, mais le vent qui souffle a toujours une printanière haleine.

Un calme immense est sur ces hauteurs de la colline. Nos yeux sont conquis par le vaste spectacle qui se déroule : c'est la plaine de la Mitidja occidentale que des montagnes bordent au sud; c'est, vers la mer, une succession de mamelons cultivés et verdoyants de vigne, c'est la mer elle-même, et, de l'autre côté, le mont Chenoua, masse énorme se détachant, sombre, sur le ciel clair.

C'est un étrange monument que ce tombeau. La base est carrée et supporte un tambour cylindrique que couronne un cône à gradins. De la base carrée, on découvre encore, devant l'entrée du tombeau, le parterre de pierre; la terre a enseveli le reste. Le tambour cylindrique comporte 64 mètres de diamètre; l'édifice a plus de 30 mètres de hauteur et devait en avoir une quarantaine à son origine. De ses parois en pierres de taille et de ses soixante colonnes, il ne reste plus que des fragments. De gros blocs se sont éboulés, des chapiteaux à volutes gisent à terre et les pierres qui forment le cône à gradins se détachent et glissent sur le sol.

Tel qu'il est, le tombeau n'apparaît plus que comme un entassement de pierres entre lesquelles croissent des herbes, un amas sans beauté, mais tellement immense et formidable qu'il devient beau de son énormité même. Ne se dresse-t-il pas dans un décor majestueux? La splendeur qui l'environne exalte sa majesté sombre. Le tombeau s'aperçoit de la plaine, de la mer, de la montagne; il se dresse, gigantesque et grandiose, il règne sur tous les alentours et c'est, sur sa hauteur, de sa masse même, lourde comme une pyramide égyptienne, qu'il tire son caractère imposant et solennel.

Nous nous frayons un chemin à travers les ronces, nous faisons le tour du monument. De fausses portes en forme de trapèze et aux moulures dessinées en croix se dressent contre les parois de pierre, aux quatre points cardinaux; elles étaient, par leur grandeur majestueuse et leur caractère trompeur, destinées à rendre le tombeau inviolable.

L'une d'elles, celle qui regardait la plaine et qui était opposée à celle qui s'érigeait devant la mer, a été jadis arrachée de sa paroi; elle s'étendait, non loin, face contre terre, comme un cadavre de pierre, et cette masse, sombrée ainsi, décelait on ne savait quel profond sentiment douloureux.

Les charitables mains des archéologues l'ont relevée récemment; mais, dans son ancienne chute, elle laissa comme une blessure sur le flanc du tombeau, ce qui n'empêcha pas ce dernier de demeurer impénétrable. Il resta fermé durant de longs siècles, il fallut les efforts laborieux et patients de deux savants, Berbrugger et Mac Carthy, en 1865 et 1866, pour forcer son mystère et parcourir son labyrinthe. Aujourd'hui, grâce à ces travaux, nous pouvons facilement entrer

dans le mausolée si longtemps énigmatique, et pour nous éclairer dans la nuit du sépulcre, une femme kabyle, dont le gourbi avoisine le tombeau, nous prête une bougie.

L'entrée est au-dessous de la fausse porte de l'est, elle est étroite et basse. Un petit couloir conduit à un caveau voûté où sont rudimentairement sculptés un lion et une lionne; puis, c'est un autre couloir au plafond plus élevé, un escalier de sept marches et une galerie haute et large, longue de 150 mètres. Cette galerie fait presque le tour du monument; autrefois, elle dut être éclairée par des lampes placées dans de petites niches, car les traces de fumée s'aperçoivent encore.

Puis, c'est un troisième couloir qui conduit à une sorte de chambre en forme de voûte, petite salle qui semble n'être qu'un vestibule et qui donne accès à un nouveau couloir menant à un dernier caveau. Là, trois niches devaient servir à contenir des urnes cinéraires, mais rien n'a jamais été trouvé : ainsi, le tombeau violé garde éternellement sa lancinante énigme.

Nous errons dans la galerie, les caveaux et les couloirs. Nos pas résonnent sur les larges dalles; surtout lorsque nous nous baissons pour franchir une porte, il semble que nos épaules s'alourdissent de tout le poids du monument énorme. Si la flamme vacillante de notre bougie venait à s'éteindre, nous aurions la sensation d'être ensevelis, vivants, dans ce labyrinthe, jadis barré de dalles. Il nous semble que nous sommes devenus des profanateurs; nous violons, en effet, la nuit qui convient à la mort, nous troublons le silence des chambres funéraires.

Quelle étrange curiosité nous a poussés dans ce

sépulcre! Mais d'autres que nous sont déjà venus, ils se sont plu à inscrire leurs noms sur les murs de pierre, comme si, d'être passés par là, ils en appelaient à l'éternité même. Nous lisons quelques-uns de ces noms; deux d'entre eux sont d'un homme et d'une femme, de fiancés ou d'amoureux, comme si la passion qui les unissait avait besoin, pour plus d'ivresse et de langueur, du trouble de la mort et du mystère de ce tombeau.

Ces fiancés, ces amoureux ne se sont pas souciés de ces ombres funéraires que troue la flamme de notre bougie, ils avaient le soleil dans leur cœur et ce mausolée devint, pour leurs mains qui s'étreignaient dans le serment de leurs aveux, le complice offrant son asile, vainqueur des injures des hommes et du temps. L'effroi du labyrinthe s'atténue, nous avons parcouru le secret de son dédale, nos yeux se sont déjà accoutumés à l'obscurité funèbre.

Il n'est, dans ces caveaux, que la nudité des murs, et nous, nous voudrions voir mille choses, des choses impossibles. Notre désir se heurte et se brise contre les larges dalles. Nous regardons encore les traces de fumées qu'ont laissées les lampes jadis placées dans les petites niches et aussi les trois niches qui servaient à contenir des urnes cinéraires, car la galerie, les couloirs et les caveaux nous sont maintenant familiers.

Mais des urnes cinéraires ont-elles jamais été déposées là? Si les lampes n'avaient jamais brûlé pour la mémoire de quelque mort! Parce que nous avions violé le lourd tombeau, nous nous imaginions avoir percé sa lancinante énigme et voici que la misère de notre ignorance humilie tout notre orgueil. Nous ne

saurons pas plus que ceux qui nous ont devancés dans ce noir labyrinthe.

Le mausolée garde jalousement son mystère, nous ne pénétrerons aucun secret; jamais nous ne pourrons dire si c'était une plate-forme destinée à brûler les morts ou bien une chapelle vouée aux cérémonies funèbres que cet avant-corps qui se trouve à l'entrée même du tombeau; nous ne pourrons jamais dire, non plus, pourquoi cette entrée est si petite qu'elle contraste bizarrement avec la majesté des quatre fausses portes de pierre entourant l'édifice.

Était-ce pour dérouter les profanateurs ou bien était-ce pour rester le plus possible fidèle aux coutumes africaines qui veulent que les tombes ne soient qu'un amoncellement de pierres sur le défunt? Toutes les conjectures sont permises. Les niches elles-mêmes, destinées aux urnes cinéraires, ne sont-elles pas trop exiguës? Nous avons supposé que des urnes ne furent jamais déposées là; le doute, maintenant, devient une certitude.

Alors, une obsession martèle notre esprit. Où sont les morts de ce tombeau? Notre pensée en a la délirante hantise. Est-ce que ce sépulcre va continuer à garder plus longtemps son énigme? Si l'avant-corps qui est à l'entrée du tombeau ne servait pas à des incinérations, si les trois niches n'abritaient pas des urnes, alors il faudrait penser qu'encore des sarcophages sont ensevelis sous les dalles que nous foulons ou bien sont recélés dans les flancs mêmes du monument. Si cela était vrai, si, grâce à de nouvelles fouilles, des reines et des rois allaient, après tant de siècles, surgir de leurs cercueils! Enfin serait percé le mystère de ce tombeau! Nous parlerions à ces reines, à ces rois!

Sans doute, nous avons le témoignage de Pomponius Mela qui vivait au premier siècle après Jésus-Christ et qui déclare que cet édifice est *monumentum commune regiæ gentis,* c'est-à-dire « le tombeau commun de la famille royale », et nous inclinons à penser que ce mausolée, si orgueilleux par ses soixante colonnes et sa masse imposante, ne peut avoir été construit que par Juba II, ce roi berbère qui se prétendait issu de Syphax, fils d'Hercule et de Tingis, veuve d'Antée. Un si grandiose monument était digne d'un tel souverain qui fut épris de tous les arts de son époque, digne aussi de sa femme Cléopâtre Séléné et de leur fils unique, Ptolémée, prince efféminé et voluptueux, dernier roi de Mauritanie.

Mais, tout cela, aussi, n'est que conjecture! Nous ne savons rien, en vérité. Est-ce, par hasard, la légende qui serait exacte? Ce sépulcre, en effet, a aussi ses merveilleux récits; l'imagination des hommes supplée aux doutes de l'histoire.

Or, ceci se passe en des temps très anciens. C'était en 710. Le comte Julien était gouverneur de l'Andalousie, alors sous la domination de Roderic, roi des Wisigoths. Le comte Julien avait une fille d'une grande beauté, Florinde. Roderic s'éprit d'elle et la viola. Pour se venger, le gouverneur de l'Andalousie livra l'Espagne aux Maures. Florinde, la belle chrétienne, s'enfuit sur la terre africaine, elle crut trouver le repos dans la mort, cette crête du Sahel devint son funèbre lit, les croix des fausses portes indiquent quel fut son Dieu! mais combien fut troublé le sommeil de Florinde!

La légende est capricieuse, elle agrandit, sans cesse, son chimérique domaine. Voici qu'on affirma que l'énorme monument contenait de fabuleux trésors sous

la garde de la fée Halloula, qu'un berger des alentours s'étant aperçu qu'une de ses vaches disparaissait la nuit, pour reparaître le jour, la suivit et la vit s'enfoncer dans le tombeau; que, le lendemain soir, il s'accrocha à sa queue et pénétra ainsi dans l'étrange mausolée, pour en ressortir, à l'aube naissante, le plus riche de la contrée.

Voici qu'on affirma aussi que, sous le pachalik de Salah-Raïs, vers 1554, Belkassem, natif de la Mitidja d'où s'aperçoit le tombeau de la Chrétienne, captif en Espagne d'un vieil alchimiste, découvreur de trésors, ne dut sa liberté qu'à la condition, de retour dans son pays, d'aller au sépulcre où dormait Florinde, de se tourner vers l'Orient, d'allumer un brasier et de brûler certain papier magique. Belkassem agit ainsi.

Alors, le sépulcre s'entr'ouvrit du côté nord et laissa échapper comme une lave de pièces d'or qui s'envolèrent, vers l'Espagne, chez le vieil alchimiste. L'ancien captif lança son burnous pour en retenir quelques-unes, mais le papier avait cessé de brûler, le charme était rompu, le mausolée se referma de lui-même. Belkassem ébruita la fantastique aventure. Le pacha Salah-Raïs voulut alors s'emparer des trésors du tombeau, il fit canonner ce dernier; cette brèche, que nous voyons au-dessus de la fausse porte de l'est, atteste seulement l'impuissance des boulets du pacha.

Salah-Raïs ordonna à ses captifs chrétiens de démolir le monument, mais aux premiers coups de pioche, une femme, vêtue de blanc, la Chrétienne, dont on voulait raser la suprême demeure, parut au sommet du sépulcre, étendit les bras vers le lac — aujourd'hui desséché — qui était au pied du mont et qu'elle alimentait, disait-on, de ses pleurs, et appela à son secours la

fée Halloula. Au même instant, du lac, s'envolèrent d'énormes moustiques qui mirent en fuite tous les démolisseurs.

Voici qu'on affirma encore, c'était en 1773, qu'un sorcier marocain avait réussi à extraire des doublons du mausolée. Le pacha Baba-Mohammed-ben-Atsman voulut, à son tour, renouveler l'exploit de son prédécesseur Salah-Raïs, mais ses boulets s'écrasèrent sur le tombeau et ne firent qu'en écorner les pierres de taille de revêtement. Celles-ci étaient assujetties par des tenons de plomb. Baba-Mohammed-ben-Atsman se saisit de ces tenons pour en faire des balles, et les pierres déliées tombèrent sur le sol; elles y sont encore.

Florinde, qui ne fûtes pas, de votre vivant, respectée par le roi Roderic, qui ne le fûtes pas plus dans la mort par les pachas d'Afrique, êtes-vous vraiment enterrée sur cette colline, avec les bijoux, les pierres précieuses et les colliers qui paraient votre jeune beauté? Tombeau de la Chrétienne, renfermes-tu une chrétienne? Partirons-nous de cette funèbre montagne sans rien savoir à jamais? Sépulcre, ton énigme sera donc éternelle? Nos pas seuls résonnent dans ta galerie, tes couloirs et tes salles; notre curiosité est aussi impuissante que les boulets de Salah-Raïs et que ceux de Baba-Mohammed-ben-Atsman!

Chrétienne, ou bien grand roi Juba, qui que vous soyez qui dormez dans ce sépulcre, nous ne venons pas pour nous emparer des richesses qui vous ont suivis dans la nuit du néant comme pour témoigner, par delà la vie, que, toujours, vous fûtes fortunés; nous sommes ici pour apprendre le mystère qui pèse sur vous comme une seconde mort, qui pénètre mainte-

nant dans nos âmes pour y étendre ses glaciales ténèbres et son effroi.

Jamais, jamais, nous ne saurons! La flamme de la bougie tremble, aussi pâle que les feux follets qui vacillent dans les cimetières. Si ce lourd monument allait s'écraser sur nous pour nous punir d'avoir voulu apprendre son secret séculaire, si le dédale dans lequel nous errons était sans issue et sans fin, si nous devenions les prisonniers du mystérieux tombeau!

Nous protégeons du creux de notre main la flamme de la bougie; nos pas dans ce sépulcre ont, à présent, le plus lugubre écho. Nous marchons. Quelle macabre sensation nous accable! Il nous semble que la mort elle-même, à cette heure, ne veut pas de nous et qu'elle nous pousse par les épaules, hors de son habitation, comme on chasse des profanateurs. Mais une tache de clarté s'étend sur le noir labyrinthe, c'est la vie, la vie avec sa bienfaisante lumière. Nous respirons enfin à l'aise, nos paupières palpitent au jour; nous sommes pourtant encore émus, sans deviner si c'est d'avoir vécu dans un tombeau ou de revoir le soleil.

LA COLLINE DES TEMPLES

Tipasa! Ce nom a souvent bercé notre mémoire de sa douceur gracieuse! Tipasa, avec ses trois petites collines s'avançant sur la mer, ses églises, ses tombes, sa campagne riche, comme aujourd'hui, de vignes et d'oliviers!

Nous savons, d'après un manuscrit qui est à la Bibliothèque nationale, à Paris, et dont l'auteur est un

Tipasien du début du cinquième siècle de notre ère, que la petite colline centrale fut le berceau de l'antique ville. Elle était peuplée de monuments religieux; on l'appelait pieusement, poétiquement, la colline des Temples.

Les barbares et la mer furieuse ont dévasté jusqu'aux murs des sanctuaires, l'herbe a recouvert les emplacements des édifices, mais la colline garde un charme ineffable par les souvenirs que rappellent ses fragments de colonne ou de corniche placés tout autour du promontoire sur lequel on a construit un phare. Nous traversons le village actuel. Tipasa ne vit que du renom de sa grandeur passée, c'est un humble et blanc village qu'alimente seulement la curiosité justifiée des touristes. A peine quelques pêcheurs vivent-ils sur la plage, et ce ne sont que de pauvres barques qu'abrite son petit port.

Il n'est, semble-t-il, pour l'antique ville romaine, aucun espoir de résurrection, la mort triomphe avec les ruines, la dévastation des trois collines engendre une indicible mélancolie. Là, vécurent vingt mille habitants du commerce incessant de leur port. Tipasa était animée et très riche; l'empereur Claude, quarante ans après Jésus-Christ, lui accordait le droit latin; Tipasa débordait de sa colline sur les collines voisines. Aujourd'hui, son berceau primitif suffirait à contenir toutes ses maisons, mais son nom glorieux demeure aussi doux, aussi grand; Tipasa vit ensevelie dans le somptueux décor de sa nature.

Nous gravissons, sur la colline des Temples, le chemin qui mène au phare. De là, nous découvrons toute la magnificence du paysage : toujours la Méditerranée, la mer amie, encerclée par les bords de la coupole

incandescente que forme le ciel, et dont les vagues, se heurtant aux rochers innombrables, s'engouffrant dans les criques, ont une chanson qu'on n'entend nulle part ailleurs; la mer Méditerranée et ses côtes découpées, rougeâtres et minces, ses îlots aux tranchantes arêtes, ses parfums d'algue et ses reflets si nombreux qu'on dirait les reflets assemblés de toutes les pierres précieuses.

De l'autre côté, dans la profondeur des terres, l'Atlas, les montagnes royales aux cimes violacées, et, plus près, les collines du Sahel harmonieuses comme leur nom et gracieuses comme les ondulations de leurs verdures. A l'ouest, la montagne du Chenoua qui protège la ville et le port contre les vents et qui barre l'horizon de toute la majesté hiératique de sa ligne architecturale, la montagne rose ainsi que le marbre qu'elle porte dans ses flancs et qui, dans les palpitations de l'aube et les incendies du soir, s'éveille comme une vierge rougissante et meurt en un flamboiement de pourpre. Elle est aussi la montagne sombre dans la clarté des nuits, qui cache jalousement derrière elle les blancheurs de Cherchell. Orgueilleuse de sa masse géante, elle se dressait devant le roi Juba pour l'empêcher d'avoir la vue importune du tombeau de la Chrétienne, — sépulcre que, d'après une autre légende, il aurait fait construire pour lui-même.

L'air a des limpidités aussi douces que celles de la mer. A l'est, les ruines de la basilique de Sainte-Salsa, et les tragiques ondulations que forme le sol, à cause des pierres sépulcrales déplacées et des tombes entr'ouvertes, se dessinent implacablement dans la lumière et dans les ombres. Des cercueils de granit gisent sur la terre ingrate, ils sont veufs de leurs cadavres et ne

contiennent plus que des eaux de pluie. Des bêtes de somme viennent y boire, tandis que l'on entend les aboiements des chiens et que l'on aperçoit les voiles éclatants qui recouvrent les femmes de la tribu arabe voisine.

Oh! rêver sur la colline des Temples, fondre son âme dans le souvenir des villes mortes et la faire surgir dans la contemplation de ce paysage que parfument les flots et que le soleil embrase! Tipasa! Tipasa! lieu de pèlerinage cher au cœur des poètes, promontoire sacré de l'évêque Alexandre, sanctuaire de tendresse où se baignait la foi de sainte Salsa, foyer de grâce où s'exaltait sa divine croyance!

Nous nous rappelons. Le règne du Christ imprégna ces collines d'une telle ferveur que le silence lui-même est ici religieux. L'empereur persécuta en vain cette antique ville; l'huile sainte fut répandue à terre et l'hostie jetée aux chiens. Firmus, le roi barbare, l'assiégea, mais pour avoir, cœur impie, frappé du fer de sa lance le tombeau de sainte Salsa, il vit s'éteindre les cierges qu'il avait allumés et son armée détruite.

Huméric, roi des Vandales, mit le comble aux plus affreux tourments. Toute la ville, alors, décida de s'enfuir en Espagne, seulement les vaisseaux n'étaient pas assez nombreux, et des habitants restèrent sur le rivage. On les assembla sur la place publique, on voulut les faire abjurer, mais le Christ vivait trop au cœur de ces persécutés pour que fût possible le moindre renoncement.

Alors, le roi Huméric ordonna de faire couper la langue et la main droite à ces chrétiens, mais le Saint-Esprit assista ces malheureux, ils continuèrent à parler, « ils parlent encore aujourd'hui comme ils parlaient

auparavant », raconte un écrivain du temps. « Et si l'on ne veut pas me croire, que l'on aille à Constantinople et l'on verra l'un d'entre eux, le sous-diacre Reparatus, qui s'exprime parfaitement et sans la moindre peine. Pour cette raison, il jouit de grands égards dans le palais de l'empereur Zénon, et l'impératrice, surtout, le traite avec respect. »

La même puissance merveilleuse qui avait fait s'éteindre les cierges de Firmus rendait vaine la barbarie d'Huméric. Après le miracle des flammes éteintes, le miracle des langues coupées!

Tipasa, terre surprenante et fertile en actions de grâce! Ne voyons-nous pas, à la partie orientale de la ville, l'endroit même d'où le corps de sainte Salsa, « précieuse perle du Christ », fut retiré? Salsa était belle et riche, sa famille était l'une des plus considérables de la cité pieuse; elle était toute jeune, mais déjà la foi exaltait sa quatorzième année. Or, ses parents conservaient encore le culte des idoles. C'était sous le règne de Constantin, au premier tiers du quatrième siècle.

Sur la colline des Temples se dressait l'édifice à l'adoration du dragon de bronze à tête dorée. Salsa fut conduite par les siens à une fête païenne, mais son cœur était vibrant de révolte et d'indignation. Comme la cérémonie prenait fin dans l'ivresse de tous, Salsa s'approcha de l'idole abhorrée et en brisa la tête qu'elle jeta dans la mer. Elle avait ainsi vengé son Dieu; cela ne suffisait pas, elle voulait précipiter dans les flots l'idole même, et elle le fit; mais l'idole, en tombant, produisit un tel bruit que l'alarme fut donnée.

Salsa était prête à tous les supplices; sa jeunesse connut l'emportement des lapidations, la foule piétina

son corps. On voulut l'expiation plus cruelle encore, Salsa fut engloutie dans l'onde afin qu'elle fût à jamais privée de sépulture. Mais la mer maternelle recueillit pieusement la vierge, la berça parmi ses algues, puis, doucement, la poussa jusqu'au milieu du port.

Là, Saturnius, marin venant de Gaule, ne pouvait jeter l'ancre. Un songe lui révéla qu'il ne le ferait qu'après avoir sauvé le cadavre de la martyre. Le marin voulut demeurer rebelle à ce céleste avertissement, mais la tempête s'éleva et dura tant que Saturnius n'obéît à la voix de son rêve. La mer redevint calme, il fut permis à Saturnius de jeter l'ancre, puisqu'il avait sauvé « du sein des flots cette précieuse perle du Christ ».

L'endroit où nous sommes est peut-être celui d'où Salsa fut précipitée dans l'eau; le vieux port romain où la mer clémente l'abrita est devant nos yeux; c'est un simple havre que protègent deux îlots que surmontait un mur, et que borde une côte escarpée. Juste au-dessus est la place où Salsa fut ensevelie et aussi celle où fut édifiée la basilique dont les ruines portent encore son nom. « C'est ici que repose la martyre Salsa, toujours plus douce que le nectar, qui a mérité d'habiter toujours au ciel, en pleine béatitude », déclarait une inscription en vers.

Mais le corps sanctifié de la jeune vierge n'y a jamais été retrouvé. Fut-il, comme le plus vénéré et le plus cher trésor, emporté en Espagne par des Tipasiens fuyant les persécutions du roi Huméric ou bien les ossements en ont-il été dispersés par ceux-là mêmes qui brisèrent rageusement son sarcophage? Nul ne le saura jamais.

Cette colline est aussi mystérieuse que celle qui sup-

porte, non loin, le tombeau de la Chrétienne; de la basilique de Sainte-Salsa, il demeure encore quelques ruines de murailles, la porte d'entrée et les deux escaliers voisins qui conduisaient à des tribunes, une voûte, la mosaïque de la nef, des colonnes et des piliers.

Ces pierres sont sacrées et aussi celles qui sont du côté de l'ouest, des anciens remparts, des tombes, de la grande église avec son baptistère et sa piscine, celles encore de l'église, « travail glorieux » et « noble ouvrage » dont l'édification devait faire « vivre le nom de l'évêque Alexandre triomphant à travers les siècles ». Malheureusement nulle autorité n'a arrêté, nulle loi n'a puni les maudits profanateurs qui en emportèrent pour construire une bordure ou un mur de leurs maisons.

Mais un homme s'est dressé dont le geste fut rédempteur. Son nom doit être louangeusement cité : c'est celui de M. Trémeaux. Si, entre autres, l'amphithéâtre et le château d'eau à la colonnade en forme d'hémicycle, si des sarcophages comme ceux des Époux, du Bon Pasteur et des Quatre Saisons, si des moulins à huile, de grandes amphores et des bas-reliefs ont été préservés, on le doit à ses intelligents efforts. Son parc est un musée; ainsi, notre tristesse de tout voir dévaster a sa consolation.

Nous nous attardons plus volontiers sur la colline des Temples, nous allons à son extrémité; on l'a dallée en forme de terrasse que bornent des fragments de chapiteaux ou de corniches et aussi des inscriptions de pierre, des stèles, des sculptures brisées. Le phare domine la pente abrupte qui, rocheuse, s'engouffre dans la mer, et, tout près de lui, se dresse un fragment de large colonne, ruine de marbre dont on a fait un

cadran solaire qu'emprisonne un entourage de métal, peint en noir, tel qu'en un cimetière.

Ce deuil s'est sans doute imposé comme une chose naturelle, car, dans la beauté même du paysage, flotte et s'épanouit l'idée de la mort; des fosses furent, en effet, jadis, creusées dans le roc, les criques abritent des tombes et la colline des Temples est aussi la colline des grottes funéraires. Jusque dans la mer, tout près du port actuel, un monument en pierre de taille se dresse, énorme et sombre; les vagues ont dû ronger sa base, il s'incline comme s'il allait sombrer; on l'appelle le Tombeau penché.

Sa masse se reflète dans la limpidité des flots, projetant comme une ombre pensive, — la méditation du séculaire sépulcre noir sur la Méditerranée amoureuse et sereine, tandis qu'en face de lui les barques des pêcheurs se balancent légèrement et que des enfants aux jambes nues s'amusent sur la plage. La sévérité de ce tombeau flottant contraste avec la blancheur de la maison de la douane qui lui fait vis-à-vis de l'autre côté du port.

Cette maison gracieuse, que l'on voit de très loin sur la route, est la plus riante tache d'albâtre sur la draperie de verdure étendue sur la colline des Temples. La petite douane et le port minuscule dans cet encadrement de rêve printanier et de souvenirs anciens : cela semble le plus charmant anachronisme. Mais souvenons-nous que Tipasa eut jadis un commerce prospère; la partie occidentale de la Mitidja, sans doute, aussi, la vallée orientale du Chélif trouvèrent en elle le débouché propice. Par ses communications, on pouvait atteindre, dans l'intérieur des terres, les plaines et les hauts plateaux, la grande

route conduisait par l'est à Alger, par l'ouest à Cherchell.

Toutes les communications demeurent encore. Bien qu'il nous ait semblé, en arrivant ici, que, pour cette antique ville romaine, il n'était aucun espoir de résurrection et que la mort triomphait avec les ruines, si le trafic allait reprendre son essor d'autrefois, si Tipasa allait se repeupler, si nous avions été mauvais prophète!

Étrange versatilité de l'enthousiasme aimant qu'inspirent ces lieux! Maintenant, il nous paraît impossible que cette cité, que Rome rendit riche et qui, auparavant, était un comptoir phénicien, ne retrouve pas sa première splendeur. Le pays qui l'entoure n'est-il pas d'une prodigieuse fertilité?

LA VILLE FASTUEUSE D'UN GRAND ROI

C'est une position heureuse qu'occupe Cherchell, l'antique Césarée, qui, devant nous, dresse sa porte défensive et ses remparts.

Mais, avant, à notre gauche, s'étend encore le cirque où la vierge Marcienne endura son martyre. C'était en 305, sous le règne persécuteur de Dioclétien. Marcienne était née à Rusuccuru, aujourd'hui Tigzirt, non loin de Dellys, à l'est d'Alger. A l'éclat de sa naissance, elle joignait celui de sa jeunesse et de sa beauté; son enfance subit certainement l'influence de la communauté religieuse dont Tigzirt était le centre; Marcienne, en renonçant à toute voie terrestre, se promit à Dieu.

Désormais, elle se consacra à la prière. Comme elle vivait à Césarée, elle entendit les rumeurs de la ville : tout un peuple en liesse chantait et se pressait au cirque, où déjà retentissaient les cris des victimes qu'on immolait. Marcienne suivit la foule, son cœur s'exaltait dans son indignation.

Or, devant le cirque, sans doute sur la route où nous sommes, se trouvait une place publique, au milieu de laquelle était une fontaine qu'ornait la statue de la déesse Diane. La vue de l'idole païenne aviva le zèle chrétien de la jeune fille et Marcienne frappa la déesse dont la tête fut abattue. Salsa s'en prenait de même à la statue du dragon de bronze à tête dorée et la décapitait aussi. Les idolâtres avaient lapidé Salsa et jeté son corps à la mer; ils s'emportèrent de même contre Marcienne et la traînèrent devant le premier magistrat. Celui-ci livra la jeune vierge au plaisir des gladiateurs, mais Dieu épargna Marcienne de toute atteinte honteuse. Chaque fois que les gladiateurs voulaient s'approcher d'elle, un mur s'interposait entre eux et la martyre.

Alors il fut décidé que Marcienne serait vouée aux bêtes féroces. On l'attacha à un pieu au milieu de l'arène, un lion bondit sur elle. Déjà, ses pattes étaient sur la poitrine de la chaste victime, lorsqu'il eut pitié, dit la légende, et il se retira sans lui faire aucun mal. Le peuple, stupéfait, demanda grâce, mais des juifs, ayant à leur tête le chef de la synagogue, insistèrent pour que le châtiment eût son entière exécution.

Un taureau est lancé contre Marcienne, la martyre a le sein déchiré d'un coup de corne. On l'éloigne de l'arène, et, lorsque son sang a cessé de couler, on l'attache au pieu de nouveau. Cette fois, c'en est fait de

la jeune chrétienne : elle est la proie d'un léopard. L'âme de Marcienne monte au ciel, tandis qu'un incendie, au même instant, détruit la maison du chef de la synagogue, maison qui, dans la suite, retombe en ruines chaque fois qu'on veut la reconstruire.

Ce littoral méditerranéen d'Afrique a sa grandeur héroïque dans l'histoire de l'Église. Cette histoire, en ce lieu de souffrance, s'impose par son seul souvenir au plus incrédule esprit. Il semble que nous entendions les rumeurs de la foule païenne; les spectateurs s'entassent dans le cirque, ce qui se déroule effrayamment dans l'arène sanglante se nomme jeu public! Mais on dirait que la terre elle-même a honte de l'ignominie de ces amusements, elle appelle l'effondrement, le silence et les ruines.

Ce qui fut autrefois la bruyante enceinte où se plaisait la populace est maintenant la propriété d'un paisible jardinier, on y accède par un court chemin bordé de roseaux, de grenadiers et de figuiers; des tas de fumier gisent çà et là. On a fait des marches dans la terre, gravissons-les; nous sommes dans un champ de haricots, entre les rangées desquels s'élèvent des épis de maïs. Puis, nous voici sur un petit plateau, au centre duquel, un peu au-dessus du sol, on voit un fragment de colonne.

Les gradins se sont presque tous écroulés, il n'en subsiste plus que quelques pierres qui permettent encore de constater quelle était la grandeur de l'arène. Que les temps ont changé! On ne fait aujourd'hui, dans cette enceinte, que du fourrage; des oliviers, des grenadiers y poussent également. Au milieu de l'arène est un figuier aux branchages épais. Sainte Marcienne, il a remplacé le pieu où vous fûtes attachée. A gauche,

est une voûte assez basse, c'est de là qu'on dut lancer les bêtes féroces sur la martyre.

Mais l'herbe, à présent, envahit toutes les ruines. Entre les pierres qui demeurent encore des gradins détruits, poussent également des absinthes, des amandiers, des grenadiers, des seringas et des figuiers de Barbarie. Quand les arbres sont en fleur, il doit sembler que c'est une sorte de rédemption de la nature, en mémoire de la chaste chrétienne qui mourut si jeune et si belle. Ce silence qui s'épanouit dans le délabrement solennel de ce cirque est un pieux recueillement.

Marcienne, Marcienne, votre pure image flotte dans la limpidité de cet azur! Ces montagnes qui surplombaient l'arène, — l'une, aujourd'hui, dont les arbres aux troncs élancés et droits laissent passer le soleil entre eux; l'autre, presque nue, sur laquelle paissent des troupeaux, — gardent encore on ne sait quelle majesté pensive : Marcienne, c'est qu'au temps où régnait Dioclétien et durant la dixième persécution de l'Église, elles ont vu votre âme monter au ciel. Toute cette nature auguste est l'autel qui s'érige en votre honneur; à travers les siècles, vous demeurez souveraine en ces lieux par le droit de votre jeunesse si sauvagement immolée, par la conquête impérissable de votre martyre.

Ces rivages sont sacrés par toutes les religions. Ce Nord africain, qui fut le champ de bataille et de fortune de maintes races victorieuses, fut aussi celui des épreuves et des gloires de tous les dieux. Ici, c'est le rappel du paganisme agonisant, en lutte avec le christianisme que vivifie le sang même de ses martyrs. Là, de l'autre côté de la route, sur la hauteur qui domine

la Méditerranée et d'où l'on voit le phare et le port de Cherchell, c'est le souvenir de Mahomet qui s'érige dans la blancheur d'un marabout : celui de Sidi-Braham-ben-Sidi-Mohammed-el-R'Obrini. Le saint musulman, près de la sainte chrétienne! Il faut dans ce pays s'accoutumer à de tels rapprochements : l'histoire de ces régions est une leçon de tolérance.

Si le cirque où sainte Marcienne endura son supplice n'est pas pour les fidèles un but de pèlerinage, le marabout de Sidi-Braham est, au contraire, très fréquenté. On y accède par un chemin escarpé, presque en ligne droite sur la mer. Un petit mur rectangulaire enclôt le marabout; aux extrémités se dressent deux mausolées carrés que des coupoles surmontent. C'est là que, parmi les étendards aux couleurs éclatantes et les draperies rouges et dorées, reposent Sidi-Braham et ses descendants; sous les péristyles sont aussi ensevelis des membres de cette pieuse famille. Dans la cour du marabout qu'ombragent deux grands arbres, un puits et de primitifs fourneaux de terre. Des hommes et des femmes sont là qui dorment le long des tombes, qui puisent de l'eau ou font la cuisine : c'est que ce marabout, à la porte toujours ouverte, est le temple hospitalier et gratuit où les Arabes et les Mauresques, de passage, viennent séjourner à loisir. On a, en souriant, la sensation, selon l'expression populaire, et sous la protection des morts, de vivre dans la maison du bon Dieu.

Ne nous en étonnons pas : Sidi-Braham n'eut-il pas sans cesse grand renom d'indulgence? Il en donna d'irréfutables témoignages. Comme, jeune taleb, et selon la promesse faite à son père agonisant, il s'était rendu à Alger à la zaouïa de Sidi-Mohammed-el-Ket-

tani pour entendre les leçons de ce maître célèbre, il n'y fut admis qu'à la condition de payer une pension. Ne pouvant s'acquitter de cette dette, il consentit à être vendu comme esclave, dans la suite, par son professeur même, à un Turc, qui, devinant en lui un élu du Prophète, le rendit à la liberté.

Puis Sidi-Braham se rendit au Caire, pour étudier auprès d'un docteur réputé dans tout l'Islam, Sidi-Mohammed-el-Bakri. Celui-ci lui donna pour première besogne d'aller puiser de l'eau et de la distribuer dans les rues de la ville. C'était une épreuve qu'accepta, sans murmurer, le jeune taleb; Sidi-Braham devint le plus remarquable élève de Sidi-Mohammed-el-Bakri.

C'est alors qu'il revint à Cherchell pour faire bénéficier ses coreligionnaires des trésors de sa science; sa vie fut un apostolat. Le Prophète l'en récompensa en lui donnant le pouvoir d'accomplir des miracles.

Comme les maçons qui construisaient sa zaouïa se plaignaient d'être fort peu nourris, Sidi-Braham, un jour que les habitants de Cherchell étaient venus voir la demeure qu'il faisait bâtir, fit servir à ses ouvriers du pain et du miel dans deux petits plats. « Mangez à votre faim! » leur déclara-t-il. Mais tous, y compris les assistants, estimaient qu'il n'y avait pas là de quoi rassasier un homme; seulement, comme les maçons touchaient au miel et au pain, le pain et le miel se reproduisaient sur les plats, à mesure que l'on en prenait une part.

La multiplication des pains! C'est aussi le miracle par lequel l'élu d'un autre Dieu — Jésus — s'imposa à ses disciples, — mais les mêmes prodiges peuvent se renouveler sans doute dans toutes les religions.

Pourtant Sidi-Braham n'était pas satisfait. Il avait

bien quatre femmes dans son harem, dont Fathma, si pieuse et si pudique, que, quoique atteinte d'une ophtalmie très grave, elle ne consentit jamais, pour ne pas enfreindre ses principes religieux, à laisser voir son œil nu à un oculiste, malgré les instances de son saint époux. Mais Sidi-Braham n'avait pas d'enfant.

C'est alors que Lella-Aouda, célèbre marabouta, devant visiter les villes sacrées de Mekka et d'El-Meddina, passa par Cherchell. Elle était âgée de vingt-trois ans, sa beauté était « resplendissante comme la lumière du jour ». Ses joues, raconte un de ses biographes, étaient lisses et unies comme une surface d'argent, ses lèvres carminées et humides, ses seins pareils à des pommeaux de pistolet, sa taille élégante et flexible comme la branche du jujubier.

Lella-Aouda avait réputation de thaumaturge, de sainte et de savante. Aussi, quand elle se présenta devant Cherchell, fièrement campée sur sa belle jument gris pommelé, tout le peuple, en délire, l'accueillit avec des cris de joie. Elle n'était pas une inconnue pour Sidi-Braham; celui-ci n'avait-il pas étudié chez le père de la jeune marabouta? Il l'avait remarquée d'un cœur ému.

Il ne put donc s'empêcher, lorsqu'il la revit, de lui embrasser très longuement la main. Il est hors de doute qu'il adora la thaumaturge au merveilleux visage, tant il est vrai qu'un saint est un pauvre homme comme les autres. Sidi-Braham aurait voulu retenir longtemps auprès de lui Lella-Aouda; il accorda une somptueuse hospitalité à celle que Cherchell fêtait avec transport. Sans doute songea-t-il à avoir d'elle la descendance qu'il souhaitait, mais Lella-Aouda se contenta de lui prédire qu'il deviendrait

père d'une fille, grâce à la pieuse et pudique Fathma.

Et cela eut lieu; Sidi-Braham donna à sa fille le nom de la célèbre marabouta. Son cœur était peut-être secrètement blessé d'avoir été objet de dédain pour la sainte aux lèvres carminées, à la taille flexible comme la branche du jujubier, mais son plus cher désir était rempli : il laissait une descendance. Sidi-Braham vécut dans le bonheur et la bonté jusqu'à l'âge de soixante-dix ans, il y a, de cela, trois siècles.

Son marabout resplendit encore comme la lumière du jour, ainsi que resplendissait la beauté de la jeune savante. Est-ce parce que nous savons la mémoire de Sidi-Braham parfumée par l'amour qu'il ressentit pour Lella-Aouda aux joues unies comme une surface d'argent, que l'enclos où il repose avec les siens nous semble si printanier, si gai, lieu souriant que berce le refrain de la mer?

Nous ne pouvons nous défendre d'un attendrissement ami. Devant ces flots que nous voyons devisèrent la thaumaturge et son divin soupirant; l'air qui baigna leur front est celui qui baigne le nôtre.

Mais un cri strident nous arrache à ces souvenirs si tendres : c'est celui d'une locomotive; presque en face du marabout de Sidi-Braham est, en effet, la gare de Cherchell. Sans doute, cette gare a été édifiée en cet endroit pour les commodités des transactions, mais nous ne pouvons nous empêcher de songer qu'elle a été instituée là par la malice des hommes, pour que le bruit de ses machines interdise aux rêveurs de trop se complaire à une histoire d'amour.

En descendant du marabout de Sidi-Braham, de l'autre côté de la route que longe une allée de mûriers, voici le champ de manœuvres où paissent des trou-

peaux de bœufs, où s'amusent de petits Arabes, et, à l'extrémité de gauche, les thermes de l'Est, ou plutôt les quelques murs délabrés qui les rappellent. Voici enfin la porte d'Alger qui, dans l'encadrement sombre de ses pierres, laisse apercevoir en pleine clarté d'argent la rue Césarée, la plus importante de Cherchell, et les bellombras massifs de la place romaine.

Nous entrons dans Cherchell. Le principal ornement de la place romaine est sa fontaine, en vérité unique et bizarre, dont la beauté est faite d'un amalgame de ruines colossales. Sur cette place et jusqu'à l'église, de l'autre côté de la route, jadis s'élevait un monument, peut-être un temple, celui « bâti de marbre et d'albâtre sur le bord de la mer » dont, au seizième siècle, parlait Marmol.

De ce monument, on a trouvé quatre énormes têtes décoratives, rejetées en arrière, aux yeux relevés pour regarder dans le lointain, aux cheveux abondants et que fait flotter le vent, à la bouche entr'ouverte, gigantesques masques de trois jeunes femmes et d'un vieillard qui, jadis, devaient décorer la partie supérieure du temple et qui, aujourd'hui, se figent à chaque côté de la fontaine contre le pilier supportant des chapiteaux et des vasques non moins antiques.

Tout autour se dressent une colonne, des chapiteaux à feuille d'acanthe, des rinceaux de marbre finement ciselés. A travers les arbres, aux ombrages épais, la mer infinie se découvre. La brise traîne sa fraîcheur avec elle et aussi le parfum troublant de l'algue et de l'iode. Cette place est juste au-dessus des flots. D'anciennes colonnes étendues sur le sol servent de bancs de pierre, des Arabes sont assis là, ils regardent tour à tour, devant eux, la Méditerranée aux phosphores-

cences de nacre et, à leur gauche, le vieux fort turc qui domine le port, le port lui-même, si exigu qu'on dirait un bassin.

Là, en des temps imprécis, vint atterrir un vaisseau venant du Nil. Il avait pour lest la statue d'un roi, en pierre noire d'Egypte; il laissa ce lest sur le rivage, à l'endroit où se trouve la rampe du port, la terre recouvrit la statue; on l'a retrouvée depuis, elle s'érige tout près de là, au musée. Sans doute, elle ne subsiste qu'à l'état fragmentaire, le bas du corps étant seul conservé, mais l'inscription hiéroglyphique gravée sur le socle nous enseigne que la pierre noire représentait Thoutmosis Ier, roi de Thèbes, quinze siècles avant Jésus-Christ, Thoutmosis « le maître qui fait les choses, le fils du soleil, donnant, de son flanc, la vie à jamais ».

Il sied que la statue de celui à qui l'astre du jour donna naissance figure sur ces bords où la clarté pétrit d'incomparables rayonnements d'ivoire, de pourpre et d'or. Thoutmosis, fils du soleil, demeure ici dans la lumière, car le musée où on l'a placé, avec son simple rez-de-chaussée, ses larges préaux, ses vastes baies s'ouvrant sur la place romaine et sur la mer, brille dans une apothéose qu'on croirait éternelle. Tous les marbres étincellent pareils à des neiges.

Comme les salles toujours lumineuses de ce musée contrastent avec les galeries froides et sépulcrales de tant d'autres musées! Un sentiment de majestueuse noblesse s'épanche ici plus que partout ailleurs. Les feux du jour caressent, à toute heure, des épaules divines, car il n'est, dans ce temple de la beauté, que des dieux et des déesses, que des bergers et des satyres, des canéphores, des femmes drapées, tout un peuple

admirable par l'eurythmie de ses formes, par la royauté de sa jeunesse, par l'ensorcellement émané de sa grâce.

C'est Apollon, au corps splendide et robuste, Bacchus, la tête couronnée de pampres et de lierre, Esculape, au visage méditatif et bienveillant, tel qu'il convient au dieu de la médecine, Hercule après sa victoire sur le dragon des Hespérides; c'est Athèna, debout, vêtue de la tunique dorienne agrafée sur l'épaule et portant l'égide qu'orne la tête de Méduse, c'est Diane chasseresse et c'est Vénus tantôt nue, cheveux flottants, s'appuyant à une colonne où s'enroule un dauphin, tantôt drapée avec sa tunique légère qui dessine le corps et son manteau que retient sa main droite.

Voici l'hermaphrodite demi-nu, assis, attirant le satyre emprisonné entre ses jambes, et des adolescents aux corps nus, aux torses infléchis, aux hanches saillantes. Voici des têtes, et parmi celles-ci, l'une couverte d'un voile que surmonte le croissant de la lune, celle d'Isis, déesse égyptienne, l'autre, aux cheveux en boucles symétriques, encadrant le visage, celle d'Apollon, une troisième, colossale, aux traits jeunes et réguliers, celle du roi Juba.

Ici, des stèles et des pilastres, et là, des sarcophages et des colonnes. Sans doute, la plupart de ces sculptures ne sont pas des œuvres originales, beaucoup trop de ces statues sont des copies d'Alcmène, des imitations de Cysippe, semblent des reproductions de modèles sortis de l'atelier de Phidias ou bien sont inspirées de l'école d'Argos. Cet adolescent, blessé au pied par une épine qu'il essaie d'arracher, tandis qu'il est assis sur un rocher, couvert d'une peau de chèvre, est une adaptation du tireur d'épine qui est au Capitole, à

Rome; cette tête d'Apollon rappelle celle du sculpteur athénien Calamis.

Mais tel qu'il est, ce musée a sa physionomie propre et sa valeur particulière : toutes ces œuvres d'art étaient les ornements des temples, des palais, des places, des villas de cette ville élégante et raffinée que fut la primitive Cherchell, sous la domination romaine.

Elles sont les glorieuses épaves d'une somptueuse époque. Toute la terre de la région en est remplie, le moindre effort d'un soc met au jour le torse d'une déesse ou le buste d'un dieu.

Un cultivateur maltais, en piochant son champ, découvrit la statue d'un jeune berger. De riches musées lui en offrirent de fortes sommes; il était pauvre, mais à la tentation et au plaisir de la fortune, il préféra la contemplation continuelle du marbre qu'il avait arraché à la nuit de la terre. Il en fit don à Cherchell à condition que celle-ci la conserverait toujours.

La statue du jeune berger fut placée au musée, dans la salle Waille, en face de la première grille qui borde la place. Ainsi, à chaque instant, le cultivateur maltais, à l'âme sentimentale, éprise de la pureté des lignes, pouvait aller vers elle, dans un décor propice, comme à un pèlerinage d'admiration et de beauté; jamais culte ne fut plus sincère, à ce point désintéressé.

Nous comprenons l'amour de ce pauvre paysan pour son berger de marbre. Jamais adolescent n'eut corps plus harmonieux. Debout, portant seulement sur l'épaule gauche une peau de panthère et s'appuyant à un tronc d'arbre auquel sont suspendus le bâton pastoral et la flûte de Pan, il se montre dans sa nudité triomphante et sereine.

Une de ses hanches apparaît dans l'impeccable con-

tour qu'exige sa pose appuyée au tronc de l'arbre, tandis que l'autre s'efface comme pour mieux laisser deviner la souplesse de la taille. Jamais jambes ne furent plus fines; l'une est repliée sur l'autre dans un mouvement où excelle la cadence des lignes et la légèreté de la jeunesse. Nulle tête sur les épaules, comme si la beauté de ces dernières et aussi celle du torse et des cuisses suffisaient à l'éblouissement des yeux qui les contemplent. C'est l'immortel poème d'une grâce adolescente.

Quel impeccable éphèbe a servi de modèle à l'artiste? Praxitèle n'eût pas désavoué cette œuvre, il eût aimé cette statue de marbre pour la magnificence de son attrait et le charme un peu troublant de sa gracilité. Le musée de Cherchell, n'eût-il, pour toute richesse, que le don que lui fit un pauvre cultivateur maltais, serait encore parmi les plus heureux et les plus fortunés.

Non loin, c'est l'église bâtie avec des pierres et des colonnes romaines, au fronton inachevé et nu, au chœur ornementé d'antiques mosaïques; c'est le théâtre romain, placé au flanc de la colline et d'où les spectateurs pouvaient voir à leurs pieds leur ville se détachant sur l'horizon marin; la caserne des tirailleurs, bâtie sur de vastes citernes, chacune longue de vingt mètres et qui, jadis, alimentaient la ville d'eau; c'est l'ancienne mosquée, aujourd'hui l'hôpital militaire, et la mosquée neuve, dans la pittoresque rue Sidi-Abdallah.

C'est enfin les thermes de l'Ouest, d'où l'on voit tout le golfe, jusqu'à Ténès, et qui ont, dans leurs dimensions, une telle magnificence que les naturels du pays les appellent naïvement le palais de Juba. De fait, ces thermes devaient avoir un royal aspect si l'on en juge par la salle principale aux dalles d'onyx que veinent des lignes jaunes, blanches et brunes, par les frag-

ments des quatre colonnes de granit supportant le toit, par les piscines pavées de mosaïques et plaquées de marbre, les vestibules, les couloirs et les sous-sols.

Une partie de ces thermes a été recouverte à l'est par la manutention et, au sud, par la prison civile. C'est la même impudence qui a poussé à se servir des ruines du théâtre romain de Cherchell pour construire une caserne et de celles du théâtre romain de Tipasa pour édifier l'hôpital militaire de Marengo. Comme on a gaspillé d'admirables choses! Les pierres sont aussi de la vie, elles sont des aïeules rappelant le passé.

Mais il reste à Cherchell la plus réconfortante consolation. Les deux tiers de l'emplacement qu'occupa l'antique Césarée sont encore vierges de fouilles. Ah! l'œuvre rédemptrice et glorieuse, les secrets arrachés aux remuements des terres, notre plus grande connaissance de nous-mêmes aux souvenirs reconstitués des temps anciens!

Rappelons-nous : c'est ici que Juba II, Romain par sa jeunesse écoulée dans la maison d'Octave, et Grec par la culture de son esprit, dispensa son opulent amour des statues, des palais et des temples, et que Cléopâtre Séléné étala son faste de princesse égyptienne; c'est ici que naquit l'empereur Septime Sévère, — l'Afrique donnait ainsi un maître à Rome; c'est ici que les mosaïstes, les peintres décorateurs, les sculpteurs, les architectes, vinrent comme dans leur patrie d'élection et que toutes les suprêmes divinités : Baal, dieu des dieux puniques, Mithra, dieu-soleil des Perses, Cybèle, mère des dieux, Isis, Sérapis, Jéhovah, Jésus, Mahomet ont voulu avoir leurs statues ou leurs temples.

Sidi-Ahmed-ben-Youcef, Maure andalou chassé d'Espagne vers la fin du quinzième siècle de notre ère

et marabout au cœur rempli de dépit, a eu beau écrire :

Vilaine ville de Cherchell,
Si tes rues sont grandes
Et tes marchés spacieux,
Tu es peuplée, en revanche,
De gens avares et sordides.
Le voyageur qui n'est ni marin ni forgeron
N'a rien de mieux à faire que de s'éloigner de tes murs.

Nul ne le croit. Sidi-Ahmed-ben-Youcef ne fut qu'un épigrammatiste se vengeant de n'avoir pas obtenu tous les dons qu'il désirait. Cherchell fut la ville de gloire, de prodigalités, de bien-être matériel et moral, attirant tous les étrangers de marque, elle peut redevenir la cité splendide.

Qu'on mette au jour les trésors que renferme son sein! Tous les archéologues, tous les savants, tous les artistes, tous les touristes viendront baiser son sol sacré. N'est-elle pas déjà la ville adorable par ses marbres, par la fraîcheur de son rivage, l'ensoleillement de son plateau, la gaîté de ses rues et le sourire de sa campagne?

En allant vers cette dernière, par la porte de Miliana, dans un sentier bordé d'aloès et de cyprès, c'est encore un cirque antique que l'on rencontre : les courses de char avaient lieu dans ce décor superbe.

VERS UN PLATEAU D'AIR PUR

C'est la route vers Ténès, par le bord de la mer, et il n'est pas de parcours plus pittoresque. Toutes les

ondulations de la terre, capricieusement, se concentrent sur ce chemin tracé sur l'extrême littoral. Notre automobile grimpe sur des monts élevés dont la mer vient mordre les pieds avec une séculaire patience et un bruissement léger; nous sommes emportés vers des hauteurs qui semblent vouloir atteindre le ciel même.

Notre ascension s'accompagne du murmure et du parfum des flots, nous contournons les monts pour atteindre leurs pics et c'est comme un vertige qui nous pousse, toujours plus haut, comme si nous avions hâte d'atteindre enfin la halte bénie où se borne, à jamais, la route commencée.

La pente de la montagne forme le plus effrayant des précipices et les vagues semblent bruire maintenant de mille voix rauques et sourdes, de ces appels étouffés et funèbres que l'on entend au fond des gouffres. Nous ne voulons pas voir le précipice, nous regardons le ciel bleu, immuable, indifférent à notre égarement. Mais, en même temps, ce ciel a une telle sereine assurance que de son impassibilité même se dégage nous ne savons quel réconfort qui nous anime d'audace et d'un nouvel entrain.

Qu'importe que l'abîme soit au bord du chemin et que la mer étende au pied de la montagne comme un linceul ouvert déjà à tout ensevelissement! Notre automobile nous emporte plus haut, toujours plus haut, dans le frisson des brusques virages, dans l'ivresse du danger affronté à chaque instant.

Mais voici que, le dos de la montagne contourné, nous sommes entraînés maintenant dans sa rapide descente et c'est l'éblouissement d'un vertige nouveau, la sensation de la chute de l'automobile sur les rochers et dans la mer.

Et le ciel que nous quittons demeure aussi calme, aussi étranger à notre adieu qu'à la joie que nous avions à nous élever vers lui! Dans ce décor immense de la nature, nous sommes de pauvres mortels aux forces dérisoires. Quoi! nous avions l'orgueil de l'ascension et voici qu'une pente nous fait aller toujours plus bas! Ce ravin qui glisse vers la mer est la seule route qui s'offre à nous et la mer, nous l'avons entendue, a des voix rauques et sourdes, des appels étouffés et funèbres, elle a, nous l'avons vu, un linceul entr'ouvert. Le soleil éclaire tout l'infini, il semble que nous descendions vers la mort, dans la lumière.

Mais comme notre esprit tendu s'était, dans la longueur sinueuse de ce parcours, alarmé de vaines angoisses et de folles chimères! Nous sommes au pied de la montagne, au bord des flots, et toute chose est si douce, si fraternelle, que ce qui nous avait paru un précipice est le lit d'une rivière, charmant par le sable doré et les rochers d'argent, que borde l'enchantement des lauriers-roses.

Seulement, la route est à ce point serpentine qu'elle semble, à chaque instant, s'ouvrir sur le vide, qu'aucune course en auto n'est possible sur ce parcours et que le chemin, agréable d'abord, fatigue et surexcite, se fait impitoyable et interminable à la fois, par la menace de ses périls, l'attention incessante qu'il exige, la lenteur qu'il impose.

Bizarrerie du cœur humain, voici que la route va finir et que, déjà, nous la regrettons pour l'attrait de ses chimériques angoisses, pour toutes les beautés qu'avec une richesse de plus en plus accumulée, elle étala devant nos yeux.

Nous avions quitté Cherchell avant le lever de l'au-

rore. Les ténèbres s'amincissaient déjà, la campagne avait la fraîcheur de la rosée dont les gouttes scintillaient en palpitant au bord des feuilles. La lune balançait son croissant d'or pâle dans le ciel grisonnant et semblait descendre, une à une, les marches de l'azur; elle allait, grêle de plus en plus, s'évanouir derrière Ténès. Les montagnes avaient des couleurs dures et sombres et la mer semblait un couvercle de plomb posé sur les profondeurs d'un immense tombeau.

Mais tout, jusqu'au silence solennel de la nature, faisait pressentir le plus divin miracle, la terre avait le sublime frissonnement des choses en gestation. Des teintes roses parcouraient l'infini, les nuages étaient comme des flocons moirés de pourpre suspendus dans le ciel. L'aube posait ses baisers flamboyants sur les sommets des monts et les teintes de ces derniers s'attendrissaient et revêtaient, au loin, des nuances bleuâtres, l'aurore palpitait comme une chair délicate et vermeille.

Les villages, entrevus le long de la route, ouvraient leurs fenêtres au jour naissant et déjà les vitres étincelaient comme du mica. Plus nous nous élevions sur les hauteurs des monts, plus le ciel, d'un bleu d'abord d'argent, avait des tons de pur saphir; la poussière d'or du soleil se mêlait à la poussière blanche de la route. Mais le matin ne pouvait exercer complètement les bienfaits de sa victoire, il ne parvenait pas à pénétrer le brouillard qui montait de la mer et s'accrochait, au-dessous de nous, au flanc de la montagne.

Cette vapeur épaisse formait des étoupes, couleur de cendre, et les parsemait jusqu'au fond de l'horizon. C'était un étrange spectacle que cette brume disputant au soleil la moitié de l'étendue. Son royaume était sur

l'onde; parfois, le brouillard devenait tellement opaque, qu'on aurait dit qu'il écrasait la mer, et stagnant lourdement, dérobait à nos yeux jusqu'au bord de la route qui dévalait en pente vers la Méditerranée.

Quand notre automobile descendait la montagne, avec quelle hâte il s'appesantissait sur nos épaules, encerclant toute vue autour de nous, s'efforçant de faire de nous le prisonnier de ses voiles humides; mais, dans son élan libérateur, notre machine grimpait vers la lumière, nous laissions le brouillard bien au-dessous de nous.

Il baissait de plus en plus, la mer qu'il avait voulu écraser se laissait pénétrer par lui, l'aspirait, le buvait lentement, c'en était fait de lui. Maintenant, le ciel arrondissait sa coupole au-dessus des flots, sa courbe descendait tout là-bas sur la Méditerranée et le ciel et la mer se confondaient dans le même embrasement. Le soleil avait étendu sa conquête jusqu'aux confins de l'horizon.

Tout se purifiait dans son éclat, les sables blonds étincelaient autant que la blancheur des vagues et les gemmes de la mer. Nous allions dans la suavité de ce matin tranquille. C'était seulement à cause de l'aube hésitante et du brouillard que la périlleuse route avait paru plus angoissante, et cette route, à présent, nous l'aimons pour toutes les sensations qu'elle suscita en nous. Quel automobiliste fervent ne voudra parcourir ses promontoires rocheux, ses ravins de lauriers-roses et de broussailles, ses escarpements arides et les allées tracées en bordure des plages?

Les dures sinuosités des rampes mènent à des sommets et c'est en même temps le déroulement des plus splendides panoramas. Qui n'a pas fait le parcours en

corniche qui de Cherchell mène à Ténès, n'a pas ressenti l'émotion du voyageur qui mêle, dans l'extase d'un même amour et l'éblouissement d'un même regard, la mer et la montagne!

Nous avons eu cette émotion et, chemin faisant, nous avons vu les beaux villages : la Fontaine du Génie avec sa grande place ombragée et sa colonne, « colonne tirée par les Romains des carrières de la montagne de granit, extraite du sol où elle était enfouie et érigée sur la place de la Fontaine du Génie en décembre 1883, sous le patronage de M. Tirman, gouverneur général de l'Algérie », ainsi que nous l'apprend une inscription; Gouraya, avec son infirmerie indigène, ses écoles et sa poste au style mauresque; Villebourg avec les mines de fer de Sarat et les wagonnets aériens qui vont de la montagne au débarcadère; Dupleix, et puis, le centre des Beni-Haoua.

Nous avons aussi parcouru des mamelons surchargés de vignes ou de pins. Les vignes et les pins s'écroulent, tour à tour, en cascades épaisses jusqu'à la mer. Il y a des vignes plantées dans le sable, si près de l'onde que les feuilles et les flots semblent mêler leurs couleurs. Des parfums inconnus flottent dans l'air : quelles essences font leur douceur exquise? Ce sont les pins de la Méditerranée qui, pour notre ivresse, ont fondu leurs aromes!

Nous avons longé des baies dormantes et fraîches comme celle des Souhalia et traversé des oueds fleuris de lauriers-roses : Messelmoun, au tournant dangereux, Melah, à la descente raide, Harb, aux pentes sinueuses, Damous, à la route neuve, Yacoub, près d'une belle cascade, Goussine, d'où l'on voit le cap Ténès.

Ce cap forme un massif pittoresque. Son sommet se

dresse ainsi qu'une crête. Le terrain accidenté s'allonge et se courbe comme un dos arrondi puis descend en pente, s'allonge encore et semble enfin se replier sur lui-même pour entrer victorieusement dans la mer comme un haut éperon.

Nous contournons le mont d'où naît ce cap, ce ne sont que des pins autour de nous, il en est des forêts. Mais la route se transforme en une longue et charmante avenue et des eucalyptus aux troncs élancés se rejoignent dans l'air et forment une voûte très ombragée. La mer que nous avions quittée reparaît au bout de l'avenue, la mer, merveilleuse comme une immense turquoise, la mer souriante, dont la présence est indispensable à ce décor, la Méditerranée aimée par-dessus tout et toujours contemplée comme pour la première fois.

Voici, bien avant d'arriver dans la ville même qui est juchée sur une hauteur voisine, le phare et le port de Ténès. Le port, aux jetées parallèles, est dans une anse, c'est le seul abri qu'offre toute cette côte, et, chose curieuse, il est séparé de Ténès par un oued aux eaux assez abondantes, l'oued Hallala.

Nous traversons le pont de cette rivière et, pour atteindre le plateau rocheux sur lequel est bâti Ténès, il nous faut gravir une rampe que bordent des oliviers et des aloès, puis franchir les remparts. Nous sommes dans la cité que les Phéniciens peuplèrent d'abord et dont, ensuite, Rome fit une colonie de vétérans.

De l'antique Cartennas que fut Ténès, plus rien ne subsiste, si ce n'est des citernes éparses dans la ville et ce que l'on peut voir dans le jardin du Cercle des officiers : quatre grosses amphores où l'on a planté des aloès, un mortier, une pierre avec inscription, des

fragments de colonnes et la belle dalle en mosaïque au bas de laquelle sont les dessins fort bien conservés de poissons symboliques. Nous nous attardons à ce Cercle des officiers, dans la salle de billard et dans la bibliothèque, puis, sous la tonnelle; l'emplacement qu'il occupe est délicieux, il est le long du rempart qui fait face à la mer.

La Méditerranée semble un immense encensoir d'où s'exhalent des parfums et des fraîcheurs, l'âme se retrempe au souffle de la brise, dans la fuite des heures et le bercement d'un rêve encore plus léger que ses nuages, pareils à des mousses blanches, s'accrochant au velours bleu du ciel. Les flots, contre les galets, ont un bruit argentin, ils balancent de frêles embarcations avec des mouvements si doux qu'on dirait les barques assoupies.

Le spectacle est toujours le même. D'où vient qu'il n'est pas monotone? C'est que la mer, à la surface unie, a pourtant mille visages divers, les yeux qui la contemplent sont à jamais distraits : la Méditerranée n'est-elle pas une grande et belle amie?

Sur la plage, au bas de ce rempart, sont les maisons des pêcheurs : c'est l'endroit appelé la Marine. Lorsque, le pont de l'Oued-Hallala étant élargi, la Marine sera reliée au port qui est non loin de là, par un boulevard front-de-mer, — il en est question, — ce littoral sera des plus charmants.

Il faut que les Ténésiens aient foi dans l'avenir de leur cité. Nous avons été émus par la pauvreté de certaines de leurs rues et de bien des carrefours à l'aspect désolé; l'herbe seule est souveraine, et souvent on dirait une ville que les dieux abandonnent.

Qui veut voir la plus primitive église du monde n'a

qu'à venir ici. L'église, où tout, jusqu'aux quatre murs blanchis à la chaux, est en planches, a un aspect provisoire ; pourtant, il semble qu'il n'y ait pour elle aucune espérance de reconstruction, car on s'est efforcé de l'embellir de lustres aux bougies électriques, de statues en plâtre.

Un autel consacré à la Vierge a des guirlandes et des bouquets de roses en papier ; le chemin de la croix se compose d'images coloriées au rabais et la corde de la cloche est auprès de la porte comme si, aux instants qui précèdent l'office, elle s'offrait au zèle gratuit d'un croyant dévoué. Mais la fenêtre qui est derrière le maître-autel a des carreaux jaunes et rouges, le soleil l'inonde de ses rayons et c'est un étincelant vitrail. La lumière du jour est la seule richesse de cette église, comme de la ville elle-même.

Dans cet azur de jeunesse éternelle et sous ce ciel qui sourit à toute heure, on ne peut avoir aucune pensée mélancolique, et c'est comme une promesse de prospérité que ce coquet hôtel de ville aux bougainvilliers grimpant le long des grilles, que les bâtiments, neufs, au style mauresque, de la commune mixte.

L'antique Cartennas a tous les dons de la nature pour devenir une station à la fois hivernale par la tiédeur de son soleil et estivale par les fraîches caresses de sa brise marine. Son allée principale, la rue de la Colonie, est toute bordée d'eucalyptus, de marronniers, de poivriers. Un jour viendra où elle sera peuplée de voyageurs et de touristes, où s'animeront ses trois places publiques.

Cette ville qui se dresse sur un plateau d'air pur, avec sa gare éloignée de ses remparts, son port distant de 1 800 mètres, nous l'entrevoyons déjà, dans

notre amour pour elle, heureuse et gaie, tout odorante et surchargée de fleurs. La rose que nous cueillîmes dans le jardin de la commune-mixte, vivante sur sa tige élancée, enivrante par son parfum et royale par ses couleurs, épanouie comme le ciel et la mer, n'est-elle pas un symbole?

Comme curiosité, sur un plateau voisin, au pied duquel coule l'oued Hallala, s'érige le vieux Ténès, la ville primitive indigène, où nul Européen n'habite.

L'étrangeté des villages arabes, tels que le vieux Ténès, est que les rues sont si étroites et les maisons à ce point agglomérées qu'elles forment comme un seul bloc de chaux posé sur un coin de verdure. Il semble qu'on ne peut s'y mouvoir, mais les maisons très basses, sans étages, font les rues fort claires, comme spacieuses; des gamins courent le long des chemins en pente, des petites filles vont gravement chercher de l'eau aux fontaines publiques ou font rentrer leurs chèvres.

Dans ces rues, aux maisons sans fenêtres, il semble que circule un mystère très vieux, on n'y sent aucune vie; et, cette vie-là, pourtant, on la devine derrière ces murs énigmatiques et ces portes cadenassées. Cela tient à la claustration des femmes, mais, ce mystère, s'il avait quelque chose d'affligeant ou de funèbre, comme il serait vite dissipé par l'éclat du jour! Le soleil est si clair qu'il rajeunit jusqu'aux murailles en ruines.

Vieux-Ténès, qui date de 875, conserve encore des fragments de remparts barbares. A l'entrée du village que marque, de chaque côté, un canon planté droit et parallèle à une colonne, se trouve, à gauche, une tour, dont la construction est antérieure à la domination turque. Elle servait, ainsi que les petits forts situés aux quatre extrémités du village et dont on aperçoit encore

les ruines, à la défense du vieux Ténès. Cette tour sert aujourd'hui de passage aux habitants, ses ouvertures sont en forme de voûte et l'intérieur s'élève, du sol, en forme de coupole; les dentelures de la principale façade apparaissent bien conservées dans leur ogive.

L'entrée du village, resserrée par des maisons, s'élargit en place publique; à gauche, une fontaine, un monument : celui où est enterrée la marabouta Lalla-Ziza. Nous gravissons la rue de droite où s'élèvent une petite mosquée, le marabout de Sidi-Bel-Abbès et quelques tombes abandonnées, nous sommes maintenant sur le point culminant du village, à la mosquée de Sidi-Ahmed-Boumaza.

Cette mosquée est claire, spacieuse, avec ses quarante colonnes; à gauche, en entrant, le tombeau de Sidi-Ahmed-Boumaza, et, proche, celui de sa femme, et sur ce même côté, une porte donnant sur le jardin. Oh! l'étrange jardin où, parmi les verts et rouges géraniums, sont des tombes comme celle du marabout Sidi-Mohammed-ben-Chérif et d'où se découvre la plus belle vue sur le village indigène, sur Ténès et sur la mer!

Deux vieux canons, longs et minces, gisent dans un coin voisin de l'escalier conduisant à l'entrée de la mosquée; on les a toujours vus là, a travers les années. Quel est leur passé de massacre ou de gloire? Nul ne peut le dire, la rouille étend sur eux son vêtement funèbre. Nous descendons d'autres ruelles.

Chemin faisant, nous rencontrons le marabout de Sidi-El-Fassi. Tous ces monuments qui abritent de si saintes dépouilles ne comprennent, en vérité, qu'une salle, avec une niche où l'on allume des bougies à la mémoire du grand mort vénéré, salle aux murs défraîchis, sorte d'auberge où les voyageurs

et les sans-abri peuvent, la nuit, trouver un refuge.

Et les ruelles conservent encore leur caractère énigmatique ; mais çà et là, elles ont une gaîté : par-dessus les vieux murs ou le long d'une impénétrable haie, émergent des figuiers de Barbarie, des arbres ou des plantes grimpantes. Cela semble comme une attestation de la vie, qui, si cachée qu'elle soit, laisse supposer son va-et-vient, son rire et ses douleurs. Il est certain que Vieux-Ténès n'a jamais changé : tel il nous apparaît, tel il apparut vers la fin du quinzième siècle à Sidi-Ahmed-ben-Youcef, le même marabout intéressé et vindicatif qui lança son anathème contre la ville de Cherchell.

Sidi-Ahmed-ben-Youcef n'aima pas davantage Vieux-Ténès. Il y avait été pour semer la parole divine, mais les habitants de ce village n'avaient pas que la piété pour unique souci. Bien au contraire. On se plut, un jour d'invitation, à lui servir un mets de chat en guise de lapin ; c'était un jeu qui se doublait d'un gros péché, mais le marabout, devinant le piège, s'écria : « Sob! » ce qui est, chez les musulmans, l'exclamation habituelle pour faire enfuir les chats.

Or, celui qu'on avait servi au saint entendit le mot menaçant et, tout coupé, tout cuit qu'il était, trouva on ne sait quelle force pour revivre, se ressaisir en entier et se sauver entre les jambes des assistants stupéfaits.

Puis le marabout, furieux, composa cette épigramme :

Ténès, ville bâtie sur du fumier,
Son eau est du sang,
Son air est du poison!
Par Dieu, Ben-Youcef ne passera pas
Une seul nuit dans ses murs.

De fait, il s'en alla par la route en montée, étroite e caillouteuse, que nous prenons, nous aussi, pour sortir de la ville. Peut-être fit-il faire à sa mule, pour qu'elle prît haleine, une halte au rond-point sur lequel, hors du village, on a récemment construit l'école franco-arabe. Puis, il s'en fut à grand trot, mais il est à croire que les Vieux-Ténésiens étaient gens fort impies, car d'aucuns se mirent à la poursuite du marabout; seulement, au moment où ils tendaient les bras pour s'emparer de lui, le sol se crevassa et les engloutit, et c'est là, peut-être, à l'endroit même où nos pas foulent la terre.

V

DU SOLEIL ET DES ARBRES

DE LA CITÉ EN PLAINE A LA CITÉ EN L'AIR

L'espace immense et plat rampe et, tout là-bas, se heurte encore à des montagnes. Le soleil brûle la plaine et, d'ici, nous assistons au lointain flamboiement des monts. Il pleut des rayons de lumière aveuglante, la chaleur semble écraser davantage la plaine du Chélif, elle jette sur Orléansville son manteau accablant.

Étrange destin que celui de cette cité! Elle étouffe au milieu des embrasements de la campagne environnante; l'été est sans merci pour elle; et voici qu'à l'excès des midis dévorants succède brutalement l'hiver, et les neiges des montagnes font plus glacé le vent, Orléansville grelotte après avoir sué. Il semble qu'une telle cité doive mourir sous des intempéries si brusques : elle les brave depuis sa fondation.

Elle occupe l'emplacement de la ville romaine de Castellum Tingitanum. C'est sur la place actuelle de son marché que, sous l'empereur Constantin, s'élevait la première église que le catholicisme ait construite en Afrique et c'est là qu'en 475 l'évêque Reparatus fut enterré. Il ne restait plus que des ruines de la ville romaine, lorsque le maréchal Bugeaud, en 1847, la res-

suscita pour les besoins de la domination française.

Orléansville commande, en effet, la route d'Alger à Oran, et aussi, les collines du Dahra et la montagne de l'Ouarsenis. La ville forte, c'est toute la plaine du Chélif soumise et Bugeaud le savait, lui qui conquit tous ces lieux, pouce par pouce, sur des adversaires implacables et courageux, aimant la bataille jusqu'à la mort même et à l'héroïsme desquels il ne pouvait s'empêcher de rendre hommage.

Pour que la ville fût toujours dominatrice, il fallait qu'avant tout, elle fût apte à la vie militaire, qu'elle eût des rues larges et droites par où les régiments pourraient passer sans peine, de grandes places où pourraient camper des soldats de renfort. La ville s'animait; les légionnaires de Changarnier et les zouaves de Lamoricière y ont logé, après s'être couronnés de gloire. C'était le plus utile centre où se ravitailler pendant la guerre; alors qu'importaient les ardeurs du soleil et la neige des monts?

Mais la paix a réconcilié les fils de ceux qui se sont entre-tués. Il est bien moins de soldats dans Orléansville et, maintenant, pour cette dernière, les rues semblent trop larges et les places trop vastes. La cité que bâtit Bugeaud n'a plus pour se survivre le commerce que suscitaient les garnisons nombreuses, mais Orléansville, que l'été accable et que l'hiver oppresse, a trouvé une existence nouvelle dans l'activité même et l'effort continu de tous ses habitants. Son marché est important et peut le devenir de plus en plus, être le centre de transactions qui, grâce au chemin de fer, débouchent sur Ténès et sur la mer.

L'avenir appartient aux villes qui veulent vivre; Orléansville le veut. N'a-t-elle pas, pour combattre sa

chaleur excessive, orné ses places de fontaines, aménagé heureusement ses eaux, planté des jardins, des parcs, des pépinières, et, sur un de ses côtés, fait surgir de terre un bois de pins et de caroubiers?

Cette ville militaire, à son origine, ne tenait rien de la nature, mais dans cette belle et généreuse Afrique, le colon continue le soldat; Orléansville va donc prospérer. N'a-t-elle pas déjà l'orgueil de sa mosquée aux murs ouvragés comme les dentelles les plus précieuses, aux colonnes de marbre et au minaret d'où l'on voit le Chélif, les collines du Dahra et l'Ouarsenis, la montagne si haute qu'on l'aperçoit également de Miliana et de Téniet-El-Hâd, que les soldats de Changarnier appelaient la cathédrale à cause de son dôme et que les indigènes nomment encore l'Œil-du-Monde parce que, de son sommet, se découvre l'horizon le plus lointain, avec la mer au nord et les hauts plateaux et les monts sahariens au sud?

Quel contraste entre les deux villes, Orléansville bâtie sur un terrain plat et Miliana qu'on dirait suspendue au penchant de la montagne! Un rocher surgit du flanc roux du Zaccar, des remparts bordent les crêtes de ce rocher et c'est l'enceinte de Miliana, la ville à chaque instant ruinée, à chaque instant ressurgissant, plus vivante, plus audacieuse, de sa poussière et de sa mort. Les Romains, — c'est là où mourut, dit-on, Cnéus, fils de Pompée, — en avaient fait une cité florissante, un foyer de civilisation, après en avoir chassé Bocchus, roi de Mauritanie, qui, lui, en avait fait sa capitale

Miliana tint en échec, au temps de l'invasion musulmane, l'armée d'Abd-Allah, mais elle paya horriblement sa résistance. Ses défenseurs, réduits à la famine,

furent massacrés, elle-même fut livrée aux flammes. Cinq siècles après, au dixième de notre ère, Bolloguine-Ibn-Ziri la rebâtit. L'Afrique musulmane connut, à son tour, une ère de prospérité; Miliana, résidence d'un pacha, eut ses foires, ses magasins, ses bazars fréquentés.

Abd-el-Kader s'y fortifia en 1835; cinq ans après, les Français ne purent s'emparer que d'une ville fumante. Longtemps elle ne demeura, en quelque sorte, qu'un amas de sépulcres blanchis, son cimetière recevait en 1840 une garnison tout entière, mais autour d'elle, quand même, s'étendaient des jardins. L'endroit, malgré tout, était merveilleux à cause de son promontoire, la plus sûre position stratégique, et grâce à sa nature si prodigieusement fertile. Les soldats français reconstruisirent donc Miliana, ses places et ses deux grandes rues conduisant l'une à la porte du Zaccar, l'autre à celle du Chélif. Miliana garde encore son caractère hautain de citadelle, toujours adouci par de souriants aspects.

Pour monter à ce nid d'aigle à la fois et de colombe, sur ce sommet où vivent fraternellement des soldats aguerris et des commerçants paisibles, jamais route plus pénible ne se déroula dans le plus magique décor d'arbres fruitiers et d'odorants jardins. Il semble à chaque instant que l'on soit au pied même de la ville, mais, à chaque tournant, Miliana disparaît dans ses remparts et dans ses arbres, elle paraît juchée sur des hauteurs plus grandes, on monte, on monte encore, tandis que, derrière soi, s'allonge et s'endort la plaine du Chélif drapée dans son manteau doré.

Dans la ville, nous avons descendu la rue Saint-Paul, puis traversé la place au milieu de laquelle s'érige,

telle une tour, un ancien minaret qu'affuble une horloge et que revêtent des plantes grimpantes; nous avons été tout au bout, nous nous sommes accoudés aux remparts.

Qui n'a jamais contemplé le paysage qui s'aperçoit de cette terrasse n'a jamais eu les yeux en fête! Tous les arbres de la terre, plantés au bas de la ville, dressaient vers nous leurs cimes, comme des offrandes. Il y avait là des amandiers, des orangers, des citronniers, des pommiers, des cerisiers, et d'autres encore, et des bosquets de fleurs; et les fleurs et les arbres faisaient monter vers nous toutes leurs senteurs fondues en une senteur divine qui s'éparpillait à l'infini dans l'air.

A cet enivrement se mêlait une musique : celle que fait une cascade voisine, car Miliana a des cascades, de belles sources et des bassins. Nous aurions voulu applaudir à cet enchantement, mais notre âme était émue. Nos yeux s'ouvraient dans le plus éblouissant décor de plaines et de montagnes : les enroulements de mamelons, les vallées, les rochers, tout ce qui s'était déjà, par le faste de ses pics, par la légèreté de ses ondulations, par la magnificence même de sa vaste étendue, imposé à l'admiration des soldats de 1840!

Tout est riant, aujourd'hui, de vergers et de blés, la route qui mène à Affreville se découvre sinueuse et blanche, et, sur ces monts lointains et ces vallées plus proches, éclatent, s'épanouissent en mille flamboiements, meurent en des milliers de scintillements, tous les feux du soleil. Il semble que, sur cet infini, une main jette les innombrables pierreries de la lumière, — et c'est dans une apothéose violette et rousse, ocre et

bleue, que se dresse, là-bas, l'OEil-du-Monde, le sommet du gigantesque Ouarsenis.

Ce spectacle s'impose à nous dans son décor si grandiose, à ce point qu'on dirait que, lui seul, sur la terre, peut donner la sensation de la clarté et de l'espace, — et dans cette immensité où tous les bruits se perdent, une eau qui tombe fait entendre sa chanson : la petite cascade est victorieuse du silence infini. C'est là comme un symbole : appel à tous les peintres, invitation à tous les écrivains; cette terrasse est fortunée parce qu'elle est une source d'inépuisable inspiration.

De tant de beautés environnantes, Miliana garde un bonheur qui s'étend sur elle-même; c'est un paradou que son Cercle des officiers, une gaîté, que ses rues ombragées de platanes, sa sous-préfecture aux guirlandes de pierre, son jardin public si riche et si abondant.

Ne nous étonnons pas de tant de biens : Miliana est une ville sacrée et c'est chez elle qu'après avoir fui Cherchell et Ténès, vint vivre Sidi-Ahmed-ben-Youcef. Sans doute, ce dernier trouve qu'à Miliana les femmes commandent et que les hommes sont leurs prisonniers, mais Miliana demeure pour lui la ville chérie entre toutes, il y fonde une zaouïa, il signifie à ses disciples qu'il veut y être enseveli.

Son tombeau est un lieu de pèlerinage. Sidi-Ahmed-ben-Youcef, saint vénéré, savant des plus incontestés, témoigne par ses épigrammes qu'il savait rester homme. Il le prouva également par sa bonté; aussi est-il un des marabouts qu'on invoque le plus.

A LA FORÊT DES CÈDRES

Sur la route qui mène à Téniet-el-Hâd, nous avons rencontré les monts les plus désolés et les plus pauvres. Des chênes-lièges, des oliviers sauvages, des genévriers surgissaient çà et là du sol ingrat. Toute la terre semblait brûlée jusqu'en ses profondeurs d'un feu qui la rendait à jamais stérile, sa tristesse implorait notre pitié. Parfois des bandes noires sillonnaient ses flancs nus, c'étaient comme des écharpes de deuil qui s'enroulaient à travers ses rochers ou son argile roux. Nous nous approchions, c'étaient des épaisseurs de schiste qui donnaient à ces monts un aspect si funèbre.

Ce schiste dominait la région, parfois il avait l'air d'une longue coulée d'encre, puis celle-ci s'estompait, s'enfonçait dans la colline pour ne laisser place à la surface qu'à des terrains que les conformations du sol bariolaient de teinte rouge, claire ou brune, terres mortes, paysage dévasté à qui le néant donne pourtant on ne sait quel caractère de grandeur.

On a hâte de fuir ce cimetière où les rochers sont seuls debout, mais enfin la route devient moins misérable, et le moulin que nous rencontrons à notre gauche est, pour nous, la marque de la reprise heureuse de la vie et du blé, du sol redevenu fertile; Téniet-el-Hâd ne veut-il pas dire le Col-du-Dimanche?

Celui-ci est le plus important du massif de l'Ouarsenis. Le village auquel il donne son nom ne se composait, en 1844, que de quelques baraques, lorsque le futur général Margueritte, alors sous-officier à peine

âgé de vingt et un ans, vint l'occuper en qualité de chef du bureau arabe. Le jeune soldat, devenu, par sa carrière, un vrai fils de l'Afrique, voulut donner à son village un aspect plus grandiose : les chemins et les fontaines, les barrages et les puits qui existent encore aujourd'hui sont ses œuvres, et aussi, les routes qui sillonnent ce steppe long de plus de six cents kilomètres.

Il avait pressenti que ce village devait être le centre de cette vaste étendue : Téniet-el-Hâd vit encore de son pressentiment, il tire toutes ses ressources d'un commerce actif. Aucun rempart ne le défend : les casernes, qui sont à son entrée, et que des murailles entourent, pourraient servir de citadelle, mais le village est très paisible. De l'autre côté de la route, en face des casernes, la mosquée de Sidi-Mohammed-ben-Ahmed dresse ses deux étages à arcades et son minaret carré entouré de balcons.

Cette mosquée est la propriété d'un marabout. Jamais saint personnage, au burnous éclatant de blancheur, ne fut plus que celui-ci de mœurs plus simples et d'aspect plus abordable. Nous l'avons vu, sur l'esplanade qui précède son temple, assis parmi quelques-uns de ses fidèles; il buvait avec eux une tasse de café et les passants s'approchaient et baisaient son manteau ou sa main.

A son cou était un chapelet de grains noirs et argentés; c'était un objet sacré, il venait de la Mecque. Le marabout parlait, on l'écoutait avec une respectueuse admiration : il y avait là quelque chose d'évangéliquement familier et de souriante austérité.

Sur le monticule qui borne l'esplanade s'étend le village nègre avec ses ruelles si pierreuses et ses mai-

sons si humbles, ses jardins si sordides avec leurs barrières de planches cassées ou de morceaux de tôle qu'on imagine facilement que ce village date de temps très primitifs. Des chiens pelés et hargneux aboient sans cesse. Par-dessus les haies, on aperçoit de pauvres vieilles occupées à des soins de cuisine; une écuelle de terre repose entre deux pierres sur des sarments en feu.

Une jeune fille, assise sur le sol, remue du couscouss; ses jambes et ses bras sont nus, son front est tatoué d'une étoile bleue. Son visage s'éclaire; à quelle pensée sourit cette jeune fille qui vit recluse, jusqu'à sa mort, avec, pour suprême tentation d'espace, de grand air, de liberté, le nuage qui passe dans le ciel d'un bleu pur? Mais il est défendu de jeter un regard indiscret là où sont des femmes musulmanes; les chiens hargneux aboient plus furieusement.

Nous descendons le village nègre, nous gagnons la principale rue de Téniet-el-Hâd. Après tout, Téniet-el-Hâd n'est que cette longue avenue montante, avec ses boutiques emplies de marchandises, ses cafés, ses échoppes de ferblantiers, de cordonniers et de tailleurs, sa place où des Arabes sont assis sur des nattes, où des barbiers indigènes, qui sont en même temps dentistes, opèrent sans souci des passants.

Le général Margueritte reconnaîtrait son cher village si bizarrement campé sur un haut col, il en aimerait encore l'archaïque physionomie, il se souviendrait : avec quelle joie, quelle flamme de jeunesse, il raconterait, tout en se promenant dans la grande rue ou sur la place, ses exploits de chasse dans la forêt voisine, connue sous le nom de forêt des Cèdres.

Celle-ci est la plus magnifique de ce Nord africain et,

grâce à elle, Téniet-el-Hâd devient de plus en plus un endroit de tourisme. Elle est juchée sur les deux versants de la hauteur à laquelle elle donne son nom, le Djebel-el-Meddad, la montagne des cèdres : la route monte et se fait de plus en plus étroite, le village disparaît derrière nous. Maintenant, c'est l'immense vue sur la plaine fertile du Sersou et voici que les cèdres masquent tout paysage, ne laissant apercevoir entre leurs troncs énormes que la clarté du ciel.

Les cèdres s'étendent à côté de nous, au-dessus de nous, descendent à nos pieds le long du versant de la montagne. Nous allons sous leur ombrage frais, dans un recueillement d'âme qu'augmentent, d'instant en instant, la force solennelle et la majesté de tous ces arbres. L'univers est là, tout entier, dans sa religieuse sublimité. Cette forêt, c'est le temple élevé au dieu sylvain. Les hauts troncs s'érigent comme des serpents monstrueux; leurs rameaux, qui se déploient en éventail, s'élargissent comme des plafonds d'un glauque argenté.

Et, de fait, le cèdre est l'arbre sacré par excellence, il est l'emblème de la grandeur et de la force; à Éphèse, à Jérusalem, ses branches soutenaient les voûtes de tous les édifices pieux. Ici, leur puissance est sans conteste; ils semblent surgir du sein même des rochers. L'un d'entre eux se dresse sur un sommet pierreux, son orgueil est son isolement, on le voit de très loin, jusque de Miliana; à cause de sa forme, on l'appelle le parapluie.

Deux autres cèdres vivent côte à côte dans leur domination de la montagne et de tout le panorama. Leur voisinage remonte à des temps très anciens, ils sont vieux comme Philémon et Baucis; ils sont popu-

laires sous les vocables de Messaoud et Messaouda. Deux autres, encore, vivaient non moins rapprochés, leur port hautain faisait qu'on les dénommait le sultan et la sultane. La mort a frappé le sultan; la sultane se dresse veuve, parmi les autres arbres, dans un silence qui s'étend à la forêt entière.

On souhaiterait le cri d'un animal dans ces fourrés, le bruissement d'un oiseau dans ces feuilles aciculaires. Le mutisme implacable de la nature mêle son énigme à la mélancolie de la lumière arrêtée par l'écran que font tous les arbres. Dans le demi-jour de ce temple aérien, il flotte on ne sait quel malaise, lancinant comme un secret : c'est le mystère de la forêt. Nous pouvons aller dans toutes les profondeurs du bois, il y a quelque chose qui nous est à jamais inaccessible et cela tient à la montagne, au ciel, aux cèdres incalculables, à toute cette immensité où l'homme est un profane.

Mais voici la tendresse consolatrice d'une clairière avec son chalet, voici la halte, si attendue, sur le rond-point qu'occupe la maison forestière, voici la source au murmure amical qui semble célébrer la fraîcheur éternelle et l'excellence de son eau ferrugineuse. Et partout, encore, la royauté des cèdres, les cèdres si hauts, les cèdres aux rameaux si élargis, l'obsession de l'arbre; rien que des arbres, sur le sommet des monts, dans la course à l'abîme, dans les vallées, sur les plateaux.

Comme les sites, entrevus au hasard du chemin, offrent le bonheur de la diversion à la fin tant rêvée! Quel charme a le regard sur la plaine, sur les montagnes, sur tout ce que l'on voit, au loin, dans la gaîté de la lumière! De l'autre côté du versant, s'érigent des

blocs de pierre énormes comme des coteaux, ils couvrent un vaste espace, ils ont tant d'arêtes qu'ils en sont dentelés, tant de crevasses, qu'ils ont pu servir de tanières.

On appelle l'un d'eux le rocher du lion, à cause du nom de ses anciens habitants. Le futur général Margueritte venait y chasser. « Le lion, touché en pleine tête, racontait-il ensuite, avait bondi sur place, était tombé en arrière et avait été entraîné par la déclivité du terrain. » Aujourd'hui le rocher est désert, la forêt n'est plus foulée par le passage des animaux sauvages. Au pied des cèdres, poussent des feuilles d'acanthe, des genêts, du fenouil et des pensées jaune pâle ou violettes.

La forêt a beau considérer l'homme comme un profane, elle offre néanmoins une thébaïde à ses rêveries, à son repos; elle glisse indulgemment au cœur de celui qui la visite la tendresse de sa sérénité et l'oubli des vains bruits de la terre, elle lui donne le spectacle de la force indomptable, ressurgissant dans sa sève toujours jeune.

Ici, le grand cri qui, jadis, effraya le monde : « Pan! le grand Pan est mort! » ne trouverait aucun écho. Ici, la nature est immortelle. Tel cèdre dont le tronc fut coupé par les Romains a repoussé; toutes les branches, à leur tour, sont devenues des arbres, et c'est le symbole de ce Nord africain disputé par toutes les races, ruiné par certains vainqueurs, meurtri par le choc de maintes peuplades et toujours, rejetant ses cendres et séchant ses blessures pour s'élancer dans l'air, plus jeune et plus vivace.

Toute cette forêt est une aspiration ardente vers la vie, un continuel élan vers la splendeur, elle nous

donne l'amour de l'existence et le culte de la beauté. Tout à l'heure, nous songions qu'elle était un immense temple aérien, nous y sommes venus en pèlerins désireux de magnificence et de grandeur, nous en sortons comme si nous revenions d'une conquête de sensations inoubliables et de nouvelles forces, celles qu'assure en poésie, en espérance, en vitalité, le spectacle de la nature.

VI

VERS LES MONTS HÉROÏQUES DE LA GRANDE KABYLIE

LE LITTORAL DE RUINES ET DE VERDURE

Il n'est plus rien aujourd'hui dans Dellys de l'antique Cissi, excepté la souvenance de l'endroit qu'elle occupa. Sur cet emplacement se juxtaposent les quartiers indigène et européen. Dellys, en pente sur la mer, est dans le cadre le plus serein; il semble, dans cette douceur, que l'on n'existe que pour l'extase de vivre : il n'est pas de place, en effet, pour l'effort, dans la somnolence des rues arabes, pas plus que dans les jardins où sont les plus délicieuses treilles.

Dellys est rêveuse dans la beauté de sa nature, mais sa nonchalance est factice : n'est-elle pas le marché maritime de la région ouest de la Grande Kabylie? Pour admirer le paysage dans lequel elle se complaît, nous prenons le sentier qui mène au marabout de Sidi-Brahim. C'est un étroit chemin rocailleux qui longe tout d'abord, à gauche, l'École des arts et métiers, le cimetière chrétien surchargé de sapins et de couronnes, et, de l'autre côté, un cimetière indigène, délabré, aux pierres primitives marquant l'emplacement des tombes et se confondant avec la terre.

Des marguerites jaunes et des chardons, quelquefois des genêts poussent parmi les stèles, et c'est le marabout de Sidi-Brahim avec son enclos de pierres, presque tout entier fracassé, un marabout très humble et très ancien, avec une chambre exiguë à l'intérieur. Une planche y sert de couche au passant nocturne, deux lambeaux d'étoffe rouge rappellent à peine une pieuse bannière; dans une niche, pratiquée au mur, en face de la porte, brillent quelques bougies.

En vérité, par l'étroit chemin rocailleux, nous avons abouti dans un lieu de ruines et de désolation. La mort est souveraine avec ces cimetières et ce marabout. D'où vient donc, cependant, que cet endroit soit le plus délicieux? — et il l'est, à ce point que le marabout s'harmonise avec le paysage, et que la tristesse des cimetières se perd dans l'azur qui l'environne. C'est qu'ici nous sommes sur le promontoire qui découvre le plus frais panorama; à nos pieds, derrière un petit phare, s'allonge démesurément la mer.

Toujours, cette Méditerranée amie qui suscita notre enthousiasme jusqu'à Ténès et que, jusqu'à Port-Gueydon, nous suivrons si amoureusement, chatoyante sous les feux qui tombent du ciel, fraîche et sachant tour à tour chanter et se taire. Si ses chansons ont un rythme multiple, son recueillement a toujours la même et grave solennité.

Près de l'humble marabout qui la domine, une fois de plus nous constatons combien cette mer contient, en un seul spectacle, mille spectacles divers. Si nous tournons les yeux du côté de la terre, à droite, c'est le phare du cap Bengut et, plus haut, une tour carrée, isolée, abandonnée : un ancien sémaphore. Devant nous, c'est la montagne; la mer s'offre, mais la mon-

tagne, elle, se dresse comme une muraille, elle s'impose.

Ici, elle s'élève orgueilleusement, juste auprès de la mer, et Dellys devient ainsi la ville charmante que la montagne protège, que caressent les flots. Comme les rues de la Casbah d'Alger, les rues du quartier indigène de Dellys descendent, pierreuses et tortueuses, vers la Méditerranée, elles ont autant de charme que de fraîcheur et de clarté et parfois, par-dessus quelque mur, on devine un jardin.

Et quel coin poétique que le carrefour étroit où s'élève la mosquée dans laquelle est inhumé Sidi-Mohammed-el-Harfi ! Des branches de vigne se suspendent au mur de chaque maison, forment sur la rue un plafond de verdure que le soleil semble trouer de ses flèches d'or. L'eau de la fontaine a un gracieux babil et lorsque les femmes musulmanes, qui formaient autour d'elle un cercle gazouillant comme son jet, s'en vont, leur urne sur l'épaule ou sur la tête, le bras nu, levé pour en tenir l'anse, avec leur stature droite et pourtant balancée, leurs voiles, leurs vêtements flottants qui laissent deviner la souplesse du corps, on ne peut s'empêcher de songer, à travers les siècles, à de jeunes choéphores.

Cette vision de beauté que nous laisse Dellys se prolonge encore avec la route qu'il nous reste à parcourir. Nous avons évoqué l'antiquité : or, nous allons vers la basilique et vers le temple, vers le baptistère et vers les mosaïques dont Rusuccuru s'enorgueillissait au cinquième siècle et qui font aujourd'hui les trésors de Tigzirt, son nouveau nom.

La route est en corniche sur les bords de la Méditerranée, elle est le pendant de celle qui mène jusqu'à

Ténès. Combien cette mer, ces montagnes et le ciel excellent en nuances infinies! Ce sont des murmures de baisers que le bruit de ces flots s'allongeant sur la plage et la plage demeure alanguie sous ces caresses; elle s'étale, blonde et lisse, à l'abri des rochers innombrables qui, sur l'onde, font émerger la nudité brune de leurs gros dos.

La mer s'amuse avec tous ces rochers, elle les contourne et les lèche en passant. On dirait qu'elle a pitié de les voir sans vêtement; alors, elle les recouvre de son manteau liquide, ou bien, elle se contente, plus coquettement, de les orner de son écume, comme d'une collerette blanche. Mais elle-même faiblit amoureusement sous les rayons du jour, sa moire a des frissons très courts et plus pressés, sa belle couleur pâlit de plus en plus, là-bas, du côté de l'horizon, le soleil l'argente d'une pesante armure.

Là-bas aussi, le ciel incandescent ressemble à un immense pan de mur blanchi à la chaux; mais plus près, au-dessus de nos têtes, il a des tons soyeux, il est d'un azur immuable. C'est une symphonie à la fois bleue et blanche qui se déroule à notre gauche, tandis que, de l'autre côté de notre route, des mamelons se succèdent, si innombrables qu'on dirait qu'ils grimpent les uns sur les autres avec leurs chevelures de fleurs sauvages et d'herbes folles.

Maintenant, ils se dressent devant nous, il faut les contourner. Le chemin, aux longues courbes, nous éloigne de la mer, nous sommes sur des terres que la stérilité même ravage, des terres désolées et pelées. Ici, on a la sensation de la tristesse d'un moribond, mais la lumière qui règne est contradictoire avec la moindre mélancolie, elle appelle toute la terre à la

joie, et voici la gaîté d'un oued, avec ses lauriers-roses, puis, brusquement, de nouveau, voici la mer, avec, cette fois, des rochers énormes, élancés comme des cathédrales.

La nuit, certainement, ces rochers auraient des aspects de fantômes si la lune et des milliers d'étoiles ne les magnifiaient de leurs rayons d'argent. Toute la nature veut participer à cet épanouissement de la beauté : le rivage lui-même se surcharge de verdoyants arbustes et la montagne a des arbres si touffus et si denses que cette forêt de la Mizranna semble comme un impénétrable univers, à part de tous les autres mondes. Aucune feuille ne bouge, la forêt s'enveloppe dans un silence farouche comme sa solitude; à peine, pour l'égayer sur le bord de la route, quelques genêts en fleurs forment comme des bouquets d'or, puis elle s'arrête presque brusquement, comme si elle en avait assez de régner sur la montagne.

Maintenant, c'est un verger que des oliviers peuplent, une petite maison coquette, avec ses enguirlandements de fleurs. En bas, c'est toujours la mer avec ses plages qu'arrêtent les barrières que forment des arbustes et, plus loin, en face de la jetée qui indique que nous arrivons à Tigzirt, une île chevelue d'arbrisseaux et de figuiers de Barbarie. Elle se dresse, comme si la terre voulait, dans un dernier sursaut, prouver encore sa fertilité, elle est comme une coupole de verdure, à moitié enfoncée dans le bleu de la mer.

De la verdure, il en est aussi sur le rivage. Tigzirt possède, en outre, abondamment, des roses, des œillets, des jasmins, des fleurs corallines, et des tiges à boutons de topaze. Les jardins, comme celui de l'administrateur de la commune-mixte, sont égayés de

fragments de colonne, de chapiteaux ou de bas-reliefs. Dans de vieilles amphores poussent de rouges géraniums; contre des murs, en guise d'ornementation, sont scellées d'antiques stèles.

C'est ici qu'abondent encore les souvenirs romains. Sur cet emplacement s'étendait, en effet, jusqu'au village kabyle de Taksebt, le municipe de Rusuccurru. Il est, à Taksebt, sur un escarpement qu'envahissent les broussailles et les figuiers de Barbarie, un mausolée très élevé qui survit à son complet écroulement, grâce à quelques colonnes et murs de pierre. Un amas de briques le fait encore dresser comme un piton qui s'aperçoit de si loin que les naturels du pays, le prenant pour un phare, lui ont donné ce nom.

Il est, à Tigzirt, des monuments mieux conservés qu'à Tipaza ou qu'à Cherchell : des vestiges de thermes, des mosaïques qu'une intelligente crainte de vandalisme a fait enclore de barrières de bois et recouvrir de sable, un temple avec ses marches, ses colonnes, ses murailles le long desquelles on a scellé, pour les préserver de tout rapt, des pierres sur lesquelles sont gravées des inscriptions. Il y a encore des stèles funéraires, des monolithes fort ouvragés, une grande basilique chrétienne du cinquième siècle. Les ruines sont imposantes avec leurs portiques à trois arcades, leurs colonnes, leurs chapiteaux et leurs bas-reliefs représentant, entre autres, un paon, puis Daniel dans la fosse aux lions.

C'est à Tigzirt que naquit sainte Marcienne, martyre à Cherchell. Déjà, dans sa ville natale, elle était admirée pour sa ferveur; c'est ici qu'elle vint prier, abîmer ses genoux sur la pierre. Pressentait-elle, en contemplant l'image de Daniel, qu'un jour, elle aussi, serait

jetée dans une arène, en proie à des bêtes féroces? Mais sa foi l'emportait sur la crainte, elle se préparait à la mort par la prière, tandis que la Méditerranée voisine berçait son exaltation du soupir attendri de ses vagues.

La mer murmure encore sa tendresse éternelle, il n'est plus de la vierge Marcienne que le souvenir de ses pas foulant ces dalles, de son front appuyé aux marches de l'autel. Peut-être qu'à ce baptistère qui est à gauche, elle reçut le baptême. Elle grandit à l'ombre de cette basilique, elle vit ce ciel, elle respira cet air. Aujourd'hui, cette ombre, nous la goûtons, comme nous goûtons le parfum de cette brise et la suavité de cet azur.

Ces tertres désolés, ces ruines, ces tombes, comme à Tipása, creusées dans le roc que bat le flot, tout a une majesté que divinisent le silence et le passé. Mais le soleil est victorieux et invite la vie présente à toutes les joies; les nuits tièdes d'Algérie invitent aux doux enlacements. Dans la vaste salle de la basilique aux colonnes esseulées et témoins étonnés de la gaîté contemporaine, l'après-midi, on joue au croquet, on danse, les soirs de fête annuelle. L'enceinte du bal a pour plafond tout le ciel étoilé, Tigzirt offre ses roses, ses œillets et ses jasmins, et la mer, sa surface argentée frémissant sous la lune.

Encore de cette Méditerranée, nous avons le spectacle fidèle sur la route qui nous mène à Port-Gueydon. Le chemin est en corniche, il monte, la mer se découvre plus encore, elle se découvrira sans cesse, soit lorsque notre automobile s'engagera dans un col aux rochers élevés, soit lorsque la route sinueuse nous entraînera vers des pentes ou bien au milieu de

figuiers, ou de coteaux surprenant par leur sauvage végétation.

Nous rencontrons des fermes, de vastes espaces plantés de vignes ou de blés, nous allons entre de hauts eucalyptus, à travers une pépinière, — et toujours, comme une sublime toile de fond, la Méditerranée étend l'infini de sa couleur si bleue.

Port-Gueydon, qui se laisse bercer par elle, n'a qu'une plage; plus loin, qu'une jetée que domine un sémaphore. De ce côté, sur une presqu'île, comme à Dellys, un marabout, et, sur les hauteurs, au village kabyle, des vestiges romains.

La grande rue commence au bord même de la mer : la mer est toute la beauté de Port-Gueydon. Contemplons-la : demain, nous nous enfoncerons dans la profondeur des terres, nous ne la verrons plus, elle, si calme, à cette heure, qu'elle semble mourir de son immobilité même. Le caillou qu'un enfant lui a jeté n'a presque pas eu de ricochets; à peine quelques cercles se sont-ils formés sur l'eau et la mer s'est hâtée de reprendre sa surface tranquille avec la moue de quelqu'un que l'on a dérangé et à qui un nouvel assoupissement a rendu la sérénité voulue.

Nous nous étions tellement habitués à elle! Elle faisait la majesté de tous les paysages, elle leur ajoutait le ravissement de sa vaste harmonie, elle alternait son champ avec ceux des pins plantés sur son rivage, elle mêlait la richesse de ses parfums aux mille des arbres et des fleurs, et c'était une ivresse, l'ivresse de ces bords africains qui rendait l'âme de Didon, plus éperdue, au départ d'Énée, et, plus altière, celle de Cléopâtre Séléné, abordant au port de Césarée sur la trirème qu'ornait un grand épervier d'or.

Sur ces plages qui n'ont pas l'ampleur de celles de l'Océan, le long de ces côtes aux rochers de dentelles ou aux plantations si luxuriantes, il faut une mer qui ne soit pas menaçante par ses flux, ou infidèle par ses éloignements. Ce soleil, qui dispense si prodigalement tous ses trésors, exige de la mer un consentement énamouré, afin que la tiédeur de ses rayons endorme la mollesse des vagues, et la Méditerranée s'offre comme une amante à tous les caprices du jour. Aussi est-elle la mer voluptueuse par excellence.

Lorsqu'elle accomplira sa course dans le ciel, la lune semblera se dédoubler : une autre elle-même restera sur les eaux de la Méditerranée et celle-ci la bercera tout doucement, avec des milliers de caresses, sans lui enlever le moindre éclat. La lune brillera sur les flots de son resplendissement céleste; les étoiles, aussi, et les étoiles paraîtront autant d'yeux étonnés qui se penchent sur la surface des eaux pour en deviner la profondeur et le mystère.

Cette Méditerranée de turquoise, de nacre ou d'argent, de pourpre à la mort du soleil et violacée au crépuscule, elle fait si intimement partie de ce Nord africain où flamboient toutes les diaprures de la lumière, qu'on ne peut les concevoir l'un sans l'autre. Elle s'imposait, on la voyait de partout à la fois, on ne pouvait que penser à elle, que sans cesse parler d'elle, — quel regret nous prend en songeant qu'elle va disparaître à nos yeux!

Mais elle a la certitude qu'assure un long triomphe; son impérissable attrait est encore la nostalgie qu'elle laisse au cœur. Elle toute, nous l'emportons avec nous, dans nos chers souvenirs. Que nous voulions l'oublier, nous ne le pourrons pas. Derrière la ligne du

Djurdjura, nous la saurons invisible, mais présente; nous ne pourrons nous empêcher de songer que si les monts kabyles élancent, si hauts, leurs pics, c'est dans le désir de l'admirer.

Nous la voyons pourtant encore, tendre amie délaissée, du col d'Agouni-Chergui. Les montagnes s'écartent; une dernière fois, elles s'ouvrent sur la mer et c'en est fait : nous sommes entraînés vers de nouveaux spectacles.

La route est serpentine, nous apercevons de loin ses lacets capricieux et nous descendons dans la vallée du Sébaou. Une grande fertilité monte de toute la terre, il est partout des pâturages et des arbres fruitiers. Le large lit du Sébaou, par endroits, roule des eaux et dans la limpidité de ces dernières s'ébattent de jeunes Kabyles nus, et s'aventurent paisiblement des bœufs. Çà et là, des villages indigènes parfois séparés par quelques habitations européennes.

Nous avons dépassé Fréha et nous longeons le Sébaou. Toute la vallée s'étale avec les tapis de ses cultures, ses oliviers et ses figuiers, et, parfois, de larges étendues, éclatant comme des rubis très sombres : la terre fraîchement remuée tressaillant déjà dans l'attente de la semence. Sur la route, des files de Kabyles, guidant leurs mulets et leurs ânes surchargés de marchandises, évoquent la souvenance des antiques pasteurs.

Dans un enfoncement que des arbres ombragent, c'est le murmure frais d'une fontaine. Des femmes kabyles sont là. Elles se reposent mi-allongées, et bavardent entre elles. Ainsi, au temps de Jacob, auprès d'autres fontaines, d'autres femmes s'attardaient dans la sérénité d'aussi doux paysages. Quel-

ques-unes emplissent d'eau leurs longues amphores, puis elles s'en vont vers leurs demeures, comme autrefois Rachel et Rébecca. La rouge étoffe, qui drape leur poitrine et leurs hanches, s'harmonise avec les sillons éclatants de la terre. Il en est qui ont des bracelets d'argent aux bras et aux chevilles dont elles laissent la nudité s'épanouir à la blancheur du jour.

Cette vallée, avec ce Sébaou aux filets d'eau reluisant comme des écailles, ces conducteurs d'ânes, ces femmes, à l'entour de la fontaine, ces pâturages, ces oliviers, c'est la vallée biblique. Ces porteuses d'amphores, aux jours de la moisson, sont les sœurs de Ruth, et, quand, le soir tombé, le croissant de la lune brille parmi les astres, elles peuvent, comme autrefois celle qu'aima Booz, se demander quel divin moissonneur a, dans le ciel,

> ..... En s'en allant, négligemment jeté
> Cette faucille d'or dans le champ des étoiles.

LE CHEMIN DE LA GLOIRE

Ces cimes lointaines et violacées se dentelant à l'horizon bleuâtre, par delà les coteaux verdoyants qui couronnent Alger, ce sont celles du Djurdjura. Toujours leur spectacle nous a émus; elles se dressent comme des épées victorieuses, si nombreuses, si rapprochées les unes des autres qu'on dirait une muraille.

Quelle éruption volcanique donna à ces montagnes sombres une forme si aiguë? Elles sont hérissées, leurs flancs escarpés s'ouvrent parfois comme d'horribles

déchirures, elles souffrent, elles se redressent plus encore avec des élancements exaspérés. C'est qu'aussi, elles ont leur poignante légende.

Or donc, les Hébreux étaient en route pour la terre promise, lorsqu'ils rencontrèrent un pays montagneux dont un géant était le roi. Moïse décida d'en faire la conquête, le roi-géant comprit qu'il ne serait jamais vainqueur d'un inspiré de Dieu ; alors, il mit son empire sur sa tête et s'enfuit nuitamment. Il courut des heures et des journées, mais il n'est de géant qui n'ait ses fatigues d'homme, il tomba d'épuisement et les montagnes étant sur lui, il mourut étouffé.

Donc si ces montagnes du Djurdjura s'élancent avec désespoir vers le ciel, c'est, sans doute, qu'elles ont le remords d'avoir tué celui qui les adorait tant. Leurs pics aigus n'ont plus maintenant, à nos yeux, la forme d'épées victorieuses ; ils s'érigent, douloureux, comme des mausolées multiples. Le Djurdjura, apporté on ne sait d'où, est un tombeau : celui d'un roi-géant, amoureux de ses montagnes.

Le roi avait fui l'esclavage, il voulait ses montagnes aussi libres que lui. Il semble que son dernier souffle anime encore le pays où il s'affaissa et, de fait, ces montagnes ont lutté pour la plus complète indépendance. Les Kabyles qui les habitent s'appellent Imazighen ou Amzich, c'est-à-dire les agriculteurs, mais aussi « les hommes libres ». La France ne parvint à leur conquête qu'au prix des plus durs sacrifices ; il faut rendre hommage à ces montagnes : elles sont nobles et fières comme l'héroïsme même. La Grande Kabylie où elles s'étendent a sa beauté farouche.

Nous voici à son orée, au col des Beni-Aïcha, et le soleil est avec nous, faisant siens, parce qu'il pétrit

leurs couleurs de sa clarté, la plaine des Issers tour à tour verte et blonde, l'oued aux lauriers-roses et les monts que nous voyons au loin pelés et ternes ou bien sertis, comme des bijoux, soit d'un couronnement d'oliviers, de figuiers et de chênes, soit de villages agrippés sous leurs tuiles rouges.

Avec les Kabyles, ces descendants de Massinissa, de Syphax et de Jugurtha, les monts qui se dressent devant nous furent toujours en indomptable lutte avec les Césars de Rome. A cette évocation des souvenirs anciens, il semble que nous vivions des temps primitifs, nous avons une âme neuve et des yeux avides de contemplations nouvelles, et Tizi-Ouzou, au nom si rempli d'eurythmie et qui veut dire le col des genêts, marque pour nous l'entrée dans un monde où l'on peut, pour les plus grandioses spectacles, tout espérer de la nature la plus altière.

Tizi-Ouzou est ville administrative et poste militaire, il doit son importance à son chemin de fer et aux nombreuses voies dont il est le centre actif, il a son rôle indispensable, le commerce de sa vie le dispense donc de monuments fameux et d'attractions vaines. Mais, carrefour de passage, son accueil est amical : il conduit à l'entrée de la route historique et sublime qui mène à Fort-National.

Elle semble d'abord timide, cette route qui se plaît dans un paysage tendre, le long du Sébaou, puis, tout près d'un petit bois; elle rampe à côté d'une rangée d'eucalyptus, se glisse ensuite sous une voûte ombragée de platanes. Mais elle nous offre, sans plus tarder, le spectacle de montagnes brunes que raye une neige rebelle à tout soleil. Le bivouac de Taksebt est là, sur un petit plateau : son tertre s'arrondit comme

si, déjà, tous ces lieux se tourmentaient au voisinage des hauts sommets.

Ceux-là vont aussitôt, dévalant dans la plaine, barrant la route, mais celle-ci devient audacieuse à présent. Elle escalade le flanc des monts, s'accroche aux rochers, s'élance plus encore, contourne dans un angoissant et brusque élan l'obstacle infranchissable; elle surgit, haletante, sinueuse ainsi qu'un ruban que le vent fait ondoyer en replis tortueux, elle s'élève enfin comme pour se suspendre quelque part dans le ciel. Notre automobile s'enhardit avec elle, c'est l'ascension vertigineuse.

On dirait que, derrière nous, la vallée du Sébaou s'enfonce de plus en plus, étalant, comme une dernière offrande, à nos regards pressés, le drap brun de ses terres fraîchement remuées, les gerbes de ses blés et les paillettes que fait le jour sur sa rivière.

La montagne est boisée. De ses sentiers escarpés descendent, sur la route, des femmes kabyles, portant des fagots sur leurs épaules. Elles ne s'étonnent pas de la grandeur du paysage, leurs yeux se sont ouverts sur lui en même temps qu'à la lumière. Elles-mêmes, par leurs fines silhouettes et le mouvement gracieux de leurs bras arrondis, soutenant leur faisceau de branchages, en font intimement partie, elles l'animent, et, lorsqu'elles ont disparu au détour du chemin chaotique qui conduit à leur village, elles laissent, en souvenir, comme la légèreté d'une vision harmonieuse.

L'autobus qui va de Michelet à Tizi-Ouzou dévale avec un grondement sourd, si lourdement qu'on croirait qu'il entraîne la montagne avec lui. De fait, la poussière qu'il soulève cache le paysage, on a la sensation d'être au bord de l'abîme.

Des nuages pèsent sur nous, mais l'azur s'éclaircit, il est d'une limpidité illuminée, on voudrait avoir la voluptueuse douceur de froisser dans sa main cette étoffe de soie bleue que le ciel courbe au-dessus de nos têtes. Nous levons les yeux pour l'admirer. Devant nous, se détachant sur elle, de toute la blancheur de sa pierre qu'endiamantent des éclats de mica, se dresse une colonne. Elle est sur un point culminant qu'il nous faut atteindre; notre automobile mord la route et grimpe intrépidement, la colonne se découvre de plus en plus dans la sveltesse de son rayonnement.

Maintenant, elle apparaît sur un tertre, en bordure de la montagne, dominant tout l'espace, indiquant à l'univers entier qu'elle commémore, à la gloire de la France, ce que jamais ne purent réaliser ni les guerriers carthaginois, ni les Vandales, ni les Turcs, pas même ces anciens maîtres du monde qu'étaient les Romains : la conquête de la Grande Kabylie.

Le chemin sur lequel nous sommes mène au point culminant des montagnes dont l'héroïsme semblait, à travers les siècles, avoir consacré l'invincible caractère. La France pénétrait, à jamais, au cœur des régions si longtemps indomptables. Cette voie est ainsi encore plus triomphante que celles par où, jadis, passèrent tous les Césars.

Il est écrit sur la colonne : « Au lendemain de la prise du massif de la Grande Kabylie, sur l'ordre du maréchal Randon, gouverneur général, commandant la colonne expéditionnaire, et sous la direction du général de Chabaud La Tour, commandant supérieur du génie en Algérie, les troupes des trois divisions Renault, de Mac-Mahon et Yousouf, ont construit cette route en dix-sept jours, du 5 juin au 21 juin 1857. M. Jonnart,

gouverneur général de l'Algérie, a fait élever ce monument pour perpétuer le souvenir de l'œuvre accomplie par l'armée d'Afrique. — Juin 1910. »

L'immensité du spectacle n'a d'égale que le silence environnant. A peine le mutisme de cet infini est-il troublé par les grelots d'un attelage qui grimpe vers Fort-National ou par la voix d'un Kabyle appelant un de ses semblables. L'air est d'une limpidité telle que l'on entend, comme en une claire résonnance, la chanson des grelots. L'écho rend plus sonore la voix étendue du Kabyle, puis l'intonation meurt par degré; on dirait que l'espace en demeure vibrant, nous en saisissons les moindres modulations.

Comme le bruit cadencé de l'attelage, comme l'appel du Kabyle, le paysage qui s'étend devant nous a, sous l'éclat de la lumière, de multiples nuances, qui se graduent de seconde en seconde. Le jour palpite et se pose en mille teintes, à peine voilées, à gauche dans le lointain, sur Tizi-Ouzou, en cadences plus joyeuses sur Fréha qu'on aperçoit, plus loin encore, à droite, dans l'encadrement verdoyant de ses arbres, et tout au fond, du même côté, sur Mekla grisaillé dans sa brume indécise.

En bas, sillonnant le panorama qu'offre la fertilité de la large vallée, le Sébaou toujours miroitant, l'oued Aïssi, son affluent, et, telle que le lit d'une rivière immuable en ses nombreux contours, la route blanche que nous avons suivie.

Il semble que l'immensité de ce spectacle devrait se dérouler sans bornes. Or les montagnes kabyles sont là, l'enserrant comme d'une ceinture géante, formant la ligne obscurément bleuâtre qui ferme l'horizon. L'attelage qui monte vers Fort-National a dû s'arrêter

en chemin, la voix du Kabyle s'est tue : le silence seul convient à la majesté de ce vaste décor, la souveraineté de sa beauté exige la plus religieuse contemplation.

Nos âmes se recueillent dans l'extase des trésors de paysages amassés par nos yeux. Mais une incomparable joie les soulève plus encore : nous savons que, dans cette Grande Kabylie, nous allons monter de splendeurs en splendeurs. La route est maintenant moins dure, elle est enivrante avec ses acacias surchargés de fleurs. Les sommets qui nous environnent ont comme des coiffes de pourpre bordées d'argent : ce sont les villages kabyles avec leurs toits de tuiles rouges et leurs murs blanchis à la chaux.

Puis, sur un plateau, une longue bâtisse rectangulaire à deux étages, caserne enclose de murailles, et aussi, une ligne de remparts à créneaux derrière laquelle des maisons s'aperçoivent. Ce plateau, c'est celui de Souk-el-Arba sur lequel, depuis 1857, est construit Fort-National.

Nous nous dirigeons vers ce dernier, nous voici devant sa porte qui se ferme à la tombée de la nuit; les Kabyles ne pourront plus pénétrer dans la ville qu'au lever du matin, et pour que la porte s'ouvre aux Européens et aux soldats, le poste de garde exige un exeat. C'est que Fort-National n'est qu'un point stratégique, la population civile ne vit que de son commerce avec la garnison. La ville s'abrite sous le fort; en cas d'alerte, ses habitants iraient se réfugier dans l'enceinte bastionnée et cela rappelle la vie du moyen âge.

Jamais les Kabyles ne s'imaginaient que la France pourrait se maintenir sur leurs indomptables plateaux. Lorsque, du 5 au 21 juin 1857, l'armée du maréchal Randon traçait la route que nous avons suivie, quand

les pelles, les pioches, les scies, les haches et les pétards s'attaquaient aux rochers des Aït-Iratem, les naturels du pays, du haut de leurs villages, étaient persuadés que la rouille userait les instruments, avant que ceux-ci eussent achevé leur tâche. Ils se fiaient encore aux aspérités de leurs crêtes qui, jadis, avaient rebuté les généraux romains, « aux inaccessibles hauteurs de leurs montagnes et aux fortifications naturelles de leur territoire, » ainsi qu'il est dit dans le panégyrique de Maximien.

Les heures passaient, mais, avec elles, le chemin montait de Tizi-Ouzou vers le plateau de Souk-el-Arba. Lorsque le 14 juin de la même année 1857, qui rappelait le débarquement des troupes du général de Bourmont à Sidi-Ferruch, fut solennellement posée, sur ce même plateau, la première pierre de Fort-National, alors, les Kabyles eurent le sentiment que c'en était fait de leur légendaire invincibilité.

Un de leurs amins s'écria douloureusement : « Un fort! Regardez-moi : quand un homme va mourir, il se recueille et ferme les yeux. Amin des Kabyles, je ferme les yeux, car la Kabylie va mourir! »

Cette région vaillante avait failli, de son souffle puissant, disperser la pourpre des Césars, elle avait fait sans cesse retentir le cri de l'indépendance, du sommet de ses pics aux profondeurs de ses ravins; et, le soir, après la journée meurtrière, elle avait fait, du flamboiement même de ses montagnes, surgir des inspirés, des prophètes, des marabouts, pour clamer la révolte à nouveau et préparer, durant la nuit tragique, la bataille du lendemain.

Ils s'en allaient, ces inspirés, dans les villages, et réclamaient les plus courageux des hommes pour les

prochains combats. Tous répondaient d'une commune voix. Les prophètes promettaient le paradis à ceux qui allaient succomber. Tous s'attendaient à périr. Alors, dans l'assemblement du village et l'agenouillement des vieillards, des enfants et des femmes, les marabouts récitaient la prière des morts, et ces morts, c'étaient, d'avance, ceux qui demeuraient debout, au milieu de leur famille, ayant fait l'entier sacrifice de leur vie pour la liberté de leurs montagnes.

Tous couraient à la bataille et l'élan était tel qu'il entraînait les vieillards, les enfants et les femmes. C'était le soulèvement épique de toute la Kabylie, et, dans l'inspiration des villages, à la fois extasiés et combattants, des marabouta surgissaient à leur tour.

C'était Dihia-bent-Tabet qui, en 682, repoussait, jusqu'au fond du désert de Barka, les Arabes de la première invasion, si impétueusement, que les envahisseurs, stupéfaits et honteux d'avoir été refoulés par une femme, l'appelèrent la Kahina, c'est-à-dire la sorcière.

C'était la fille de ces mêmes Aït-Iratem sur lesquels Fort-National s'élève, Chemsi-Cheika, Jeanne Hachette de la deuxième invasion. C'était Lalla-Khredidja, si guerrière et si vaillante que la Kabylie reconnaissante a donné son nom au plus haut de ses pics.

C'était enfin Lalla-Fathma-bent-Cheikh, des Aït-Illilten, celle-là même qui, en 1857, voulant les montagnes de son enfance libres comme l'aigle qui les parcourt, suscitait, à chaque heure, pour leur défense, de nouveaux combattants.

Lalla-Fathma-bent-Cheikh, nos grands-pères vous ont connue, vous étiez jeune et belle, votre cœur était pur comme les neiges de votre Djurdjura. A l'appel de

votre voix, les hommes, du haut de leurs villages, descendaient à la bataille, comme de roc en roc descendent les cascades; ils voyaient dans vos yeux l'âme même de la fierté kabyle.

Mais, dans la défaite des vôtres, votre voix s'éteignit et vos yeux se couvrirent de pleurs; jamais plus, vous n'avez retrouvé votre accent et votre éclat. Vous étiez en deuil de l'indépendance de vos montagnes, et ceux qui vous ont encore vue en 1875, peu de temps avant votre mort, vous représentent, assise sur un banc de pierre, pleurant la liberté berbère au tombeau et chantant parfois d'une voix dolente la complainte héroïque qu'un poète de votre pays composa à votre gloire.

Il sied que nous rappelions ces souvenirs; les vainqueurs sont d'autant plus grands que les vaincus le furent, tout pays triomphant aime tout pays dompté qui fut très vaillant et très noble.

L'amin qui, douloureusement, s'écriait qu'il fermait les yeux car la Kabylie allait mourir, ne songeait pas au lendemain. Voyez, elle est ressuscitée, la courageuse et fière Kabylie! Jadis ses villages formaient autant de patries disparates, continuellement en lutte les unes contre les autres, nous les avons réconciliés dans la patrie française.

Lalla-Fathma-bent-Cheikh, cette indépendance dont vous étiez si jalouse pour vos belles montagnes, la France la respecte : les fils de vos amis et tous ceux de vos frères sont libres dans leurs croyances, leurs travaux et leurs biens. La force nous est restée, mais nous pouvons vous certifier ce qu'un des nôtres, Français de la métropole qui fut l'admirateur rempli d'espoir de toutes les vertus, de toutes les qualités, de toutes les beautés de ce Nord africain, Émile Masque-

ray, certifiait aux Arabes de l'Ouarsenis : « La force nous est restée en fin de compte, mais avec tout ce qu'elle comporte d'honneur et d'obligations hautes. Nous sommes les héritiers de tous ceux qui sont tombés sous nos balles, nous sommes les tuteurs de leurs enfants. »

Comment n'aimerions-nous pas votre merveilleux pays! Nous nous rendons sur le retrait qui suit la caserne de Fort-National et que les soldats appellent le cavalier, parce que, sur l'étroite extrémité de ce plateau, on peut se croire comme à cheval sur la montagne même.

C'est ici, qu'en 1857, un marabout se lamentait. Le maréchal Randon s'approcha de lui, mais le marabout était inconsolable : ce fort, dont les Français venaient de poser la première pierre, c'était, assurait-il dans son langage imagé, « une épine dans l'œil de la Kabylie. »

De fait, il n'y a qu'à considérer le paysage : on conçoit, sans plus tarder, que, maîtresses de ce plateau de Souk-el-Arba, les troupes des trois divisions Renault, Mac-Mahon et Yousouf aient rendu tout ce pays à leur merci. Au milieu du retrait où nous sommes, on a posé un cube de pierre et, sur la surface de ce dernier, on a tracé un plan trigonométrique. Il n'y a qu'à suivre les lignes qu'il indique pour connaître l'immense région.

Voici, dans la direction de l'ouest, Tizi-Ouzou, Alger, et, plus bas, Dra-el-Mizan; dans celle du sud-est, la Main-du-Juif, le Lalla-Kredidja et, plus haut, le col de Tirourda. Voici, dans les directions du nord-est, l'Azerou-Toher et le col de Chelata, puis le village d'Azazga, et, plus au nord, le Djebel-Tamgout.

Ce chaos de montagnes, c'est bien le pays tourmenté que le roi-géant, fuyant devant Moïse, emporta sur ses épaules, et qui s'écroula sur lui. On dirait qu'il conserve éternellement la douleur de son forfait. Quelques-unes des hautes cimes que ravagent les pluies montrent la nudité lamentable de leurs rochers. Ceux-là, le soleil indulgent les recouvre d'un manteau d'or pâle. Mais les montagnes sont innocentes de ce qu'un roi-géant ne put les supporter. La neige recouvre donc la plupart d'entre elles de sa blancheur étincelante comme pour faire éclater, au loin, la virginité de leurs sommets.

L'espace, à l'horizon, semble ainsi tout moutonné d'albâtre. Un pic dresse son front plus haut encore et c'est comme un lis trempant dans la lumière. A certaines heures, le soleil embrase la neige : on imaginerait des pétales de rose étendus sur les vagues immuables de ces montagnes. Mais la neige reprend son éclat primitif et, la nuit, on dirait, tandis que les ténèbres s'enfouissent dans les ravins, qu'elle forme une ligne de feux immaculés courant dans l'infini.

Ces pics ont leur beauté unique, avec leurs amas de flocons, triomphant du midi de l'été et s'empourprant de l'incendie du soir. Ils sont géants eux-mêmes comme le roi qui les abandonna sur cet immense espace. Et voici que la nature aimante ajoute à leur splendeur : des cèdres poussent sur les sommets du Lalla-Khredidja ou de l'Azerou-Toher, et ce sont comme des chevelures vertes impassibles sous le vent.

Plus bas, ces massifs ont des robes d'émeraude, formées par les rameaux épais des figuiers et des chênes, des frênes, des oliviers. Parfois, ces robes sont déchirées. Les déclivités du terrain apparaissent avec les

tragiques sillons qu'ont creusés les avalanches et les torrents. C'est la dévastation des éléments entraînant, dans leur chute, les rochers et les arbres. D'énormes blocs de pierre suspendent leur menace au-dessus de l'abîme. Le fond de la vallée est comme un gouffre sombre, l'hiver y roulera les eaux de sa tourmente. C'est le grondement qui précède la mort, — et cependant la vie s'étale dans la ferveur de son émergeante éternité.

Des bestiaux paissent sans souci des précipices, il est des pâturages tout le long du Djurdjura, les flancs des montagnes ont des vergers prospères; l'orge y pousse en abondance, et c'est l'orgueil des pampres qu'alourdissent les grappes, et ce sont les citrons et les oranges, étincelant comme les fruits précieux du jardin des Hespérides. Les moissons chevauchent ici sur les gigantesques croupes, c'est le défi sublime de la fertilité adorée, protégée par le patient labeur de l'homme.

Quand l'orage fait écrouler la récolte attendue et jusqu'à la terre elle-même, quand tout semble achevé dans une suprême chute, miracle dû seulement à l'amour de la montagne, du désastre final naît la résurrection même : les Kabyles descendent pieusement dans le ravin fatal, reprennent la terre que leur ravit l'orage, la reportent et l'étendent sur le flanc dévasté pour qu'y germe, à nouveau, la victoire des champs. C'est le sol nourricier, posé sur les escarpements les plus ingrats et, tandis qu'au sommet de la montagne, la neige si belle et si blanche prépare encore sa sinistre avalanche, un peu plus bas, c'est la flore africaine, s'épanouissant de toute sa jeunesse dans une féconde maturité.

Comment les Kabyles ne chériraient-ils pas leurs terres? A la montagne même, sans cesse périlleuse et souvent meurtrière, ils confient leurs existences et celles de leurs familles, allant, dans leur inébranlable attachement, jusqu'à poser sur son sommet les maisons de leurs villages. On dirait cependant que ces maisons ont peur d'être ainsi penchées au bord des précipices : elles se serrent les unes contre les autres de façon si compacte, si uniforme que rien ne les distingue, les villages kabyles ont tous le même aspect. C'est un amas de petits murs blancs et de tuiles rouges qu'une invisible main élève comme des îlots au-dessus de l'abîme.

Déjà, l'historien arabe, Ibn-Khaldoun, qui vivait au quatorzième siècle, relate que dans ces villages fleurissent « les vertus qui honorent le plus l'humanité : la noblesse d'âme, la haine de l'oppression, la bravoure, la fidélité aux promesses, la bonté pour les malheureux, le respect envers les vieillards, l'hospitalité, la charité, la constance dans l'adversité. » Les mêmes sentiments demeurent encore de nos jours.

Enfin, ces villages sont industrieux. Faut-il, à tout hasard, citer celui de Taourit-Amokrane, célèbre par ses poteries, ceux des Aït-Hichem où l'on fait des tapis et ceux des Beni-Yenni où l'on fabrique des armes, de la coutellerie, des bijoux ornés de filigranes et d'émaux? Fort-National est le centre qui mène à chacun de ces villages.

Nous quittons le plateau d'où la vue est si grandiose. Des soldats sont encore là qui jouent aux boules; un peu plus loin, à gauche, les habitations du commandant et celles des officiers sont enfouies dans les arbres, parmi des jardins en fleurs; nous sortons de l'enceinte bastionnée.

Voici, des deux côtés de la porte, une baraque emplie de provisions et de liqueurs. La première porte cet en-tête : « Hadj-Ali-Lounès, fils de Hadj-Lounès, mort pour la patrie française pendant l'insurrection de 1871 est autorisé à vendre aux abords de la caserne Rulhières. » La seconde : « Le Kabyle Belkassem a suivi la 14e compagnie du 1er zouaves à Berguent et à Delden, Maroc, du 27 avril au 2 juillet 1911. »

Sur ce plateau de Souk-el-Arba, près de ce fort qui se dresse comme une sentinelle à jamais en éveil, de ces casernes qui tiennent en respect les montagnes guerrières, dans cette vie de poudre, de meurtrières et de fusils, ces humbles inscriptions constituent des parchemins de gloire.

LE PLUS FÉERIQUE SPECTACLE

Tout le long de la route qui conduit à Michelet, par delà les vallées, les villages kabyles se juchent sur leurs hauteurs. Les cultures des monts se dessinent davantage et, dans les broussailles qui s'échevellent sur des escarpements sauvages, des genêts brillent ainsi que des résilles d'or.

A gauche, au-dessus de nos têtes, une pyramide se dresse comme suspendue au flanc de la montagne. Elle s'aperçoit de tous les villages environnants, elle est, comme la colonne que nous avons vue avant d'arriver à Fort-National, l'attestation de la France victorieuse à travers les années, elle commémore les combats qui se livrèrent sur son emplacement même et aux mêmes jours.

Celui du 24 juin 1857 : tandis que les divisions Renaul[t] et Yousouf continuent l'édification de la route qui descend du Fort-National à Tizi-Ouzou, la division Mac-Mahon, ayant à sa tête la brigade Bourbaki, se porte, à trois heures du matin, en avant contre les retranchements kabyles. La lutte est sanglante, indécise, mais le 2[e] étranger assure le succès en pénétrant dans Icherriden. Pour vaincre l'ennemi jusqu'alors indomptable, il avait fallu l'assaut des troupes revenant de Crimée.

Celui du 24 juin 1871 : la Kabylie se soulève, Fort-National est assiégé, Palestro est à feu et à sang; ici, c'est encore la bataille implacable où, dans les deux camps, il n'est que des héros, mais la France l'emporte encore.

Au retour des manœuvres, les zouaves défilent devant la pyramide d'Icherriden. On dirait que, sous le soleil étincelant, les baïonnettes sont des flammes d'argent qui marchent en cadence. Les villages qui, de loin, les contemplent sont autant de témoins qui comprennent et qui s'inclinent.

Tout cet espace sillonné de hauts pics ressemble à quelque amphithéâtre de géants. Nous allons dans cet amphithéâtre comme dans une inépuisable variété de paysages, et notre automobile, s'élançant à la conquête des routes montantes, en chacun de ses brusques virages, pénètre triomphalement en de nouveaux décors. Le chemin forme une courbe et, dans le fond, un abreuvoir où quelques mulets se désaltèrent.

Sur l'un d'eux, un vieillard, et, derrière, s'accrochant à sa taille, un jeune enfant; sur un autre, une femme et, en croupe, une petite fille; des ballots sur un troisième; à pied, des hommes et des adolescents.

C'est une famille kabyle qui s'expatrie de son village. Elle a fait halte auprès de l'abreuvoir, elle n'a pas l'air d'être pressée : nomade, elle se complaît le plus possible dans la liberté de ses montagnes.

Et, de fait, ces pentes abruptes où nul ne s'aventure, ces ravins déserts, cet azur qu'entrecoupe seulement le vol d'un aiglon, ces pics blanchis de neige, tout cet infini soulève l'âme. On est face à face avec l'immensité : il sera toujours temps d'aller parmi ses semblables, dans le travail, dans la réflexion, dans le souci du lendemain. Assis sur le bord de la route et les pieds dans l'abîme, un Kabyle contemple le paysage. La chaîne du Djurdjura est maintenant comme un long serpent ondulé et qui semble ramper, là-bas, vers la Méditerranée.

Çà et là, le soleil, enfin, a vaincu la neige et les thamgouth, c'est-à-dire les pics, apparaissent dans la tragique dénudation rougeâtre et pâle de leurs rochers. Ici, la nature s'érige dans la stérilité de son orgueil de pierre, mais, plus bas, les vergers forment une ceinture. Maintenant les rochers et les pierres se laissent enguirlander de feuilles, la végétation l'emporte, tandis que, du ravin où descend le soleil, des femmes aux foutas rouges ou rayées de bleu et de jaune, après avoir empli leurs amphores à la rivière, montent en file vers leurs villages.

Michelet que nous atteignons est le chef-lieu de la commune-mixte du Djurdjura. Quelques Français seulement, — des fonctionnaires pour la plupart, — résident sur ces hauteurs que, l'hiver, la neige bloque. Les habitations sont le long de la rampe que forme la route, en balustrade sur la vallée.

Ici, c'est une vie indigène dans tout son exotisme,

ses bouchers en plein vent débitant des quartiers de moutons; ses boutiquiers faisant à la fois le commerce de poteries et de bijoux kabyles, de céréales et de tissus comme le haïck; ses cafés où fleure également le thé et dans lesquels, le soir, s'entassent à ne plus pouvoir bouger les consommateurs drapés dans leurs burnous et les jambes repliées, ou assis sur les bancs qui longent les murs.

Ils demeurent de longues heures à écouter l'un des leurs, musicien bénévole, ou bien poète, inventeur d'anecdotes amoureuses ou joyeuses, improvisateur de chants épiques, vieil Homère africain ou souriant troubadour du moyen âge, tandis que, dans un coin, d'autres clients s'absorbent profondément dans leurs parties d'échecs. Mais, parfois, là aussi, comme dans les établissements maures de la Casbah d'Alger, éclate la voix criarde d'un phonographe et, cette voix, dans le silence de l'immensité, semble encore plus aiguë, déchire le soir tranquille et s'envole pour mourir dans son lointain écho.

La terrasse de la maison qu'habite l'administrateur de la commune-mixte s'ouvre sur tout le Djurdjura, elle s'avance sur le ravin comme pour mieux voir, elle mêle à la souveraineté du paysage le parfum de ses innombrables roses et la joie de ses pampres. De ce balcon, plus encore qu'à Fort-National, le plus haut pic du Djurdjura, celui de la sainte Lalla-Khredidja, apparaît dans toute sa splendeur.

Les montagnes forment le plus fantasque des océans avec les pitons exaspérés, les têtes rocheuses, tous les thamgouth escaladeurs de ciel qui se groupent à droite sous le nom d'Akouker, et plus loin, l'Heïdzer, gardant éternellement, comme le Lalla-Khredidja, des

neiges dans ses crevasses tournées du côté du nord. A droite, ce sont les flancs torturés et les crêtes aux aspérités sans nombre de l'Azerou-Tidjer.

Et voici que, dans les jointures des pierres mortes, la nature fertile, une fois de plus, accomplit son miracle : un arbre pousse, d'autres arbres, le mont devient boisé, tandis que sur ses contreforts éclate encore la richesse des vergers. Ces oliviers, ces grenadiers trempent leurs racines sur les bords de l'oued Djemma qui coule au bas de ces massifs.

L'industrieuse culture des Kabyles égaie toute la vallée, nous en contemplons la draperie multicolore, tandis que notre automobile dépassant la hauteur de Michelet veut atteindre celle, plus vertigineuse et plus abrupte, du col de Tirourda. Des champs d'orge, des champs de vigne, et puis des pâturages. Le bruit de notre moteur fait fuir dans les pentes herbeuses des bœufs et des moutons, tandis que grimpe sur le bord de la route une jeune fille kabyle curieuse de voir passer notre machine.

Elle se dresse tout au bord du précipice, elle a sans doute une quinzaine d'années, son corps se couvre à peine d'un voile rouge resserré par une corde à la taille; son cou, ses bras, sa gorge, presque ses épaules sont découverts ainsi que ses jambes. Sa demi-nudité ne l'émeut pas; elle n'a, d'ordinaire, pour témoins que les montagnes amies. La jeune Kabyle est svelte et paraît plus grande encore, se détachant en pleine lumière.

La rondeur des bras fait deviner leur fermeté, la ligne fine et nerveuse des jambes fait pressentir l'harmonie de son corps. Le soleil, à peine, a doré sa chair. A son menton et sur son front sont de bleus tatouages

et ses prunelles sont claires comme le sourire de ses dents blanches. Elle est belle comme le sont toutes ses sœurs de la montagne, comme l'est toute sa race affinée. Notre automobile est, pour elle, un spectacle encore nouveau, elle la regarde passer avec étonnement, puis ses yeux se tournent du côté des montagnes.

Notre machine peut courir et disparaître : la jeune fille ne la regrette pas. Jamais, en effet, elle ne connaîtra ni les régions peuplées, ni les villes aux monuments superbes, mais elle a pour elle toute la splendeur de l'infini, et nous imaginons qu'elle a pitié de nous qui nous en allons et qui ne savons pas, comme ont fait toutes ses aînées et comme elle fera elle-même, grandir, demeurer, mourir aux lieux où nous sommes nés.

Comme nous comprenons qu'elle se complaise dans le décor qui l'environne ! Les villages sont des taches blanches et rouges posées sur des massifs, nous les apercevons tous, dans la lumière, par-dessus les ravins ténébreux.

Mais bientôt les montagnes deviennent inhospitalières : plus rien que le rocher. Ce sont des crevasses et des aspérités, des flancs que l'on dirait avoir été tordus par une main volcanique, des déchirures de la pierre qui se sont évasées comme des plaies béantes au fracas des torrents, des blocs que les avalanches arrachèrent des montagnes, ainsi qu'une chair vive, et les montagnes apparaissent dans une pâleur tragique.

La neige elle-même, l'hiver, déserte ces pentes à pic ; seulement elle garde encore sa revanche en demeurant sur les pitons arrondis, en s'entassant dans les trous et dans les fentes, en s'accrochant aux aspérités, si bien qu'elle finit par étendre son linceul sur toute la chaîne.

Mais l'été, l'été cependant si attendu, l'été, sur les montagnes! C'est la désolation dans une longue brûlure, le soleil ronge la terre, boit l'eau des moindres sources, les rochers accablés renvoient les rayons du jour. La vallée, emplie du soleil dont le feu tombe tout droit, halette comme une forge.

Or nous montons plus haut, plus près du ciel, du ciel secourable à la nature; la montagne se fend et c'est pour laisser surgir des cèdres.

Elle se couvre çà et là, coquettement, d'un manteau de parure et ce sont des aubépines, des chèvrefeuilles, des thyms, des genêts, des bruyères, des marguerites jaunes. Des oliviers, des figuiers grimpent parfois sur ces hauteurs comme une rédemption du sol, un instant si stérile. La route se glisse bien encore entre des rochers qui se resserrent et se courbent comme des voûtes, elle longe des ravins, si près qu'on la croirait suspendue au bord du précipice, elle s'élève au point qu'on n'ose regarder en arrière dans la crainte de l'attirance des profondeurs et du vertige, elle s'avance comme une tentacule victorieuse des obstacles et des périls, — et, par-dessus le désert aride des flancs écorchés de la montagne, elle mène au miracle des vastes pâturages.

Ainsi, la terre s'acharne à demeurer l'invincible, l'éternelle nourricière, elle nous égaie comme si nous surgissions d'un enfer délabré, — et le spectacle qui se découvre du col de Tirourda nous empoigne et nous ravit. C'est comme le féerique point de départ de lignes de hauteur : celles des contreforts boisés des Beni-Mellikauch et des Beni-Ouakour, des montagnes des Beni-Abbès, d'Aumale, de la Petite Kabylie, tandis que s'aperçoivent aussi la vallée de l'Oued Sahel, la

dépression de l'Oued Mahrir et plus loin le défilé des Portes de Fer.

C'est ce qui fait qu'un indigène disait une fois à un Français, son compagnon de route : « Ouvre tes yeux et regarde, car du point où nous sommes, tu vois toute l'Algérie. »

Et expliquant sa pensée :

« Je ne prétends pas que ton regard plonge d'ici jusqu'aux frontières du Maroc ou de Tunisie. Mais je dis que tu as sous les yeux un paysage raccourci de l'Algérie entière, puisque tu vois d'un seul coup d'œil un rebord du Sahara, une vallée du Tell et les cimes kabyles, le pays des Arabes, celui des Kabyles et celui des colons. »

Les crêtes s'étagent, les croupes s'épanouissent, les massifs s'entassent, et les sommets s'élancent comme des flèches de cathédrales. Et puis, c'est la fantasmagorie des clartés et des teintes, du ciel bleu, des pics dorés, des blocs rosis, des clairs-obscurs de la vallée, du mystère assombri que font les ravins resserrés. L'air a la transparence la plus pure et la fraîcheur caressante d'un jeune baiser. Nos âmes se dilatent dans la plénitude des vives sensations, elles vibrent, elles semblent surgir hors d'elles-mêmes, dans l'espace, dans la lumière : nous avons, en effet, l'ivresse de conquérir l'infini d'un seul coup d'œil, nous sommes les souverains du plus beau paysage.

Mais bientôt notre misère humaine monte en nous comme l'écharpe de la nuit, du bas de la rivière au sommet de la montagne. L'heure presse, nous ne pouvons demeurer ici, c'est la fin de notre ascension, celle aussi du rêve éblouissant.

Nous avions conçu une grande Kabylie harmonieuse

jusque dans le heurt de ses montagnes et radieuse dans le vaste océan de sa lumière, évocatrice de nobles faits et génératrice des plus magnifiques et chères impressions.

Elle n'a pas déçu notre impatiente attente, — et, maintenant, c'est la plus vertigineuse et rapide descente, de plus de trente kilomètres, dans les virages brusques et s'ouvrant sur le gouffre, à travers des flancs boisés, près des villages et vers les villes. Mais le bonheur demeure en nous, profond comme les précipices entr'aperçus, éternels comme les neiges recouvrant les hauts pics du Djurdjura : celui de la certitude du souvenir.

Qui se rappelle, vit à nouveau : nous vivons les paysages de la grande et belle Kabylie, et, vivre ainsi, c'est aimer toujours.

VII

A LA GLOIRE DES COLONS D'ALGÉRIE

LA RÉSURRECTION DE LA MITIDJA

Maintenant une grande fierté exalte et fait vibrer nos cœurs. L'ancienne Rome a laissé son immortel rayonnement de gloire sur ce Nord africain. Notre piété a salué partout, avec ferveur, les tronçons de colonnes et les ruines des temples. Depuis les victorieuses légions des Césars, d'autres conquérants purent passer sur ces bords, l'œuvre romaine, malgré eux, subsista, elle apparaît encore à chaque fouille, dans la sublimité de sa magnificence.

Il semblait que jamais nation au monde ne pourrait plus mettre en valeur, comme il l'avait été. ce pays dont Rome avait fait son grenier. Et voici que, sur cette plaine de la Mitidja que nous allons traverser, nous rencontrerons la France, par l'effort magnanime de ses soldats et de tous ses colons, devenant la digne rivale des anciens maîtres du monde.

Les soldats ont conquis la plaine immense, mais morne et pestilentielle, les colons la ressuscitent à tous les trésors de la fécondité. La colonne qui se dresse à Beni-Mered rappelle qu'un sergent, que des fusiliers et des chasseurs surent combattre et mourir pour la conquête de ce pays, elle est le poème de pierre

qui convient à ces guerriers. Mais, les autres martyrs, ceux du soc et de la plèbe, qui fait souvenir de leur mémoire? Écoutez, écoutez pieusement : les épis de blé que dore le soleil chantent à l'heure où les berce le vent et c'est la plus touchante célébration qui convient aux héros de la charrue. Eux aussi ont lutté, ont souffert et sont morts pour l'œuvre que la France avait entreprise en ce pays.

Toute cette plaine, c'est le tableau de l'épopée de nos colons, si bien que, lorsque le soleil a terminé sa course, dans l'or du crépuscule, l'or des meules a l'air de se magnifier en majestueux monuments rappelant qu'ici de pauvres laboureurs ont vaincu le sol dans ce qu'il avait de plus malsain, et que c'est de leurs misères sans nombre qu'est faite la richesse actuelle de toute la Mitidja.

Que le blasphémateur qui déclare que la France ne sait pas coloniser aille admirer l'épanouissement incessant de Boufarik, ses yeux s'ouvriront à la lumière et son esprit à la justice!

Encore une fois, nous voulons contempler ces belles campagnes où les laboureurs furent aussi des soldats, et dans la paix desquelles, parmi l'orgueil des pampres et la douceur des blés, Virgile pourrait faire errer ses joueurs de pipeaux.

Notre automobile dépasse Birmandreïs, — le puits du capitaine, — qui sourit dans son joli vallon, Birkadem, — le puits de la négresse, — avec sa fontaine qu'en 1797 construisit Hassan-Pacha et non loin de laquelle, en septembre 1832, le duc de Rovigo, commandant en chef de l'armée d'occupation, établit son quartier général, Birtouta, où le général de Bourmont reçut le bâton de maréchal de France.

La route gambade dans un riant et calme paysage, les lacets qu'elle forme sont pour nous réserver des panoramas encore plus beaux. Nous conservons le souvenir de ce départ d'Alger, la montée vers Mustapha-Supérieur comme vers le plus somptueux des spectacles : Alger apparaissant dans sa blancheur, et toute la baie, dans son azur. Nous nous rappelons les arbres de la route, le ravin côtoyé de Birmandreïs, la descente vers l'oued-Kerma et les fermes prospères et les montagnes encerclant l'horizon; c'est ensuite le croisement des Quatre-Chemins et la route plate, longue, s'étirant sur toute la plaine.

La voici, cette Mitidja, si unie, qu'il semble que la Méditerranée voisine n'ait qu'à se laisser aller pour l'envahir entièrement; si curieuse, avec sa ceinture de montagnes : le Djebel-Chenoua, le Zaccar-Ech-Chergui, le Zaccar-El-Rarbi à l'ouest; le Djebel-Mouzaïa, le pic de Sidi-Abd-el-Kader-el-Djilani, les hauteurs des Beni-Mouça au sud et celles de la Kabylie, à l'est; si fertile avec ses cinq rivières, qui sont, de l'est à l'ouest, les oueds Bou-Douaou, El-Hamiz, El-Harrach, Mazafran et En-Nadheur.

On comprend, en voyant le déploiement bigarré de ses cultures qu'elle ait été le grenier de Rome et puis d'Alger; que les proconsuls d'Afrique, dans leur admiration pour elle, aient fait figurer sur leurs insignes des bâtiments chargés de sacs de blé; que Salluste ait vanté sa productivité; que Strabon ait cru et raconté ensuite que les récoltes s'y faisaient deux fois par an, au printemps et en automne, tant la terre était féconde; que les musulmans reconnaissants l'aient appelée la mère des pauvres, l'ennemie de la faim; que les tholba, experts dans l'étymologie de leur

langue, aient prétendu que son nom signifiait « la couronnée » et que les poètes arabes l'aient comparée à une sultane, parée du diadème.

L'un d'entre eux, Mohammed, fils du marabout Sidi-Dif-Allah, chante et l'appelle tour à tour la belle, la célèbre, la charmante Mitidja, la chérie du malheureux, le paradis véritable, la meilleure des plaines, celle dont les biens coulent comme des rivières, dont les trésors, semblables à une pluie d'hiver, se répandent en averses.

Mais les vainqueurs turcs l'écrasèrent d'impôts; la Mitidja vit ses enfants s'enfuir dans la montagne. Alors, l'ennemie de la faim se transforme en ennemie de l'homme, elle devient le réceptacle des pires fléaux; de ses terres souillées montent les plus mortels miasmes et sa couronne, c'est maintenant la couronne des morts que lui tressent la famine, le choléra et le typhus.

Un voyageur déclare au lendemain de l'occupation française : « La Mitidja est inculte, elle est couverte de marais et de marécages dissimulés par une végétation palustre extrêmement vigoureuse... C'est un maquis de broussailles serrées, épaisses, enchevêtrées, impénétrables, un fouillis d'herbes gigantesques, de pousses de fenouil, au milieu desquels on disparaît, de ronces, de genêts épineux, de palmiers nains, de joncs perfides tapissant des fonds mouvants dans lesquels on s'envase à ne pas pouvoir s'en dépêtrer... Il y aurait fort à faire si l'on voulait exploiter ce vaste territoire, inculte depuis douze siècles. »

Mohammed, fils du marabout Sidi-Dif-Allah, de son côté, déplore l'état dans lequel la Mitidja se trouve, en 1839 : « elle est devenue laide, couverte de pierres,

on n'y voit plus que des marais... » et assure, lui qui la connaît et qui l'aime : « Elle n'est plus qu'un champ de mort qui attend le jour de la résurrection. »

Il implore : « O mon Dieu, vous qui savez, dites-moi si nos pays se pacifieront, si les vents tourneront, si nos frères se réuniront. » Il demande : « La Mitidja se repeuplera-t-elle? Reviendrons-nous à nos usages? Habiterons-nous, comme par le passé, nos fermes bien cultivées? N'est-il pas temps de pardonner aux musulmans amaigris? »

Poète, la France n'a pas à pardonner, car elle comprend que ceux qu'elle a soumis aient intrépidement, jusqu'au bout, tant qu'ils ont pu, lutté pour ce qui fut leur cause, mais, comme tu le souhaitais, tes pays sont pacifiés et les vents ont heureusement tourné.

Si tu pouvais la voir à présent, ta chère Mitidja! Tu disais : « Celui qui l'habitait ou y passait, voyait augmenter ses richesses », et cela est aujourd'hui très vrai non seulement pour le colon, mais aussi pour tes frères, par exemple, ceux qui viennent de la tribu des Beni-Sliman vendre leurs moutons au marché de Boufarik; ta Mitidja est ressuscitée, les vignes et les blés y poussent en abondance!

L'uniformité du sol s'agrémente de maisons blanches, du toit rouge des chais et des pyramides que font les meules. Çà et là, des enclos : des arbres épais et courts s'érigent, parfumant l'air, ce sont des orangers, des mandariniers, des citronniers. Chaque culture a sa teinte particulière, les routes longues et droites ont un déroulement d'albâtre et, grâce à tout cela, comme on l'a dit, la Mitidja compose une tapisserie bizarre, étendue au pied de l'Atlas.

Celui-ci se dresse devant nous bleuâtre et velouté.

C'est vers lui que nous allons. Voici, à notre droite, sur le bord du chemin, une pierre grise rectangulaire. A peine, elle se détache de la couleur de la terre, elle n'a pas le moindre ornement, mais elle porte la plus glorieuse des inscriptions : « C'est à 450 mètres nord-ouest de ce point et sur la rive droite de ce ravin nommé Chabet-el-Mech-Doufa, que vingt conscrits du 26e de ligne et du 4e de chasseurs d'Afrique, commandés par le vaillant sergent Blandan, préférant la mort au déshonneur de rendre leurs armes à l'ennemi, soutinrent héroïquement, le 11 avril 1842, l'attaque furieuse de trois cents cavaliers arabes. »

Il s'agit du combat de Beni-Mered. Blandan a vingt-trois ans à peine, ses compagnons sont aussi jeunes que lui, mais, en hommage à leur mémoire, relisons avec ferveur, comme la page d'un missel sacré, l'ordre général que, le 14 avril 1842, le maréchal Bugeaud adressait à l'armée d'Afrique. La noble proclamation comporte entre autres lignes :

« L'un des Arabes, croyant à l'impossibilité de la résistance d'une si faible troupe, s'avance et somme Blandan de se rendre. Celui-ci répond par un coup de fusil qui le renverse. Alors s'engage un combat acharné : Blandan est frappé de trois coups de feu. En tombant, il s'écrie : « Courage, mes amis! défendez-vous jusqu'à la mort! » Sa noble voix a été entendue de tous et tous ont été fidèles à son ordre héroïque; mais bientôt le feu supérieur des Arabes a tué ou mis hors de combat seize de nos braves. Plusieurs sont morts, les autres ne peuvent plus tenir leurs armes, cinq seulement restent debout... La France verra que ses enfants n'ont point dégénéré, et que, s'ils sont capables de grandes choses par l'ordre, la discipliue et la tactique

qui gouvernent les masses, ils savent aussi, quand ils sont isolés, combattre comme les chevaliers des anciens temps. »

Cette plaine du massacre, qui retentit des cris des assaillants et du râle des blessés, s'étend maintenant dans un calme infini ; la mort de ces jeunes gens ne fut pas inutile. La grande paix s'étend sur toutes les mémoires, l'heure a sonné de la grande réconciliation et c'est un spectacle touchant que cette fraternité, enfin venue, de ces Arabes et de ces colons juchés sur le haut des diligences ou conduisant sur la même route des chariots ou des troupeaux.

Une automobile croise la nôtre, elle est somptueuse et le bleu foncé de son vernis fait ressortir davantage les vêtements blancs de ses voyageurs : ce sont des chefs indigènes drapés dans leurs burnous, des Mauresques retenant leurs voiles sur leur visage. Ainsi ce que se promettait la France en abordant sur le rivage nord-africain, de porter, en ces lieux barbaresques, les bienfaits de son génie, ses progrès, sa civilisation, se réalise jusque dans les plus modernes découvertes.

Il flotte dans la plaine une majestueuse sérénité. Les montagnes qui garnissent le fond du paysage se revêtent de légères écharpes, si transparentes qu'on devine, au travers, les sombres sommets boisés et, sur les flancs hospitaliers, les terres jaunes fraîchement remuées. Des arbres sur le chemin et parfois, en bordure des fermes, des figuiers de Barbarie.

La Mitidja est une mer avec ses vignes et ses blés : maintenant que nous sommes familiarisés avec elle, nous sentons profondément à quel point elle est une terre bénie. Comme nous comprenons que sa merveil-

veilleuse fertilité ait jadis suscité l'enthousiasme des historiens romains et que, longtemps, même au lendemain de la conquête de 1830, en l'oubli des autres régions algériennes, on n'ait eu d'amoureux regards que pour elle!

LA MERVEILLEUSE HISTOIRE DE LA COLONISATION

Quand il s'agit de débarrasser la Mitidja de ses eaux croupissantes, quand la France se décida à faire renaître Boufarik, c'est-à-dire le pays où l'on recueillait le premier froment, Boufarik que, jadis, Sidi-Ahmed-ben-Youcef avait surnommé la verte émeraude de la Mitidja, des hommes n'hésitèrent pas.

Cependant un soldat qui avait donné des preuves d'endurance, le général Duvivier, ne pouvait s'empêcher d'affirmer en 1841 :

« Au delà du retranchement est l'infecte Mitidja. Nous la laisserons aux chacals, aux courses des bandits et en domaine à la mort sans gloire... Boufarik est un malheur!... Il y a là une petite population qu'il faut empêcher de s'épandre hors du retranchement et qu'il est nécessaire d'amener, par tous les moyens possibles, à diminuer, voire même à se dissoudre. Des plaines, telles que celle de la Mitidja, sont des foyers de maladies et de mort... L'assainir? on n'y parviendra jamais! »

On s'efforça quand même d'y parvenir dès le premier jour. Ah! les valeureux colons, les pionniers de la plus belle œuvre agricole que la France entreprenait au loin!

On trace des routes, on dessèche les marécages, on construit des fossés d'écoulement. « Ce sont des travaux funéraires! déclare encore le général Duvivier. » Qu'importe; les colons n'abandonneront pas leur plaine! Cela ne les empêche pas de fonder, en même temps, une ambulance où seront soignés leurs ennemis; c'est la générosité habituelle à leur patrie qui l'emporte sur tous les ressentiments.

Pourtant les vaincus ne veulent pas encore se soumettre : ils luttent par tous les moyens possibles, — et les victimes, ce sont sans cesse les colons de Boufarik.

Ceux-ci écrivent au maréchal Valée en 1838 :

« Toutes nos nuits, monsieur le gouverneur, sont troublées, soit par des détonations d'armes à feu, soit par des incendies ou par les cris de désespoir de quelque victime. Tous les matins, l'on se demande : « Dans la nuit dernière, qui a-t-on volé? qui a-t-on assassiné? »

Saluons les noms de ces premiers colons, Vialar, Tonnac, Grillet, Montagnac, Cordonnier, Vallier, docteur Pouzin, Laurans, Chalancon, Oustri, Pic, Saulnier, et tant d'autres, tous demeurés légendaires dans cette héroïque histoire où chacun est aussi un soldat.

Bugeaud lui-même finit par désespérer et leur dit : « Si j'ai un conseil à vous donner, eh bien! mes braves, c'est celui de rentrer à Boufarik, d'y faire vos paquets et de filer sur Alger. »

Le bruit court de l'abandon de Boufarik. Non, il ne sera pas dit qu'on en arrivera à une telle débâcle! Le salut de l'œuvre va venir, une fois de plus, de ceux qui lui ont voué leurs pensées, leur sang et leur chair. Ils écrivent, le 27 février 1842, au maréchal Bugeaud qu'ils sont fermement résolus à rester à Boufarik, ils

demandent l'application de certaines mesures, et ils ajoutent, avec une vaillante humeur, digne de se transformer en le plus durable exemple, que, si on leur accorde ce qu'ils sollicitent, ils ne tarderont pas à démontrer aux adversaires de la colonisation tout ce que l'on peut réaliser quand on a la ferme volonté de l'emporter sur les embûches des ennemis et sur la cruauté même de la nature.

Ils s'entêtent à demeurer dans leurs fermes et, comme pour les obliger à évacuer Boufarik on les menace de leur enlever la garnison, ils organisent une milice. Un jour, Bugeaud dit à l'un d'entre eux, Bazile Bertrand : « Milicien, votre fusil n'est pas d'une propreté excessive. » Et Bertrand de répondre : « C'est possible, mais permettez-moi de vous faire remarquer qu'un chien noir mord tout aussi bien qu'un chien blanc. »

Les femmes s'en mêlent : elles sont debout, au milieu du danger, près de leurs maris ou de leurs pères; à elles aussi sont confiées la garde et la défense des fermes et, comme les hommes, elles ne craignent pas de faire le coup de feu.

A cette insécurité continuent à se joindre les maladies inexorables, la fièvre décime ceux que l'assassinat a oubliés. La pâleur est sur tous les fronts, la maigreur entaille les joues de rides et, à ce point, que, durant très longtemps en Algérie, on dit d'un visage livide et creux : « C'est une figure de Boufarik. »

Tant de stoïcisme mérite un sort meilleur. L'endurance des colons finit par l'emporter sur l'intrépidité même des tribus arabes et sur la pestilence de la plaine rebelle.

Au lendemain de la conquête, en 1834, les colons,

— au nombre de trente-cinq, — vivent, groupés à proximité des troupes, sous des gourbis faits de branchages, de roseaux et de paille de maïs. La ville se quadruple depuis la création du camp d'Erlon. « Au printemps de 1837, elle atteignait le chiffre de cent cinquante individus, logés dans cinquante-huit baraques. »

Aujourd'hui, la ville seule de Boufarik compte plus de 6000 habitants; elle a de hautes maisons et des avenues que bordent des platanes. Son marché, dans lequel, le lundi 30 juin 1834, pour la première fois pénétraient deux colons, MM. Vallier et Allegro, un employé, M. Ginestre, sous la protection du capitaine Pellissier et de cinq spahis, tandis qu'au dehors se tenaient deux escadrons de chasseurs en rang de bataille, est l'un des plus riches et des plus prospères de l'Algérie.

Au camp d'Erlon, il est, maintenant, une admirable pépinière. Boufarik a un champ de courses et d'aviation; c'est sur la place publique, ombragée de platanes, que se donnent les fêtes annuelles où accourent les populations d'Alger et de Blida. De l'autre côté de la ville, se dresse l'église Saint-Ferdinand, sur l'emplacement même où, la veille du départ de la première division que commandait le duc d'Aumale, pour l'expédition de Médéa, en 1840, fut célébrée une messe militaire.

Une mosquée s'élève avec ses coupoles et son curieux minaret que surmontent des croissants, tandis qu'à l'autre extrémité se dresse la statue du sergent Blandan : ainsi Boufarik montre qu'elle respecte les croyances des fils de ceux qui furent ses plus redoutables adversaires et qu'elle a le culte de ceux qui moururent pour sa défense.

VIII

ICI FUT LE JARDIN DES HESPÉRIDES

LA PETITE ROSE

Nous nous rapprochons des monts de l'Atlas : à leurs pieds, un jardin d'orangers et de rosiers égayé de maisons. Déjà, s'émanent des senteurs enivrantes. Il semble que le vent qui court sur toute la plaine devrait emporter au loin tous ces parfums, mais ils sont si abondants que, dans leur sursaturation de l'air, on dirait qu'ils sont immobiles et forment d'invisibles couches. Il faut les traverser et, dans l'éblouissement de la lumière, c'est un nouvel enchantement.

L'esprit s'étonne : ce jardin si odorant est une ville active et prospère. Elle a la grâce de cacher sous les arbres et les fleurs les laborieux efforts de ses habitants, c'est Blida qui plut, autrefois, à ce point, à Sidi-Ahmed-ben-Youcef, que l'épigrammiste qu'il était et dont Cherchell et Ténès subirent les traits acérés, ne put s'empêcher de devenir madrigalesque :

« On t'a appelée la petite ville; moi, je te nommerai une petite rose. »

Et, de fait, à voir la petite rose si chère au célèbre marabout, de loin, étendue sous la protection de la montagne avec sa langueur de femme souriante, au bord de l'oued El-Kébir dont les eaux rafraichissent sa

jeunesse éternelle, à voir la petite ville au front couronné, au corps tout enguirlandé de fleurs, on conçoit qu'elle apparaissait comme une attirante et troublante courtisane. C'est l'impression qu'elle cause aux poètes arabes. Elle a subi maintes vicissitudes, elle a été détruite par un tremblement de terre en mars 1825; comme une fée qui se joue de la mort même, elle a ressurgi dans ses parfums et dans sa volupté.

Un poète arabe chante alors : « Blida, séjour du plaisir facile, Blida, la courtisane, tu peux être fière parmi les plus fières. Ton histoire? A quoi bon la conter? En as-tu une seulement? Éternellement heureuse, tu n'as jamais vu tes murs franchis que par des hommes de paix. Fatigués de la lutte, harassés par le poids des armes ou la longueur des chemins, ils venaient chez toi vivre la bonne vie, boire à la coupe des réjouissances. Le sang n'a pas souillé ton sol et si quelque chose de rouge se reflète dans le miroir de tes eaux, ce ne sont que des fleurs coquettes qui se mirent.

« Pourtant, une fois, les échos de cette montagne qui se dresse devant toi comme un écran ont répété l'immense rumeur d'une ville qui s'effondre; la terre s'entr'ouvrit; sous les maisons écroulées, sept mille de tes enfants périrent. Puis le silence se fit, les branches des orangers se recouvrirent de fleurs, l'horrible cauchemar s'évanouit et tu redevins, ô Blida, la reine des courtisanes! »

Ce que n'avait pas prévu l'aède musulman a lieu : la petite rose de Sidi-Ahmed-ben-Youcef connaît en novembre 1834 les destructions de la guerre; en mars 1867, nouveau tremblement de terre, mais, encore, le jardin refleurit, Blida reparaît voluptueuse et toujours souriante.

Notre automobile franchit la porte d'Alger qui, jadis, s'ouvrait sur une mosquée. Il fallait traverser une voûte; c'était tout près de là qu'à l'extrémité d'une flèche de bois plantée dans le mur on pendait les condamnés à mort. Aujourd'hui la porte d'Alger, que continuent hors de la ville de charmantes habitations enfouies dans les fleurs, a un plus large espace. D'un côté, l'hôpital militaire, de l'autre, une esplanade qu'animent l'arrivée des autobus et les terrasses des cafés maures.

De la porte d'Alger à la porte Bizot est la principale artère de Blida : la rue d'Alger est la rue provinciale avec ses boutiques européennes; la place d'Armes a son kiosque de musique et ses cafés français. Sans doute, cette rue et cette place forment l'orgueil de la ville moderne, mais quel plus grand attrait a, pour le voyageur curieux, le quartier Bécourt qui suit l'hôpital militaire!

C'est ici que l'on comprend pourquoi la petite rose a si souvent été traitée de courtisane. Il n'est pas de paradis de Mahomet qui n'ait, pour le magnifier et le rendre plus ensorcelant encore, des houris aux yeux de gazelle, aux lèvres empourprées, aux cheveux plus noirs que la nuit sans étoiles. Or, c'est en ce quartier Bécourt que Blida la courtisane dénoue sa ceinture et prodigue aux passants tous les plaisirs d'amour.

Toutes les maisons sont sans étages, toutes les rues, après avoir été lumineuses d'un soleil éclatant, s'argentent aux rayons de la lune. Le soleil attiédit et donne une langueur amoureuse; et la lune, complice, suscite tous les désirs de volupté. Voilà pourquoi l'amour, ici, ne chôme ni nuit, ni jour. Au surplus, ce quartier a l'attirance nécessaire pour charmer tout d'abord les regards : l'azur immuable est sans tache et

les murs de ses maisons sont peints d'un bleu tendre.

Les habitations se confondent avec le ciel, c'est le ciel sur la terre. Une porte s'ouvre qui donne sur une cour qu'ombragent un arbre et des berceaux de vigne ou de rosiers et qu'entourent des colonnes soutenant une galerie à arcades. Des rideaux cachent l'entrée des chambres.

Sans doute, les parfums qui enveloppent toute la ville ne prédisposent qu'au rêve. Il faut à l'amour de plus étourdissantes senteurs, et dans ces maisons d'un bleu si tendre que, par un retour pervers, elles semblent évoquer toutes les timidités et toutes les innocences, flottent les ivresses combinées du musc, de la tubéreuse, de la jacinthe, de l'ambre et du benjoin. Un réchaud s'allume au milieu de la cour et brûle des bois odoriférants d'Asie.

Dans la pénombre d'une colonnade se réfugient des joueurs de guitares et de derboukas. Ainsi, l'air, déjà tout embaumé, s'enivre d'une musique qu'on dirait venue on ne sait d'où, ce sont des modulations plaintives, comme des chants de tourterelles. Des voix de femmes se mêlent à celles des guitares, ce sont des accents mourant de mollesse dans l'attente de l'abandon des corps. Puis, les instruments ont des vibrations heurtées, les femmes ont de rauques roucoulements : un rythme inarticulé proclame les suprêmes défaillances.

A l'amour sont conviés tous les passants, soldats, tirailleurs et chasseurs, Kabyles descendus de la montagne ou nomades qui, demain, s'en iront dans le désert, fils de caïds ou fils de portefaix, les riches, les pauvres, quels que soient leur rang, leur fortune ou leur race. Ici, ce n'est que la satisfaction des désirs

charnels, les faciles almées ont des baisers pour tous et n'ont de cœur pour personne, leur vie est de s'offrir; à travers les générations court l'habitude de se vendre au vagabond même.

Le quartier Bécourt, c'est l'ancien quartier Bokâa, celui où les Turcs et les janissaires venaient chercher, dans les frénésies de la sensualité, l'oubli de la bataille ou de leurs durs métiers. Ainsi, toujours, la petite rose se prostitua à ce point que Sidi-Mohammed-ben-Bou-Rekaâ, marabout vénéré, ne pouvant contenir son indignation, la flétrissait de ces paroles : « Qui est-ce qui veut de la petite rose pour un fels? » Il la mettait à l'encan pour la plus dérisoire des sommes, un centime environ.

Sidi-Mohammed-ben-Bou-Rekaâ a le don des prophéties, il pressent que le ciel outragé va punir la petite rose de sa luxure. Au matin du 2 mars 1825, vêtu de son burnous de mendiant, sale et troué, un bâton à la main et les yeux inspirés, il parcourt les rues en criant la destruction prochaine de la ville prostituée. Blida ne craint rien, elle ne renoue pas sa ceinture, elle se rit de ce nouveau Jonas annonçant la fin de l'amoureuse Ninive qu'elle est.

Mais la terre se met à trembler, c'est bien la ruine de fond en comble, le minaret de la mosquée s'écroule, chaque maison s'ouvre et se referme comme un tombeau. Est-ce vraiment la fin? L'amour est plus fort que la mort, la ville renaît de sa poussière, la petite rose refleurit.

Dans ses rues aux murs pareils à des voiles blancs que l'on a étendus pour les faire sécher au soleil, les houris, les almées, les odalisques, les prostituées de quelque nom qu'on les appelle, sont là, assises au

seuil de leur porte ou debout, déjà prises par l'enlacement de l'homme.

Il en est de très jeunes et de très belles. C'est de l'une d'elles que le poète arabe dit qu'elle est svelte comme une gazelle, que les yeux ressemblent à des flèches, que les joues effacent la fraîcheur des roses :

Regarde, ami, comme ses grands yeux noirs
Noyés de koheul
Brillent d'un éclat lumineux!
Ce sont des étoiles regardant à travers les déchirures
D'un nuage noir comme le musc
Et les étoiles sont les yeux des anges!

Cette petite ville de Blida est comme la synthèse de la vie nord-africaine, elle est resserrée entre ses remparts, le long desquels croissent des herbes folles; son arsenal, sa caserne d'infanterie, son quartier de cavalerie et son dépôt de remonte, chacun occupant un coin spécial, rappellent le mouvement des premiers temps de la conquête. Les groupes des soldats animent toutes les rues et l'uniforme des officiers jette sur la place d'Armes sa note étincelante. Blida, par sa position, est, en effet, le point de départ de toutes les opérations vers le sud. Son église à la tour carrée semble, de loin, à ce point adossée à la montagne qu'on la dirait incrustée dans le roc.

Ses deux mosquées Ben-Sadoun et El-Teck, — cette dernière restaurée, ainsi que le porte une inscription, par Hoçain-Pacha, en 1827, — sont au centre de la ville. C'est la vie indigène qui circule tout autour d'elles. Voici, devant la mosquée El-Teck, le grand café turc, de si ancienne fondation, où le dernier gouverneur arabe de la ville, — car Blida en eut un jus-

qu'en 1855, — Mohammed-ben-Sakkal-Ali, venait se reposer de ses travaux. Tout à côté, ce sont les rues des Koulouglis et du Bey, à l'angle desquelles étaient la Dar-el-Baïlik, c'est-à-dire la maison du gouvernement, c'est aussi la rue Abdallah.

Partout, des marchands de burnous et de haïks, de poteries, d'essences, d'oranges et de pastèques, de gâteaux de miel. Toutes les industries indigènes sont représentées là : bijouterie, menuiserie, cordonnerie, et il suffit de longer la rue Blandan pour arriver à la place du marché indigène où les tas de fruits et de légumes sont si coquettement enguirlandés de fleurs.

Nous avons dit que la rue d'Alger était la grande rue européenne. C'est elle que nous suivons, puis la place d'Armes, pour aller au Jardin Bizot dont les mimosas vaporeux faisaient l'exaltation de Jean Lorrain. De même que Blida résume en elle l'action militaire, le commerce européen, l'existence indigène, de même le Jardin Bizot résume en lui toute la flore nord-africaine. Les hauts palmiers alternent avec les fins bambous, les arbres les plus exotiques se pressent les uns contre les autres.

Aux branches grimpantes des rosiers s'accrochent des jasmins et voici des daturas, des narcisses, des mimosas et, le long d'une allée de platanes, des glaïeuls à la file. Le sombre Atlas est là, dressant sa haute muraille; on dirait que, contre lui, se heurtent, s'entremêlent, se fondent, dans un étourdissement suprême, les teintes des fleurs, les nuances de la lumière, les parfums les plus vifs.

Puis, c'est le Bois-Sacré des oliviers.

Blida dépose ici sa couronne de courtisane et ses atours de pourpre, de soie et d'or; ici, elle n'a pas

perdu ses voiles d'innocence, elle auréole son front de sainteté. Est-ce bien elle que nous avons rencontrée dans l'ancien quartier Bokaâ, cachant sous le carmin de ses joues et de ses lèvres, sous le kolheul de ses yeux, la pâleur et l'épuisement de sa vie de débauche? Quel inattendu dédoublement de sa personne. Assurément, c'est le miracle de la petite rose!

Ce Bois-Sacré mérite son nom à cause de sa koubba qui renferme la dépouille mortelle du très savant et très pieux Sidi-Iachoub-ech-Chérif, mais aussi à cause de ses arbres séculaires nouant entre les pierres, presque au-dessus du sol, leurs racines à la fois tentaculaires et monstrueuses.

Les troncs tordus par tous les vents ont toujours résisté aux orages. On dirait qu'un désespoir éternel les fait incliner vers la terre, montrant à la pitié du ciel des gibbosités nues et d'affreuses amputations. Parfois, ces troncs se creusent; ils semblent n'avoir plus qu'une carapace morte et, cependant, la vie intense circule sous leur écorce déchiquetée. Beaucoup portent de noires blessures : elles leur furent faites par les feux des bivouacs au moment de la conquête; ils ont des traces de balles, car, dans ce bois aussi, la guerre exerça ses ravages.

Et les branches, à leur tour, se contournent et s'échevellent, se penchant vers le sol comme des bras accablés, ou bien s'étirant vers la nue dans l'élan fiévreux d'une jeunesse intarissable. Ces oliviers ont l'air de hurler toutes les souffrances et toutes les désolations, ils sont les tourments qui s'exaspèrent et les remords qui survivent au châtiment même de quelque ancien déluge. Mais quelle est donc l'énigme de leur centenaire existence?

Ils sont là, comme le symbole d'on ne sait quelle expiation, — et, loin de dégager la moindre tristesse, il n'y a dans ce bois qu'une immense douceur, la même sérénité qui, sous d'autres oliviers, s'offrait à Jésus, pour le consoler des méchancetés des scribes et des menaces des pharisiens.

Dans le silence de cet éden, c'est l'oubli de la ville agitée et de tous les humains, nous sommes seulement avec notre âme et notre âme se purifie de toute la majesté de cet endroit divin. Comme nous comprenons que, de toutes les montagnes et de toute la plaine, des files de pèlerins aux blancs burnous viennent prier là! Ce bois est l'idéale mosquée dont les voûtes sont faites par les branches des oliviers; toute la nature assiste à toute la prière.

Sidi-Iachoub-ech-Chérif, que votre koubba et la koubba voisine, où repose aussi un marabout, sont resplendissantes à l'ombre de ces vieux arbres! C'est pour vous que ces oliviers s'éternisent sur la terre et que se prosternent ces pèlerins!

Sidi-Iachoub-ech-Chérif mérite un tel hommage. De son vivant, il fut une lumière de l'Islam, et, mort, il est encore debout parmi les hommes, de par le souvenir de sa ferveur. Il vivait vers le commencement du seizième siècle. Avant d'aller visiter les villes saintes de Mekka et d'El-Medina, il avait posé ses tentes à l'endroit où nous sommes. La terrre était nue, mais le lieu si charmant, que Sidi-Iachoub-ech-Chérif se promit d'y revenir.

Lorsqu'il fut de retour, tout l'endroit était boisé : Dieu avait transformé en oliviers les piquets de ses tentes! L'élu de Mahomet en fit, dès lors, son bienheureux séjour; Blida n'existait pas encore.

Mais, comme il était chargé d'ans, Sidi-Iachoub sentit venir la mort. Il assembla ses disciples et leur fit promettre qu'ils creuseraient sa tombe sous les oliviers que Dieu avait fait pousser en récompense de son ardente foi.

Il voulut demeurer seul sous sa tente. Les disciples veillaient au dehors, ils étaient à demi allongés sur leurs nattes. La nuit était épaisse, les disciples songeaient, nul bruit ne se faisait entendre. Or, la tente de Sidi-Iachoub-ech-Chérif fut inondée de clarté; les disciples étonnés se levèrent, et, ce qu'ils virent, d'un cœur qui resplendissait comme la tente elle-même, ce fut une route éblouissante de lumière qu'une invisible main traçait du lit de l'Oued-Kébir au lit de Sidi-Iachoub.

Celui-ci se dressa, et, fantôme blanc dans un rayon lunaire, suivit le chemin argenté. Il fit ses ablutions au milieu de la rivière, tandis que, de l'autre côté du Bois-Sacré, à l'endroit où l'oued se libère de ses gorges sinueuses et commence à suivre un cours plus régulier, tout s'illumina aux rayons d'une étoile.

Sidi-Ahmed-El-Kébir, qui venait de sa retraite située dans les gorges, s'avança à pas lents.

Il avait été le plus remarquable élève de Sidi-Iachoub-ech-Chérif; dans la suite, sa piété avait fait de lui un très saint personnage. Sidi-Ahmed-el-Kébir s'approcha de son ancien maître et, comme ce dernier avait fini ses ablutions, il l'embrassa sur l'épaule, selon la coutume musulmane. Puis, ce fut un murmure de voix dont la brise entraînait l'harmonie jusqu'aux oreilles des disciples demeurés sur la berge et dans l'ombre. C'étaient les deux élus de Dieu qui conversaient. Alors, dans la nuit miraculeuse, un hibou passa, en jetant un

cri aigu; par trois fois, la montagne répéta le sinistre ululement et tout rentra subitement dans les ténèbres.

Au lever de l'aurore, quand ils pénétrèrent dans la tente de Sidi-Iacoub-ech-Chérif, les disciples virent leur auguste maître, la face contre terre et les bras étendus : il était mort comme il priait. Au toucher de son corps, on convint que sa fin remontait à l'instant où le hibou avait fait entendre sa voix funèbre. Les disciples rendirent à leur saint les suprêmes devoirs et l'ensevelirent sous ses chers oliviers.

Ils s'étaient promis de lui élever un monument, quand, au lendemain des funérailles, comme ils se réveillaient, ils aperçurent, à l'endroit où Sidi-Iachoub-ech-Chérif était enterré, la blanche koubba qui est encore là, devant nos yeux. Dieu qui, pour récompenser son élu, avait fait croître des arbres sacrés, pendant sa vie, lui élevait, après sa mort, et digne de sa sainteté, un mausolée resplendissant comme des voiles de vierge. Oui, ici, c'est bien Blida lavée de ses péchés aux eaux de l'Oued-Kébir, c'est la petite rose dont le parfum peut pieusement envelopper le souvenir de Sidi-Iachoub-ech-Chérif.

Nous voici maintenant, après être un peu revenus sur nos pas, comme nous avons franchi l'avenue des Moulins, à l'endroit qui vit l'embrassement de Sidi-Ahmed-el-Kébir et de son vénéré maître, dans la vallée de l'Oued-el-Kébir.

Les gorges de la rivière sont baignées de clarté, elles rappellent le reflet d'argent qui traçait à Sidi-Iachoub-ech-Chérif une divine route, durant une nuit miraculeuse. La berge, les roches, les cailloux que l'oued roule au milieu de son lit brillent comme un métal. L'eau courante a conservé la transparence et la

fraîcheur qu'elle avait, lorsque Sidi-Iachoub y fit sa suprême ablution.

L'Oued-Kébir dévale avec la légèreté de la jeunesse, à travers les contreforts du rude Atlas, il se crée un chemin sinueux et tourmenté. Parfois, il se heurte à de grosses pierres informes et son clapotis marque son désappointement d'être arrêté en marche, il contourne les rocs infranchissables et s'étale paresseusement, comme un dieu puéril, sommeillant en son royaume. Mais le désir lui vient de courir parmi les autres replis de la vallée, on dirait qu'il se contracte pour un nouvel élan; dans son remous, sa voix devient grondeuse. La petite rivière a repris sa marche frémissante; la terre a des dépressions inattendues, les eaux s'y précipitent et ce sont des cascades si gaies qu'on imaginerait volontiers le ravin peuplé du rire de quelque nymphe.

Le rude Atlas, porteur du ciel, s'attendrit à ce printemps dilué dans l'oued, le ciel devient moins pénible à supporter. Les montagnes s'étirent, la vallée s'élargit, toute la terre s'offre à l'embrasement du jour. Il n'est plus, à présent, de roches attristées par une sévère dénudation, les multiples fouillis que formait le ravin se sont dépouillés du deuil de leur grisaille.

Les montagnes se sont revêtues de leurs robes de fête : c'est la verte toison qu'épaississent de plus en plus les feuilles des palmiers, des oliviers, des saules et des chênes. Les berges se sont parées de plantes fleurissantes et l'Oued-Kébir chante d'une voix plus cristalline et plus joyeuse parce qu'il entraîne avec lui les parfums des orangers. Il est des jardins sur des escarpements, et des sentiers pleins d'ombre sur des flancs tortueux. Il semble que le soleil se pose doucement sur les pics de l'Atlas et descende lentement,

illuminant d'une lumière très tendre les bosquets de mandariniers et les haies de cactus.

Tandis que les sommets s'étagent dans le ciel, les contreforts se succèdent, nuancés dans la transparence de l'air, à cause de la couleur du schiste, du granit, des herbes ou des chênes, et la gorge, qui serpente à leurs pieds, s'épanouit elle-même dans sa clarté.

Sans doute, durant les nuits d'hiver, quand les mille cascades, dont s'orne maintenant, en riant, la vallée, se transforment en torrents bondissants, le vent s'engouffre dans la gorge et courant, échevelé, à travers les ravins, prend une voix qui s'enfle démesurément comme dans des tuyaux d'orgue. Dans le déchaînement des éléments, la vallée devient sinistre et les séculaires oliviers, pourtant accoutumés aux avalanches et aux autans, sont eux-mêmes effrayés comme si la mort passait.

Mais aujourd'hui, le caprice du vent s'harmonise à la beauté du jour, il a des caresses si lentes, si légères et si fraîches que les mamelons ont l'air de félins arrondissant leur dos sous des mains invisibles.

Quand Albine, pour faire oublier à l'abbé Mouret le frisson que lui cause encore son amoureuse faute, rappelle la haie de grands rosiers, le long de laquelle ils ont couru tous deux, la couleur de l'herbe, presque bleue avec des moires vertes : « La vie! c'était les herbes, les eaux, les arbres, le ciel, le soleil, dans lequel nous étions tout blonds, avec des cheveux d'or! » nous imaginons la jeune fille éprise et le jeune prêtre repentant dans un de ces jardins de l'enchanteresse vallée de l'Oued-Kébir. C'est le Paradou, c'est aussi la thébaïde propice au recueillement et à la prière.

Jamais, plus que celle de Sidi-el-Kébir, zaouïa — c'est-à-dire lieu de dévotions, d'hospitalité, d'enseignement autour d'une koubba, tombeau d'un marabout célèbre — ne fut établie dans un décor plus poétique et plus auguste, plus austère et plus souriant. On ne l'aperçoit pas de la route dont elle occupe le côté gauche, bien qu'elle s'étende en amphithéâtre sur le versant d'un mont. Elle cache sa vie sainte derrière les touffes de lauriers-roses, les palissades de vigne, d'arbustes odorants ou de plantes grimpantes, tandis que les figuiers, les palmiers, les oliviers la couvrent pieusement du manteau de leurs ramures.

Elle est sillonnée de sentiers pareils aux plus fragiles artères et ces sentiers sont si étroits qu'on dirait qu'ils cherchent sans cesse à se dissimuler entre les haies en fleurs ou sous l'ombre des arbres. Ils grimpent sur le flanc de la montagne, dans une marche incertaine, contournant avec effort les jardins et les basses maisons, se creusant en leur milieu pour laisser écouler un mince filet d'eau, se revêtant tantôt de cailloux pointus et tantôt de terre glissante, aux herbes grasses, n'osant avouer leur chemin, hésitant comme s'ils conduisaient à des rendez-vous.

Et voici qu'ils s'ouvrent, comme par enchantement, sur un parterre qu'encadrent une galerie soutenue par des arcades, les murs d'une habitation et d'une mosquée, les marches et la porte donnant accès à un cimetière. Ici, tout éclate comme si l'on était entouré d'un albâtre aveuglant; tout, jusqu'au sol, est enduit à la chaux. C'est une parure immaculée, enveloppant le cœur même de la zaouïa si pure.

Tant de blancheur convient à la vie érémitique et contemplative que l'on mène en ce lieu. Sous la gale-

rie, un vieux maître et des enfants, rangés autour de lui, tous assis à terre, sur leurs jambes entre-croisées, chantent ensemble des versets du Coran : tout s'enseigne, tout s'explique selon la morale et la loi du Prophète. Ces leçons, sous un portique virginal dont la ligne droite barre d'un trait tranchant le bleu du ciel, rappellent toute l'antiquité, les philosophes grecs, exposant sur les places publiques leurs principes à leurs disciples, Platon et Aristote discourant dans les jardins d'Académus.

La mosquée n'est, à vrai dire, qu'une grande salle rectangulaire aux murs nus, au plafond brun soutenu par des rondelles de thuya, au sol recouvert de tapis et de nattes. Le mihrab, c'est-à-dire la demi-voûte pratiquée dans le mur et tournée du côté de la Mecque, où l'iman se place pour la prière, n'a ni faïences, ni arabesques, ni mosaïques; il est simple et pauvre comme la mosquée elle-même, mais cette dernière a le calme, la fraîcheur et le demi-jour qui conviennent au recueillement.

Ici, plus que partout ailleurs, on comprend que la mosquée soit pour les fidèles un endroit de ferveur, de rêve et de sommeil. Qui prie est sous la protection de son Dieu, même quand, pour le repos, se closent ses paupières. Dans la pénombre de l'humble salle, on n'entend que la voix du vieux maître et des élèves, célébrant, sous le portique, les louanges de Mahomet, que le vent qui bruit entre les feuilles des arbres, que le chant de quelque oiseau attardé sur la branche d'un olivier.

Celui-ci croît tout à côté, dans l'antique cimetière. Autant que ceux du Bois-Sacré, les oliviers du cimetière d'El-Kébir se distinguent par leurs torsions

d'enfer. Les troncs semblent s'écrouler sur leurs bases, s'élargissent avec des crevasses que l'âge a creusées plus encore, l'écorce est squameuse.

Des branches qui plièrent sous l'orage n'ont pu se redresser et rejoignent les racines monstrueuses qui surgissent et se traînent entre des roches; d'autres ont été brisées par la main d'un ouragan, d'autres encore s'étendent, quoique mortes depuis longtemps. Toutes ces branches courbées, cassées ou bien horriblement séchées, donnent à ces oliviers séculaires une désolation lamentable et sauvage.

Mais l'arbre vit, malgré ses ruines; sa sève éternelle et féconde anime ses rameaux d'une verte jeunesse. C'est cela qui fait que ces oliviers si tristes et si vieux ont pourtant un charme incomparable. Ils forment comme un coin de forêt de légende, et, si ce cimetière d'El-Kébir semble si délicieux dans sa mélancolie, c'est certainement parce que ses oliviers ajoutent au calme resplendissant de la neige de ses koubbas on ne sait quelle sereine poésie d'un âge mystérieux et lointain.

Ce cimetière, enclavé dans la haute montagne, semble échelonner ses tombes avec amour, en un soin très coquet. Il n'est pas jusqu'aux stèles blanches qui ne paraissent briller comme des flammes d'argent pour le repos des morts. Mais voici, non loin l'un de l'autre, deux monuments funéraires auxquels nos yeux ne sont guère accoutumés.

Chacun d'eux se compose d'une sorte de cénotaphe de bois, découpé à jour, historié, peint de diverses couleurs et que soutiennent des rangées de colonnettes. Aux deux extrémités, une cippe, terminée en coupole, et, dans celle placée à la tête du mort, une niche destinée aux lampes, aux bougies et aux parfums que la

piété des visiteurs vient allumer ou brûler à la mémoire du cher enseveli. Sur les cénotaphes pendent des soieries étincelantes; à leurs angles sont fixées des hampes de bannières écarlates aux croissants d'or.

Ces deux tombes sont sacrées, la foule des musulmans y vient en pèlerinage. Elles contiennent les restes de Sidi-Ahmed-el-Kébir et de son père, Sidi-Belkaceur. Sidi-Ahmed-el-Kébir est un des marabouts les plus vénérés de ce Nord africain. Vivant, il fit à ce point de la vallée son séjour favori et son lieu de prédication, que, mort, il lui a donné son nom, ainsi qu'à l'oued, autrefois appelé Er-Roumman.

C'était vers l'an 1519. Le ravin de l'oued — alors, le Châbt-er-Roumman, c'est-à-dire le ravin des grenades, — avait sans doute la même végétation que de nos jours, mais il était sans cascades et sans eaux, l'Er-Roumman était toujours à sec.

Or, Sidi-Ahmed-el-Kébir, marabout riche, entre tous les disciples de Mahomet, par sa grande piété et son incomparable savoir, s'arrêta en ce lieu et fut conquis par sa beauté. Il avait cependant été prier à Mekka et à El-Medina, les villes saintes, il avait visité Alep, Damas, Constantinople et l'Andalousie; il décida qu'il vivrait désormais à l'endroit où nous sommes.

Il en parcourut les environs, grimpa sur le sommet des monts; la nuit, il marchait encore, appuyé sur son bâton de pèlerin. Le prophète ne l'abandonnait pas; la lune et les étoiles avaient des clartés incertaines, mais le corps du divin élu avait un incomparable rayonnement, le chemin était tout illuminé et Sidi-Ahmed-el-Kébir continuait sa route.

Il arriva sur l'Aïn-Iesmoth à la source argentée. Alors, il pria longuement, et, la volonté céleste étant

en lui, il ordonna à la source de le suivre. Il dévala à travers les sentiers et les escarpements; l'eau courait après ses pas, cascade ou rivière, jusqu'à ce que, guidée ainsi par le saint marabout, elle s'étendit dans le lit desséché de l'oued Er-Roumman que, depuis, elle n'a pas abandonné. La source, c'est la Fontaine-Fraîche de nos jours.

Dans la vallée, devenue plus fertile encore par le cristal liquide qui l'arrosait, Sidi-Ahmed-el-Kébir, pauvre, aux pieds nus, au burnous en lambeaux, construisit sa cabane avec les branchages des arbres. C'était la plus primitive demeure, mais elle était sacrée, elle devint un lieu de pèlerinage et d'enseignement. Sidi-Ahmed-el-Kébir avait des remèdes pour tous les maux, il accomplissait des miracles, il prodiguait et semait sans cesse dans tous les cœurs la parole du prophète. Les mystiques l'adorèrent comme s'il était lui-même un dieu, les ascètes le prirent pour maître.

Auprès de la sienne, chacun construisit sa cabane; les jardins fleurissaient, la vallée était bénie. Le monde musulman connaissait le nom et l'inépuisable bonté de Sidi-Ahmed-el-Kébir. Quand donc les Mores d'Andalousie furent chassés de leur pays par les chrétiens, c'est à lui que ceux qui avaient survécu au massacre et aux périls des longs chemins allèrent demander asile et protection. Le saint les accueillit avec amour, comme de malheureux frères, — et ceci est l'histoire même de la fondation de Blida.

Sidi-Ahmed-el-Kébir établit ses nouveaux disciples non loin de son habitation, d'abord sur un emplacement dénommé El-Hamada, devenu le champ de manœuvres de Blida, ensuite, sur le terrain compris dans

Blida même et qui avait pour limite ce qui est devenu aujourd'hui la rue des Koulouglis et la porte d'Alger. Les Mores d'Andalousie avaient importé avec eux la culture des orangers; les tentes se dressaient dans les parfums de ces derniers s'ajoutant aux parfums des jardins de la vallée.

El-Blida, c'est-à-dire la petite ville, naissait dans l'orgueil des fruits d'or et l'extase des roses; dès sa première heure, elle était vouée à la volupté et au ravissement.

Mais l'annonce d'une mort éclata qui fit, par trois fois, trembler la terre elle-même : celle de Sidi-Ahmed-el-Kébir. C'était en 1540; le saint s'éteignait dans sa soixante-sixième année. La nuit, le ciel demeura sans étoiles, le vent pleura parmi les feuilles des arbres, et, dans ce deuil de la nature entière, sans même attendre le lever de l'aurore, toutes les tribus, accourues de la plaine ou descendues de la montagne, vinrent joindre leurs désolations autour de l'auguste et célèbre défunt.

Sidi-Ahmed-el-Kébir avait demandé à être enterré auprès de son père, dans le cimetière où nous sommes. Les Mores d'Andalousie, reconnaissants, voulurent lui élever une splendide koubba, selon l'architecture et la décoration de leur ancienne patrie. Par trois fois, cette koubba, à peine construite, s'écroula, et chacun comprit alors le mystère de ces effondrements.

Sidi-Ahmed-el-Kébir avait, durant toute sa vie, observé le vœu de pauvreté; mort, point n'était besoin pour lui de somptueux monument; il le renversait en se levant dans son linceul. Pour qu'il pût à jamais dormir en paix, on se contenta donc d'édifier les deux cippes et le cénotaphe que nous voyons encore.

Le cimetière conserve son aspect primitif; il est trop loin des hommes actifs pour qu'il soit menacé, il demeurera donc le plus pur sanctuaire de la paix et du recueillement. C'est ici, assise à la borne d'une tombe, que la méditation a besoin de silence et du voisinage de la mort très sereine. Il n'est pas jusqu'à l'ombre des oliviers qui ne protège la pensée contre les distractions d'une clarté sans cesse en fête.

Savoir qu'à ses pieds un mort, illustre et saint, est là, se sentir plus grand et plus fort dans la fierté de sa vie et savoir en même temps que nous passerons et que ces oliviers demeureront debout, se sentir dans l'écrasement possible de la haute montagne, être tout, n'être rien, avoir les plus nobles et contraires sentiments auxquels l'esprit peut s'élever, et cela, de satisfaction intime et tour à tour de mélancolie profonde, dans le silence que trouble seulement la voix si tendre de la brise, de la rivière ou de l'oiseau, parmi la blancheur virginale des tombes, de la mosquée, du portique et du sol, sous le ciel implacablement bleu tel qu'à travers les siècles le contemplèrent les rêveurs musulmans et, par delà les flots, les philosophes grecs, voilà l'irrésistible attrait et le charme inoubliable de la zaouïa de Sidi-el-Kébir.

Le désir naît et croît, lancinant, de vivre en ces lieux jusqu'à l'heure dernière, comme ces descendants du saint venant chaque jour prier à l'endroit où ils seront ensevelis. Mais eux, le monde étant seulement en leur âme ainsi que dans celle de leur sublime ancêtre, n'ont aucune des illusions qui nous tourmentent. La croyance que nous sommes heureux parce que nous nous mouvons sans cesse les fait sourire indul-

gemment, — et pourtant, nous reprenons joyeusement notre élan vers ce que la route va nous offrir encore de nouveau.

Nous ne vivrons pas l'existence entrevue des ermites, des mystiques et des ascètes, et nous avons, en descendant les étroits sentiers, la sensation d'être comme les évadés d'un monde contemplatif. Par-dessus les haies, nous apercevons d'humbles maisons et des jardins délicieux, mais qu'importe leur aspect, nous sommes les étrangers et les profanes.

Nous voici au bas de la côte, la zaouïa se perd dans les fouillis de sa verdure. Qu'elle était divine et belle! Notre souvenir l'enferme dans notre cœur affectueux. Nous suivons, en sens inverse, le cours de la vallée pour traverser Blida et gagner la route qui mène jusqu'à la région des steppes où, sur la plaine incandescente et nue, s'étalent, dès Bougzoul, les mirages attirants et nostalgiques. Nous reprenons donc l'allée des Moulins, nous entrons à nouveau dans Blida par la porte de Bab-el-Rabah, c'est-à-dire la porte du marché aux grains, aux huiles et aux bestiaux.

Par la place d'Armes et la rue Lamy, nous atteignons la porte Bab-es-Sebt ou la porte du marché du samedi, nous nous éloignons de la petite ville par l'avenue de la Chiffa. Blida reprend son aspect de courtisane, on dirait qu'impuissante à retenir le voyageur, elle veut, malgré tout, lui laisser au cœur un éternel regret : elle jette en fusées, une dernière fois, le parfum de ses orangers, de ses roses, de ses jasmins, de ses œillets.

D'invisibles fleurs semblent courir dans l'espace, elles égrènent leurs senteurs en tous lieux, l'air est empli de traînants aromates, les arbres se rejoignent

en voûte sur la route et ce sont encore des jardins. Dans quel enchantement nous venons de vivre!

Cette petite ville d'amour, à la couche toute jonchée de pétales, aux cassolettes exhalant les âmes des ambres, des benjoins, des tubéreuses, le Bois-Sacré des oliviers « ... sûrement à l'un d'eux la colombe de l'arche coupa le rameau qu'elle rapporta au prophète Noé... », cette vallée de l'Oued-Kébir « ...comme Pierre à Jésus : Seigneur, il est bon de demeurer ici, si vous l'agréez, nous y ferons trois tentes, une pour vous et deux autres pour Moïse et Élie... », cette région si chère aux marabouts Sidi-Iakoub-ech-Chérif et Sidi-Ahmed-el-Kébir, toute cette oasis a une origine encore plus antique, non moins légendaire et sublime : c'est ici que les trois filles d'Atlas, les Hespérides, avaient établi leur jardin que gardait le dragon à cent têtes et dans lequel Hercule pénétra pour ravir les fruits d'or.

Pourquoi n'admettrions-nous pas cette merveilleuse allégation? Hercule parcourut ce pays; ne laissa-t-il pas vingt de ses compagnons à l'endroit même où ils devaient fonder Alger? Cette pensée que le héros qui, dans la suite, devait monter au ciel pour y prendre rang de dieu, s'est attardé dans l'éden que forme cette contrée, nous rend plus touchant et plus cher le spectacle qui s'étend devant nous.

LES GORGES ET LES CRÊTES

A gauche, les montagnes veloutées, aux taches blanches qui sont des maisons dans les arbres; à droite, la plaine de la Mitidja, verte comme la mer du

manteau de ses vignes. La route large est bordée d'aloès, une immense étendue s'offre à nos regards avec toutes les richesses de la nature fertile, et l'oued Chiffa se plaît à serpenter dans ce royaume comme pour en connaître tous les détours. Son lit, recouvert de sables et de roches, enguirlandé de lauriers-roses, devient de plus en plus spacieux dans la plaine.

Nous le traversons une première fois sur un pont métallique. Les arbres du chemin se suivent à la file et, derrière la rangée de hautes colonnes que forment leurs troncs, des champs de blé, une lumière cristalline et le ciel le plus tendre, un café maure avec ses murs que le temps a jaunis et puis la petite maison cantonnière toute peinte en rose clair.

La terre se repose dans le calme et le silence de la plaine si vaste, mais bientôt on dirait qu'un démon l'arrache à sa paresse, elle se terrifie, elle se ramasse et se contracte. Les montagnes font plus étroit notre chemin, l'oued Chiffa, en courant, ne peut plus se creuser qu'un canal encombré de cailloux et le jour n'a plus que des grisailles.

C'est la pittoresque entrée des gorges de la Chiffa. On croirait que, désormais, notre automobile suit le plus sinueux et étrange corridor enfoui tout au fond de rochers élevés. Le tourment de la nature éclate dans une tragique bizarrerie, les rochers se heurtent et se déchirent, les flancs de la haute montagne sont désolés comme des murailles nues qu'a crevassées et lézardées la foudre.

Parfois, un mince filet d'eau coule de son sommet et c'est un pleur glissant le long d'une ride. Puis, comme par enchantement, la montagne se pare de chênes, de thuyas et d'oliviers. Elle est à pic; ses arbres forment

comme une forêt verticale qui se cramponne aux moindres cavités. Sur des falaises écroulées poussent des fleurs sauvages; et, tandis que la ligne des monts se perd dans le ciel bleu, des cascades qui semblent prendre naissance dans l'azur même égrènent leurs perles dans un riant babil et l'oued Chiffa n'est plus le gouffre infernal de tout à l'heure, mais la rivière qui se grossit sous une pluie de diamants.

Jamais contrastes ne furent plus vifs. C'est la stérilité schisteuse ou granitique à côté de la luxuriante végétation, l'espérance invincible auprès d'un éternel découragement. C'est la sauvagerie d'une région qu'une main sismique a bouleversée comme le plus gigantesque tombeau de pierre en laissant, parmi les plus formidables éboulements, les arbres les plus beaux et les sources les plus claires.

Que faut-il cependant admirer davantage, de ce splendide chaos ou de l'audace de l'homme? Pour ce dernier, les gorges semblaient impénétrables : l'abîme se joignait à la montagne pour lui barrer la route, et voici qu'une locomotive, lançant, comme un impétueux et victorieux panache, les flocons épais de sa fumée, troue la montagne et franchit les abîmes : c'est le triomphe des tunnels et des ponts.

Voici la petite gare de Sidi-Madani-les-Gorges. Sur la route passe l'autobus qui va dans les territoires du Sud algérien. Ce spectacle surprend dans ces gorges au sauvage caractère. L'homme a creusé son chemin dans le roc même, il a vaincu l'inaccessible et fouillé l'impénétrable, et ces lieux qui, jadis, n'avaient pour habitants que les chacals et les lions, sont maintenant le pittoresque couloir reliant la région des steppes à la région du littoral.

Ce fut, tout d'abord, l'œuvre de nos soldats. Quand nous passerons devant le Camp des Chênes, à gauche, à l'angle d'un rocher, nous lirons sur une modeste plaque, dans un encadrement de pierre peint en gris, ces simples mots :

ARMÉE D'AFRIQUE

COMTE RANDON, GOUVERNEUR GÉNÉRAL
Génie militaire, 1855, 65e de ligne
1er zouaves, Pl Bs, Atelier n° 7

Ainsi, posant à leurs côtés le fusil, noir encore de poudre, les soldats prenaient la pioche. Ils se reposaient des luttes meurtrières en se consacrant, dans l'oubli de la fatigue, à la plus haute mission de paix et de progrès. Ils taillaient ici les montagnes à pic et descendaient au fond du gouffre dans leur entêtement à pratiquer une voie de communication aux colons, aux indigènes, à tous les voyageurs. De même, deux ans après, en juin 1857, ils édifiaient sur les crêtes de la Kabylie, encore en pleine bataille, le mémorable chemin qui mène de Tizi-Ouzou jusqu'au Fort-National.

Toutes les beautés sont là, de la plus tragique à la plus amusante. Il n'est pas jusqu'à la gent simienne qui n'ait élu son domicile à l'embouchure d'un cours d'eau, s'étageant en cascades : le ruisseau des singes mérite sa popularité. D'où viennent ces habitants inattendus? Nul ne le sait. Ils ont, depuis les temps connus, vécu en ces lieux dans la liberté que leur assurent les crevasses des montagnes, les anfractuosités des rocs, le fouillis des lianes, des lierres et des fougères, la multiplicité des arbres, se pressant jusqu'aux plus hauts sommets.

Les cascades éclaboussent dans leurs sautillements

les chênes, les caroubiers et les figuiers, le ruisseau court sous des feuillages, aux pieds de néfliers, de houx et de genêts. C'est la halte emplie de fraîcheur et d'harmonie; le singe devient l'ami de l'homme.

Ces gorges, qui d'abord impressionnaient par la barbarie même de leur splendeur, deviennent familières avec les interstices de leurs blocs granitiques, leurs torrents, leurs grottes, leurs fontaines et avec cet oued Chiffa dont les eaux, parfois, se jaunissent aux éboulements de terre et reprennent ensuite leur moire de cristal

Encore, les montagnes s'élèvent, et la route avec elles; les gorges se resserrent, il semble que l'on soit entre des murailles aux teintes ardoisées et fauves sur lesquelles paraît s'appuyer un pan de ciel. Au-dessus de nous, le pont métallique du chemin de fer, puis, pour notre passage sur le ravin, un pont à deux arches de pierre. Une dernière fois, la nature éclate dans sa primitive rudesse, des aiglons et des corbeaux ont traversé l'espace, mais les arbres renaissent, nous arrivons au Camp des Chênes, le dernier et charmant stade avec sa fontaine à l'eau si claire et si glacée : c'est la fin des gorges de la Chiffa.

Les aloès, les genêts et les acacias nous font escorte. La vallée s'élargit de plus en plus. Nous apercevons l'oued Mouzaïa; la route monte. Toute la région conserve encore le souvenir des plus sanglants combats.

Ce col de la Mouzaïa, qui commande la route de Médéa où nous allons, fut longtemps détenu par une tribu guerrière, toujours en armes. C'était le 21 novembre 1830. Le col de la Mouzaïa avait été seulement franchi par les armées de Carthage et de Rome, le général Clauzel en ordonna l'assaut : « Soldats, pro-

clama-t-il, nous allons franchir la première chaîne de l'Atlas, planter le drapeau tricolore dans l'intérieur de l'Afrique et frayer un passage à la civilisation, au commerce et à l'industrie. Vous êtes dignes, soldats, d'une si noble entreprise... Ici, j'emprunte la pensée et les expressions d'un grand homme et je vous dirai aussi que quarante siècles vous contemplent! »

Il fallait grimper sur les crêtes les plus abruptes au milieu d'une grêle de balles et de pierres, les sentiers étaient tortueux, étroits et remplis de broussailles. Les soldats, qui depuis trois heures combattaient en escaladant les monts, étaient exténués, mais un invincible élan les emportait. Les ennemis pensaient le col imprenable; au coucher du soleil, le drapeau de la France flottait sur sa hauteur et les chefs kabyles, se soumettant à la fatalité des choses, ne pouvaient s'empêcher d'assurer au général Clauzel : « Il a fallu que Dieu soit avec toi! »

La voie était ouverte sur Médéa. Nous montons sur les hauteurs du Djebel-Nador, la route est bordée d'aloès, l'oued Mouzaïa s'étend au pied de la vallée. A gauche, de l'autre côté du chemin et de l'abîme, les flancs du mont Nador ont de larges déchirures blanches : ce sont des carrières de plâtre.

Le silence semble agrandir plus encore l'étendue de la vallée. Des touffes de genêts tendent leurs bouquets jaunes, les cultures abondent de plus en plus à mesure qu'on approche de Lodi; des maisons de ferme s'ouvrent coquettement sur des jardins en fleurs. Il semble maintenant que notre automobile gravisse une montagne de vignes : partout, grâce aux colons infatigables, des pampres lourds témoignent de la richesse de la région.

Au bout de la route immense, une allée d'arbres et des jardins encore : nous entrons dans l'antique Lambdia romaine, l'ancienne capitale turque du beylik de Titteri, Médéa, de laquelle Sidi-Ahmed-ben-Youcef, oubliant ses épigrammes lancées contre Cherchell et Ténès, disait avec galanterie :

Médéa la bien dirigée,
Si elle était femme
Je n'en voudrais point d'autre pour épouse;
Si le mal y entre le matin, il en sort le soir.

« Médéa, écrivent en 1846 les historiens C. Leynadier et G. Clauzel, est située au centre d'une chaîne de montagnes dont les nombreuses ondulations offrent l'aspect d'une mer houleuse qui se serait tout à coup pétrifiée. Elle est bâtie en moellons, les toits des maisons sont recouverts en tuiles. Un mur d'enceinte, construit en pierre, entoure la ville, alimentée par un bel aqueduc. En approchant de Médéa, l'œil est trompé par la disposition des lieux, l'aspect du terrain, la vue d'arbres de la même espèce, de vignes plantées et cultivées de la même manière que dans les contrées méridionales de la France. On se croirait transporté dans un village du Languedoc. »

La ville n'a guère changé depuis cette époque : les maisons à plusieurs étages indiquent seulement une importance plus grande et sa quotidienne prospérité. Médéa ne peut s'enorgueillir d'aucun monument; à peine a-t-elle une colonne de pierre érigée à la mémoire des officiers et des soldats tués lors des combats des 3 juillet et 29 décembre 1840 et 8 avril 1841.

Sur une place, de grands cafés maures : progrès du bien-être, il n'y a pas de nattes et presque pas de

bancs, sur lesquels, autrefois, les clients s'asseyaient, les jambes entre-croisées sous eux; il n'y a que des tables et des chaises comme dans les établissements européens. Ce changement de coutume musulmane surprend tout d'abord, mais la nouveauté du spectacle est agréable. Les boutiques indigènes, elles aussi, subissent l'évolution moderne, Médéa prend de plus en plus l'uniformité d'une ville provinciale et il est étrange de trouver, en pays africain, en pleine chaîne de l'Atlas, ce coin de France qui rappelait le Languedoc à C. Leynadier et à G. Clauzel.

IX

LES DANSEUSES POLYCHROMES ET LE MIRAGE

LE KSAR DE VOLUPTÉ

Nous allons vers la plaine vaste, morne et nue, qui fait pressentir les régions désertiques, mais, auparavant, comme si la vie humaine voulait se concentrer et palpiter d'un pouls vibrant à l'approche de l'aridité désolée des steppes, voici l'animation de Boghari.

La ville européenne est édifiée au pied du mamelon que couronne le ksar, c'est-à-dire le village indigène; elle n'offre à la curiosité que sa rue principale, toute grouillante, aux jours de marché, du va-et-vient de ses bergers et de ses commerçants. Alors, il est impossible de circuler parmi les chariots, les bœufs et les moutons; ce sont de longues théories d'hommes, au burnous flottant, accourus des tribus pastorales. Boghari est le grand centre d'approvisionnement, aux portes du désert.

Derrière sa place publique, sur le flanc du coteau qui conduit au village indigène, le marché s'improvise tous les lundis. Sur le tertre sans arbres, misérable et nu comme une peau fauve qui n'a pu résister à l'usure

du temps et que le soleil crible sans pitié de ses rayons, des milliers de moutons se pressent les uns contre les autres, comme s'ils flairaient déjà la mort.

Les bergers et les commerçants passent la nuit en plein air, dormant auprès de leurs troupeaux et de leurs marchandises, tandis que, çà et là, dès le lever de l'aube, sur des fourneaux de terre cuisent, dans l'huile, des beignets, des poivrons ou du foie que les restaurateurs indigènes débiteront, au détail, dans un instant. Ce ne sont que des cris gutturaux auxquels se mêlent les bêlements des moutons et les hurlements des chiens hargneux.

Demain, tous ces êtres qui se bousculent, que le négoce énerve et qui se complaisent dans cette torride et fiévreuse agglomération, se disperseront dans les steppes et leur visage reprendra la sérénité des vastes solitudes. Pasteurs défilant parmi les terres incultes et sur les pistes rudimentaires, avec leurs longs bâtons et leurs burnous flottants, ils ressembleront à des pèlerins en marche vers quelque lointain et magique Bethléem. Mais, aujourd'hui, jour de marché, dans le tumulte des affaires et la joie de l'argent, c'est aussi jour de fête et d'amour.

Au sommet du mamelon, le ksar apparaît comme la promesse d'un voluptueux enivrement. Les filles des Ouled-Naïls attendent, en leur maintien hiératique, les fils du désert. A l'approche de ces derniers, elles se départiront de leurs attitudes figées comme celles des statues. elles se voueront à ces passants d'un soir qui portent sur leur chair même les parfums du désert natal, et ces Ouled-Naïls, qui semblent de froides victimes, s'animeront sous les baisers de ces gardiens de troupeaux, de ces commerçants kabyles, de ces Moza-

bites, de ces Arabes en qui elles reconnaîtront tout l'élan de leur race.

Il faut visiter ce ksar de Boghari pour savoir ce qu'est vraiment une ville indigène. Il est juché sur une hauteur, comme un nid d'aigle sur un pic, afin de pouvoir braver toutes les attaques. De loin, on dirait quelque château fort du moyen âge regardant du côté de la plaine s'il vient un ennemi. Les pentes abruptes de la colline et le ravin pierreux sont ses défenses naturelles, mais le temps des combats de tribu à tribu est à jamais passé.

Pour monter au ksar, nous allons directement par le flanc fauve du mamelon sur lequel le marché se tient. Le terrain, à chaque instant, foulé sous les pas, a eu des dépressions qui ont, en quelque sorte, créé un bizarre escalier. Nous nous retournons pour découvrir le paysage, nous voyons le Chélif et sa vallée dénudée d'arbres.

A peine, à notre gauche, dans un lointain qu'embrument les vapeurs s'exhalant de la plaine et perdu dans le sombre massif de ses pins, Boghar apparaît, accoudé au sommet d'une haute montagne. Jadis, ce fut un poste militaire romain. Abd-el-Kader y établit un de ses camps; la France en a fait une citadelle. C'est que Boghar a la plus merveilleuse position stratégique, il est à la limite des régions montagneuses, il commande l'entrée du Sahara. De sa terrasse, on domine tout le pays des steppes, aussi l'a-t-on pittoresquement surnommé le Balcon du Sud.

Boghar et Boghari, que la vallée sépare, se dressent l'un en face de l'autre comme une contradiction : Boghar, tache grise, forteresse prête à toute action de mort, Boghari, énorme topaze qu'incendie le soleil,

temple où les prêtresses d'amour exaltent l'impérieux bonheur de vivre. Boghar est une menace, Boghari est l'appel d'une troublante almée.

A travers la vallée, on aperçoit le chemin qui relie la menace au baiser. Des soldats descendent de la sévère citadelle : ce sont des tirailleurs aux visages hâlés ou noirs qui s'en viennent vers le ksar de volupté.

En vérité, celui-ci est une tour de Babel, où se coudoient les hommes de toutes les religions et de tous les pays. Dans ses rues étroites, des boutiques regorgent de marchandises : bijoutiers ou armuriers kabyles, marchands arabes d'étoffes éclatantes, épiciers mozabites, courtiers juifs, cafés maures, et, dans cette aire où Mahomet établit aussi la rigueur de ses préceptes et de ses jeûnes, l'œuvre de la civilisation devancée, corrompue d'avance, par des trafiquants d'alcool.

Spectacle étrange dans ces étroites rues, où la lumière ruisselle, que celui de ces graves brodeurs d'or, de ces Kabyles aux chemises tachées d'huile, de ces Arabes en haillons poussant leurs ânes devant eux, de ces juives grasses, assises au seuil de leurs demeures, et des Ouled-Naïls aux voiles éclatants. Le jour, le ksar est affairé. N'est-il pas le trait d'union entre Djelfa et Médéa, entre les steppes et le Tell? Il est tout à son commerce.

Mais ce ksar de Boghari est la ville indigène au double visage. Quand tombe la nuit, elle revêt son masque attirant d'idole, à la fois, et de belle courtisane. Des maisons s'éclairent mystérieusement, on dirait des veilleuses éclairant des chapelles. Des parfums de musc, de safran, de benjoin, alourdissent l'air tiède, des soupirs de guitares, des plaintes de mando-

line expirent dans le silence et semblent s'exhaler vers les étoiles.

Des ombres muettes surgissent à tous les coins de rues; ce sont tous les fils des tribus pastorales accourus au marché de Boghari, tous les trafiquants du Sud, tous les nomades du désert, en quête, à cette heure, de sensations rêvées, de danses enivrantes, de baisers de houris. Tous ceux-là, descendants de marabouts ou de brigands, âmes droites ou cœurs sans scrupules, de quelque rang, de quelque âge qu'ils soient, tous communient dans le même désir. Ils sont prêts à donner le gain de leur journée, à voler, à se damner pour cette Dalila qui s'avance vers eux, cette Salomé qui danse ou cette Cléopâtre qui sourit, ces Ouled-Naïls aux paupières bleuies, aux joues safranées, aux pommettes rosées, aux lèvres de pourpre, aux dents d'ivoire, aux ongles et aux extrémités des doigts d'un rouge orange.

Nos regards stupéfaits ne peuvent s'empêcher d'admirer ces étranges et vivantes statues au maquillage intense. Leurs yeux, aux sourcils réunis par un lourd tatouage bleu foncé, brillent, selon la comparaison d'un poète arabe, d'un éclat lumineux comme une source d'eau vive au milieu des sables. Les prunelles, grâce au koheul, paraissent plus dilatées, plus humides, plus endiamantées dans l'encadrement bleuâtre de leurs paupières.

Si les Ouled-Naïls, aux bagues nombreuses, ont les ongles et les extrémités des doigts si bizarrement teints d'un rouge orange, c'est qu'elles y ont appliqué la pâte du henné, arbrisseau dont on a broyé les feuilles desséchées. Si leur bouche est, à ce point, attirante, c'est qu'elles ont fait usage du souak.

Il est dit dans un texte arabe : « Quand une femme

s'est orné les yeux de koheul, paré les doigts de henné, et qu'elle a mâché la branche du souak qui parfume l'haleine, fait les dents blanches et les lèvres de pourpre, elle est plus agréable aux yeux de Dieu, car elle est plus aimée de son mari. Sara et Agar, les femmes de notre seigneur Ibrahim, se faisaient belles devant lui par le koheul, le henné et le souak. »

Tant de fards combinés avec un art extrême pour la conquête et l'amoureux affolement de l'homme imposent un visage immobile. L'idole est encore rendue plus énigmatique par ses tatouages : la croix gammée des bouddhistes dessinée sur son menton ; les cinq traits du chandelier de Salomon et les cinq traits de la main de Tanit gravés sur ses mains ; les deux filets bleus de la vie éternelle de l'ancienne Égypte tracés autour de ses poignets. Toutes les religions du monde la consacrent.

Elle en est digne par son maintien figé et son impassible beauté, digne aussi par tout ce qui pare son corps et le parfume. Autour de son cou sont des colliers de grains de musc, de gingembre et d'encens. Elle est tout embaumée de mille senteurs comme une momie vivante.

Le mechebbek, cette sorte de tiare qui l'auréole tel qu'un diadème, est rehaussé de plaques d'or finement travaillées et enrichies de pierreries et de pendeloques ; il est aussi composé de sequins en chaînettes qui se rejoignent sur le cou, encadrant le visage dans leur rutilant éclat. Le mechebbek se pose sur les cheveux luisant d'un noir de jais, tressés et recourbés sur les tempes en forme d'anses, pailletés d'étoiles et de croissants, et dont le volume est augmenté d'entrelacements de laine.

Des colliers, qui descendent jusque sur la poitrine, sont là pour rehausser la splendeur de la prêtresse d'amour et témoigner en même temps de sa richesse. Le long de ses bras nus et de ses chevilles courent des bracelets, autour de sa taille, des agrafes ciselées et d'énormes boucles d'argent; l'idole est lourde d'une orfèvrerie baroque.

La courte chemise est en mousseline transparente. La robe, en soie, toujours de couleur étincelante, écarlate le plus souvent, brodée d'or, enveloppe le corps de plis lourds. Le haïk qui la recouvre est rattaché sur les épaules par des broches d'argent ornées d'émaux. Des guimpes de dentelles soutiennent les seins, des ceintures font ressortir l'ondulation des hanches. Des écharpes précieuses, des foulards lamés, des voiles brochés ou mouchetés d'argent enveloppent plus encore l'Oued-Naïl.

On la croirait reine de Saba, madone ruisselante de pierreries, d'or et de bijoux; elle n'est, en vérité, qu'un bibelot d'amour éclos aux pays du soleil, voué dès son plus jeune âge à la prostitution. Elle s'abandonne à qui veut d'elle, fils de caïd ou chamelier, vagabond ou étranger, ne songeant qu'à augmenter le nombre de ses colliers, fortune qu'elle étale complaisamment et qui lui permettra, quand elle sera de retour dans sa tribu natale, de prendre rang d'épouse et de vivre honnêtement.

En attendant, elle se laisse aimer et, pour mieux allumer la luxure des hommes, elle s'anime et se met à danser.

Voici la chambre de l'une d'elles : c'est un curieux mélange d'habitudes anciennes et de confort européen. Dans un coin, une armoire à glace et un lit font l'or-

gueil de l'Oued-Naïl; c'est pour donner satisfaction à l'amant chrétien, de passage, ou à l'Arabe de grande tente que le progrès enchante. Non loin, la couche habituelle et primitive, — natte ou tapis, — bonne pour tous les coreligionnaires accoutumés à la dureté du sol.

Près de la petite fenêtre grillagée, un coffre enguirlandé de clous d'or et peint dans les tons les plus vifs. Au plafond, un lampadaire de cuivre ou de cristal, venu de Syrie ou d'Alger, et, sur la cheminée, une lampe à pétrole avec un abat-jour de couleur éclatante. Sur les murs, des cartes postales et des photographies-primes, — actrices ou courtisanes en renom à Paris, — alternent avec des broderies, des éventails ou des armes indigènes.

La vie musulmane perd ainsi insensiblement de son caractère antique. Le ksar de Boghari reçoit de plus en plus la visite d'étrangers. Dès l'heure où le chemin de fer relia pour la première fois, le 10 août 1912, cette capitale des steppes aux villes du littoral, c'en fut fait quelque peu de la légendaire originalité de tous ces lieux; l'esprit d'exploitation se mêle où ne régnait seulement que l'amour.

LA DANSE DANS LES CAFÉS MAURES DE NUIT

Là où les couleurs, les coutumes, l'âme des Ouled-Naïls demeurent aussi vives qu'aux anciennes époques, c'est dans les cafés maures de nuit où les gens de toutes les sectes et de tous les idiomes berbères s'en viennent assister aux danses des idoles prostituées.

La clarté fumeuse des lampes à pétrole accrochées aux thuyas des plafonds se reflète lugubrement contre les murs jaunis, la fumée de tabac éparpille partout ses grisâtres flocons, le café maure ressemble à un repaire de contrebandiers. Des bancs de bois courent comme des veines mystérieuses sur le parquet usé et ne laissent qu'un carré vide pour les danseuses; dans un coin, une petite estrade pour les musiciens.

Le café se remplit, comme par enchantement, de fantômes blancs et silencieux : ce sont les natifs des tribus pastorales, les habitants du désert saharien accourus au marché de Boghari, les trafiquants, les industrieux, riches ou pauvres, tous uniformisés dans les draperies de leur burnous. Ils prennent la même pose attentive, les jambes repliées, le menton dans le creux de la main, le cou tendu, le regard déjà démesuré par l'attente du plaisir.

Tout le temps que dureront les danses, ils demeureront immobiles et muets comme s'ils assistaient au déroulement d'une pompe sacrée, à l'extase des plus divins offices. Ensuite, pour marquer leur intime bonheur, ils murmureront des louanges à l'adresse des danseuses d'une voix enivrée comme s'ils prononçaient des phrases liturgiques, et les plus exaltés, les plus audacieux d'entre eux, bravant les jalousies et les querelles mortelles, emporteront les bayadères polychromes en un enlacement vainqueur, à travers les rangs des spectateurs et parmi les rues sombres, jusque dans la chambre devenue le refuge rêvé du plus brûlant amour.

La kaïta, ou longue clarinette à large pavillon, égrène son chant tour à tour plaintif et frénétique, lent ou échevelé, implorant et tyrannique, innocent ou

pervers, marquant tous les stades du désir, de la passion, du cœur épris, des sens corrodés, de la luxure et du râle suprême. La guitare accentue la mélopée voluptueuse, le tambourin souligne de ses grondements rauques, brutaux ou étouffés, les élans, les emportements, toutes les vibrations, la victoire et l'agonie des lascivetés sans nombre.

Mais toute cette musique n'est qu'un accompagnement pour tendre les nerfs plus encore; ce qui, surtout, importe, c'est la grâce et le balancement, l'attitude et le geste, le rythme et la séduction de la danseuse.

Elle arrive, le regard indifférent ou froid, fixe dans ses grandes prunelles d'émail. Ce qu'elle exprime, c'est la première rencontre, l'étonnement et l'effroi de la vierge. Elle voudrait se sauver, mais, déjà, l'amour la retient dans ses lacs inextricablese; elle se débat, soupire et pleure, mais le cœur s'attendrit, palpite et s'éveille à des mondes nouveaux : c'est la langueur et c'est l'extase, le baiser, l'étreinte, tout le don de l'âme, toute l'offre du corps.

L'Oued-Naïl s'avance et se retire, la pudeur la retient, mais le charme l'attire. Elle cache peureusement sous ses voiles son front, sa gorge et ses seins, elle évolue à petits pas, timide, ne sachant plus si elle s'exerce à la danse ou à l'amour; sa démarche glisse. Encore, elle voudrait s'enfuir.

Maintenant, elle en est impuissante, elle cède de plus en plus au transport qui l'entraîne. Elle a rejeté ses voiles et ses bras étendus apparaissent dans leur harmonieuse et blanche nudité, sa gorge a la pureté du marbre. La souplesse de sa taille se balance indolemment, plus frénétiquement à mesure que le désir s'en-

flamme, elle s'avance par secousses, son corps ondule, ses yeux se départissent de leur froideur et son visage de son impassibilité de masque.

Elle devient l'amoureuse, la passionnée, ses reins se cambrent, ses hanches tressaillent, ses seins sont renversés, son ventre, proéminent. Elle s'agite et frémit dans le cliquetis de ses bracelets, de ses colliers, de ses pendeloques, elle est la délirante de la passion, la possédée du rut le plus brutal.

« Tu danses comme une gazelle broutant l'herbe du Sahara et se couchant dans les montagnes vertes! Tu danses comme une jument s'en allant guerroyer, grâce à laquelle le cavalier massacre tous ses ennemis en une seule chevauchée! » ont chanté les troubadours berbères.

Qu'elle ait l'innocence de la gazelle ou l'emportement de la jument, elle est sans cesse celle qui exerce sur l'homme la prestigieuse fascination d'amour, elle est l'officiante de la tentation irrésistible, de la chute pour laquelle tous ces fils du désert donneraient volontiers leur vie. L'amour, c'est pour lui seul que, bayadères ou prostituées, toutes ces Ouled-Naïls, se parent, comme des idoles, d'une tiare, de fards, d'or, de soie, de bijoux aux reflets, à ce point disparates qu'on ne peut s'empêcher de songer à la phrase de Paul de Saint-Victor : « Des poignées de rubis, de saphirs et d'émeraudes que l'on agiterait dans une coupe de pur cristal. »

Sans doute, à cause de la fréquentation des étrangers accourus grâce au chemin de fer et à l'automobile, l'esprit de lucre naîtra de plus en plus chez les tenanciers de ces cafés et chez les danseuses elles-mêmes. Ainsi, comme une lamentable et fatale rançon,

le progrès ne va jamais sans quelque corruption, mais le ksar de Boghari se dresse encore dans son altière bizarrerie, ses Ouled-Naïls sont encore la révélation d'un Orient de légende, de faste royal et d'amour souverain, elles apparaissent encore comme des houris descendues d'un paradis lointain.

Nos cœurs, à cause d'elles, ont la nostalgie des pays des beaux rêves; nous avons admiré Astarté, Tanît, Salomé, Dalila, Cléopâtre, les prêtresses de Babylone, les princesses byzantines et les reines de Saba, — toutes, accomplissant, par prédestination, leurs rites de volupté, perpétuant, dans la grâce apprêtée de leurs visages, dans l'attrait de leurs corps et de leurs danses, la beauté et la faute maternelles.

Sidi-Naïl, le premier de la race, descendait du Prophète. Il naquit vers l'an 1565, dit-on, à Figuig et était gouverneur de la province de Sous, sur la côte occidentale du Maroc, quand la défaite de son sultan l'obligea à l'exil. Il vint s'établir avec sa famille et ses serviteurs du côté de Sour-el-R'Ouzlan, où s'élève la ville d'Aumale.

Alors, il voulut aller en pèlerinage au tombeau de son ancêtre Mahomet. Avant donc de se rendre à Mekka, il confia sa femme à son intime ami Sidi-Melik. Cette femme, du nom de Cheliha, était d'une beauté remarquable et avait déjà donné à Sidi-Melik des preuves de son amour.

Tout le temps que dura le pèlerinage de Sidi-Naïl, c'est-à-dire trois ans, elle vécut en concubinage avec celui auquel elle avait été confiée. Quand il fut de retour, le descendant du Prophète s'aperçut qu'il avait un enfant de plus, il l'accepta pour éviter le scandale. Indulgent à ce point envers sa femme, Sidi-Naïl le fut

également envers tous les siens; il l'est encore par delà sa mort.

Ces merveilleuses bayadères polychromes que nous avons admirées, filles de ses fils, viennent implorer ses mânes sur sa tombe qui est dans la vallée de l'Oued-El-Lham, non loin de l'endroit où, exilé, il avait fixé sa résidence — et, bien que les vœux des suppliantes aient presque toujours trait à des intérêts charnels, le défunt marabout les exauce tous.

Pourquoi nous montrerions-nous plus sévères que le clément et souriant aïeul? Comme leur délicieuse et infidèle ancêtre, la belle Cheliha, leur rôle, sur terre, est d'aimer et de danser.

A fréquenter leur ksar qui, dans la nuit, dans les feux de Bengale, apparaît comme la plus grandiose et terrible évocation d'un enfer que Dante même n'a pas entrevu, leurs rues étroites, leurs maisons, leurs cafés, à les contempler, gracieuses et vivantes enluminures, aux confins des terres habitables, on se croirait transporté dans la contrée la plus fantasque, dans le vertige de la pensée et l'éblouissement des yeux. Ce n'est pas une illusion : nous sommes bien dans la réalité d'un songe.

LE MAGIQUE RAPPEL DE L'EAU

Tout ce que la poésie conçoit s'épanouit en ces lieux, la nature s'en mêle : pour l'exaltation heureuse du voyageur, la débauche des feux du jour, et, sur cette terre africaine si fertile en miracles, le miracle même de la lumière, le mirage, dès l'orée des plaines désertiques.

Aujourd'hui, nous voulons ignorer que le mirage est un effet de réfraction, nous voulons nous laisser aller entièrement à l'illusion qu'il procure. Nous allons vers l'ensorcellement de nos prunelles et de notre âme, vers un infini de lumière et de sable, sur la mer aux vagues immobiles, à Bougzoul, non loin de Boghari.

Bougzoul n'est qu'un bordj édifié en 1837 par les Français, maintenant transformé en caravansérail. Il s'élève sur l'immensité fauve que le soleil incandescent semble avoir tuée pour jamais ; c'est la stérilité désespérante sans arbres et sans eau. Le ciel surchauffé a le resplendissement blanc et gris d'un gigantesque couvercle de métal, la route a la monotonie accablante d'un albâtre aveuglant.

Tout autour de nous, des mamelons qui, à l'horizon, se détachent dans les plus hétéroclites des lignes. Ils apparaissent dans une nudité lamentable, avec leur couleur jaune se confondant ainsi avec la couleur de la plaine, morte de sécheresse; ces mamelons ont un aspect ennemi : c'est pourtant vers eux que se dirige notre automobile.

Sous la désolation brutale du soleil, à travers la route montante, nous les apercevons dans leurs larges ondulations, les uns en forme de coupole, les autres s'érigeant avec leurs arêtes cassées ou bien présentant, sur leurs hauteurs à pic, un plateau veuf de château fort. Le sol, que travaille un bouillonnement de feu, craque et se fend, profondément.

Une longue déchirure, heurtée, crevassée plus encore, s'étale comme un infernal chemin : c'est le lit du Chélif dont le soleil, implacablement, a bu toutes les eaux. Ce lit ne ressemble plus, au loin, qu'à une blessure béante de la terre et c'est la plaine tragique et calcinée avec,

parfois, de maigres herbes couchées et rongées dès leur naissance.

C'est le drame des steppes qui commence, du sol inhospitalier, d'un fantastique parterre de lave. Quelques nomades passent : on dirait qu'ils conservent encore dans leur yeux l'épouvante de la route. Ils approchent : leur respiration rauque trahit leur soif ardente, — et cependant, maintenant que les monts ont disparu, que la plaine désertique s'offre comme un vaste cirque encerclé par le ciel, de l'eau, de l'eau, à perte de vue, s'aperçoit à notre droite.

Elle a le chatoiement d'une étoffe de soie, elle est cristalline et lumineuse, elle rampe, elle s'avance, elle couvre la terre en un silencieux déluge. Elle envahit la plaine en une menace lente et sûre, elle porte la mort avec elle, mais l'incandescence du jour, le sol si horriblement balafré par la chaleur, la brûlure du vent faisant craquer la peau de nos visages, toutes les furies de sécheresse sont telles que nous saluons l'eau comme un bienfait.

Qu'elle est belle, dans l'incomparable diversité de ses tableaux! Ici, c'est un fleuve royal coulant majestueusement. Sa large embouchure creuse mille canaux d'argent dans un sable rose et fin, et c'est la mer, vaste comme la plaine de tout à l'heure, avec un cap pareil au cap Matifou, une baie semblable à celle d'Alger. Nous avons pourtant laissé la Méditerranée bien loin derrière nous.

Pourquoi l'amour de la contemplation l'emporte-t-il si violemment sur notre esprit? Nous ne voulons voir que l'eau, sa nappe s'étendant à l'infini. De côté, il semble que des herbes aient poussé comme par enchantement, elles encadrent l'eau, c'est le lac le plus char-

mant, et voici qu'au milieu de cette surface s'érigent des plantes vertes, des arbres balançant leurs palmes comme de purs encensoirs.

Nos cœurs se récrient d'admiration, nos yeux s'ouvrent démesurément. C'est le vertige de la vision accrue, des palais se reflétant comme à Venise dans la moire liquide, des caravanes en marche vers le sud, de l'assomption des villes vers le ciel, de divins paysages, et, toujours, plus encore, de l'eau, de l'eau attirante, irrésistible, à cause de laquelle l'âme, comme Ophélie, voudrait être mortelle pour s'y étendre et dormir à jamais.

Nous allons à la conquête de la nappe flottante. Elle nous paraissait si proche! Comme elle est éloignée de nous! Nous marchons plus encore : jamais nous ne pourrons l'atteindre, elle recule devant nos pas! Nous courons vers elle pour l'arrêter dans sa retraite. Quelle présomption était la nôtre! C'est la course à la chimère!

Nous nous arrêtons, nous la contemplons une autre fois. Elle s'étale à nouveau, immobile, dans le même enchantement, elle miroite, s'éparpille dans la plaine en mille rivières, forme des îles, et ce sont comme des jardins naviguant sur la mer. Encore, nous voulons aller vers l'eau radieuse, — et l'eau, ensorceleuse et traîtresse, recule de plus belle. Mais existe-t-elle, enfin, malgré son miroir de clarté, ses perspectives, son kaléidoscope de villes et de caps, d'îles, de caravanes et de palais, existe-t-elle, cette eau insaisissable? De quelle folie devenions-nous la proie! Quelle fantasmagorie échafauda le désordre de notre esprit? Hélas! nous étions les victimes du mirage, la plus merveilleuse et la plus décevante illusion.

Devant nous, les steppes étouffaient sous le poids du soleil, la plaine jaune ressemblait au plus mystérieux cimetière cachant sous sa poussière jusqu'aux pierres des tombes. Rien n'annonçait la mort, la mort immense, sans espoir de résurrection, mais on la devinait, on la sentait dans le flamboiement crépitant du jour, dans le silence si lourd qu'il était sans écho. Le ciel incandescent ne parut plus être que le linceul déjà prêt pour la disparition d'un monde, épuisé par la chaleur et par le manque d'eau.

C'était la fin inéluctable de la terre, tandis que, tout à côté, dans le magique rappel des plus beaux souvenirs, alors que l'esprit léthargique se réveille avant son suprême tressaillement et que les yeux révulsés voient une dernière fois avant la montée des ténèbres, tout se magnifiait dans le cristal de l'onde, les jardins et les châteaux, les cortèges des hommes et les files des arbres, la commemoration d'un monde plein de vie et de bonheur. Ce n'était qu'un mensonge, l'adieu des confins habitables et cultivés, ce n'était que le mirage!

Comme nous avons compris que des caravanes, après des journées de marche dans le désert, à la vue de cette ensorceleuse réfraction, aient été prises dans les délices d'un trouble vertigineux. Enfin, elles apercevaient les oasis rêvées, les palmiers prodigues d'ombre et de repos; c'était la halte bénie auprès des sources claires. Femmes enfermées dans les maisons de toiles que portent les chameaux, vieillards montés sur le dos des ânes, adolescents aux pieds nus et durcis par la route, chiens à la langue pendante, chacun allait boire à sa soif.

Les caravanes allaient vers les bienfaits de l'onde,

allaient encore des heures et des jours. C'était l'hallucination de l'eau indispensable, le tourment de Tantale et les caravanes, suppliciées et broyées par la marche, s'affaissaient à genoux, le front contre la terre.

La folie du mirage! Les nomades barbares errant dans les brûlures du Sahara la craignent encore comme le plus horrible tourbillon de la pensée. Ils affirment que l'on a la sensation d'un voyage sur une mer sans limites, tandis que passent de blanches caravelles et que, çà et là, surgissent des palais merveilleux. Des musiques se font entendre, lointaines et douces, il flotte dans les airs des soupirs d'invisibles guitares, des sons de flûte, toute la tendresse d'un céleste orchestre.

C'est la défaite de la volonté humaine, la chute de l'esprit égaré. Il faut alors que le nomade soit violemment arraché à la douceur éperdue de son rêve, au besoin par des coups de bâton, ou bien c'en est fait de sa raison.

On prétend encore que tout cela est l'œuvre de démons accourant dans les plaines désertes, à l'heure où le jour éclate le plus. Ils sont si blancs qu'ils se confondent avec la lumière même, nul ne peut les distinguer, ils guettent le voyageur ; malheur à ce dernier!

Nous ne croyons pas à ces fables sataniques et le mirage ne fait pas de nous les victimes de sa damnation. Nous retournons sur nos pas, vers Boghari; l'eau trompeuse conserve la séduction que doivent avoir ses sirènes, mais sa surface s'amincit de plus en plus. Par le plus étrange renversement des choses, on dirait maintenant que c'est elle qui se noie dans la terre et, tandis que le miroir où se reflétaient des édens et des villes se ternit de plus en plus, le sol reprend son aspect sépulcral, sa couleur lamentablement jaune.

Au fond de l'horizon, la bordure des monts réapparaît; c'est d'abord comme une faible ligne estompée en violet, puis les monts brunissent dans l'enveloppement du ciel. Mais au fur et à mesure que nous nous rapprochons d'eux, ils s'éclaircissent comme si l'on arrachait de leurs flancs des voiles successifs. Nous les apercevons, maintenant, jaunes comme la terre, tels qu'ils étaient quand nous sortîmes de Boghari; les steppes reprennent leur aspect coutumier.

Et le mirage? Il a tout à fait disparu. Une mélancolie soudaine et vague glisse en nous, une nostalgie ténue, presque timide. Nous nous rappelons la chimère entrevue, nous avons vécu, sans sommeil, conscients de nous-mêmes, le plus beau rêve, de complicité avec le soleil, le ciel, tous les éléments de la nature.

X

DANS LES STEPPES D'AZUR

LA RÉVÉLATION D'UN BEAU PAYS

Vers les terres lumineuses et l'espace illimité, loin de l'agitation des hommes et du bruit des carrefours! Là-bas, il n'est pas de maisons vastes comme des palais, aux étages ayant la prétention d'escalader le ciel, de villes aux cheminées crachant, dans leurs fumées, toutes les fièvres, l'âme même des efforts, des combinaisons, des luttes, il n'est pas encore de routes pour relier les cités l'une à l'autre, les pas des voyageurs marquant seulement, à travers l'immensité nue, le chemin espéré.

Mais, là-bas, le sortilège de la lumière irise durant de longs mois le contour des oasis et des montagnes, l'air est d'une telle limpidité et d'une saveur si pure que sa griserie devient, à la fin, le narcotique d'on ne sait quel éden. Là-bas, la monotonie du soleil écrasant la plaine morte atteint une telle magnificence silencieuse qu'il n'est pas de poésie plus ardente, plus solennelle et plus poignante.

Dans ce désert du monde, l'âme de l'homme se trouve devant l'âme de la nature, le croyant est plus près de son Dieu. On se tait : la parole profanerait l'immense solitude. C'est l'épanouissement de la

vie intérieure, l'état de tendresse et de bonté, d'intime purification, d'élévation vers tout ce qui est grand, si noble et si beau, de transcendance de la pensée, de perfection du cœur, le renouvellement de soi dans la vie contemplative de l'immense désert.

S'il ne doit pas en être ainsi, pourquoi est-il jusqu'à ce chamelier si pauvre, si ignorant de tout ce dont nous sommes si fiers, homme simple et primitif, perdu dans cet infini d'espace et de lumière, qui ait, dans le moindre de ses gestes, l'attitude grave des choses et, dans ses yeux, la flamme naturelle et méditative de la terre sans borne et du ciel sans nuage?

Ainsi toutes ces étendues d'air et de clarté, de révélation mystique et d'artistique inspiration, sont aussi le royaume de la liberté sans police et sans contrainte; nous serons, à notre tour, les vagabonds, les errants, les nomades.

Nous montons au col de Sakamody, l'ascension dépasse encore nos prévisions, le chemin s'agrippe à la montagne, les rochers se hérissent de plus en plus et projettent une ombre épaisse. Maintenant on croirait que la route débouche à chaque instant sur un profond abîme, les ravins ressemblent à des bouches béantes que les ténèbres ont envahies.

Tout cet espace est comme un soulèvement volcanique de terres exaspérées. Nous côtoyons des gouffres, tandis que d'énormes rocs sont suspendus au-dessus de nos têtes; nous nous imaginerions dans la contrée la plus sauvage, mais un poteau télégraphique, penché comme nous sur le bord de l'abîme, nous rappelle à nous-mêmes. C'est la vie qui court le long des fils de ce poteau reliant, à travers les monts abrupts, les villes que nous avons franchies aux oasis vers lesquelles

nous allons; l'homme tâche même de s'approprier ces gorges.

Au tournant d'un mamelon, en effet, se dresse une maison, mais la montagne inhospitalière a rejeté son conquérant, la maison, abandonnée, s'écroule et rien n'est plus poignant que l'aspect de ces ruines. Encore, nous allons dans l'ascension des solitudes, le silence agrandit le mystère qui plane dans ce dédale, il semble que nous voulions forcer les portes d'un monde inconnu et rebelle.

Le désert est si complet que nous aurions la sensation d'être les premiers voyageurs aventurés dans ce chaos, si nous avions l'oubli de tous les titaniques efforts dépensés dans ce Nord africain. D'autres nous ont précédés qui ont frayé la voie au plus bel avenir; ce pont sur l'oued Hamidou en est l'attestation superbe. Or voici un café, rendez-vous des chasseurs; ainsi, la montagne effrayante ne garde pas son inviolabilité, elle aussi a fini par s'ouvrir à notre vie.

On dirait que tous ces lieux sauvages deviennent plus cléments dans leur défaite. De l'autre côté de l'oued Hamidou, n'apercevons-nous pas des terres cultivées par endroits? De la vigne, des champs de blé. Un colon passe à cheval, il se complaît dans son désert, il a pour compagnes et pour amies ces mêmes montagnes qui nous semblaient adverses. Leur rudesse nous les avait fait croire hostiles; leur rudesse était leur beauté même et les genêts qui brillent semblent des yeux ouverts souriant aux passants, c'est la réconciliation des voyageurs et des montagnes.

D'autres fermes s'étendent sur des versants avec leurs maisons blanches et casquées de tuiles rouges. Le soleil est très tiède, mais sur ces hauteurs, le vent a

des fraîcheurs charmantes. Un bruit léger, c'est le murmure de l'eau dégringolant d'un mont, et cette cascade, rompant ainsi le silence qui agrandissait le mystère de l'abîme, a des échos de clochettes d'argent.

C'est la halte inattendue et voici que tout s'anime : sur la crête de la montagne sont des habitations kabyles, et des bœufs et des moutons descendent lentement vers la fontaine érigée sur le bord de la route. Il y a, dans ce paysage, une grandeur infinie et reposante, illuminée par toutes les nuances du jour s'épanouissant dans un limpide azur.

Nous arrivons, maintenant, aux mines de Sakamody et ce n'est plus qu'un souvenir que cette pierre, rongée par le temps, qui porte ces mots à peine lisibles : « Ces châtaigniers ont été plantés par le colonel Mollière, du 11e léger, sur l'ordre du maréchal Bugeaud, lorsqu'il bivouaqua dans ce lieu en février 1847 », car il ne reste plus un seul de ces arbres.

Ici, près de cette pierre commémorative, la nature rebelle a repris le dessus, mais l'homme, un instant vaincu, n'accepte pas cette défaite. Sur la route, si ascendante encore, il poursuit son labeur obstiné : voici, en effet, la maison cantonnière, et, dans l'encombrement des pics dénudés, des rochers menaçants, des gouffres s'ouvrant comme s'ils attendaient leurs proies, parmi toute cette nature hostile qui mène au faîte de Sakamody, voici, quand même, sur certains versants, çà et là, les blanches habitations des colons courageux et indomptables.

La route va de crête en crête, plus haut encore. Nous atteignons enfin l'Aïn-el-Berd ou fontaine froide, nous sommes au point culminant du col. Tout le panorama se découvre à nos yeux, des montagnes kabyles

aux premiers contreforts des chaînons parallèles du sud.

Le ciel est d'un azur sans tache et nimbe d'une tendresse bleue la mer moutonnée de toutes ces montagnes. Ici, comme déjà devant d'autres immensités, nous surprenons des indigènes silencieux et méditatifs dans la contemplation de l'infini.

Comme sur tous les points culminants de cette chère Algérie, l'âme s'ennoblit, la pensée se magnifie à ces violents contrastes des rayons et des ombres, des sommets chevelus et des rochers si dénudés, de ces routes qui semblent si blanches d'effroi parce qu'accrochées au rebord des précipices et de ces précipices si frais, si attirants par le reflet virginal de leurs oueds et la grâce perverse des lauriers-roses!

Dans le silence du col tinte la cadence de grelots argentins; on dirait que leurs sons se clarifient davantage dans la pureté de l'air et le vide de l'espace. L'étrange musique inattendue qui s'harmonise avec le décor! C'est un attelage qui monte, lentement, de Tablat. Les muletiers indigènes aux jambes nues, à la blouse bleue flottante et s'ouvrant largement sur leurs poitrines, sont bronzés par le soleil. Avec leurs cheveux de jais, l'éclat de leurs regards et leurs dents d'ivoire, comme prêtes à mordre quelque proie, leurs membres découplés, leur force et leur stature de héros qui s'ignorent, ils semblent, ici tout au moins, les vainqueurs des interminables et pénibles routes, ils aspirent tout l'air, ainsi que des conquérants superbes.

Et puis, voici des ânes, si précieux en ces contrées, les ânes fraternels et patients, porteurs de longs paniers-cages rectangulaires où les poules sont enfer-

mées; ils vont des lointains douars au marché de l'Arba.

Toute cette animation de la montagneuse solitude semble nous rejeter en des temps primitifs, l'âme des siècles passés pénètre dans notre âme. Par quel délicieux prodige dont nous subissons l'étonnement charmé, est-ce notre vie contemporaine qui recule dans un vague lointain? De plus en plus, jusqu'à la fin de notre beau voyage, nous vivrons dans un état d'esprit metamorphosé.

Jadis, saint Paul dédiait son temple au Dieu inconnu, il pressentait pour l'humanité un âge nouveau et ses yeux s'éblouissaient déjà de la lumière qui devait rayonner sur le monde. Nous sommes les saints Paul, en pèlerinage vers le Sud algérien, nous entrerons de plus en plus dans ce continent dont la destinée, vagissante encore, se lie au destin assuré de la plus grande France, terres immenses, peuples enfin éveillés et races de demain dont l'ascension influera sur le sort même des gouvernements européens.

Notre automobile reprend sa course, c'est la descente rapide sur Tablat. La voiture glisse silencieusement dans ce décor étrange où tout est rocheux et pelé, tapissé d'herbes sauvages. Par delà des mamelons et des ravins, sur des hauteurs, des villages arabes ou des forêts. Et aussi des étendues d'alfa, d'armoises, de chardons, et, plus bas, les rivières à sec, mais le paysage est, à ce point, imposant, que ces lieux désolés n'inspirent aucune tristesse.

Pour seule parure encore, ces régions n'ont que les genêts dont les touffes ont sans cesse un rayonnement d'or. Nous nous remplissons les yeux de leur douce clarté jaune, mais nos regards se lèvent plus haut :

c'est le ciel bleu, et dans l'azur passe un vol noir de corbeaux. Les contrastes, de nouveau, se poursuivent : c'est l'aridité du sol et, plus loin, une végétation annonçant une commune; c'est le désert où il semble qu'aucun être ne puisse vivre et, pourtant, voici un bordj, un mât, le drapeau de la France, un jardin, des arbres et des maisons, Tablat se montre dans un cadre verdoyant et fleuri.

Partout des églantiers, des roses et des acacias. La place publique est en contre-bas; sur les marches qui y descendent, une date : 1868. Au milieu de l'esplanade, une petite chapelle rappelant celles que l'on voit dans les cimetières, c'est là que furent prononcés les premiers offices; aujourd'hui elle est désaffectée, on y met les instruments de voirie appartenant à la commune.

L'église, plus vaste, s'élève de l'autre côté de la route, et c'est ici, en ce coin de village isolé dans la région des steppes, qu'il y a le plus magnifique exemple de tolérance et de concorde. L'église est, en effet, à côté de la mosquée, les deux édifices sont réunis par une cour intérieure que dessert une seule porte, si bien que l'église et la mosquée ne font qu'un même bâtiment.

C'est le rapprochement des fidèles de races diverses dans la réconciliation des dieux, et ce spectacle, peut-être unique au monde, a quelque chose de noble et de touchant, de salutaire et de réconfortant, il est comme la promesse de la plus étroite union entre tous les habitants du même Nord africain.

Dans cette commune si calme, où les fleurs poussent à tout hasard sur les bords des chemins, il est une prison, et à lire ce mot au fronton de cet établissement,

cela cause on ne sait quelle surprise, mais de là même quelle échappée sur le paysage! Au fond de la vallée, un pont métallique et, non loin, le marché et ses vendeurs arabes, l'oued El-Had, c'est-à-dire la rivière du dimanche.

La route devient accidentée; des mamelons aux tons divers sous le soleil et, sur le ruban que forme le long chemin, un convoi de chameaux. Ils semblent, dans leur démarche lente et solennelle, traîner derrière eux tout le désert. Mais la terre s'anime : ce sont des fermes, des villages comme Bir-Rabalou et les Trembles, plus loin encore une usine de plâtre qu'actionne un petit oued, un moulin avec sa roue de bois, et, dominant toute la région, le Sour-Rozlane, c'est-à-dire le rempart des gazelles, l'Auzia des Romains, actuellement la ville d'Aumale où nous entrons.

La mosquée tend au jour ses blanches dentelles de plâtre, avec la même grâce qu'une jeune femme offrant au soleil quelque léger tissu. Nous montons sur le minaret d'où l'on découvre tout le panorama. On comprend du premier regard la merveilleuse position stratégique qu'occupe Aumale. La ville, qui n'a qu'une rue principale, au milieu de laquelle, de part et d'autre, sont la place et le jardin publics, est juchée sur un plateau, dans un cirque de montagnes; au sud-ouest le Djebel-Dira la domine de ses hautes croupes.

Aumale peut être orgueilleuse d'avoir une antique origine : des émigrants, venus de Tyr et de Phénicie, la fondèrent dix-sept siècles avant notre ère. C'est ici que la puissance romaine fut mise à la plus rude épreuve et qu'elle en sortit, pour longtemps, triomphante.

Un Maure du nom de Tacfarnias soulève les tribus des hautes vallées de l'Atlas. L'histoire a des faits souvent pareils : ce sont les colons isolés qui deviennent les premières victimes du pillage et de la mort. C'est sous le règne de Tibère, Dolabella est envoyé comme proconsul en Afrique, ses légions vont attaquer Tacfarnias. Tacite écrit : « Peu après, on apprend que les Numides ont dressé leurs tentes près d'un château à demi ruiné, brûlé jadis par eux-mêmes et qu'on appelle Auzia, qu'ils se fient en cette position qu'enferment tout autour de vastes forêts. » Tacfarnias combattit avec courage et fut tué dans la bataille; Auzia devint une colonie romaine prospère.

Si quelqu'un osait mettre en doute l'excellence de son climat, Aumale n'aurait qu'à se revendiquer de son passé. Des inscriptions funéraires que l'on a découvertes sont, en effet, des brevets de longévité. Certes, Gargilius Félicius Senior, guerrier, qui, par sa vigilance et ses vertus, ainsi que le rappelle Tacite, mérita la reconnaissance publique, vécut seulement soixante années, d'après son épigraphe, mais Miccias mourut à l'âge de cent cinq ans et Herrenia Siddina à cent vingt ans, cinq mois et vingt-cinq jours.

Les Turcs, à leur tour, fortifièrent la ville. Celle-ci ne commande-t-elle pas, en effet, le haut bassin des Issers et les routes qui, par les plaines des Arib et des Beni-Slimane, vont de l'oued Sahel vers le Chélif?

La France s'y établit en 1842; elle en décida, quatre ans après, la transformation en poste permanent. Le duc d'Aumale posa solennellement la première pierre de la nouvelle ville le 27 mai 1846 et, le 19 juin suivant, par décision du ministre de la guerre, lui attribua son nom. Elle a, encore aujourd'hui, la même

importance militaire, elle est enfermée dans ses remparts presque rectangulaires. Deux bordjs, hors de ses murs, défendent son entrée; de l'autre côté de la mosquée, tout au fond, ses casernes. Les vastes forêts dont parle Tacite ont disparu, mais il est des pâturages si nourriciers que les Arabes comparent leurs herbes savoureuses « à des ruisseaux de lait coulant de la montagne ».

Deux toitures en zinc renvoient au soleil ses rayons : ce sont celles de sa halle aux grains, car Aumale est aussi un des plus considérables marchés du Tell. C'est là que se font les échanges entre les céréales de la région côtière et les denrées des Hauts-Plateaux. On y vend des laines, des cuirs, des nattes, des moutons, des chevaux et des bœufs. L'antique Auzia est destinée à un avenir prospère, car le chemin de fer augmentera plus encore son grand trafic.

A quelques kilomètres de là se trouve le marabout de Sidi-Aïssa.

Sidi-Aïssa, qui a légué son nom au hameau où nous sommes, était un élu du Prophète. Un jour, sa fille Heuloua, jeune et belle, malade et délirante, réclama à grands cris du lait de chamelle pour éteindre la fièvre qui la consumait.

Or, dans ce lieu désertique, il était impossible de s'en procurer, mais Dieu inspira le malheureux père : Sidi-Aïssa prit son long bâton ferré et s'en fut près de la source de l'Aïn-Ahmed. Il planta d'un coup violent, le plus profondément, son bâton sur le bord de la rivière, et, tout aussitôt, se mit à couler un liquide ayant la couleur et le goût du lait de chamelle. Sidi-Aïssa en porta à sa fille qui, aussitôt, retrouva la santé.

Depuis cette époque, les eaux de l'Aïn-Ahmed on

conservé l'aspect que le Prophète leur donna pour la guérison de la belle Heuloua.

Sidi-Aïssa exerça tous les bienfaits de sa science et de son cœur en faveur de ses semblables. Comme ceux-ci étaient attristés d'une gale qui décimait leurs troupeaux, le marabout leur donna un remède infaillible, de son invention, qui était une sorte de goudron à odeur aromatique.

Tandis qu'il revenait de visiter Sidi-ech-Chikh, autre élu du Prophète, et qu'il était suivi de trois cents cavaliers, la soif exerça ses méfaits. C'était sur les bords de la Sebkha, alors le marabout prit le drapeau d'un de ses suivants, et, comme il avait fait avec son bâton ferré, il en planta avec force la hampe dans la terre, — et l'eau jaillit, elle coule encore et sa source porte le nom de celui qui la fit naître.

L'extrême vieillesse entraîna, pour Sidi-Aïssa, une pénible impotence. Alors, les Oulad-Barka sollicitèrent la faveur de le porter sur une sorte de grand plat de bois soutenu par leurs épaules; il en fut ainsi. Depuis, les Ouled-Barka sont récompensés du zèle pieux de leurs ancêtres par des omoplates plus saillantes et plus fortes que celles des autres hommes.

Comme il atteignait sa cent vingtième année et qu'il sentait venir la mort, Sidi-Aïssa partagea ses biens entre ses enfants, sauf Abd-el-Ouhab. Celui-ci le constatant, son père lui répondit : « J'accorde à tes descendants la science et l'érudition. » De fait, la fraction des Oulad-Abd-el-Ouhab a eu pour illustres représentants bien des docteurs et des savants.

La koubba de Sidi-Aïssa s'élève sur une sorte de promontoire dans le cadre le plus curieux. A gauche,

elle a pour rideaux le Djebel-Hameress, à droite le Djebel-Naga, et, derrière, le Djebel-Dira.

La koubba ne se distingue en rien des autres koubbas, ses murs blancs et nus que surmonte une coupole forment une salle carrée à peine éclairée par quelques ouvertures. Le tombeau du saint, orné de draperies et d'étendards, est près de la porte; un malade est couché tout au long contre lui, il demande la guérison au marabout, car celui-ci, par delà la mort, est indulgent.

Ses disciples vivent auprès de lui. Les femmes font leur cuisine, en plein air, et aussi leur lessive, à quelques pas de la koubba, et, voisin des habitations, le cimetière, dont les seuls ornements sont encore des blocs de pierre. Tous ces disciples forment, en quelque sorte, une famille; les garçons et les fillettes s'amusent en commun, tandis qu'on prie dans la koubba et que des musiciens, avec leurs castagnettes, leurs clarinettes et leurs tambours, font le tour des habitations en jouant des airs sacrés et retentissants.

LA CITÉ PROMISE

Nous allons vers les montagnes violettes et les sables roses, avec le même enthousiasme religieux qu'au bercement des palmes et parmi les hosanna de ferveur et de grâce, avait le peuple de Moïse en marche vers la terre promise. Nous dépassons Daya-Sidi-Alia, son bordj, son café maure, son abreuvoir où des chameaux se désaltèrent. Tous les rêves entrevus au fond des paradis lointains nous font escorte.

Nous sommes les pèlerins en proie à la magie de la lumière, et la cité vers laquelle se dirige notre automobile, c'est celle des réminiscences bibliques, des anciennes constructions nazaréennes, du souffle faisant naître au front de chaque artiste l'inspiration divine, la cité promise, Bou-Saâda, centre du bonheur.

Les éperons que forment les montagnes ont des pointes plus fines et plus légères; les montagnes, elles-mêmes, par les couches diverses de leurs terrains, ont pris un aspect nouveau à mesure qu'on se rapproche d'elles; elles se sont dévêtues de leurs lourdes draperies pour se parer d'un manteau rayé aux teintes les plus contraires et les plus délicates.

A leur tour, elles se nimbent de mille clartés et, dans cette débauche des rayons du soleil, les dunes de sable, plus voisines de nos regards, ont fondu leurs porphyres et leurs rubis et se montrent, maintenant, à nos yeux amusés, comme un tissu serti d'innombrables topazes.

Les montagnes s'entassent à présent les unes sur les autres. Voici qu'elles reprennent leurs aspects sombres, mais c'est là la sublime préparation du plus beau des décors : Bou-Saâda apparaît accoudée comme une jeune et rose déesse au velours de la montagne, dans l'encadrement vert de ses palmiers, ayant, allongé, devant elle, si elle veut se lever et marcher, le tapis d'or que forme le sable.

A cause des défaillances du sol, la route est encore empierrée; nous franchissons le pont de l'oued Maiter et, comme si, dans la fête et la gaîté de ce jour rutilant, il fallait, en passant, accorder une suprême pensée aux ténèbres qui succèdent à la vie, voici, à notre droite, les cimetières arabe, et puis, chrétien.

Mais, dans ce pays de fatalisme oriental, la mort n'est qu'un accident et ne sait attrister, et voici, de l'autre côté de la route, en face des cimetières, le champ de courses.

Nous traversons encore un pont, nous franchissons le seuil de la cité promise. Il flotte dans l'air on ne sait quelle tendre, souriante et claire mélancolie. Vient-elle de la transparence de cet immuable azur, ou du silence qui enveloppe comme une caresse, ou bien de ce recueillement, habituel aux villes du Sud, et si propice à la méditation et aux prières?

Une piété, comme une reconnaissance mystique envers l'oasis sacrée dans laquelle nous entrons, baigne nos âmes et nous nous prenons à murmurer le nom de Bou-Saâda, avec la même ferveur qu'ont les croyants, sur la terrasse de la mosquée, prononçant leurs litanies, les mains levées et tournées du côté de la Mecque. Nous trouvons, à ce nom, une douceur harmonieuse, la traînante langueur où la volupté et le rêve se confondent, quand le corps s'abandonne, les yeux clos d'amour et les lèvres cherchant d'autres lèvres pour des baisers sans fin.

La petite ville paradisiaque, que notre enthousiasme épouse ainsi, a la plus délicieuse origine. C'est la beauté de sa rivière et la limpidité de sa fontaine qui, sur leurs bords auréolés de lauriers-roses et de clarté, captivèrent ses premiers fondateurs.

Ce fut d'abord Sliman-ben-Rabia, homme de grand savoir et de piété exemplaire. C'était vers le douzième siècle; Sliman-ben-Rabia planta sa tente à deux ou trois kilomètres de la ville actuelle, sur les rives escarpées de l'oued, là où, de nos jours, s'élève le moulin Ferrero et d'où la vue est si splendide sur le

Hodna. Le marabout Si-Dehim vint vivre à ses côtés.

Les deux saints passaient leur existence dans le calme et la prière, quand, une fois, leur matin fut troublé par la venue inopinée d'un chef de bande, nommé Sidi-Tsameur. Celui-ci était fameux par ses pillages et sa cruauté, mais, nouvel Attila brusquement arrêté dans son dévastateur élan, Sidi-Tsameur sentit son cœur baigné de la grâce divine. Tous ses jours passés lui firent horreur et, dans le repentir sincère de son âme, il s'inclina devant les deux saints plus aguerris et plus forts par la foi qu'il ne l'était, lui, par ses compagnons et par ses armes.

Comme Sliman-ben-Rabia, Si-Dehim et Sidi-Tsameur longeaient l'oued à la recherche de terres propices, la femelle d'un chacal alla à leurs devants et les conduisit à l'endroit souhaité. Ce fut là que les trois hommes décidèrent d'édifier une mosquée qui reçut le nom de la femme de Sidi-Tsameur, la Djema-El-Attik qui existe encore à l'heure présente. Autour de cette mosquée s'élevèrent des habitations.

La cité sacrée était fondée. Mais de quelle ineffable et glorieuse appellation devait-on à jamais la désigner? Or, une pauvre négresse passa qui appela sa chienne : « Saâda! Saâda! » c'est-à-dire « Heureuse! Heureuse! » C'était une divine révélation : le nom harmonieux et tendre était trouvé. Ce coin de terre où les deux saints goûtaient la félicité par la prière, où le pillard trouvait le salut de son âme et la rédemption de ses méfaits, c'était, en vérité, « Bou-Saâda », « le père du bonheur ».

Il est dans le destin de cette cité de conquérir ses conquérants même. Quand les Français s'en furent définitivement emparés et qu'ils y eurent installé, le 14 février 1850, en qualité de commandant supérieur

du Cercle militaire, le capitaine Pein, celui-ci, tout d'abord, confessa à l'un de ses amis : « Je ne sais pas trop ce que je fais ici, le pays a peu de charmes, décidément, voilà une position peu riante. »

Quelle erreur était la sienne! Il n'avait pas encore vu les dunes flamboyantes sous le soleil, ni les montagnes avec les teintes ardoisées qu'elles prennent dans la magnificence du soir naissant, ni la cité aux murs roses et renvoyant des reflets intenses, ni l'oued « avec son eau douce comme la salive d'une adolescente, son sable d'or parsemé de gemmes précieuses, ses vagues ressemblant aux plis d'un jeune ventre et la chanson joyeuse de ses clapotis », ainsi que chante voluptueusement le poète bou-saâdien Sliman-ben-Ibrahim.

Et, de fait, lorsqu'il connut tout cela, le capitaine Pein, premier Français vivant en ce pays, fit, à son ami, l'aveu suivant : « Je touche aux plus beaux jours de ma vie... Vous ne pouvez vous figurer qu'on soit heureux sous un ciel inhospitalier, sous un soleil ardent, au milieu de sales Bédouins, et tout à fait séparé du monde un peu propre. C'est pourtant bien vrai ce que je dis là. » Il ajoute, avec sa franchise de vaillant soldat : « Le pays m'entre dans la tête! »

Il crierait volontiers, en contemplant la ville qu'il commande, comme, huit siècles auparavant, la pauvre négresse appelant sa chienne : « Saâda! Saâda! Heureuse! Heureuse! » C'est l'exclamation de tous ceux qui visitent cette cité saharienne.

Voici la place de la petite ville, — la place Pein, — que bordent, d'un côté, l'école et des maisons à un étage et à arcades. C'est le seul endroit exubérant : là, passent les autobus qui viennent d'Aumale, et s'arrêtent les autos-cars; là sont le point terminus et le

marché des caravanes des oasis des Zibans et des plaines du Hodna avec leurs cargaisons de peaux tannées, de laines, de dattes et de céréales; là sont la halte des convois de chameaux sur lesquels voyagent les familles des tribus du désert, et l'auberge du bon Dieu, sous les yeux des étoiles, des sans-logis et des nomades.

La place s'anime; la terrasse du café français est emplie de fonctionnaires, de soldats et de touristes, tandis que, au hasard des emplacements les plus propices, les marchands indigènes font leurs étalages en plein air et sur le sol. Au centre, le jet d'eau d'un abreuvoir qui, selon l'expression de Guillaumet, « accroche le soleil comme les facettes d'un diamant ».

Guillaumet vécut, en effet, dans l'une des maisons avoisinantes. Son balcon de bois donnait sur la place, il aimait à s'y accouder, à regarder les femmes du pays venant remplir à la fontaine leurs peaux de bouc et leurs amphores; parfois, par la route de Djelfa, une troupe de dromadaires faisait irruption sur la place.

C'est toujours le même spectacle et, en le contemplant, nous ne pouvons nous empêcher de songer à ces lignes de la Bible : « Et il fit reposer les chameaux sur leurs genoux, hors de la ville de Nacor, près d'un puits d'eau, sur le soir, au temps que celles qui allaient puiser de l'eau sortaient... Et Rébecca, fille de Bethuel, sortit ayant sa cruche sur son épaule... »

Voici, à l'une des extrémités de la place, au haut d'une rampe bordée d'arbres, le quartier militaire : le fort, construit sous la direction du futur général Faidherbe, alors capitaine, et, au pied de la citadelle, séparé d'elle par un petit bois, le cercle des officiers; non loin, le jardin public ou jardin de l'oasis, étour-

dissant d'aromes, aux allées si correctement entretenues qu'elles font songer à celles du square d'une ville provinciale.

Voici, de l'autre côté de la place, la rue Rouville et le quartier israélite avec sa population primitive et qui semble rejeter le voyageur bien des siècles en arrière, au temps de Moïse. Les femmes, avec leurs larges robes et leurs foulards aux couleurs éclatantes, sont assises au seuil de leurs maisons, tandis que leurs maris, dans des échoppes voisines, à l'ombre des auvents, tiennent commerce d'orfèvrerie, d'étoffes ou de banque.

Voici la rue Coume où sont des magasins arabes, dont ceux de ces empailleurs qui savent conserver aux ouranes et aux lézards les reflets métalliques de leurs peaux.

Voici la rue Bosquet où se trouve la maison des Ouled-Naïls. Jamais demeure ne fut plus étrange et mal famée. Dans une enceinte de grands murs blancs, autour d'une spacieuse cour rectangulaire, sont disposées des chambres qu'habitent les prostituées, et ces chambres, qu'un rideau seulement dérobe aux regards du curieux, sont, sans la moindre recherche d'élégance ou de confort, rarement meublées d'un lit. A peine, un matelas, par terre, dans un coin, ou plus souvent de simples nattes qui servent de couches d'amour et de repos, un coffre pour les vêtements, un récipient d'argile en guise de fourneau.

Les Ouled-Naïls vivent là, ayant la cour pour promenade et, pour distraction, la salle enfumée et obscure du café, qui est, à l'entrée, sur l'un des côtés de leur maison.

Celle-ci s'anime, la nuit, d'un brouhaha fantasque;

la cour, ouverte à tous les passants, n'a pour éclairage que quelques misérables lanternes, mais il y a pour clarté sans pareille le rayonnement d'argent de la lune et des astres.

Tous ces chameliers arrivés sur la place Pein et que Guillaumet avait contemplés buvant aux outres ruisselantes que leur tendaient les Bou-Saâdiennes, tous ces nomades accourus du désert désolé, dans la riante oasis, tous ces adultes des tribus sahariennes, tous ces lazzaroni du Sud, tout l'Islam en quête de luxure est là.

C'est l'innombrable caravansérail où l'homme en rut saisit devant tous sa proie d'amour et l'entraîne derrière le rideau de la chambre. On se bouscule, on crie, on se dispute, c'est le bouge où la bestialité de la nature triomphe dans ses instincts déployés sans pudeur, dans sa plus basse et crapuleuse vénalité.

Quand, devant tant de débauches, clignotent et se ferment les yeux indignés de la lune et des étoiles, la cour prend l'aspect le plus lugubre et les couples ont l'air de fantômes, éperdus de folles concupiscences. Est-ce l'endroit mystérieux des plus lubriques amours, un coupe-gorge, la plus horrible et suprême étape démoniaque que, jamais, Charles Baudelaire et Maurice Rollinat ne purent même entrevoir pour leurs damnées, plongeant au plus profond du gouffre?

Et, parmi ces hommes qui, pour l'accouplement brutal, sont prêts à tout, même à tuer, les Ouled-Naïls au diadème de soie, aux colliers de pièces d'or, aux bracelets d'argent, aux voiles éclatants, acceptent d'être prises par le premier venu, offrant à tous le même regard énigmatique, le même sourire figé de leurs visages polychromes.

Elles sont, depuis l'enfance, habituées à l'abandon

de leur corps entre les bras des hommes, et, hors l'art de l'amour et de la danse, elles ignorent tout de la vie. C'est ce qui fait que, malgré la dépravation de leur être, elles conservent toujours une puérilité d'âme, elles suivent leur destin, dociles au premier appel de celui qui veut d'elles et puis, elles bavarderont, riront entre elles, innocemment, comme si le vent du désert avait entraîné avec lui jusqu'au souvenir des récentes luxures.

Mais voici qu'on les appelle au café qui est à l'entrée du bouge. Oh! ce Kahouat-ez-Zahou, ce « café de la joie! » C'est une salle rectangulaire où flotte une clarté douteuse, la fumée rend plus lourde encore l'atmosphère, les spectateurs s'entassent pêle-mêle sur les bancs de bois, ils s'accroupissent, les genoux à hauteur du menton.

Une chaleur suffocante règne dans la salle; toutes les odeurs, des plus raffinées aux plus vulgaires, du café, du thé, de l'opium, de l'encens, du musc et aussi de la sueur, s'amalgament on ne sait en quels violents aromes d'étourdissement et de perversité, tandis qu'au fond, sur une estrade, des joueurs de ghaïta et de bendir, — sortes de hautbois et de tambourins basques, — font entendre la plus étourdissante et stridente musique.

Les Ouled-Naïls arrivent, elles miment de lascives évolutions, elles sont déjà, par la danse, les promettteuses du plaisir et de l'amour. Elles ont, tour à tour, des pudeurs passionnées et de candides cynismes et leur langage, c'est celui des seins qui se tendent, des hanches qui se cambrent, des cuisses contractées, du ventre secoué, la danse, à la fois impudique et sacrée, tandis que les gestes gracieux des mains semblent par-

semer dans l'air des fluides ensorceleurs et des incantations de volupté.

L'ivresse est dans la salle, tous les cœurs sont défaillants et le péché d'amour se présente comme une céleste fête d'annonciation, où sera la fin de toute surexcitation et de tout accablement, de tout désir et de toute folie. Déjà tous les visages se crispent dans l'impatience de la caresse et du baiser. On dirait que la fumée va éteindre, de ses voiles grisâtres et de plus en plus épaissis, la flamme des quinquets. On ne distingue presque plus rien, si ce n'est la tiare d'or des danseuses et les yeux fascinés et brillants des spectateurs.

Tout autour, le désert étend sa solitude et son silence, les palmiers de l'oasis semblent bercer leurs bouquets verts dans un rêve sans fin, tout Bou-Saâda dort sous la paix des étoiles.

Seul, le bouge, où sont les Ouled-Naïls, naïves en même temps que perverses, pâmées comme des colombes ou râlantes comme les torturées de la luxure, s'énerve dans la stimulation de son opprobre et son Kahouat-ez-Zahou, son café de la joie, avec ses mystérieux clairs-obscurs, ses clients hallucinés d'amour et ses danseuses étincelantes comme des idoles de vitrail, prend le fantasque aspect d'un conte des *Mille et une Nuits*.

Mais le bouge lui-même tombe, à la fin, d'un sommeil profond comme la mort, ses murs blancs ressemblent, maintenant, à des linceuls. Quel rêve on a vécu, quelle vision dont le souvenir hante l'esprit comme une ronde infernale!

Nous levons les yeux : la lune brille comme un ostensoir embrasé de mystiques flammes, le velours bleu sombre du ciel est perlé de millions et de millions

d'astres, on dirait qu'il va pleuvoir des étoiles sans nombre. A la contemplation d'une telle beauté nocturne, le cœur s'empreint, malgré lui, d'on ne sait quelle religieuse ferveur. C'est la grande sainteté de la nuit saharienne, protectrice de l'oasis endormie sur les terrasses.

On n'entend plus rien et si, parfois, les feuilles des arbres frémissent à peine sous les baisers de la brise attiédie, c'est comme si c'était le bruissement des ailes de quelque ange attardé. Le lendemain, il nous semblait, à cause de la maison mal famée des Ouled-Naïls, avoir vécu le cauchemar de la débauche s'épanouissant dans le cloître même du vice, et, à cause de la pureté de la nuit saharienne, le rêve d'innocence qu'Isaïe entrevoyait dans l'âme d'Emmanuel.

Bou-Saâda nous parut, ainsi, plus étrange et plus charmante, la chère petite ville qui, malgré son lupanar, ne peut pas perdre son caractère sacré. N'a-t-elle pas, pour éternelle sanctification, ses marabouts, comme celui de Saïd-ben-Chachouk, sa koubba de Sidi-Ben-Athia et celle de Sidi-Brahim-ben-Brahim où viennent prêter serment ceux qu'une question d'intérêts divise? N'a-t-elle pas ses sept mosquées, comme celles des Oulad-Attik et des Mouamines?

Au bas de la mosquée des Oulad-Attik se trouve la zaouïa, c'est-à-dire l'école; au premier étage, le mirab ou lieu de la prière. De son sommet, l'on domine les koubbas de Sidi-ben-Athia et de Sidi-Brahim-ben-Brahim et les gradins que, jusqu'à la palmeraie, forment les terrasses. Autour d'elle, sont les plus anciennes maisons de la petite ville et l'Aïn-el-Ksar, à la fois fontaine et hammam, rocher d'où coule une eau claire et qu'on a recouvert d'une toiture.

La Djema-el-Nakhla ou du Palmier qui est à l'entrée de la ville, dans le quartier des Mouamines, est de restauration assez récente. Sur l'ordre d'un officier, commandant supérieur du Cercle, et à l'indignation des artistes qui ont fait de Bou-Saâda la cité des orientalistes, on a orné les piliers d'arabesques et d'inscriptions coraniques, enlevant ainsi à la mosquée la blancheur traditionnelle qu'elle doit avoir.

Nous montons sur la terrasse de la djema. D'un côté, devant la ville, le Djebel-el-Bathen, et, derrière, la montagne du Kerdada contre laquelle Bou-Saâda s'appuie. Toute la riante oasis se découvre, ainsi que la plaine du Hodna, et, par les temps très clairs, M'Sila et les monts couronnés de neige qui la dominent.

Voici le spectacle d'or qu'offrent les dunes, et de pourpre sanglante que suscitent les couchers du soleil. A cette féerie du sable et de la lumière, on comprend pourquoi Bou-Saâda est devenue la patrie d'élection de tous les peintres qu'anime l'amour des intenses couleurs.

Là, tous les éclats sont crus, les tons très nets et sans mélange, et, dans les ombres colorées, il semble, ainsi que dans les tableaux d'Étienne Dinet, à qui Bou-Saâda doit surtout son renom, que tous les visages soient inondés on ne sait de quelle lueur phosphorique.

Pour qui a le culte de la nuance et du reflet, Bou-Saâda a sa palmeraie et sa rivière. Des ruelles y conduisent, ce sont les plus étroits chemins qu'on puisse voir et que, seul, le hasard a tracés ; ils serpentent parmi ces étranges amas de terre pétrie et séchée au soleil que sont les habitations arabes. Toutes les maisons sont closes et le passant longe les murs d'un pas silencieux et rapide comme s'il avait hâte de laisser les ruelles dans leur solitude habituelle.

Il flotte une délicieuse pénombre, les carrefours, que la clarté pénètre, brillent comme des tapis d'argent. Là, parfois, quelques cris rieurs et très légers : ce sont ceux des fillettes échappées du cloître que forme la demeure maternelle et qui se plaisent à la liberté de la ruelle.

Sur un des côtés de chaque chemin, la seguia, primitif et minuscule canal, grâce auquel l'eau, bruissante comme des perles de cristal qui s'entre-choqueraient, s'éparpille dans les jardins. Ceux-ci sont aussi, presque toujours, en bordure des rues. Par-dessus les murs grimpent des plantes, des fleurs se tendent comme si d'invisibles mains les offraient aux passants, les feuilles des arbres forment des voûtes sur les chemins, des senteurs s'exhalent dans la clarté ombreuse.

Près de l'oued, l'oasis se revêt de la splendeur d'un merveilleux éden. Les milliers de palmiers de Bou-Saâda semblent orner le ciel même de la dentelle de leurs feuilles. Leurs troncs sont les colonnes élancées d'un vaste temple. Grâce à leurs panaches verts, ils sont comme l'espérance pour le nomade qui les aperçoit de loin, dans le désert, car ils proclament qu'à leurs pieds s'étend l'ombre secourable et coule l'eau vivifiante.

Voilà pourquoi le palmier est l'arbre divin se dressant au milieu des océans de sable comme le salut et comme la joie.

Sous les très hauts palmiers croissent des céréales et des légumes, prospèrent des orangers dont les fruits, d'après Sliman-ben-Ibrahim, sont les lampes du jardin, « les mains du zéphir les agitent, en se jouant, et c'est l'amour lui-même qui les a allumées de ses feux », des pommiers, des figuiers, des abricotiers, des bananiers, des grenadiers, toutes les plantes et

tous les arbres, c'est-à-dire l'unique avoir des habitants de ce pays.

La rivière est là qui baigne la palmeraie, elle est venue des monts des Oulad-Naïl, elle a couru « sur des grès rouges et des ardoises violettes », elle s'est glissée entre des lauriers-roses « colorés comme une chair de vierge ».

La mousse, les rosiers en fleurs, les lianes grimpantes, les cactus épineux enguirlandent les murs de la palmeraie qui, sur un côté, courent le long de la rivière, et aussi les escarpements des berges et les rocs qui sont sur les deux rives; tout triomphe dans la sérénité lumineuse et dans le silence de l'espace.

Pourquoi ce paysage, ensanglanté de pourpre par le soleil, veiné d'ocre jaune par les endroits desséchés de la rivière, patiné de vert par les arbres, endiamanté par les eaux de l'oued, a-t-il, en même temps, dans la gamme prestigieuse de ses teintes et de ses nuances, dans la royauté de son décor, dans sa grandeur et sa noblesse éblouissantes, une telle simplicité? C'est ici que l'on comprend pourquoi la vraie beauté doit triompher sans affectation et sans complexité; il suffit qu'elle ait pour elle l'impeccable harmonie.

Dans cette incomparable décoration de la nature, il flotte une pénétrante et molle volupté. On voudrait, éternellement, demeurer assis sur les bords de la rivière, et, comme tout s'anime dans le rêve que l'on fait de son idéal et de ses aspirations, on voudrait aussi demeurer là, en la transparence infinie de l'azur, dans la contemplation même de sa propre méditation.

C'est que ce paysage tient de la féerie, de la légende, du surnaturel, il est comme une toile

peinte par les dieux pour l'inspiration des hommes.

Tout prend dans ce cadre incomparable la magnificence théâtrale, l'harmonie du maintien, l'attitude du geste que les tragiques grecs concevaient pour leurs décors et leurs héros : les groupes des enfants deminus, jouant parmi les cailloux roses, et les Sahariens, arrêtant sur ces bords leurs chameaux chargés de baldaquins, et les longues théories des Bou-Saâdiennes se glissant à travers les roches pour laver leur linge ou la laine destinée au tissage.

Le soleil traîne son agonie à l'horizon, les oiseaux ont tu leurs chants devant le mystère et le déclin du jour, le vent même a cessé son murmure entre les feuilles des arbres. Le silence est si grand que toutes les choses semblent solennellement se recueillir; puis tout à coup comme un chœur monotone et rauque, qui se prolonge longtemps, le coassement des grenouilles si nombreuses dans l'oued.

Le ciel a perdu les belles draperies roses que le soleil mourant étendait devant lui, une cendre impalpable plane dans l'air, mais rien ne peut atténuer l'intime et profonde joie qui baigne notre âme. Nous savons que le deuil de cet instant crépusculaire va faire place au croissant de la lune, au sourire argenté des étoiles, toute la nue sera illuminée. N'avons-nous pas vécu, hier, la tendresse enivrante et le resplendissement de la nuit saharienne?

Nous contemplons une dernière fois l'oued qui s'endort, et, dans l'adieu de nos regards, nous sentons que c'en est à jamais fait de la tranquillité de notre esprit : toujours nous aurons la nostalgie de la palmeraie et de la rivière, des ruelles capricieuses, des mosquées consolantes, des terrasses

et des jardins, de tout Bou-Saâda, la divine oasis.

Nous nous rappelons : tandis que nous nous approchions d'elle, nos cœurs étaient transportés comme si nous touchions à la terre promise. Notre exaltation ne nous avait pas trompés. Après la mer de sable, nous avons abordé au port bienheureux de la verdure et de la lumière, nous avons vécu dans la félicité bou-saâdienne; et, déjà, il ne nous reste plus que la pensée de notre prochain départ, le regret de tous ces lieux.

Nous ne savions pas qu'en voulant la connaître nous la trouverions si belle, si captivante, nous songions à n'être que des passants, — et voici que nous serons des exilés. Mais nous nous souviendrons d'elle : ainsi, toujours, nous revivrons l'instant où notre âme se fondit dans la sienne, où sa splendeur vivifia, de si concrète et sublime façon, l'idée même que nous nous faisions de la pure beauté.

Maintenant, nous sourions de notre mélancolie : on ne peut être triste après avoir vu et aimé Bou-Saâda. Nous allons, demain, dans l'apothéose de la lumière, quitter sa place bariolée, ses maisons de terre pétrie, le temple qu'ont bâti ses palmiers et toute la poésie de son oued; mais, heureux parmi tous les heureux, ceux qui l'ont admirée, — et nous, notre admiration pour elle fut sans bornes!

LA SAINTE ZAOUÏA

De Bou-Saâda, la petite ville que l'enchantement inonde de sa grâce et de son rayonnement, nous fûmes à El-Hamel, la zaouïa toute de sainteté et de prières.

C'est toujours le désert que nous rencontrons sur notre route. Nous passons devant le Djebel-Kerdada, sur le chemin qui va à Djelfa, mais bientôt nous quittons celui-ci, nous prenons à gauche et voici le plus primitif et naïf des monuments : un cercle de pierres, ramassées au hasard et, au milieu, un buisson d'arbustes. C'est le mausolée d'un marabout. Celui-ci fit sa dernière prière à cet endroit avant sa mort, cette suprême dévotion rendit sacré ce coin de terre désertique, le marabout y fut enseveli.

La route devient de plus en plus pierreuse, elle est montante, impraticable, il faut quitter notre automobile et aller à pied. Jamais chemin ne fut plus étrange et plus charmant; les montagnes se dressent dans l'orgueil de leur désolation, le soleil les a brûlées, elles se sont contractées; et, victimes du feu dévorateur, elles s'érigent vers le ciel insensible, dans leur reproche de granit et de terre inféconde. Leur caractère altier donne à leurs lignes la même noblesse qu'ont les vieillards musulmans drapés dans leur burnous.

Derrière nous, les mosquées de Bou-Saâda ont fondu leur éclat immaculé dans un lointain bleuâtre, et voici que, comme dans la cité chère aux orientalistes, de délicieux jardins se découvrent au bord d'une rivière. Il manque l'immense végétation et la palmeraie de Bou-Saâda, mais il suffit que l'endroit soit égayé de fleurs et d'arbres verts pour animer tout ce paysage d'un charme inattendu. Nous franchissons le pont de la rivière, nous passons sous l'arc que forme un rocher, et cet arc que la nature a capricieusement jeté là, c'est l'entrée d'El-Hamel.

La zaouïa est perchée au sommet d'un mamelon; elle se dresse à la fois citadelle et monastère, ayant,

comme toile de fond, dans le décor immense du désert, les contreforts d'un massif montagneux. L'endroit fut choisi à merveille, mais il ne le fut, en ce pays légendaire qu'est l'Afrique du Nord, que par la volonté divine.

C'était au quinzième siècle. Une bande de « Hameli », c'est-à-dire d'errants, sous la conduite de Sidi-Abd-er-Rahman-ben-Aïoub, lasse du chemin parcouru sans objet et craintive de son but incertain, décida de faire halte en ce lieu. L'eau de l'oued faisait un miroir souriant qui reflétait les lauriers-roses et la montagne, les arbres offraient la fraîcheur de leur ombre.

Les errants voulurent remercier Dieu du repos qu'il leur prodiguait ainsi. Sidi-Abd-er-Rahman-ben-Aïoub planta son bâton au bord de l'oued, fit ses ablutions et, comme ses compagnons, appuya pour la prière son front contre le sol, mais lorsque les Hameli relevèrent la tête, ils furent les témoins attendris de ce miracle : des feuilles avaient poussé au bâton de leur chef!

C'était la céleste preuve de la fertilité de ce coin de désert, c'était le signe évident qu'après avoir marché à l'aventure sur la terre ensablée, il fallait se fixer dans ce fortuné parage, — et les nomades lui donnèrent, en souvenir de leurs misères, enfin passées, le nom de ce qu'ils ne seraient plus jamais : El-Hamel, l'errant.

Aussi, lorsqu'en 1863, le descendant de Sidi-Abd-er-Rahman-ben-Aïoub, Sidi-Mohammed-ben-Belkacem, de la confrérie des Rahmania, voulut fonder sa zaouïa, il ne put trouver site plus propice et plus heureux que celui-là même que Dieu avait désigné à son ancêtre. La zaouïa devint très rapidement prospère.

Nous montons le chemin chaotique; à droite, des murs grisâtres et jaunes comme la terre qui servit à

les bâtir, et, derrière eux, des habitations, pieux gynécées, et des jardins; à gauche, la vue de la montagne et, le long de la route, le cimetière, car les morts ne sont pas des absents.

C'est toujours l'étrange champ de tombes anonymes, monticules de terre qu'enserrent quelques pierres, lieu funèbre qu'on croirait abandonné, mais les ensevelis qui dorment dans les bras du Prophète n'ont besoin d'aucun vain ornement, ni de fleurs, ni de couronnes, il suffit qu'ils soient étendus au pied même de la sainte zaouïa.

Celle-ci domine dans ses constructions diverses : maison à un étage, à la façade unie, aux quatre fenêtres munies de volets verts et dont la banalité européenne étonne et chagrine dans ce paysage saharien, mosquée aux corniches dentelées, aux gracieuses et légères coupoles, et longue série des salles où sont les dortoirs et les classes.

Une place s'encadre pittoresquement entre toutes ces bâtisses, elle est emprisonnée par des murs dont la blancheur éblouissante aveugle, elle est noyée dans la clarté dorée du jour; elle a, pour plafond, le ciel d'un bleu intense; elle a, pour spectacle, l'immensité attristée dans sa nature indigente et rabougrie, çà et là, par des buissons de lentisques et des touffes d'alfa; elle a, pour la préparation extatique des fidèles entrant à la mosquée, le silence infini qui déshabitue de la parole et met l'homme en contact uniquement avec son âme. Oh! ce silence auquel les enfants mêmes sont accoutumés, qui semble faire de chaque maison la plus mystérieuse tombe et qui fait que l'hirondelle, effrayée par le bruit de ses ailes, plane et s'enfuit dans l'élan de son vol!

Nous entrons dans la mosquée, elle est de style tunisien et ornée de mosaïques, mais surtout ce qui nous intéresse, c'est la kabaria, c'est-à-dire cette sorte de chapelle surmontée d'une coupole, ornée d'arcades, aux murs peints en vert clair ou garnis de faïence, qu'éclairent trois petites fenêtres aux vitres multicolores et qui contient les tombeaux des chefs de la zaouïa.

Au seuil de la kabaria, de chaque côté, des tableaux. A gauche, le portrait du vénéré Mohammed-ben-Belkassem; à droite, la reproduction de la mosquée de la Mecque; de part et d'autre, des dessins de couleurs, arabesques, enguirlandent des versets coraniques.

Les tombeaux sont les uns à côté des autres, en bois finement sculptés, entourés et recouverts d'éclatantes draperies. Là reposent notamment le fondateur de la zaouïa, sa fille à qui il légua son pouvoir spirituel, la marabouta Lella-Zineb et son neveu, successeur de cette dernière, Si-Mohammed-ben-El-Hadj-Mohammed, qui, sentant venir la fin, voulut rendre une dernière visite au sanctuaire du chef de la confrérie des Rahmania, aux Oulad-Djellal, fut transporté malade à Alger et qui tint à être ramené, presque agonisant, à El-Hamel, où il expira le 9 mai 1913, près des tombeaux de ses saints prédécesseurs.

Nous visitons la cour intérieure de la zaouïa, les cuisines, les loges des tolbas, c'est-à-dire des étudiants, et nous nous rendons dans la salle de réception des étrangers, au premier étage de cette bâtisse à façade unie, aux volets verts, dont la banalité européenne nous a attristés.

Nous la jugions profane dans ce décor saharien, la

salle l'est également : n'y a-t-il pas, au fond, un lit de fer pour l'hôte de passage, et, sur la cheminée, une pendule et des candélabres Louis XV, en bronze doré?

Suspendu à un mur et dans un cadre, sous verre, un diplôme : celui d'officier d'académie, au nom du fondateur de la zaouïa : « Si-Mohammed-ben-Belkassem, marabout d'El-Hamel, 5 avril 1896, E. Combes, ministre de l'instruction publique. »

Ainsi, dans ce séjour de prière, de désintéressement, de douceur si infinie que, pour les passants que nous sommes, il semble, comme à ceux qui, avant nous, passèrent, un rêve issu de notre imagination nostalgique, la civilisation pénètre par ses vains honneurs et ses hochets! Nous pensions cependant être si loin de tout, dans cette retraite méditative, parmi ces hommes et ces femmes d'une autre race et qui, de génération en génération, se vouent à une existence si monacale qu'on dirait une mort vivante malgré tout.

Nous ouvrons une fenêtre : le ciel, les montagnes, l'espace désertique, tout est immuable, auguste et solennel dans l'éternité des temps. Comme la zaouïa, toute la terre semble, ici, plongée dans un pieux recueillement. Et partout et sans cesse, le silence, ce silence si profond qu'il fait perdre jusqu'au souvenir des agitations humaines, obsédant à la fin, parce que son implacabilité cause une pénétrante et torturante angoisse.

Mais, en ce lieu, parmi ces hommes aux lèvres muettes, à l'âme repliée sur elle-même et s'ouvrant, comme une offrande, pour Dieu et pour les infortunes de leurs semblables, parmi ces femmes qu'on ne voit jamais mais qu'on sent, comme des ombres, mouvantes dans leurs gynécées qu'elles ne quitteront,

mortes, que pour une autre tombe, parmi cette solitude, dans ce silence qu'entrecoupe seulement, par céleste autorisation, la voix du muezzin invitant tous les fils de la terre à la prière : « Il n'y a de Dieu que Dieu et Mahomet est son prophète!... Dieu est unique et secourable!... » on éprouve la suprême tentation d'une purification absolue, d'un retour, comme tous les habitants de la zaouïa, à une antique et primitive source de bonté, de candeur, de réconciliation humaine et d'éternel amour.

La doctrine des Rahmania comporte d'agir toujours avec désintéressement, de n'avoir ses actes inspirés ni par la crainte des châtiments, ni par l'ambition d'obtenir des récompenses, de se détacher des biens de ce monde, de n'en prendre que ce qu'il faut pour couvrir sa nudité, abriter son corps et apaiser sa faim, de ne pas rendre le mal qu'on vous a fait, de se remettre entre les mains de Dieu, de le louer, de penser à la mort, cette pensée étant la base du renoncement.

Toute cette doctrine-là, ces montagnes que brûle une flamme intérieure et que le soleil dévore, ces dunes de sable s'érigeant dans le regret des mers absentes, ces terres si tristes et si damnées qu'aucune larme de pluie ne peut parvenir à effacer leur stérilité, ce ciel énigmatique, ce silence obligeant, par sa profondeur et son mystère, à la prière, tout la proclame, tout la crie, tout ce décor, toute cette vie, jusqu'à la rivière avec ses murmures d'oraison, jusqu'aux palmiers avec leurs bercements de feuilles, jusqu'aux lauriers-roses avec l'offrande pieuse de leurs fleurs, tout est fait, tout s'anime pour elle.

Comme nous voudrions fondre notre âme dans la tendresse éparse de ces choses! Nous goûterions la

paix, nous serions sans désirs! Comme les tumultes qui se déchaînent parfois tels qu'un ouragan dans notre esprit nous sembleraient puérils et vains, et notre conscience aurait la pureté de cet air caressant, toute la transparence de cet azur!

Briser avec son existence habituelle, tremper son âme dans la sérénité, demeurer dans le demi-sommeil de la pensée, juste assez pour laisser, dans la nuit, disparaître les souvenirs d'hier et voir s'illuminer, dans la naissance de l'aube, toutes les bontés, toutes les énergies, toutes les noblesses, et se réveiller, se redresser plus fort, plus sûr de soi-même, régénéré, meilleur, voilà ce qu'offre la zaouïa d'El-Hamel.

Mais quelle tristesse de se sentir d'un autre âge, d'un autre sang, d'une autre race, d'être profondément étranger à ce saint lieu, d'être rebelle à toute foi, réfractaire à tout mysticisme! Nous gardons notre pauvre nature avec ses élans, ses agitations, son amour des grandes villes. Hélas! nous n'avons pas la sublimité pieuse, nécessaire au renoncement de nous-mêmes, pour le dépouillement de notre personnalité, pour la résurrection dans un esprit agrandi par la beauté, le calme et l'absolu même de l'infini! Mais de nous avoir permis d'entrevoir et de comprendre que cela était possible pour d'autres hommes, nous sommes reconnaissants à la zaouïa si tendre et si rose au coucher du soleil.

Comme nous la quittons, un vieillard, que toujours pourchassa la misère et que la zaouïa recueillit sans même lui demander d'où il venait, arrache du creux du rocher une pauvre petite tige et nous en fait présent. C'est du thym sauvage, seule offrande possible dans ce désert inculte, c'est le don d'un mendiant!

La pauvre petite tige a des senteurs très pénétrantes : il nous semble que c'est toute la zaouïa que nous respirons dans la douceur de sa vie monacale et de son humilité devant Dieu. Longtemps, son parfum nous troubla, tandis que, déjà, El-Hamel avait disparu dans les montagnes. Et le souvenir d'El-Hamel était si palpitant en nous que nous ne savions plus si c'était la pauvre petite tige ou la zaouïa qui nous poursuivait ainsi du parfum de son âme.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

A Paulette Mélia..... 1

I. — VERS LA VILLE BLANCHE

La leçon de la presqu'ile de Sidi-Ferruch..... 1
Ou l'empereur Charles-Quint fut battu..... 19

II. — LA CASBAH FASCINATRICE

L'aire d'un vautour..... 28
Le quartier de la débauche et de la sainteté..... 34

III. — LA VILLE BLANCHE

Le triomphe d'Alger..... 55
Du croissant a la croix..... 60
De la mosqueé gracieuse au lycée glorieux..... 76
Dans l'aspect du premier Alger..... 90
Le balcon de la Méditerranée..... 109
Du jardin aux coteaux..... 121
A la gloire d'Alger..... 131

IV. — LA RÉSURRECTION DE L'ANTIQUITÉ

Un secret de la mort..... 138
La colline des temples..... 147
La ville fastueuse d'un grand roi..... 155
Vers un plateau d'air pur..... 169

Pages.

V. — DU SOLEIL ET DES ARBRES

De la cité en plaine a la cité en l'air..... 182
A la forêt des cèdres..... 188

VI. — VERS LES MONTS HÉROÏQUES DE LA GRANDE KABYLIE

Le littoral de ruines et de verdure..... 195
Le chemin de la gloire..... 205
Le plus féerique spectacle..... 219

VII. — A LA GLOIRE DES COLONS D'ALGÉRIE

La résurrection de la Mitidja..... 228
La merveilleuse histoire de la colonisation..... 235

VIII. — ICI FUT LE JARDIN DES HESPÈRIDES

La petite rose..... 239
Les gorges et les crêtes..... 260

IX. — LES DANSEUSES POLYCHROMES ET LE MIRAGE

Le ksar de volupté..... 268
La danse dans les cafés maures de nuit..... 275
Le magique rappel de l'eau..... 280

X. — DANS LES STEPPES D'AZUR

La révélation d'un beau pays..... 287
La cité promise..... 298
La sainte Zaouïa..... 313

PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 25522.

A LA MÊME LIBRAIRIE

La France africaine, par le commandant Prosper Germain. Un volume in-8° avec cartes et graphique . . . . . 8 fr.

D'Alger à Tombouctou. *Des rives de la Loire aux rives du Niger*, par le comte René Le More. Un volume in-16 avec une carte . . . . . 6 fr.

En France africaine. Notes et croquis d'Algérie, Tunisie, Malte et Maroc, par Maurice Rondet-Saint. Préface du général Lyautey. Un volume in-16 avec une carte . . . . . 6 fr.

Une lourde Tâche. Étude sur notre politique coloniale, par Gabriel Bonvalot. Un volume in-16. . . . . 6 fr.

Algérie et Tunisie. Récits de voyage et études, par Alfred Baraudon. Un volume in-16. . . . . 6 fr.

Au Tchad. *Trois ans chez les Senoussites, les Ouaddaïens et les Kirdis*, par le capitaine Cornet, de l'infanterie coloniale. Préface de Paul Adam. Un volume in-16 avec gravures hors texte. . . . . 6 fr. 50

Un Été dans le Sahara, par Eugène Fromentin. Un volume in-16. . . . . 7 fr. 50

Une Année dans le Sahel, par Eugène Fromentin. Un volume in-16. . . . . 6 fr.

Tableaux algériens, par G. Guillaumet. Un volume in-18. Prix . . . . . 6 fr.

Les Énergies françaises au Maroc, par le comte de la Révelière. Un volume in-16. . . . . 18 fr. 75

Marrakech ou *les Seigneurs de l'Atlas*, par Jérôme et Jean Tharaud. Un volume in-16. . . . . 7 fr. 50

Dans le Grand Atlas Marocain, par le Dr Paul Chatinières (1912-1916). Introduction du général Lyautey. Un volume in-16 avec carte et photographies. . . . . 7 fr.

Souvenirs du Maroc (1882-1918), par H. de la Martinière. Préface de Jules Cambon. Un volume in-8° carré. . . . 12 fr.

Un Programme de politique coloniale. par Louis Vignon, professeur à l'École coloniale. Un volume in-8°. . . . . 15 fr.

G LL - 21043

PARIS. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 25522.

THE LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA LOS ANGELES

UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY
A 000 162 657 1